

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1902

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1902

---

## TABLE DES MATIERES

Pensées sur la condition actuelle de l'Eglise et sur la conduite des chrétiens au milieu de cet état de choses .....	6
<b>Méditations de Darby J.N.</b> .....	<b>17</b>
Méditation de J.N.D. n° 138 – ME 1902 page 14 (Nombres 19) .....	17
Méditation de J.N.D. n° 139 – ME 1902 page 33 (Colossiens 1: 1-14) .....	19
Méditation de J.N.D. n° 140 – ME 1902 page 54 (Hébreux 2: 5-18) .....	21
Méditation de J.N.D. n° 141 – ME 1902 page 74 (1 Corinthiens 1) .....	23
Méditation de J.N.D. n° 142 – ME 1902 page 132 (Hébreux 11: 1-16) .....	26
Méditation de J.N.D. n° 143 – ME 1902 page 195 (Hébreux 11: 17-29) .....	28
Méditation de J.N.D. n° 144 – ME 1902 page 212 (Hébreux 11: 28-30) .....	30
Méditation de J.N.D. n° 145 – ME 1902 page 233 (Hébreux 11: 30-40) .....	32
Méditation de J.N.D. n° 146 – ME 1902 page 251 (Exode 15: 1-18) .....	35
Méditation de J.N.D. n° 147 – ME 1902 page 471 (Colossiens 1: 9-29) .....	37
<b>Lettres de Darby J.N.</b> .....	<b>39</b>
Lettre de J.N.D. n° 284 – ME 1902 page 19 .....	39
Lettre de J.N.D. n° 285 – ME 1902 page 39 .....	39
Lettre de J.N.D. n° 286 – ME 1902 page 57 .....	40
Lettre de J.N.D. n° 287 – ME 1902 page 58 .....	41
Lettre de J.N.D. n° 288 – ME 1902 page 120 .....	42
Lettre de J.N.D. n° 289 – ME 1902 page 137 .....	43
Lettre de J.N.D. n° 290 – ME 1902 page 159 .....	44
Lettre de J.N.D. n° 291 – ME 1902 page 177 .....	45
Lettre de J.N.D. n° 292 – ME 1902 page 216 .....	46
Lettre de J.N.D. n° 293 – ME 1902 page 238 .....	48
Lettre de J.N.D. n° 294 – ME 1902 page 257 .....	49
Lettre de J.N.D. n° 295 – ME 1902 page 279 .....	50
Lettre de J.N.D. n° 296 – ME 1902 page 297 .....	51
Lettre de J.N.D. n° 297 – ME 1902 page 339 .....	53

Lettre de J.N.D. n° 298 – ME 1902 page 359 .....	54
Lettre de J.N.D. n° 299 – ME 1902 page 360 .....	54
Lettre de J.N.D. n° 300 – ME 1902 page 379 .....	55
Lettre de J.N.D. n° 301 – ME 1902 page 417 .....	56
Lettre de J.N.D. n° 302 – ME 1902 page 419 .....	57
Lettre de J.N.D. n° 303 – ME 1902 page 439 .....	57
Lettre de J.N.D. n° 304 – ME 1902 page 460 .....	58
<b>Ephèse – Le commencement &amp; L'avertissement .....</b>	<b>59</b>
Ephèse – Le commencement .....	59
Ephèse — L'avertissement .....	73
<b>Elie le Thisbite .....</b>	<b>86</b>
Introduction.....	86
Premier message du prophète .....	87
Le prophète dans la retraite .....	93
La maison d'Achab .....	107
Le prophète sur le mont Carmel.....	111
Le prophète sur le mont Horeb .....	123
L'enlèvement du prophète .....	134
Conclusion ou Considérations sur la doctrine de l'Eglise.....	142
<b>Pensées.....</b>	<b>156</b>
ME 1902 page 80.....	156
ME 1902 page 100 .....	156
ME 1902 page 110.....	156
ME 1902 page 117 .....	156
ME 1902 page 160.....	156
ME 1902 page 180 .....	156
ME 1902 page 200.....	156
ME 1902 page 211 .....	157
ME 1902 page 240 .....	157
ME 1902 page 256.....	157
ME 1902 page 278 .....	157
ME 1902 page 358.....	157

ME 1902 page 400 .....	157
ME 1902 page 416 .....	157
<b>Quelques mots sur Esaïe 8</b> .....	158
<b>Plusieurs demeures</b> .....	163
<b>Quelques aperçus sur l'Eglise ou l'Assemblée</b> .....	164
<b>Les paroles d'Agur - Proverbes 30 (Rossier H.)</b> .....	167
<b>Le lépreux - Lévitique 14</b> .....	174
<b>Fragments</b> .....	177
ME 1902 page 219 .....	177
ME 1902 page 420 .....	177
<b>La prophétie</b> .....	178
<b>Le ministère</b> .....	179
1. De la nature du sacerdoce lévitique comparée à celle du ministère évangélique .....	179
2. Source du ministère .....	181
3. De la puissance du ministère et de sa responsabilité .....	183
1. <i>Puissance du ministère</i> .....	183
2. <i>De l'élection et des dons comme puissance du ministère</i> .....	188
3. <i>Responsabilité du ministère</i> .....	194
4. Conclusion .....	196
<b>Jean 13: 31 – 14: 14</b> .....	200
<b>Lettre à Monsieur B., rédacteur du «français» - Darby J.N.</b> .....	203
<b>L'Assemblée et les vérités qui s'y rapportent</b> .....	211
1. L'assemblée de Dieu .....	211
2. Quelques caractères de l'assemblée de Dieu .....	219
1° <i>L'unité</i> .....	219
2° <i>La vérité</i> .....	224
3° <i>La sainteté</i> .....	226
4° <i>La soumission à Christ</i> .....	229
5° <i>L'autorité</i> .....	231
3. Le ministère .....	232
<b>La reine de Sheba et l'eunuque</b> .....	240
<b>Pensées et fragments</b> .....	243

<b>ME 1902 page 460</b> .....	243
<b>ME 1902 page 478</b> .....	243
<b>Heureuses pensées - Ladrière A.</b> .....	244

## Pensées sur la condition actuelle de l'Eglise et sur la conduite des chrétiens au milieu de cet état de choses

---

ME 1902 page 3

31 janvier-1<sup>er</sup> février 1843

Je désire aborder aujourd'hui un sujet de toute importance. Plus je vois ce qui se passe dans le monde, plus je sens que le Saint Esprit nous appelle à mettre en lumière le jugement de Dieu sur l'état de choses actuel.

Une question très grave pour moi est celle de l'unité et de l'union. L'unité est une chose accomplie quant à Dieu, l'union une chose manquée quant à l'homme, car nous n'en sommes plus où en étaient les premiers disciples. En parlant de leur unité, le Seigneur disait: «Afin qu'ils soient *un, comme nous*» (Jean 17: 11), et dans sa réalisation comme union le Saint Esprit nous montre que, au commencement: «La multitude de ceux qui avaient cru était *un coeur et une âme*».

Quoique l'union soit le but de Dieu, pour nous elle est néanmoins toujours basée sur la séparation, et c'est de toute gravité, car ce principe est constant depuis l'introduction du péché dans le monde. Quand Dieu agit en puissance pour rassembler autour de Lui, cette puissance agit au milieu du mal et, pour être avec Lui, il faut être entièrement séparé du mal. Il n'y a point d'union sans séparation; seulement la séparation n'est pas le but, mais le *point de départ*. En Eden, il n'en aurait pas été ainsi; les hommes y auraient joui ensemble des bénédictions de Dieu, *sans le mal* qu'ils ne connaissaient pas. Maintenant le mal est entré et il s'agit de s'en séparer.

Lorsque tout a été gâté par le péché, le monde a cherché à se réunir pour créer une unité à sa manière. C'est le principe de Babel et, de fait, l'union du monde est bien plus puissante que celle de l'Eglise: tout, dans le monde, tend vers une unité qui sera Babylone et que Dieu confondra (Apocalypse 18).

Il y a une autre union encore, que cherchent Satan et le monde, celle du bien et du mal. Satan y tient, comme Dieu tient à la séparation. Cette union eut lieu avant le déluge entre les fils de Dieu et les filles des hommes — plus tard, entre Israël et les Cananéens — maintenant, entre l'Eglise et le monde. Satan a cherché à réduire à néant ce que Dieu avait mis à part, et à détruire le témoignage en unissant le bien et le mal. Cette union est son oeuvre.

Lorsque Dieu veut acquérir un peuple, il dit à Abraham: «*Sors*». Plus tard, quand son peuple est formé, il le sépare des autres nations. Ensuite Jésus mène ses brebis dehors, en sorte qu'il y ait un seul troupeau, un seul Berger (Jean 10). Voilà l'unité basée sur la séparation. Dieu veut avoir quelque chose à Lui, dans ce monde, qui Lui rende témoignage et qu'il puisse sanctionner. Il a formé l'Eglise pour ce témoignage.

Au commencement, cette séparation était évidente. Il était clair qu'un chrétien ne pouvait plus adorer les faux dieux; si un Juif reconnaissait Jésus comme le Christ, il était immédiatement exclu et séparé du peuple. Aujourd'hui la difficulté est autrement grande, car les enfants de Dieu reconnaissent, *sans sortir du monde*, que Jésus est le Christ.

La vérité qui sauve est permanente, mais la conduite du chrétien quant aux circonstances ne l'est pas. Tantôt Dieu fait descendre Jacob en Egypte, tantôt il en fait monter Israël. Sous Esaïe, la sûreté était de rester à Jérusalem; sous Jérémie, d'en sortir pour se rendre aux Chaldéens. Les directions quant aux circonstances peuvent donc être contraires; il faut l'Esprit de prophétie pour discerner ces choses, sinon l'on manquerait à la lumière de Dieu. Il y a une séparation du mal pour être conduits à travers le désert. Cela nous tient dans une dépendance continuelle de Dieu; car il nous faut de la foi pour chaque jour, et celle d'aujourd'hui ne peut suffire pour les circonstances de demain.

Si je suis protestant, qui me blâmera? Personne. Ce titre fait que je n'en suis que mieux accueilli; mais autrefois il m'envoyait au bûcher ou à la potence. Aujourd'hui l'incrédulité se pare de ce qui jadis était un résultat de la foi (\*). Quand Dieu donne une lumière nouvelle, Satan se sert, pour la combattre, d'une lumière ancienne. Lorsque Jésus révèle le nom du Père et le nom du Fils, les Juifs pensent rendre service à Dieu et à l'unité de Dieu en tuant ceux qui reconnaissent que le Père et le Fils sont un. Pour l'ancienne lumière il n'y a pas besoin de foi; sans doute, on rencontre toujours l'inimitié du cœur contre la vérité, mais il n'y a point de foi à être protestant au milieu des protestants.

(\*) C'en était un au commencement de quitter les Juifs pour suivre Jésus; ce n'en est plus un aujourd'hui.

Le catholicisme, l'Eglise pour la chair, l'Eglise qui prétend à la succession des apôtres, est, selon même le principe des protestants, la puissance de Satan dans le monde; elle y est mieux reçue et a plus d'unité que les autres. Le protestantisme est le monde impuissant qui va soit à l'incrédulité, soit au papisme dont il réclame les principes et la puissance. Mais si, pour baser le ministère, il faut en venir à l'homme et, si la sanction de l'homme est nécessaire, pourquoi ne pas se faire consacrer dans la succession papiste? C'est ainsi que, de ce côté-là, la puissance de Satan entre à grands flots dans le protestantisme évangélique. S'il faut au ministère une autorisation de l'homme, qui donc autorisera celui qui autorise? Avec ce principe, si l'on est logique, on ne peut s'arrêter qu'au papisme.

Satan cache avec beaucoup de soin ses progrès; il introduit furtivement ses principes. Si vous considérez Rome aujourd'hui, vous y trouvez Satan à la place du Saint Esprit qui y était au commencement. Mais de plus, en comparant Rome avec Jérusalem, vous trouvez que la forme romaine est presque la forme judaïque. Le principe du judaïsme domine maintenant dans une économie que Dieu avait établie sur le pied de la grâce, parce que le judaïsme avait manqué sur le pied de la loi. L'apôtre Paul prévoyait et combattait ce mal dans l'épître aux Galates. Ceux-ci voulaient un ministère autorisé par l'homme; ils revenaient aux oeuvres et aux ordonnances et à la tradition des pères. C'est ce que demande aussi le protestantisme actuel: la religion de ses pères, les oeuvres et l'autorisation humaine du ministère.

Ce n'est pas qu'il n'y ait pas des vérités dans le protestantisme ou dans le papisme, mais il ne faut pas de foi pour y être. La différence entre la position du protestantisme et du catholicisme est que, dans le commencement, fort par la foi, le premier réduisait le papisme à néant. C'était l'épée de la vérité. Aujourd'hui le protestantisme est un système vieilli qui n'a plus cette épée. Ceux qui s'appuient sur lui, croulent avec lui, et le papisme, l'erreur, l'attaque avec succès.

Jérémie était au milieu d'un système que Dieu aimait, mais d'un peuple qui comptait sur la fidélité de Dieu envers Israël pour sanctionner le mal moral qui se trouvait dans ce système. Tel est aussi le cas du fidèle au milieu de l'Eglise professante.

La responsabilité individuelle précède et domine la responsabilité collective. Au commencement, celui qui marchait fidèlement n'avait qu'à suivre le courant, mais depuis que le mal est entré dans l'Eglise, c'est tout différent. La fidélité sépare et la responsabilité individuelle domine. Cette responsabilité ne peut se séparer de Dieu. Jérémie, quoiqu'il crût avec tout Jérusalem que Dieu aimait cette ville, rendait témoignage, au milieu du peuple de Dieu, que l'ennemi aurait le dessus. Il ne pouvait rendre témoignage pour Dieu sans pleurer sur Jérusalem, objet, à ses yeux, de l'affection de l'Eternel et aussi de l'affection de celui qui a l'Esprit de Dieu. Il en est de même pour ce qui porte le nom d'Eglise. On peut dire à son sujet les choses les plus contradictoires. Elle est l'objet de l'amour de Dieu, elle est l'objet des vœux du cœur de ceux qui ont l'Esprit de Dieu, et pourtant nous devons dire qu'elle est la puissance de Satan sur la terre. Moïse était le témoin le plus fidèle au milieu du mal; dans le camp, il ordonne que chacun tue son frère et son compagnon et son intime ami, mais sur la montagne il dit: «Si tu les tues, que feras-tu de ton grand nom?» Il identifie la gloire de Dieu avec le peuple de Dieu. Si je fais de même, puis-je dire que je ne suis pas responsable? Vous vous dites témoins de Dieu, et je demande: Où est la gloire de Dieu?

On a dit qu'il n'y a pas de responsabilité sans la vie. Je ne puis nullement l'admettre. On est responsable, non selon ce qu'on a, mais selon la position où l'on se trouve. Le méchant serviteur est traité comme un serviteur qui a manqué à son service, et non comme s'il n'était pas un serviteur.

Au chapitre 15 de Jérémie, c'est la foi dans la parole de Dieu (verset 16) qui a mis le prophète dans cette position d'opprobre et de témoignage. Dieu lui dit: «Si tu te retournes, je te ramènerai» (verset 19), ce qui suppose toujours la responsabilité. Mais Dieu veut que Jérémie «sépare ce qui est précieux de ce qui est vil». Il faut nécessairement la séparation du mal. «Cessez de mal faire, apprenez à bien faire» (Esaïe 1: 16). Nous n'avons pas à nous occuper des choses viles, mais il faut en séparer les choses précieuses. «Toi, ne retourne pas vers eux»; voilà le témoignage. Je ne puis exercer l'amour envers ceux qui sont dans le mal, si je ne suis pas séparé du mal. En y restant, je ne saurais le discerner. C'est quand on n'est plus dans la malpropreté qu'on distingue des taches que l'on ne voyait pas auparavant.

Le discernement ne vient pas de beaucoup de connaissance; ceux qui ont le plus de discernement sont ceux qui sont le plus séparés du monde et qui s'appliquent à rechercher la



présence de Dieu. La lumière et la vraie connaissance s'acquièrent aussi par le même moyen. Tout chrétien avait la connaissance nécessaire pour diriger sa conduite à Jérusalem, quoique Etienne seul fût choisi pour un témoignage public. Mais pourquoi donnerais-je des connaissances à celui qui ne marche pas selon elles?

Ce qui manque aujourd'hui à l'Eglise, c'est la séparation totale d'avec le mal; on y trouve au contraire l'union entre le bien et le mal, entre les choses précieuses et les choses viles.

Quand on parle de l'Eglise, on oublie souvent la signification de ce que l'on nomme les deux «sacrements»: le baptême et la cène. Dieu avait établi dans le monde un corps reconnu où ces deux choses étaient pratiquées. La cène était l'expression de l'unité du corps, le baptême de l'unité de la profession. Or les baptisés étaient un corps extérieur reconnu dans ce monde; ceux qui s'asseyaient à la table du Seigneur, un corps intérieur, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais il est important de noter que le corps extérieur et le corps intérieur se couvraient l'un l'autre, étaient essentiellement un. Cette idée de l'Eglise est perdue. Si je regarde à ce corps visible qui était au commencement la maison de Dieu dans ce monde et que je le compare à ce qu'il est aujourd'hui, je vois ce que Satan en a fait et qu'il s'en est emparé pour le souiller.

Par la chute du premier Adam, Satan a pris possession du monde et en est devenu le prince, manifestant extérieurement sa puissance. Le dernier Adam, le Fils de l'homme, a brisé la puissance de Satan. Il a été tenté comme le premier Adam; il a subi la mort, comme conséquence du péché; il est monté dans le ciel où il est caché maintenant, et domine sur Satan. Où est donc le témoignage de cette victoire? *Dans l'Eglise*. Il met, dans des hommes, par les dons, l'évidence de la victoire sur Satan: «Il a emmené la captivité captive et a donné des dons aux hommes». Les miracles aussi, puissances du siècle à venir, étaient les preuves fournies par le Saint Esprit de la domination de Christ homme sur l'ennemi. L'Eglise était le vase de toute cette belle victoire, joie des cieux, gloire de Dieu le Père, pour la manifester sur la terre. Aujourd'hui l'Eglise est aussi loin de cela que possible. Comme chose publique dans le monde, elle est l'endroit où Satan fait des miracles. Le Saint Esprit ne peut se retirer des fidèles, mais dans l'Eglise il n'est plus un Esprit de puissance; il est plutôt un Esprit de répréhension qui fait dire: «Où en sommes-nous?» De ce côté, l'Eglise a failli entièrement; il ne reste pas une trace de ce témoignage public et pendant que les hommes cherchent à l'expliquer, comme le médecin qui discute sur les causes de la maladie, la mort arrive qui emporte le malade.

Notre iniquité glorifiera la fidélité et le support de Dieu; mais, en attendant, nous manquons et avons manqué; le mal nous envahit de tous côtés, malgré certains efforts pour produire une union qui ne vaut rien, n'étant pas basée sur la séparation. Moïse ne retourne dans le camp que pour y rendre témoignage; ce camp dont il s'était fort éloigné était, remarquez-le, non pas le monde, mais Israël. Or Moïse devance, par la foi, la séparation que Dieu a en vue pour son peuple; il sort du camp et n'y rentre que pour rendre témoignage en disant: Il faut en sortir.

Cette marche n'est difficile que parce que la chair rend tout difficile. Soyez convaincus que la fidélité de conduite, en se séparant de tout mal et de tout mélange, est ce qui seul convient au chrétien, et qu'on ne peut être charitable pour ceux qui sont dans le mal, que lorsqu'on en est entièrement sorti. Ce fut le cas d'Elie, cas accompagné de grandes et spéciales bénédictions, car jamais sous Salomon on n'a entendu dire qu'un homme eût été enlevé dans le ciel.

Les âmes fidèles les plus sincères ont besoin de repos et de trouver la paix et la joie de Christ, mais il est important de retenir ce principe que le royaume de Dieu est en puissance. En général, le monde ne reçoit pas des principes par le fait seul qu'ils sont vrais. Dieu ne le permet pas, parce qu'il veut que les siens soient fidèles pour être bénis. On peut démontrer qu'un principe est scripturairement vrai, mais Dieu n'y placera pas sa bénédiction, s'il n'est pas réalisé. Si la puissance du Saint Esprit était complète au milieu de nous, tous les chrétiens viendraient à nous, et Dieu ne pourrait laisser dehors ceux qu'il voudrait bénir. Autrefois «il ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 47), mais si, comme aujourd'hui, nous n'avons qu'une partie de la puissance, il n'y aura parmi nous qu'une partie des chrétiens.

Il est très important, et cela ne se peut que si l'on est très près de Dieu, de comprendre qu'il ne suffit pas de savoir si l'on est des chrétiens, mais d'après quels principes les chrétiens marchent. S'ils ne marchent pas de manière à rendre témoignage à Dieu, je ne puis marcher avec eux. Dieu veut un témoignage; les chrétiens qui ne veulent pas rendre celui que Christ demande, diront toujours que le témoignage est une chose secondaire. On a moins de difficulté avec des mondains qu'avec des chrétiens qui ne marchent pas dans le témoignage que Dieu nous appelle à rendre. Dans ce cas je ne puis marcher avec eux; ce serait détruire la nuit ce qu'on a fait le jour. Il y aurait folie à subir les conséquences de la foi, si l'on pouvait marcher avec les autres chrétiens sans cela.

\* \* \*

(\*) La parole de Dieu est sans doute la *seule règle*, mais elle n'est pas la *seule chose*, car il nous faut le Saint Esprit. La vérité est dans la Parole, mais le discernement des temps ne peut pas y être; l'Esprit seul le donne. Discerner les temps, c'est discerner les circonstances et la conduite à tenir selon les circonstances. Il est dit (Hébreux 10: 25): «Et cela d'autant plus que vous voyez le jour approcher». Si le jour approche, c'est un motif pour agir de telle ou telle manière. Un autre ne voit peut-être pas que le jour approche, mais moi je dois agir selon ma foi et non pas selon son manque de foi ou de discernement. La présence du Saint Esprit donne le discernement spirituel des choses qui nous entourent, et cela s'applique à toutes sortes de choses. C'est le discernement qui me fait voir si un frère est dans tel ou tel état, et la Parole me donne la règle de la conduite à tenir en pareil cas. Aucun passage ne me dit l'état dans lequel mon frère se trouve.

(\*) Réponse à cette question: «Le Saint Esprit a-t-il à nous révéler des vérités qui ne sont point renfermées dans le canon des Ecritures?»

Il y a dans la Parole la puissance aussi bien que la lettre. On demande souvent une citation littérale à l'appui de telle conduite quand l'esprit de la Parole rend cette conduite aussi claire que possible. Demander un texte formel est souvent un manteau pour le manque de foi. Il est des choses que je ne puis démontrer à un autre, parce qu'il n'a pas la même foi.

Les chrétiens qui ne veulent pas marcher par la foi sont plus adversaires de la marche de la foi que les inconvertis.

La Réformation a trouvé le papisme dans un état palpable de corruption; la religion était tombée au-dessous de la moralité naturelle et faisait des choses que même les païens n'auraient pas faites. L'homme naturel se révoltait contre ces choses, mais la seule puissance de la foi pouvait tenir tête à la puissance de la chair qui les soutenait. Or la Réformation est devenue une affaire nationale, parce que, s'élevant contre des choses qui révoltaient l'homme naturel, elle a soulevé les peuples contre elles, et une affaire nationale n'est pas le combat de la foi. Dans les pays où la Réformation s'est implantée, la lutte entre le papisme et le protestantisme continue avec cette différence que le premier de ces principes regagne visiblement le terrain qu'il avait perdu.

Toujours, à la fin d'une économie, la vérité est aux prises avec les ordonnances corrompues. Telle ou telle chose a été ordonnée, dit-on. Sans doute, mais il y a des temps où Dieu rejette même son autel (Lamentations de Jérémie 2: 7). En fait d'ordonnances corrompues, vous trouverez même des chrétiens estimés, affirmant que le ministère est *une charge* qu'on peut exercer *sans dons*. Je demande si ce n'est pas dire que l'homme suffit à l'oeuvre sans le Saint Esprit qui fournit les dons? Une vérité éternelle est ici en question; il s'agit de la présence et de l'action du Saint Esprit dans le croyant et dans l'Eglise. Même si la hiérarchie chrétienne était ordonnée, ce qu'elle n'est pas, je la rejetterais du moment que par elle on voudrait nier une vérité éternelle.

A la Réformation, on prêchait la justification par la foi mieux que maintenant, mais on oubliait ou ignorait que non seulement l'Eglise est basée sur l'oeuvre de Christ à la croix, mais en second lieu sur sa séance dans le ciel et la présence du Saint Esprit ici-bas, et enfin sur le retour du Seigneur. La Réformation a mis en avant la première de ces vérités; elle n'a eu aucune idée des relations de l'Epouse avec le Seigneur par le Saint Esprit, et a rejeté comme du fanatisme l'idée de son retour. Dieu a remis aujourd'hui ces vérités en lumière: la glorification de Christ et la présence du Saint Esprit, le retour de Christ pour les siens et le jugement des vivants. C'est sur ces deux points que la lutte est réellement engagée. Quant à cette lutte, nous ne pouvons pas, par le Saint Esprit, soulever et remuer des nations; il s'agit pour nous de souffrir avec Christ, comme les premiers chrétiens, et d'être une minorité haïe du monde. Il nous faut être séparés du monde et marcher là où Dieu donne ces lumières comme consolation. Ne nous suffit-il pas d'avoir la gloire de Christ, la consolation du Saint Esprit, de savoir que nous sommes dans la position qui plaît à Christ?

Celui qui s'arrange dans le monde et qui s'y trouve à l'aise, n'a pas besoin du retour du Seigneur; il lui est nécessairement très désagréable que tout soit renversé; mais si je souffre

avec Christ, je serai réjoui d'apprendre que Dieu renversera tout. On ne peut jouir d'une consolation si l'on n'est pas dans la position où Dieu l'applique.

Il est important de connaître et de surveiller les détails de notre conduite quant au monde. L'arbre tire sa nourriture de la terre par une quantité de petits fils imperceptibles; c'est de la même manière que l'âme se nourrit de la mondanité. Coupez ces petits fils et l'arbre périra. C'est ce qui rend les détails de notre conduite importants. Vous trouverez en général que la lumière et la jouissance de la lumière ne se trouvent pas là où l'on n'a pas rompu avec le monde.

On trouve, dans la parole de Dieu, diverses formes d'infidélité. Abraham, ne comptant pas sur Dieu, et sans prendre conseil de Lui, descend en Egypte. Là il renie sa femme. De même les chrétiens ont nié que l'Eglise fût l'Epouse de Christ. Cela parvient aux oreilles du Pharaon qui la prend et l'enrichit. Esaü renie son droit d'aînesse, mais Jacob emploie des moyens qui ne sont pas selon Dieu pour acquérir les promesses. Cette infidélité porte sa conséquence; les jours de Jacob ont été «courts et mauvais». Le chrétien doit éviter d'employer de mauvais moyens pour de bonnes choses. Si Dieu envoie des missionnaires parmi les païens, c'est bon, mais je ne veux pas employer pour avoir ces missionnaires, des moyens que Dieu n'approuve pas. Je ne puis marcher dans ce chemin. Dieu est responsable du but et non pas nous; mais nous le sommes des moyens. On nous attaquera comme ne voulant pas le but, tandis que nous répudions les moyens qu'on emploie pour l'atteindre; mais, je le répète, nous ne sommes pas responsables du but. Quand l'homme dit: Nous pouvons faire ceci, nous pouvons faire cela, ce n'est pas la foi. Dieu vous a-t-il commandé d'envoyer des missionnaires et de rester chez vous? Vous êtes responsables d'obéir là où vous êtes.

\* \* \*

On a dit que le principe du chrétien est justice envers soi-même et amour envers autrui. Si ce principe était réalisé, ce serait le ciel sur la terre, mais le fait est que lorsque des chrétiens se trouvent ensemble, il y a entre eux de continuels frottements. Lorsque le péché se manifeste chez un frère, l'amour pour ce frère et la fidélité envers Christ, demandent que j'agisse sur lui. Mais la vraie discipline commence toujours par nous-mêmes. L'assemblée qui discipline ne pense pas à sa réputation ou à celle du discipliné; ce serait l'égoïsme le plus pur et cela viendrait du diable. La discipline selon Dieu s'exerce pour empêcher qu'un frère se prive de la joie d'un chrétien. La discipline n'est pas un droit exercé par l'assemblée. Si, dans une famille, un enfant se conduit mal, les autres en ont honte, se voilent la face et souffrent cruellement d'être obligés de le chasser. Dans les cas de discipline, l'apôtre veut que la sainteté s'applique à la conscience de chacun et rend chacun solidaire du péché, au cas où il serait supporté dans l'assemblée. En outre il les engage à ôter le mal du milieu d'eux, afin que leur conscience n'en soit pas atteinte.

On nous a accusés de prosélytisme. Je désire de tout mon coeur que les autres chrétiens marchent selon mes principes; sans cela il serait ridicule d'en avoir. Je n'invite personne à *imiter ma marche*, mais je suis convaincu qu'il est impossible d'avoir les mêmes convictions,

sans marcher dans le même chemin. L'amour consiste à répandre ces grands principes. Le mal envahit tout, le jugement approche, et bientôt ceux qui sont dans les voies du monde crieront en vain aux montagnes de les cacher.

Si je ne distingue pas entre le monde et un chrétien, comment ferai-je cette distinction à la Cène? On n'agira pas sur une âme en lui disant de ne pas prendre la Cène avec le monde, mais en lui prouvant qu'elle aime le monde.

La foi est le principe capital; un seul acte de foi produira souvent des conséquences qui dureront des années; toute la raison humaine ne produira rien; compter sur elle est illusoire, parce que Dieu n'y est pas. La foi consiste à ne rien faire quand Dieu ne nous pousse pas à agir.

On parle de la puissance de la presse pour venir en aide au christianisme dans ce monde. Le Saint Esprit a plus fait par Paul sans la presse qu'avec toute la presse depuis. Il ne faut pas chercher des moyens, mais il faut s'attendre à Dieu; tout est là.

Nous avons beaucoup publié; contentons-nous plutôt, dans notre faiblesse, de porter les conséquences de cette faiblesse. Il est facile, dans les publications, de prêter le flanc aux adversaires, et l'on est solidaire de ce qui se publie. Il faut prier Dieu de garder les frères; il n'y a de remède que dans la puissance du Saint Esprit.

Jésus n'a pas écrit; *il était ce dont il parlait*; les apôtres ont écrit et s'adressent à des personnes que ces questions intéressent, en faisant appel à la conscience de l'individu, selon la lumière de l'Esprit sur son cas particulier. Aujourd'hui on jette le pain sur les eaux, on jette des principes pour ceux qui sont préparés ou non à les recevoir. La fidélité exige que nous avertissions le monde du jugement. Elle ne reconnaît pas la nécessité de tel ou tel moyen; des frères qui n'ont rien écrit ont beaucoup plus fait que ceux qui ont beaucoup écrit; il faut en toutes choses s'en remettre à Dieu; la prudence, la foi qui ne sort pas de la position que Dieu a donnée à chacun, la dépendance du Saint Esprit, voilà ce qui doit nous caractériser.

On dit qu'il faut beaucoup publier, et l'on cite une famille qui ne veut pas lire les ouvrages anglais. Tout ce que je puis dire, c'est que si un frère est poussé par le Saint Esprit à écrire en patois de son village, il doit le faire. Si Dieu l'a suscité, il y aura de la bénédiction.

Les chrétiens diront de vous tout ce qu'ils voudront, sans vous en demander la permission. Il faut de la patience à leur égard et ceux qui vous blâment le plus, s'ils sont de bonne foi, reviennent beaucoup plus complètement, quand ils s'aperçoivent qu'on les a trompés. Laissez crier ceux qui n'ont pas gain de cause; soyez fidèles; évangélisez premièrement et tenez-vous aux objets de la foi.

On parle d'aider les sociétés quand il s'agit de la dissémination de la Bible. Je ne veux pas, pour mon compte, une association dont le Saint Esprit ne soit pas le seul centre et la Parole la seule règle; je ne veux pas d'associations quelconques; elles sont formées sur la conduite de l'homme; elles marchent par majorités, et une décision de majorité peut fort bien venir de Satan. Que des chrétiens agissent ensemble, ce n'est pas une association, s'ils agissent en conformité avec la Parole et pour obéir à Dieu. Il n'est jamais vrai qu'il ne s'agisse, dans une

pareille association, que de la dissémination de la Parole; il s'agit aussi d'employer *des moyens* que Dieu n'emploie pas. Je ne connais pas d'association qui n'ait quelque autre principe que Christ.

\* \* \*

Quant aux emplois publics, je n'aurais pas d'objection à être trésorier. Eraste était administrateur des affaires de la ville de Corinthe (Romains 16: 23). Ce n'est pas une magistrature, ce n'est qu'une place confiée à la fidélité. Toutes les fois que dans une chose quelconque je puis prendre la Bible et agir selon elle, je n'ai pas d'objection à la faire. Mais je ne pourrais prendre la Bible pour juger comme magistrat; c'est le code civil et non la Bible qu'il me faudrait prendre. La parole de Dieu reconnaît les magistrats et nous donne des directions pour notre conduite vis-à-vis d'eux, mais le magistrat lui-même agit, non d'après nos principes, mais d'après le code civil, d'après les principes de la place qu'il a acceptée. Dans ces questions nous avons toujours à soutenir des thèses abstraites vis-à-vis de personnes qui ne sont pas en état de les comprendre.

Il y a des principes moraux; il y a aussi des choses qui dépendent du discernement spirituel selon les circonstances. Dans ce dernier cas, il n'y a point de *règle*, mais une *lumière*. Je me sou mets à la puissance ordonnée de Dieu, plus que la plupart des chrétiens, mais je suis mort et ressuscité et ne suis pas du monde, comme Christ n'était pas du monde. Le Seigneur disait: «Qui est-ce qui m'a établi sur vous pour faire vos partages?... Gardez-vous de toute avarice» (Luc 12: 14, 15). Les autorités appartiennent à l'organisation de l'empire romain qui sera détruit, ce qui n'empêche pas l'obéissance. Jésus s'est soumis à Ponce Pilate. Le chrétien n'a pas à s'occuper si ce que font les puissances est juste, mais à accepter les puissances qui existent. L'existence de ces puissances est la preuve de la volonté de Dieu. Christ s'est soumis à la plus grande injustice qu'il soit possible de concevoir. Maintenant encore la justice selon Dieu souffre, quand la justice (ou plutôt l'injustice) selon l'homme domine.

A propos de magistrats, on me cite l'Ancien Testament pour me faire judaïser. Je ne veux pas plus judaïser en cela qu'en autre chose, car judaïser est la ruine de l'économie présente. Cette économie a distingué entre le peuple de Dieu et le gouvernement de Dieu dans ce monde, tandis que ces deux choses étaient réunies dans le judaïsme. L'élection d'un peuple, élection qui n'existe plus, se rattache au gouvernement d'un peuple; élection et gouvernement étaient unis. Cela a pris fin à la croix de Christ. Tout l'effort du protestantisme a été de réunir ces deux choses, et c'est un de ses malheurs. Aujourd'hui Ponce Pilate a le gouvernement et Christ est l'Elu; l'élection et le gouvernement sont donc séparés. Dans le papisme on les sépare, mais là, l'Eglise veut gouverner et non souffrir avec Christ. Souffrir, voilà ce qui nous est donné, avec la gloire à venir pour récompense. Le peuple de Dieu *doit* souffrir.

Le protestantisme et le papisme ont deux erreurs diverses. L'un a pris le glaive temporel, l'autre le glaive ecclésiastique, et il n'y a rien de pire qu'un prêtre qui gouverne.

Il y a des chrétiens qui sont magistrats par manque de lumière; ils gâtent toujours leur christianisme.

Autant que possible, la chose importante est *d'être les choses dont on parle*. Le bon vin n'a pas besoin d'enseigne; tôt ou tard on reconnaîtra ce qu'il est.

\* \* \*

Il y a deux espèces d'amour de Dieu dans la Parole. Dieu aime selon son Etre tous ses enfants; Christ aime tous ses rachetés. Il m'est infiniment précieux de rencontrer quelqu'un qui a été lavé dans le sang de Christ, car je puis dire: Voilà une personne que Christ aime. Cet amour est d'une valeur infinie. Même le péché le met en activité, car Jésus Christ plaide comme avocat pour celui qui a péché. Mais il y a un amour de Dieu qui dépend de la fidélité du chrétien ([Jean 15: 10](#)). Cette fidélité consiste à garder les commandements du Seigneur. «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour». «Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'aimerai et me manifesterai à lui». Il ne s'agit pas ici de l'amour de l'élection; Dieu aime ses enfants comme Père, parce qu'il est Père; mais un père jouit de ses enfants quand ils sont obéissants. Le Saint Esprit nous conduit de la même manière dans nos rapports avec d'autres chrétiens. Si j'étais séparé du monde pour une opinion et que l'amour pour mes frères en dépendît, ce serait tout simplement la chair, un péché; mais je suis séparé du monde et de bien des chrétiens, parce qu'ils ne marchent pas avec Dieu. Jésus lui-même avait un disciple qu'il aimait particulièrement. Il y a, hors de cette assemblée, des chrétiens que je vois plus fidèles que moi, à bien des égards, et que j'aime beaucoup, mais avec lesquels je ne puis pas marcher selon Dieu. C'est ici le grand principe. Si je suis séparé du monde par fidélité de l'Epouse à l'Epoux et que je ne trouve pas cette fidélité dans les chrétiens, je ne puis avoir le *même genre* d'affection pour la personne infidèle que pour celle qui marche fidèlement. Je ne crois pas que Paul eût pu être lié avec Démas comme avec Jean et je ne doute pas qu'il eût pourtant donné sa vie pour Démas. «Celui qui aura gardé mes commandements, je l'aimerai». C'est là un grand principe. Si je ne suis pas ici, dans cette assemblée, à cause de la fidélité de l'Epouse à l'Epoux, malheur à moi d'y être! Il y a un lien dans ce sens-là. Si j'aime un homme qui se réunit avec nous, plus qu'un autre plus fidèle qui ne vient pas avec nous, c'est un péché. Si la fidélité à Christ n'est pas le principe de notre réunion, que Dieu la dissipe demain. Il peut bien distinguer entre l'esprit de parti et la fidélité à Christ.

\* \* \*

L'intercession suppose toujours que nous sommes assez près de Dieu pour avoir à coeur les intérêts de l'Eglise avec Lui. Tout ce qui a été dit de l'intérêt que nous prenons à l'état du corps, tout cela est la prière d'intercession. Ce sont *des luttes* qui s'identifient avec le Seigneur Jésus dans *son affection* pour l'Eglise. Dieu a à nous pardonner bien des choses pour que nous soyons dans cette position, mais l'intercession suppose que nous y sommes, car je ne puis intercéder pour un autre si je suis *avec lui dans le mal*. Il y a aussi des intercessions pour un progrès de l'Eglise.

Pour le bien de l'Eglise, nous sommes en lutte avec les puissances spirituelles dans les lieux célestes, et la moitié du combat s'accomplit par la prière. Les trois quarts de ce qui se fait dans l'Eglise, se font entre celui qui travaille et Dieu. Tel frère a plus fait par la prière, que d'autres qui ont beaucoup agi extérieurement. S'il y avait de la fidélité, nous changerions l'état de choses en France dix fois plus par la prière ici à Lausanne, que si nous étions en France. Qu'est-ce qui me fait prendre intérêt à l'Eglise, si ce n'est l'Esprit de Christ en moi? Si je sens l'intérêt de Christ pour l'Assemblée, cela aura pour effet de m'en entretenir avec Lui et Christ y répond, parce que la chose est dans son coeur.

Cette intimité se montre dans des cas familiers. Ananias raisonne avec Jésus quant au mal que Paul pouvait faire. Paul fait de même avec le Seigneur à Jérusalem (Actes des Apôtres 23). Ils raisonnent comme ayant un intérêt commun avec Christ. En Colossiens 2: 1, on voit que Paul a eu un combat pour les Colossiens. Il faut que tout avantage remporté soit une victoire sur l'ennemi. L'effet de la puissance du Saint Esprit est de mettre l'Eglise aux prises avec Satan. Quand les mains de Moïse tombaient, Amalek avait le dessus, et quand elles étaient levées, Josué était victorieux. Cette prière s'appliquait à la lutte. Les mains de Dieu sont soutenues en bénédiction par l'intercession. Israël se battait et ne savait rien de cette intercession. Quand il y a des choses qui nous intéressent, on voit Satan les attaquer. Mais il nous suffit d'être en rapport immédiat avec le Seigneur Jésus, et de lui dire, comme le centenier: «Dis seulement la parole».



## Méditations de Darby J.N.

---

### Méditation de J.N.D. n° 138 – ME 1902 page 14 (Nombres 19)

Un grand principe se retrouve continuellement dans l'Ancien Testament, savoir l'effet de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Ce principe suppose la grâce. Le Seigneur ne peut demeurer au milieu de son peuple que par grâce, car c'est par grâce qu'il l'a acquis pour Lui appartenir et l'a rassemblé (Exode 29: 43-46). Il en est de même de l'Eglise; Dieu veut la bénir par Sa présence au milieu d'elle, non dans le ciel, mais manifestée ici-bas, prenant connaissance de tout ce que son peuple fait, et étant pour lui la source de toute bénédiction. Israël n'était heureux et béni qu'en entourant le tabernacle.

La pensée qui nous est présentée en Exode 29, c'est que la puissance et la grâce de Dieu avaient été en oeuvre afin de retirer le peuple d'Egypte, de l'avoir à Lui et d'habiter au milieu d'eux, selon la sainteté qu'il avait manifestée et selon laquelle il agira toujours au milieu de son peuple. Il est leur Dieu, mais leur Dieu est saint. Quand il agit dans sa grâce, ce n'est pas la loi qui devient la règle de notre conduite, mais c'est sa présence au milieu de nous, et il agit selon ce que sa présence demande. Un homme naturel peut être gai et joyeux, parce qu'il ignore Dieu complètement et la légèreté de son coeur apaise en un sens sa conscience. Mais la présence de Dieu ne peut réellement réjouir l'âme que lorsque Dieu se révèle en grâce. Israël avait été délivré d'Egypte et des misères du péché qui l'obligeait à faire des briques sans paille. Dieu l'avait conduit dans le désert, à la demeure de sa sainteté, et désormais il agissait au milieu de son peuple selon la sainteté de sa présence. Il en est de même de nous. Dieu nous amène dans le désert, seuls avec Lui, et déploie là ce qu'il est pour nous. Dans sa bonté, il nous fait souvent sentir la sainteté de sa présence par des souffrances et des angoisses, et néanmoins il agit toujours en grâce; il pense à son peuple qu'il a délivré pour l'avoir à Lui seul, et il demeure avec lui pour l'enseigner et l'instruire.

Il est de toute importance que nous comprenions la différence entre notre relation éternelle avec Dieu et l'effet de sa présence au milieu de nous. Les chrétiens se trouvent dans «le grand jour d'expiation»; ce qui n'avait de valeur que pour un an en Israël, est pour nous éternel, et nous sommes placés pour toujours en la présence de Dieu. Ces choses ne sont pas sensibles et palpables au milieu de nous comme en Israël, mais elles sont beaucoup plus réelles, car, par la mort de Christ, la sainteté de Dieu nous a été manifestée d'une manière beaucoup plus profonde. Nous sommes placés dans la présence de Dieu avec une chair de péché et au milieu d'objets qui agissent sur nos convoitises. Une âme inconverte ne peut supporter cette présence; elle veut être heureuse sans la sainteté. Mais si nous avons goûté que le Seigneur est bon, nous aurons *l'amour de la sainteté*. Le Psaume 139: 1-12, exprime le sentiment du coeur qui n'est pas sous la grâce et rencontre la présence de Dieu. Quand il a senti que Dieu veut sauver, qu'il a sauvé, il désire que Dieu le sonde encore, comme on le voit à la fin de ce même Psaume. L'âme a compris que Dieu veut nous conduire à la gloire et désire

qu'il la sonde et la purifie, afin que rien n'empêche la bénédiction. Sous la grâce, c'est une joie pour nous que Dieu prenne connaissance de tout. Il ne veut pas laisser en nous des choses qui nous empêchent de jouir de sa communion éternelle. Quelle joie pour le coeur! Vos coeurs ont-ils compris cela?

Pour ceux qui entourent le tabernacle de l'Eternel la souillure est quelque chose, tandis que pour le monde elle n'est rien. Dans le monde, pourvu que la société ne soit pas scandalisée, le péché est honorable et on le tolère. Mais la souillure empêchait un Israélite de s'approcher du tabernacle de l'Eternel. La souillure se communiquait. La tente de l'Eternel était là et l'Eternel ne supportait rien de ce qui pouvait la souiller. Si l'Eternel n'avait pas été là, ces souillures n'auraient pas même été mentionnées. Il avait aimé son peuple d'un amour éternel et l'avait racheté pour Lui. Mais Dieu veut que nous réalisons pleinement l'effet de sa présence dans nos consciences. Il nous a placés dans une telle relation avec Lui, qu'il veut que nos consciences sentent le péché comme il le sent, afin qu'elles ne se trouvent pas à l'aise dans le péché.

La génisse rousse était une offrande pour le péché. Elle représente Christ fait péché pour nous. C'est une offrande pure, mais censée souillée, parce qu'elle portait nos péchés. Le Saint Esprit nous ayant amenés à Dieu par le sang de Christ, nous sommes en sa présence selon l'efficace de ce sang. On brûlait la génisse, on conservait ses cendres et avec l'eau vive qui était versée sur elles, on aspergeait l'homme souillé. Ce n'était pas l'aspersion de sang faite une fois pour toutes, car c'est une seule fois, et pour toujours, que nous sommes justifiés en la présence de Dieu. Pour jouir de la communion avec Dieu, il faut que la puissance du Saint Esprit applique la mort de Christ à la conscience et au coeur. Quand cette communion existe, c'est comme si le péché n'existait pas; il ne reste rien entre nous et Dieu, et Il remplit nos coeurs pour que nous n'ayons aucune conscience de péché. Tel est l'état *normal* du chrétien. Mais s'il entre en contact avec le péché, il perd pour un moment la communion. Dieu ne peut être indifférent à notre indifférence pour Lui. Tout ce qui, en la présence de Dieu, n'est pas la communion avec Lui est un péché et interrompt cette communion. Nous sommes toujours ses enfants, mais, pour s'approcher du tabernacle, il faut être pur et sentir l'effet de la présence de Dieu sur sa conscience. Il n'est pas possible que Satan puisse prévaloir contre nous, mais il nous faut sentir, par le Saint Esprit, que le péché nous sépare de la présence de Dieu. Rien ne nous fait plus comprendre quelle distance il y a entre le péché et Dieu, que le fait qu'il a donné son Fils. Oui, quand je vois tout ce que Jésus a souffert sous la malédiction, et son amour à travers tout cela, quand je vois qu'il a été rejeté lui-même de Dieu comme une chose souillée, je comprends ce que c'est que le péché et je puis me juger selon la sainteté de la présence de Dieu, devant laquelle je suis introduit; je vois avec horreur où le vieil homme m'a conduit. Ce sont les cendres de la génisse. Quand la communion est perdue, il faut un peu de temps pour la retrouver et pour que l'âme soit pleinement restaurée. Le coeur doit être sondé et vidé du mal, alors, semblable au soleil, la présence de Dieu peut briller comme auparavant.

Dieu n'admet rien de mauvais en nous, car il veut nous faire jouir pleinement de Lui-même et de sa bonté. Ceux qui ont eu leurs âmes restaurées par cette grâce peuvent seuls

connaître tout l'amour de Christ. Ne cherchons pas à éviter que Dieu nous sonde; laissons-le faire; Dieu est toujours amour. Cela finit par un coeur humilié et brisé, mais un coeur qui jouit de Dieu. Si l'application des cendres de la victime nous est pénible en nous faisant comprendre le péché, c'est qu'il y a en nous quelque chose à ôter et à restaurer.

## **Méditation de J.N.D. n° 139 – ME 1902 page 33 (Colossiens 1: 1-14)**

Les épîtres sont toutes adressées à des personnes manifestées comme enfants de Dieu, jouissant des privilèges chrétiens, et elles leur donnent les préceptes qui conviennent à cette profession.

Le Saint Esprit demande ici que notre conduite soit digne du Seigneur; cela suppose que nous Le connaissons. Il ne s'agit pas seulement de ce qui est honnête ou séant devant les hommes, car Dieu ne peut prendre leur opinion pour règle de son jugement; c'est Lui qui nous donne, au contraire, la règle de sa sainteté. Si nous voulons plaire à notre voisin plutôt qu'à Dieu et être bien avec lui, c'est l'égoïsme; c'est déjà un principe de péché.

Je suis étonné parfois, en lisant la parole de Dieu, non pas que l'homme naturel ignore les privilèges chrétiens, mais qu'il ignore qu'il ne les possède pas. Quel est donc l'homme naturel qui pense à être fortifié par la puissance de la gloire de Dieu? Il est étonnant qu'il ne voie pas que ces idées-là lui sont étrangères et qu'il passe, sans s'y arrêter, devant ces expressions magnifiques qui signifient autre chose, assurément, que d'être honnête homme.

Maintenant je vous prie d'être attentifs à ce qui est dit ici (versets 12-14) avec tant d'assurance et de tranquillité de tous les chrétiens. Vous vous dites chrétiens. Voyez ce qui nous est dit de tous les chrétiens. Un chrétien peut dire que Dieu le Père l'a «rendu capable de participer au lot des saints dans la lumière». Douter que Dieu vous en ait rendus capables, c'est douter que vous soyez chrétiens. Le chrétien a été «délivré du pouvoir des ténèbres et transporté dans le royaume du Fils bien-aimé» et il a la rédemption, la rémission des péchés par son sang. Vous pensez peut-être qu'un chrétien qui dit cela de lui est un orgueilleux? Mais voici où est l'orgueil, c'est d'oser se dire chrétien sans avoir les caractères que la parole de Dieu dit leur appartenir, sans être dans leur état, sans posséder ce qu'ils possèdent.

Quand le Père agit, il ne peut se tromper, et ce qu'il fait est accompli et certain. «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables...» C'est une chose de toute gravité de dire que Dieu nous a rendus capables d'entrer en sa présence dans la lumière et la demeure de sa sainteté. L'héritage, le lot des saints est celui de Christ lui-même (Romains 8: 18), de Christ en gloire, dans la lumière, en la présence de Dieu. Il est très grave de dire que je suis rendu capable de posséder la même gloire que Christ et cependant, si vous n'avez pas cela, vous n'avez rien. «Il nous a délivrés de la puissance des ténèbres»: ce sont les ténèbres de l'âme dont Satan, chef de ce monde, est le prince. Dieu est lumière; Christ, la pleine manifestation de Dieu, est lumière. Tout ce qui obscurcit Dieu, produit les ténèbres. Celui qui s'agenouille devant Plutus, ou celui qui passe sa vie à chercher des richesses, sont aussi bien dans les ténèbres l'un que l'autre. Celui qui préfère cinquante ans de plaisir à la vie éternelle, est dans

les ténèbres. On peut parler de Dieu et ne savoir pas grand-chose; mais Christ est la lumière du monde. Plusieurs âmes ici peuvent dire qu'elles ont préféré bien des choses à Christ; ce sont des ténèbres. Ce ne sont pas seulement les païens qui sont dans les ténèbres en adorant, d'une manière grossière, leurs idoles. Un homme qui préfère les choses du monde à son salut, est dans les ténèbres; mais on peut y être d'une autre manière en ignorant le salut. Le païen qui se tourmente pour se sauver est dans les ténèbres, mais celui qui se dit chrétien et veut se sauver par son honnêteté et ses oeuvres, est aussi loin de Dieu et autant dans les ténèbres que celui qui s'immole sous le char de Jaggernaut pour obtenir le salut.

Nous sommes ténèbres: c'est notre état; si l'on est dans cet état au milieu de la lumière, cela rend les ténèbres encore bien plus évidentes. Quoi! les ténèbres, là où la Bible se trouve! Quand un homme, placé devant la lumière, ne voit rien, cela prouve qu'il est absolument aveugle; il en est de même pour les ténèbres du coeur. L'état terrible des âmes qui sont dans un pays où il y a la lumière, c'est que les ténèbres sont dans l'intérieur des coeurs. Si l'on a la science pour idole, comme amélioration du genre humain, tandis qu'elle n'est qu'une partie supérieure de la corruption humaine, et conduit, tout aussi bien que le reste, en enfer, cette idole, quoique plus subtile, n'est pas moins ténèbres. Accepter ceux qui seraient honnêtes et rejeter ceux qui ne le seraient pas, ne serait ni la miséricorde, ni la justice de Dieu. Il faut être transporté d'un royaume dans un autre. Dieu ne veut sauver les âmes qu'en les introduisant dans le royaume du Fils et en les délivrant de la puissance des ténèbres. Etes-vous transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé? Sinon, vous êtes dans le royaume des ténèbres. Si vous compreniez la justice de Dieu, vous sauriez que vous êtes perdus; si vous compreniez la miséricorde, vous sauriez que vous êtes sauvés. L'homme le plus savant du monde, s'il ne comprend pas ces choses, est dans les ténèbres. Suis-je transporté dans le royaume du Fils bien-aimé? Aussi longtemps que vous ne pouvez pas répondre à cela par l'affirmative, il n'y a point pour vous de paix possible, et si vous avez, hors de cela, une paix quelconque, cette paix conduit à l'enfer.

Dieu nous arrache à la puissance des ténèbres et nous donne la lumière; il nous ouvre les yeux. La première chose que la lumière fait, est de nous faire voir l'état de péché et de souillure où nous sommes. Du moment que mes yeux sont ouverts, je sens mon état de péché et je vois ma position devant Dieu. Le premier effet de la lumière n'est pas toujours la paix, mais avant tout de nous faire connaître notre état de péché. La lumière nous fait juger de tout, nous montre qu'il est impossible de cheminer comme nous cheminions auparavant. Impossible de marcher avec le monde, si je vois que le monde est dans les ténèbres. Je comprends que Satan est le prince de ce monde, et je n'ose pas continuer à cheminer avec Satan. Quand on a connu la lumière, on aime la lumière et l'on ne peut plus désirer d'être aveugle; on ne peut pas renoncer à la lumière.

La lumière nous fait voir d'autres choses que cela. Si je vois seulement mon état de ruine, je ne sens que ce qui me condamne; la conséquence en est qu'on reçoit la lumière, sans comprendre la grâce. Je ne puis songer à participer à l'héritage des saints, si je vois seulement que je suis pécheur. L'âme, néanmoins, ne peut plus désirer être aveugle, afin de ne pas voir

qu'elle est sale. Elle aime mieux souffrir en se voyant souillée, et voir clair. C'est sans doute un triste état, dans lequel il n'est pas bon de rester. Nous possédons cette lumière et cette conviction de péché, parce que nous sommes transportés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu. Qu'est-ce que le Fils bien-aimé de Dieu a fait quand il nous a transportés là? Il nous a délivrés de toute imputation de nos péchés. Tout ce que la chair a fait n'est plus imputé. Christ n'a pu avoir son royaume sans racheter l'Eglise. Booz n'a pu racheter l'héritage sans avoir Naomi avec l'héritage. De même Jésus a accompli l'oeuvre qui a obtenu la rémission éternelle des péchés de ceux qu'il a introduits dans son royaume. Quand ils ont compris l'Evangile, ils ont la certitude la plus simple et la plus évidente que Christ a expié leurs péchés, qu'il ne pouvait entrer dans la gloire sans avoir souffert, et racheter son héritage sans avoir racheté son épouse. Ce n'est pas seulement un effet produit par le Saint Esprit dans le coeur, des affections changées, c'est un royaume acquis, c'est l'âme transportée des ténèbres dans le royaume du Fils de son amour. Dieu nous a révélé ces choses pour nous en faire jouir; il nous transporte dans un autre air, nous affranchit du mal et nous fait vivre dans un royaume de lumière et de sainteté. Là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté, la liberté de vivre dans la sainteté et dans l'obéissance à Dieu.

Avez-vous cru que Dieu vous a transportés dans le royaume de son Fils et que vous avez la rédemption de vos péchés par le sang de Christ? Dieu sait bien ce qu'il pense du sang et il nous le fait connaître. Ce sang n'a pas, devant Dieu, une valeur flottante et incertaine, mais une valeur éternelle. Tous ceux qui sont dans le royaume, possèdent la rédemption. Autre chose est d'être en guerre, comme soldat de Dieu, contre Satan, ou d'être esclave de Satan. Il y a en nous des traîtres; ce sont nos convoitises, qui ouvrent volontiers la porte à Satan; mais nous sommes dans le combat, parce que nous sommes soustraits à la puissance des ténèbres et à celle de l'ennemi. C'est le résultat du fait que nous sommes sauvés et transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé.

Si nous avons été transportés dans ce royaume, tout ce qui y est nous appartient. Les frontières des deux royaumes sont tracées de la main de Dieu. On peut passer de l'un à l'autre, sans même le savoir parfaitement, mais il n'y a point de confusion entre eux. Celui qui, dans la lumière, voit ses péchés, peut se croire perdu, mais il se trompe et il ne voit pas encore que Christ, quand il les a portés en son corps sur le bois, a effacé pour toujours les péchés de ceux qu'il a sauvés.

## **Méditation de J.N.D. n° 140 – ME 1902 page 54 (Hébreux 2: 5-18)**

Dans le chapitre 1, l'apôtre avait parlé de la divinité de Christ et de la gloire de sa personne que les anges étaient appelés à adorer, il parle au chapitre 2 de son humiliation et du résultat de cette humiliation qui est de nous exalter dans le ciel. «Etant riche, il a vécu dans la pauvreté pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis» (2 Corinthiens 8: 9).

«Qu'est-ce que l'homme?» Cette expression est employée de plusieurs manières dans la Parole. Plus on sonde ce que l'homme est, plus on voit qu'il est impuissant et misérable, qu'il passe, et que sa propre faiblesse le conduira en peu d'années à sa fin. En Job 7: 17, cette

question vient d'un esprit d'aigreur; dans le Psaume 8, elle a trait à la patience de Dieu. Job montre que l'homme ne vaut pas la peine que Dieu s'arrête à lui; le Psaume 8 montre, en présence de la faiblesse de la nature humaine, la patience admirable de Dieu. Mais Dieu fait cas de l'homme, parce qu'il a uni à Christ les intérêts de ceux qu'il a sanctifiés.

La prophétie du Psaume 8 est accomplie en ce que l'homme, dans la personne de Jésus, est déjà couronné de gloire et d'honneur. Mais toutes choses ne lui sont pas encore assujetties. Il a dû être glorifié comme homme, et l'on voit ici la manière dont il s'est identifié avec nous. C'est en vue de ce que l'homme est, faible et souillé par le péché, de ce qu'il a gâté l'oeuvre de Dieu et mis le désordre dans l'univers, que cette identification a eu lieu. Pour être glorifié selon les conseils de Dieu, il a fallu qu'il devînt homme, qu'il s'identifiât avec l'homme. Quand nous pensons à ce qu'il était comme Fils de Dieu, nous comprenons la grâce immense qui l'a fait s'associer à nous. Il a dû être traité de Dieu selon l'ordre de choses, au milieu duquel il s'était placé, et en prendre toutes les conséquences, souffrances, misères, afflictions, mort, jugement. Il a ainsi tout souffert de la part de Dieu, tandis que, de la part des hommes, il souffrait pour la justice.

Il était convenable que Dieu consacraît le Chef de notre salut par des souffrances. Jésus, pour nous amener à Dieu, s'est mis en avant pour recevoir, de la main de Dieu, tout ce qui nous était dû, et Dieu, ayant voulu nous amener à la gloire, a dû faire passer son Fils par des afflictions, et agir envers Lui, dans ce monde, comme ayant pris notre place. S'étant exposé à tout pour nous, la conséquence naturelle est qu'il nous identifie avec Lui dans sa gloire, car, sans cela, ses souffrances auraient été inutiles et sans fruit. Il a voulu traiter comme ses frères ceux qui sont sanctifiés.

En Israël, celui qui sanctifie était l'Eternel, et il n'était pas vrai que Celui qui sanctifie et ceux qui étaient sanctifiés étaient «tous d'un». Il y avait une distance infinie entre eux (Lévitique 20). En Christ, ils sont tous d'un, d'une même origine, d'une même nature en résurrection. Ce n'est pas la majesté de Dieu, qui nous sanctifie par la terreur; c'est Dieu, la Parole faite chair, qui a été traité comme subissant toutes les conséquences du péché, se plaçant dans nos circonstances, et nous unissant à Lui-même, en nous communiquant sa vie. C'est ici un principe tout nouveau pour nos âmes, entièrement différent de ce que Dieu était auparavant. Jésus s'approche de nous, est tenté en toutes choses, semblable à nous à part le péché, afin de nous sanctifier, et il nous sanctifie en nous identifiant avec Lui-même en résurrection.

La sanctification n'est pas seulement que nous sommes mis à part pour Dieu, sanctifiés par son sang; il s'agit ici d'une véritable sanctification pratique du coeur. Jésus, comme homme, nous attire à Lui par la communication de sa vie, nous unit, nous identifie avec Lui-même; il n'a pas honte de nous appeler ses frères. L'apôtre cite, comme une preuve de la relation de Jésus avec nous, ce passage: «Je me confierai en Lui» (verset 13). Jésus s'est anéanti et s'est placé dans les circonstances d'un fidèle, ayant besoin de se confier en l'Eternel. Il dit: «Je me confierai en Lui». Quel abaissement! Quelle gloire de son amour, qu'il se soit identifié avec nous jusqu'à ce point, qu'il ait eu besoin, comme nous, de se confier en l'Eternel!

C'est une chose très douce pour le coeur. Il a crié à Dieu, et Dieu l'a exaucé (Psaumes 34: 6). Il jouit de la pensée que les débonnaires l'entendront et se réjouiront (verset 2). Nous voyons, en Hébreux 5: 7, que Jésus a trouvé cet exaucement dont il a eu besoin Lui-même. Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, et a été consacré comme souverain sacrificateur, en passant lui-même par nos circonstances et en étant traité de Dieu comme l'un de nous aurait dû l'être.

Rien ne peut priver l'âme de la conscience et de la joie que nous sommes identifiés avec Jésus. Notre faiblesse nous fait sentir l'efficace de cette grâce, car même nos péchés nous apprennent à connaître la gloire de l'amour de Jésus.

## **Méditation de J.N.D. n° 141 – ME 1902 page 74 (1 Corinthiens 1)**

Dieu a fait de la croix la pierre de touche de tous les sentiments, de toutes les pensées de l'homme. Tous ceux qui ne reconnaissent pas la puissance et la sagesse de Dieu dans la croix, sont rejetés avec toutes leurs pensées. La sagesse humaine ne peut l'apprécier; il faut qu'elle soit obligée de s'en remettre à la sagesse de Dieu. Tout ce qui est dans l'homme ne fait que l'aveugler. Dieu a revêtu sa sagesse, sa puissance et sa gloire de cette forme, la croix, afin que l'homme, par sa sagesse, ne la comprit pas. Considérons donc, comment la croix de Christ anéantit la sagesse humaine.

Pour obtenir le salut, il ne s'agit pas de raisonnements. Celui qui a faim a besoin de manger et non de raisonner. De même, raisonner ne sert de rien à ceux qui périssent; c'est la croix qui les sauve. L'homme n'aime pas la croix, parce qu'elle démontre l'état de son coeur. Dieu n'a pas pu épargner le péché, quand son Fils même a été fait péché, et l'homme voit là ce que Dieu pense du péché. Même la justice de l'homme est une chose honteuse en présence de la croix. La sagesse de l'homme ne sonde jamais le coeur humain pour lui faire dire qu'il est pécheur. La philosophie veut juger Dieu et ne veut pas que l'homme soit jugé par Lui, tandis que la foi nous place devant Dieu, comme devant un juge. La philosophie religieuse est encore pire que l'autre, en jugeant ou voulant juger ce que Dieu est, car ce qu'il faut, c'est la conscience et une conscience éclairée de Dieu.

En présence de la croix, la conscience juge et condamne le péché et rend impossible de s'endurcir. Rien n'est plus humiliant, car alors il faut recevoir le salut et en être redevable à un autre, pour pouvoir paraître devant la sainteté de Dieu.

Poursuivez-vous les plaisirs, ou êtes-vous satisfaits de votre sagesse ou de votre justice? Y a-t-il peut-être ici des âmes qui pensent qu'il y a des plaisirs innocents? Comment jugerez-vous de cette innocence, sinon par la croix de Christ? L'amour de Dieu a envoyé son Fils souffrir sur la croix, et, en présence de la croix, peut-on déclarer innocentes les choses dans lesquelles les passions se développent et qui nourrissent la chair? Ce qui est précieux au coeur de Dieu, c'est la croix de Christ. Si l'on voyait Christ crucifié au milieu d'une danse innocente, que deviendrait cette danse? Tout notre plaisir serait gâté, car Satan a inventé les plaisirs pour que

les âmes en jouissent loin de Dieu. Dès que la conscience est atteinte, on juge tout cela, parce que Dieu le juge.

Mais peut-être n'avez-vous pas cherché les plaisirs, et cela vous donne une bonne opinion de vous-mêmes. Vous êtes donc justes? La propre justice est une enveloppe difficile à traverser. Les gens de mauvaise vie sont plus près du royaume des cieux que les justes. L'homme orgueilleux, le propre juste, résiste plus qu'un autre. Comment la croix de Jésus le juge-t-elle? Comme plus éloigné du royaume des cieux qu'un pécheur, parce que vous résistez davantage et que vous accepteriez volontiers en Dieu un grain de miséricorde qui puisse suppléer à ce qui vous manque pour avoir une opinion parfaite de vous-mêmes. Vous êtes éloignés de Christ, et la croix le démontre.

Si vous avez besoin de la croix de Christ, d'où cela vient-il? Avez-vous assez péché pour mériter la condamnation? La croix de Christ le déclare, mais la propre justice a l'effronterie de se présenter devant la croix, comme si elle n'en avait pas besoin, et c'est un péché beaucoup plus grand encore que de suivre ses plaisirs. Votre justice est-elle celle d'un coeur qui pense à Dieu et suit le Seigneur Jésus? Non, c'est l'hypocrisie qui couvre un peu la grossièreté du péché et voudrait donner bonne apparence au mauvais état de l'âme.

Nous voyons dans la croix la puissance et la sagesse de Dieu. La sagesse de Dieu juge de toutes choses selon leur état, et la puissance de Dieu tire l'homme de l'état où il se trouve. La puissance de Dieu nous met en état de vouloir et de faire autre chose que ce que nous voudrions. Un homme qui connaît le bien et ne peut le faire, ne manifeste pas la puissance de Dieu. Tous les efforts que l'homme peut faire, aboutissent à une bonne opinion de lui-même. Cela ne rétablit pas sa relation avec Dieu. Si Dieu ne nous aimait pas dans notre état de péché, ce ne serait pas l'amour de Dieu pour de pauvres pécheurs, mais pour des gens qui sont capables de faire quelque chose. Dieu justifie l'impie; il n'a pas à justifier des justes. Il faut que nous soyons des objets de l'amour de Christ, quand nous sommes parfaitement impuissants. Christ s'est approché de nous, là où nous sommes. La croix a démontré que Dieu peut s'occuper de nous en amour, quoique méchants et souillés. Elle a démontré la justice de Dieu, son horreur du péché, lorsqu'il a frappé son Fils, fait péché pour nous. Elle a mis en lumière la vérité de Dieu, car le salaire du péché, c'est la mort. Elle a manifesté la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Ce qui montre le plus cette puissance, c'est de trouver un homme pécheur éloigné de Dieu, et de le ramener à Lui. La croix répond à tous les besoins du coeur de l'homme.

Rien de plus difficile que de rétablir la confiance quand elle est perdue. En donnant son Fils, Dieu a pris mon cas en considération et a fait tout ce qui était nécessaire pour m'inspirer toute confiance.

Ce qui est encore difficile, c'est de nous faire confesser le mal. La croix de Christ produit cet effet, devant lequel la philosophie est impuissante. Elle produit la vérité dans l'homme.



Rien n'est plus difficile à guérir, que des passions très fortes. Quand la croix de Christ est connue, tout est complètement changé: Christ nous devient précieux; les objets de nos passions deviennent abominables à nos yeux et nous aimons ce que nous haïssions.

Ce qui est difficile aussi, c'est qu'une mauvaise conscience devienne bonne. Plus je suis éclairé, plus je vois les taches et les souillures de mon âme. La puissance de Dieu, par la croix, peut donner une bonne conscience, parce que, tout en montrant l'état de péché du coeur, la croix montre que tout est effacé; elle change le coeur, et donne une bonne conscience. Confessant ce que nous sommes, et le coeur étant vrai, la paix avec Dieu est établie. Voilà comment la croix devient la sagesse et la puissance de Dieu pour la conscience qui en a besoin.

Tout cela n'exalte pas l'homme. Notre part dans la croix, c'est que nous avons commis le péché et que nous avons crucifié Christ. Si l'homme avait pu ajouter quelque mérite à la croix de Christ, il en serait vanté; mais il est impossible qu'un homme qui a conscience du péché, puisse se glorifier d'avoir crucifié le Seigneur Jésus.

Tel est l'homme en présence de la croix. Comment en profitera-t-il? *Par la foi*. Si cela a été accompli pour nous et hors de nous, il ne nous reste qu'à bénir Dieu et à croire ce qu'il a fait. Dieu a pu montrer, dans la croix, tout ce qu'est le péché, en montrant sa grâce à l'égard du péché. La propre justice, comme tout le reste, est jugée à la croix. La conscience en prend connaissance. Il faut que la croix de Christ juge tous les mouvements cachés du coeur, tout en ôtant le péché. On ne peut en jouir qu'en croyant ce que Dieu a fait. Dieu justifie qui? Les méchants. L'homme n'a d'autre part dans sa justification que ses péchés, dont il a besoin d'être justifié. Dieu ne veut pas laisser dans votre coeur ce qui vous donnerait bonne opinion de vous-mêmes. Il vous faut découvrir ce que vous êtes et trouver la parfaite paix. La croix est la seule chose qui mette la vérité dans le coeur.

Vous aimez, n'est-ce pas, à avoir une bonne opinion de vous-mêmes, et aussi que les autres aient une bonne opinion de vous? La croix détruit tout cela. On sait, peut-être, que Christ a sauvé des pécheurs et l'on voudrait trouver en soi les fruits qui font qu'on est un chrétien. Ce n'est qu'une autre forme de la propre justice. Quand nous voyons que nous sommes pécheurs et perdus, nous savons où nous en sommes. Ce n'est pas l'Evangile, que de vouloir trouver en soi des fruits pour être élu. La base de la confiance évangélique, c'est l'oeuvre de Dieu, le prix de la croix de Christ, aux yeux de Dieu lui-même. Avant que Dieu entre dans mon coeur, il sait beaucoup mieux que moi les choses qui y étaient avant qu'il y entrât. La conscience simple, vraie, se repose sur la grâce de Dieu, manifestée à la croix et saisie par la foi. Dieu a accompli en Jésus l'oeuvre qui efface le péché, et gagne ainsi mon coeur.

Vous reconnaissez-vous comme de pauvres pécheurs, nus devant Dieu? Que Dieu sonde vos coeurs, vous fasse voir ce que vous êtes, et déchire le voile, afin que vous vous connaissiez pleinement et que vous voyez que Dieu a jugé vos péchés sur la croix!

## Méditation de J.N.D. n° 142 – ME 1902 page 132 (Hébreux 11: 1-16)

Après les grands traits de la foi dans le sacrifice d'Abel, la vie d'Enoch et la connaissance de l'avenir en Noé, nous voyons Abraham attendre la cité qui a des fondements, le plein accomplissement des pensées de Dieu qui, seul, peut satisfaire l'attente de la foi. Ensuite viennent des traits plus particuliers, tels que: compter sur Dieu, non pas malgré la difficulté, mais malgré *l'impossibilité*. De pauvres pêcheurs ont dit à la montagne de se jeter dans la mer, et cela s'est accompli. La foi ne s'informe pas des *moyens*; elle n'y pense pas; elle compte sur la promesse de Dieu, quand on pourrait croire qu'elle manque de prudence. Du moment qu'il s'agit de moyens qui rendent une chose facile à l'homme, si l'on s'attend à ces moyens, ce n'est plus l'oeuvre de Dieu. Quand il y a impossibilité, il faut, que Dieu intervienne. La foi ne regarde pas aux circonstances, mais à la volonté de Dieu qui fait tout. L'Eglise est faible dans la foi, c'est pourquoi nous la voyons compter sur des moyens extérieurs pour faire l'oeuvre de Dieu. Souvenez-vous que, du moment où, selon l'homme, les choses sont faisables, il n'est besoin ni de foi, ni de l'énergie du Saint Esprit. On voit des chrétiens travailler beaucoup pour produire très peu de chose; lorsque la foi agit, les résultats sont selon la puissance de Dieu (verset 42). Il est évident que pour avoir de grands résultats cette puissance doit agir; elle choisit les choses faibles pour anéantir les fortes; Dieu veut se glorifier et non pas que l'homme se glorifie.

On sème avec larmes, et partout où se fait une oeuvre bénie il y a d'abord des douleurs d'enfantement. L'âme sent les difficultés, et Dieu veut nous faire éprouver que nous sommes sans force en toutes choses. Mais si l'on sème avec larmes, on moissonnera avec chants de triomphe.

Tous ceux-ci (verset 13) sont morts dans la foi les Juifs attendaient le Messie selon la promesse de Dieu. Nous avons aussi la promesse du retour du Seigneur. Les apôtres sont morts dans la foi sans voir l'accomplissement de la promesse. C'est ce qui rend la vie du chrétien à la fois heureuse et difficile, parce qu'il n'atteint jamais ici-bas les choses que Dieu a promises. Si un homme met beaucoup d'ardeur à poursuivre quelque chose, c'est qu'il l'espère: telle est la vie de la foi. Celui qui possède, ne déploie plus d'énergie pour obtenir. Nous avons ici-bas le privilège de pouvoir être fidèles au milieu des difficultés et des choses ennemies; nous ne l'aurons pas dans le ciel, où nous jouirons sans difficultés de la présence de Dieu et où toutes nos affections seront en plein exercice. En attendant, il faut semer avec larmes, et les difficultés s'élèvent d'autant plus, que les affections sont plus entièrement au Seigneur.

Non seulement ces hommes de foi étaient «étrangers et voyageurs»; ils en ont fait profession. On voit quelquefois des gens qui veulent être religieux dans leur coeur et n'en pas parler; ce n'est pas l'énergie de la foi. Voir le monde perdu et condamné et avoir des espérances dans le ciel, a pour effet de nous faire parler et agir comme étrangers; il faut que cela se montre dans toute la vie; le coeur est déjà loin de la scène actuelle et il ne reste au croyant qu'à déloger.

«Ceux qui disent de telles choses montrent clairement qu'ils recherchent une patrie» (verset 14). C'est évidemment une profession ouverte, publique, un témoignage rendu à Christ. Nous ne serions pas contents d'un ami qui n'avouerait pas nous connaître, lorsque nos circonstances sont difficiles. Ainsi un chrétien qui se tient caché est un très mauvais chrétien.

Lorsque, pour le croyant, les difficultés s'élèvent, qu'on l'insulte, qu'on l'abandonne, si ses affections ne sont pas fixées sur Jésus, le souvenir du monde lui revient au coeur. Mais si sa foi est fixée sur Christ, il salue les choses qu'il a vues de loin, ne songe pas à ce qu'il a quitté et n'a, comme objet de ses pensées, que «les choses qui sont devant», pareil à Rebecca, quand elle se rendait au-devant d'Isaac.

En Philippiens 3: 7, 8, Paul ne renonce pas, ne se prive pas de certaines choses dans un moment d'exaltation, pour s'en repentir ensuite. Son coeur étant rempli de Christ, il ne se souvenait des autres choses que comme des ordures.

«S'ils se fussent souvenus de la patrie dont ils étaient sortis, ils auraient eu du temps pour y retourner» (verset 15). Un vrai chrétien aimerait mieux mourir que de retourner au monde, car il veut avoir part à la résurrection d'entre les morts. Il y a une persévérance du coeur qui démontre que les affections sont toujours en avant et en haut, changées et tournées vers les choses de Dieu, vers ces choses célestes qu'on désire. «C'est pourquoi Dieu n'a point honte d'eux, savoir d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une cité» (verset 16). Leur Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! Et pour les chrétiens fidèles il n'est pas seulement le Père, mais notre Père. Il aurait honte d'être appelé le Dieu d'un mondain et qu'il pût être dit qu'il est en relation avec quelqu'un qui recherche les misérables plaisirs de ce monde, ou la vanité, ou l'argent; oui, Dieu aurait honte de cette relation. Mais il n'a point honte d'être le Dieu de ceux qui sont affectionnés aux choses célestes. Jésus dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Celui qui ne renonce pas à tout, ne peut être son disciple. Nous sommes dans la même position de renoncement que Jésus, mais aussi dans la même relation avec Dieu. Dieu a honte d'être appelé le Dieu de celui dont les affections sont les affections corrompues de la chair et du monde.

Si la grâce avait entraîné après Dieu le coeur de ces hommes de foi, Dieu de son côté, avait travaillé pour eux et leur avait «préparé une cité». Dieu s'occupe de nous. Si nous sommes occupés de son oeuvre, semant avec larmes et professant d'être étrangers et pèlerins sur la terre, il travaille, selon sa gloire infinie, pour préparer la gloire pour nous, et il trouvera son repos à nous introduire dans ce repos. Nos travaux sont chétifs ici-bas; le travail de Dieu est glorieux et nous prépare la gloire.

De deux choses l'une; il faut ou la chair ou la foi; impossible de rester à mi-chemin. Le but du chrétien ne peut être que les choses célestes. On peut essayer d'employer le christianisme à améliorer le monde. Dieu n'en veut rien. Les désirs, les besoins du nouvel homme, sont tous célestes. Chercher à améliorer le monde par le christianisme, c'est vouloir nous attacher au monde et aux choses terrestres. Dieu veut nous attacher au ciel; il faut que vous ayez le ciel

et la gloire, ou le monde et la perte. Dieu qui a préparé la cité ne peut vouloir un entre-deux.

Le désir de cette «patrie meilleure» est le désir d'une nature qui est d'en haut et ne peut être satisfaite qu'en retournant à son origine. Comment serais-je pèlerin et étranger, si je cherchais les choses terrestres et l'amélioration du monde? Dieu nous adresse un appel céleste; si nous y répondons il n'a point honte de s'appeler notre Dieu et notre Père.

Dieu criblé l'âme pour en séparer la balle et préparer le grain pur pour son grenier, et quand nous verrons la gloire du vrai Salomon, nous dirons comme la reine de Sheba: «On ne m'en avait pas rapporté la moitié». La cité que Dieu nous prépare est digne de Dieu, digne de ses affections aussi bien que de sa gloire.

Que Dieu, dans sa bonté, agisse sur nos âmes pour purifier nos affections, pour nous faire jouir de Lui-même et nous amener à professer que nous sommes des pèlerins et des étrangers sur la terre.

### **Méditation de J.N.D. n° 143 – ME 1902 page 195 (Hébreux 11: 17-29)**

Nous avons vu (méditation 142) les croyants faisant profession qu'ils étaient étrangers et pèlerins sur la terre. Nous voyons ici la foi produisant une pleine confiance dans le Dieu de la promesse, quelles que soient les circonstances qu'elle traverse.

«Par la foi, Abraham, étant éprouvé, a offert Isaac». Abraham tenait plus aux promesses de Dieu qu'aux affections naturelles. Ce qu'il y avait de plus terrible dans son épreuve, c'est que Dieu avait désigné Isaac comme la semence acceptée de Lui et comme l'objet des promesses. Mais Dieu voulait montrer sa puissance d'une manière plus glorieuse et comment les promesses seraient accomplies, malgré l'opposition de Satan. Le Messie lui-même a dû, dans un sens, renoncer aux promesses qui lui avaient été faites, puisque, pour sauver l'Eglise, il a dû passer par la mort. Mais ce qui est établi dans la résurrection, au delà de la mort, a une fermeté que Satan est hors d'état d'ébranler. Abraham obéit, s'attachant entièrement et directement à Dieu lui-même et, dût-il tout sacrifier à la parole de Dieu, il sait que Dieu est fidèle et qu'on peut renoncer même à la vie, certain de la retrouver selon la puissance de Dieu, en résurrection. La foi compte sur Dieu, le voit, et ne pense pas aux conséquences. Dieu arrête le bras d'Abraham et confirme les promesses à sa semence. C'est ainsi qu'en obéissant nous apprenons à connaître les voies de Dieu, que nous n'aurions jamais soupçonnées sans cela. L'infidélité nous fait perdre la joie, la force de la vie spirituelle, et nous ne savons plus où nous en sommes. Mais la foi n'a qu'à compter sur Dieu, sans savoir comment Dieu nous tirera d'affaire. Nos infidélités de chaque jour ne sont pas autre chose que le manque de confiance en Dieu. Quand, au fond, vous ne doutiez pas de la volonté de Dieu, vous avez pu hésiter de la faire; c'est que vous vous arrêtiez aux conséquences, et que vous vous trompiez quand vous pensiez être plus heureux en vous épargnant des difficultés qu'en vous attachant à Dieu. L'obéissance peut nous faire souffrir, mais elle nous fait trouver Dieu mieux qu'auparavant. Dieu nous donne assez de lumière pour suivre sa volonté, mais pas assez pour voir les

conséquences. Abraham obéit et sacrifie Isaac, sans prévoir comment Dieu tiendrait sa promesse. Où il y a une pleine confiance en Dieu (verset 19), on trouve une intelligence que d'autres ne connaissent pas. L'obéissance nous rapproche de Dieu et nous place ainsi dans la lumière. L'obéissance nous rend intelligents.

La foi (versets 21, 22) conduit à l'espérance d'un avenir selon les promesses de Dieu; l'esprit d'obéissance étant là, nous sacrifions tout quant au présent; les choses futures nous deviennent familières et nous agissons suivant cette connaissance. C'est ainsi que la gloire à venir est pour la foi comme si elle allait avoir lieu demain. Joseph pense au lendemain en donnant des ordres touchant ses os.

La confiance en Dieu donne aux parents de Moïse (verset 23) la foi pour le cacher. Dieu agit d'avance et prend soin de Moïse avant de se servir de lui. Aux versets 24-26, on trouve un principe remarquable. Quoique la *providence* de Dieu soit précieuse, le coeur charnel emploie cette providence à l'encontre de la foi. La providence avait conduit la fille de Pharaon vers Moïse enfant, le lui avait fait élever, comme son propre fils, à la cour du roi, dans toute la sagesse des Egyptiens. En apparence la providence le plaçait là pour y déployer son influence en faveur d'Israël. La première chose que fait sa foi, c'est de quitter tous ces avantages, parce qu'elle compte sur Dieu et non sur les circonstances, et ne prend conseil que de Lui seul. Moïse, voyant le peuple de Dieu dans l'opprobre, s'identifie par la foi avec lui et prend la même place que lui. Dieu recommande cette foi à notre attention par son Esprit. Moïse aurait pu, par son influence, soulager Israël, mais le peuple serait demeuré esclave en Egypte et la puissance de Dieu n'aurait pas été révélée. La foi est imprudente, mais elle a cette prudence éternelle de compter sur Dieu et rien que sur Lui; elle discerne ce qui est de l'Esprit, et si quelque chose n'en est pas, ce n'est ni de la foi, ni de Dieu.

Au fond, s'en tenir à la *providence* aurait été vouloir goûter «les délices du péché». Les hommes ne parlent jamais de providence que pour leur fortune et leurs aises dans ce monde; ils aiment le monde, et veulent s'appuyer sur les circonstances au lieu de s'appuyer sur Dieu. On ne parle plus de la «bonne providence» quand on est ruiné.

Christ est toujours dans l'opprobre et le monde ne change jamais. Si le chrétien, par la chair, se rapproche du monde et cède ses privilèges à Satan, le monde, lui, ne se rapproche jamais du chrétien; n'ayant pas l'Esprit, il ne peut s'approcher de celui qui a l'Esprit.

Moïse paraissait s'être affaibli en préférant aux richesses d'Egypte l'opprobre du peuple de Dieu, et, plus encore, du peuple de Dieu dans un mauvais état. Il peut être, en effet, dans la plus triste condition, mais la foi l'identifie toujours avec les promesses divines et le juge, non selon son état, mais selon la pensée de Dieu. Moïse, identifiant Israël avec Dieu, est plein d'énergie contre le mal et compte sur l'Eternel pour son peuple. Il estime l'opprobre de Christ, un plus grand trésor que les richesses d'Egypte, «car il regardait à rémunération» (verset 26).

Nous avons besoin, dans la vie chrétienne, de penser à la rémunération, pour porter la croix et l'opprobre. On a souvent confondu la rémunération avec la justification. Le chrétien, justifié par la foi, peut penser à la rémunération promise au chrétien. Dieu dispense, selon son

conseil arrêté, des récompenses diverses, une place à la droite de Jésus, une autre à sa gauche. Nous ayant sauvés, il veut nous exciter, nous fortifier, nous consoler par la promesse d'une rémunération. Il nous soutient dans la carrière où la foi nous fait entrer, par la conscience qu'il y a une récompense. Il faut être dans la carrière pour penser aux résultats de la carrière.

Moïse quitte le monde (verset 27). Celui-ci voudrait nous persuader d'être «bons chrétiens», sans y mettre de l'exagération et d'aller avec les autres. La foi nous donne du courage pour jeter, de droite et de gauche, ce qui nous empêche d'atteindre la gloire. Le chrétien quitte nécessairement l'Egypte, parce que Dieu n'y a pas placé la gloire, et il veut être avec le peuple de Dieu pour l'atteindre. Dieu ne veut pas que son peuple soit en Egypte. Vous savez ce qu'est le monde. Réussir dans le monde, être bien placé dans le monde, c'est tout autre chose que le ciel. Tout ce qui est dans le monde, n'est pas du Père, mais est du monde. Quitter le monde quand on en est chassé, n'est pas la foi; c'est montrer qu'on tient à y rester aussi longtemps qu'on peut. La foi quitte le monde, parce qu'elle s'identifie avec le peuple de Dieu qui n'a rien à faire avec lui. La foi agit selon ses principes, et non parce qu'elle est chassée du monde.

Moïse voit Celui qui est invisible (verset 27) et c'est ce qui le rend ferme. Quand nous réalisons la présence de Dieu, Dieu est tout et Pharaon n'est rien. La foi ne rend pas les circonstances moins dangereuses, mais elle possède Dieu dans les circonstances. Ces dernières, dans la communion avec Lui, deviennent l'occasion d'une obéissance paisible. Si l'on n'est pas en communion avec Dieu, on ne trouve que faiblesse et incertitude dans les difficultés.

Ce qui suit (versets 28-31) s'applique à la confiance dans les moyens ordonnés de Dieu pour le salut: la Pâque, c'est-à-dire le sang et son efficace, la mer Rouge, c'est-à-dire la mort et la résurrection, tandis qu'on voit en Moïse la providence, la foi qui quitte tout, la décision et la fermeté de la foi qui s'attache aux choses invisibles.

L'effet de la foi est de nous placer dans les difficultés, mais d'y réaliser la présence de Dieu.

## **Méditation de J.N.D. n° 144 – ME 1902 page 212 (Hébreux 11: 28-30)**

Nous avons vu, dans les versets précédents, Moïse s'identifiant, par la foi, avec le peuple de Dieu et quittant l'Egypte sans craindre la colère du roi. On trouve (verset 28) la simplicité de la foi qui croit Dieu sur parole et demeure tranquille quand le jugement s'exécute.

Dieu manifeste sa puissance dans la délivrance de son peuple, mais ce n'est pas ainsi que l'oeuvre se présente au début. Il y a d'abord une confiance entière au jugement que Dieu prononce sur le pécheur et au moyen de salut que Dieu offre. On trouve des brigands parmi les sauvés et d'honnêtes gens parmi les condamnés. Si Dieu entre en jugement avec l'homme, nul homme vivant ne sera justifié. Nous sommes ici-bas au milieu des maux que le péché a occasionnés. Israël ne peut être délivré sans Dieu, mais il faut que Dieu soit Dieu, qu'il reste saint; il faut qu'Israël soit ce qu'il est, et que Dieu le voie tel.

Dieu vient à l'homme, apportant le *sang*; rien de plus simple et de plus humiliant. Il faut croire au jugement de Dieu et à l'efficace que Dieu attache au sang. Le jugement est nécessaire, sinon le sang ne le serait pas. Le sang est la confession qu'il faut Dieu, pour que nous soyons garantis des résultats du péché. Le sang est placé sur la porte; Israël n'est pas touché.

C'est une soumission entière au jugement de Dieu, l'aveu qu'il n'existe de différence entre Israël et les Egyptiens que celle que *le sang a faite*. Rien n'arrête le jugement; il renverse tout, sauf le résidu sauvé, au déluge, à Sodome, en Egypte. Le chrétien reconnaît qu'il est coupable et que, si Dieu entre en jugement avec l'homme, nulle âme vivante ne sera justifiée. Il faut croire simplement que Dieu fera ce qu'il a dit et que le sang est efficace. Naaman en est un exemple; il doit aller au Jourdain et se fier à la parole d'Elisée et à la simplicité du moyen proposé. Dieu indique le remède le plus insignifiant pour le coeur naturel. L'homme, avec sa force, ne peut rien faire, et Dieu, d'un seul mot, peut tout faire. Un peu de sang sur la porte, et Israël sera sauvé. La foi reconnaît la culpabilité, se fie au moyen de salut que Dieu propose, selon la simplicité de ses voies, et se soumet à la justice de Dieu. Le jugement de Dieu ne peut toucher ceux qui ont le sang pour sauvegarde, sinon Dieu manquerait à sa parole et à tout son Etre. La foi simple s'arrête à ce que Dieu dit, que le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.

Dieu commence par nous humilier en nous montrant que nous sommes coupables et que son jugement va nous atteindre, si le sang ne nous garantit pas.

La frontière entre les royaumes de Dieu et de Satan, c'est la mort et le jugement. On ne sort du royaume de Satan qu'en traversant la mer Rouge, la mort et le jugement, parce que le jugement de Dieu condamne nécessairement le péché. Le pécheur est dans le royaume de Satan qui a la mort en sa puissance; or la mort est, quant à l'intention de Dieu, un jugement.

Quand Dieu s'occupe de l'état de son peuple, il faut qu'il le voie pécheur, mais Israël a affaire avec Dieu comme Sauveur. Dès ce moment, tous les rapports de Dieu avec Israël sont ceux d'un Sauveur. Dieu a pris connaissance de leur état, leur présente le sang, prend leur cause en main, les fait sortir d'Egypte. Du moment que le sang a été mis sur la porte, Dieu s'est chargé de tout ce qui regarde son peuple. Il ne peut les conduire dans le désert pour les y laisser périr; il ne peut changer la mort et le jugement, mais il en fait le moyen d'une délivrance éternelle. Ce qui aurait été la destruction de nos âmes, la mort, est devenu ce qui nous sauve, parce que Jésus est mort pour nous. Satan a le pouvoir de la mort — comment nous y soustraire? Goliath eut la tête tranchée par l'épée qu'il portait lui-même: par la mort, Jésus a détruit celui qui avait la puissance de la mort. Puisque Dieu a voulu délivrer son peuple, il faut qu'il se charge du jugement. «Où est l'agneau pour l'holocauste?» dit Isaac à son père. «Dieu», répond Abraham, «se pourvoira de l'agneau pour l'holocauste». Dieu s'est pourvu de son propre Agneau pour le sacrifice; il a donné son Fils. A un tel sacrifice, il faut un dédommagement immense, et c'est la destruction éternelle de la puissance de Satan sur le peuple de Dieu. Dans la résurrection de Jésus, le jugement est entièrement terminé, Dieu a revendiqué les droits qu'avait Satan dans la mort et les a anéantis. Satan a voulu se mesurer

avec Dieu, et le résultat en est la destruction éternelle de sa puissance et une délivrance magnifique du peuple de Dieu. Dans la résurrection du Seigneur Jésus, les ennemis de Dieu sont anéantis. S'il s'agit de nous devant Dieu, tout est humiliation, mais s'il s'agit de l'ennemi et des voies de Dieu envers lui, il s'est enfoncé comme du plomb dans les eaux magnifiques et le peuple a trouvé une parfaite délivrance.

Oui, tout est humiliation pour nous, mais s'agit-il des accusations de Satan, la résurrection est la réponse. Nous avons passé la mer Rouge et laissé Satan en Egypte. Pour nos âmes, le sang est la réponse à nos péchés. Dieu a dû livrer son Fils, mais il a dû le glorifier. Ainsi la méchanceté de Satan a été l'occasion de l'exaltation de Jésus et de l'Eglise dans la gloire. Si nous sommes dans la poussière à cause du péché, nous sommes dans la gloire, en réponse à toutes les méchancetés de l'ennemi.

Ceux qui veulent traverser la mort et le jugement par eux-mêmes sont engloutis dans les eaux de la malice de Satan et de la colère et du jugement de Dieu. Pour Israël, pour celui qui est en Jésus, c'est à pied sec qu'il peut y passer. Dieu place son peuple devant Lui; il n'est composé que de pauvres pécheurs. Il s'occupe d'eux, prend leur cas en considération, présente le sang, justifie, prend leur cause en main, et pourvoit pleinement à tout dans la mer Rouge, dans le désert et en Canaan. Dieu s'est chargé de tout, même de nos péchés. Il châtie, humilie, instruit son peuple dans le chemin, mais il se charge de tout. Notre place devant Dieu est toujours l'humiliation, mais la foi sait que si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Il peut y avoir des afflictions, mais rien qui nous sépare de l'amour de Dieu en Jésus. Les murs de Jéricho tombent par la foi (verset 30).

Que Dieu nous garde toujours dans cet anéantissement de nous-mêmes en Sa présence, et en même temps dans la conviction que tout est à la charge de Dieu et que rien ne peut nous séparer de son Fils. Quand il n'y a que le sang, je regarde à Dieu et je sais que Dieu est pour moi; mais si je cherche quelque chose en moi-même, Dieu cesse d'être ma force.

### **Méditation de J.N.D. n° 145 – ME 1902 page 233 (Hébreux 11: 30-40)**

L'Esprit de Dieu, après avoir exposé dans ce chapitre les principes particuliers de la foi, nous en donne les traits généraux dans les versets que nous venons de lire. Le peuple avait fait la Pâque et traversé la mer Rouge comme une terre sèche. L'homme en est réduit, pour être sauvé, à la foi simple en la Parole et au sang de l'Agneau. Ce qui nous est présenté ici, ce sont des moyens qui, en apparence, ne produisaient aucun effet. Les murs de Jéricho tombèrent par la foi après qu'on eut sonné des trompettes et fait le tour de la ville pendant sept jours. Il y avait là, pour Israël, de quoi avoir honte en présence de ses ennemis, mais les choses qui paraissent ridicules et faibles ne le sont pas quand elles viennent de l'Eternel et ont lieu devant Lui. Pour la foi, les murs de Jéricho n'existent pas, la mer Rouge et le Jourdain ne sont pas des obstacles, et si les ennemis de Dieu se rassemblent contre nous, ils ne font que nous fournir l'occasion d'une victoire plus éclatante.



Le fondement de la foi, c'est la parole de Dieu, et cette Parole puissante emploie même les choses que nous craignons, jugement, mort, pouvoir de Satan, pour nous donner la victoire. Il est important pour nous de ne jamais regarder à l'homme, aux circonstances, aux difficultés. La foi réalise que Dieu est là, et quand il a dit une chose elle va de l'avant, sans même penser aux difficultés.

La foi dans l'individu (verset 31) ne reconnaît que la présence de Dieu. S'il avait fallu déterminer quelle personne devait être sauvée à Jéricho, on n'aurait sans doute pas nommé Rahab. Mais Rahab, par la foi, reconnaît Dieu dans son peuple. Elle était une Cananéenne et en outre une femme de mauvaise vie; mais la foi abolit toute différence entre les hommes, parce que tous ont péché, et reconnaît que Dieu est riche en miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent. La foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple, quoique ce dernier manque souvent à manifester cette gloire. Il en était de même de la foi de Rahab (Josué 2: 10, 11). Le monde qui l'entourait devait s'avouer que le peuple de Dieu avait le dessus, et son coeur se fondait malgré toutes les démonstrations par lesquelles il cherchait à affirmer sa puissance. Mais il est indifférent que le monde soit fort ou faible; la foi reconnaît que Dieu est avec les siens, accepte Son jugement et s'identifie avec Son peuple. Rahab, malgré toutes les difficultés, prend parti avec le peuple de Dieu,

L'Esprit passe rapidement sur les cas mentionnés aux versets 32-40. Au fond, la foi s'exerce toujours quand les promesses de Dieu ne sont pas encore accomplies. Israël, une fois entré, en Canaan, ayant manqué comme peuple, la foi agit individuellement dans son état de décadence, chose précieuse pour nous, au milieu de la ruine de l'Eglise.

On voit (verset 32) que tous ces hommes ont agi par la foi quand ils étaient dans la détresse et sous l'oppression. La foi se manifeste, non pas quand tout va bien, mais quand tout est difficile. Ce qui est appelé ici la foi est appelé l'Esprit de Dieu dans l'Ancien Testament. La puissance de la foi est celle de l'Esprit de Dieu agissant en nous, mettant en activité un Samson, un Jephthé, comme instruments, demeurant éternellement en nous et produisant des fruits, manifestant enfin la vie de Christ dans notre corps mortel. La foi est la confiance en Dieu qui, par le Saint Esprit, révèle sa puissance à nos âmes. Cette puissance se manifeste dans tout le cours de la vie chrétienne. Les chrétiens sont souvent arrêtés, parce qu'ils mettent leurs propres forces en regard de la tentation, au lieu de s'en rapporter uniquement à la puissance de Dieu. Un chrétien marchera bien, tant que certaine difficulté qui arrête sa foi ne s'est pas présentée. Cette difficulté qui met la chair en jeu, nous arrête. L'un objecte sa famille, l'autre son avenir. Comme homme je comprends toutes ces objections, mais il s'agit de Dieu et je n'ai rien à savoir de tout le reste. Si devant les difficultés quelqu'un n'a pas la foi, il ne reste qu'à prier pour lui. Dans les affaires de la vie, tous les moyens qu'on emploie pour se tirer d'embarras ne signifient autre chose que: «Je n'ai pas la foi qui compte sur Dieu, qui se rapporte entièrement et seulement à Lui». L'accomplissement du devoir conduit toujours à des difficultés, mais j'ai la consolation de dire: «Dieu est là et la victoire est certaine», car sans cela il y aurait quelque chose de plus fort que Dieu. Cela demande une parfaite soumission

pratique à la volonté de Dieu, l'anéantissement de soi-même. Quand la foi agit, des choses admirables sont produites par la puissance de Dieu.

Si les enfants de Dieu sont fidèles, il les laisse dans l'épreuve et les difficultés pour mettre en évidence tout ce qui, en eux, n'est pas de l'Esprit. Dieu permet aussi que le mal ait son cours et nous éprouve, pour que nous comprenions que le but de la foi n'est pas du tout ici-bas, et pour nous apprendre que, dans les circonstances les plus difficiles, Dieu peut intervenir comme au sacrifice d'Abraham ou à la mort de Lazare. Jésus laisse mourir Lazare, afin de montrer que la puissance de Dieu peut non seulement arrêter la maladie, mais encore ressusciter les morts. Dieu permet tout ce qui écrase Marthe et Marie, pour que nous comprenions que toute la puissance de la vie qui domine la mort est en Jésus (verset 35).

Le verset 36 contient une chose très douce pour nous. Nous nous sentons souvent éloignés de ces grands exemples de foi, mais on trouve ici le train ordinaire et journalier de la persécution; des moqueries, des coups, des liens, la prison; mais nous pouvons être certains que nous serons tourmentés en proportion de notre fidélité et du témoignage que nous rendons contre le prince de ce monde.

En résumé, tandis que l'homme s'arrête aux circonstances qui l'entourent, le chrétien va plus loin et voit que, par les circonstances, Satan agit contre lui pour l'inciter au mal, mais il sait, en même temps, que Dieu permet l'activité de l'ennemi pour nous éprouver et pour briser notre volonté.

S'arrêter aux circonstances, c'est l'incrédulité. Bien souvent nous ne pouvons approfondir les voies de Dieu à cet égard. «Satan», dit Jésus, «mettra quelques-uns de vous en prison». Le Seigneur aurait pu l'empêcher, mais ne l'a pas voulu. «Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu». Le *péché*, c'est agir selon notre volonté; donc, la chose la plus importante, c'est que notre volonté soit brisée. Notre vie n'est pas de ce monde et nos souffrances doivent être celles de Christ, dont Paul dit qu'il les achevait en son corps.

La foi agit sans jamais recevoir les choses promises; Dieu veut que nous vivions par la foi et dans l'épreuve. Il n'y aura plus de foi quand nous serons entrés en possession de ces choses. Nous avons la présence du Saint Esprit qui nous fait savoir que tout ce que Dieu a donné à Christ nous appartient. Les fidèles de l'Ancien Testament n'avaient pas ce privilège.

«Desquels le monde n'était pas digne». Cela est dit de tous. C'est l'écriteau mis sur le peuple de Dieu. Si les chrétiens ne sont pas tout autres que les mondains, pourrait-on dire d'eux: «Le monde n'en est pas digne»? Il est humiliant pour nous que notre témoignage soit si peu fidèle et que nous participions si peu à la vie de Christ; autrement le monde ne serait pas digne de nous et nous rejetterait. Que Dieu nous donne pleinement cette part, et que le Seigneur soit notre force dans notre infirmité!

## Méditation de J.N.D. n° 146 – ME 1902 page 251 (Exode 15: 1-18)

Ce cantique est un cantique de délivrance, mais je voudrais considérer ce qu'il nous dit de la demeure de Dieu. Or le Saint Esprit nous présente toujours la fin dès le commencement, car il ne peut rester en deçà des conseils de Dieu et de la gloire de Christ.

Dieu demeure dans une lumière inaccessible qui ne nous regarde pas, si ce n'est pour provoquer notre adoration. Mais, quand Dieu veut entrer en relation avec ses créatures, il vient habiter au milieu d'elles. Sans doute, il demeure au milieu des anges, comme au milieu de créatures glorieuses et parfaites, mais du moment qu'il est question d'alliance, de développement des conseils de Dieu, de grâce, de pardon, de médiation, Dieu ne prend pas les anges, mais la semence d'Abraham; il veut demeurer avec les hommes. Après le péché, le paradis de l'homme ne pouvait être la demeure de Dieu, car Dieu ne peut demeurer avec le pécheur, ni s'entretenir avec lui. Mais à mesure que le conseil de Dieu se déploie, on trouve que son intention est de demeurer avec son peuple.

La demeure de Dieu nous est présentée ici sous trois aspects.

1° Le salut est plus que la délivrance; il est aussi ce en quoi nous sommes introduits après avoir été délivrés. Extérieurement, il nous introduit dans le désert, mais nous ayant sauvés pour l'éternité, Dieu demeure au milieu de nous, comme il dit en Exode 29: 46: «Je les ai fait sortir du pays d'Egypte, pour habiter au milieu d'eux». Plus tard, Dieu habite en gloire dans le temple de Salomon. Ensuite, il vient demeurer en Jésus, dans un homme qui est son temple, et enfin, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit.

«Il a été mon salut; il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation» (verset 2). Ayant senti le bonheur d'avoir Dieu pour nous, nous désirons qu'il demeure avec nous. Il est impossible que nous ayons goûté la grâce de Dieu sans désirer cela. Ce désir se rencontrera toujours si l'âme est sincère et fidèle; jamais, si elle veut conserver quelque relation avec le péché. La pensée que Dieu est terrible et qu'il est préférable qu'il ne soit pas trop près de nous, ne peut naître que de la chair; mais quand on connaît Dieu comme Sauveur, le désir qu'il habite avec nous ne peut manquer.

2° «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté» (verset 13). Au désert, Dieu avait amené Israël à Lui-même. Sa première parole en Sinä est: «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Egypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi» (19: 4), mais:

3° Il dit: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi» (verset 17). Dieu se préparait encore un lieu où il voulait habiter avec son peuple; c'était un sanctuaire établi, une gloire préparée. Jésus dit de même: «Je vais vous préparer une place». Dieu a préparé la gloire pour y demeurer, pour y être vu. Cette gloire sera visible et manifeste, et Dieu nous y conduira; c'est le sanctuaire où il demeure.

On trouve donc ici ces trois choses: 1° le désir du coeur que Dieu habite avec nous; 2° la certitude qu'il nous a conduits à la demeure de sa sainteté; 3° la révélation que Dieu nous conduira au lieu qu'il a préparé pour son habitation.

Dieu répond par Nathan au désir de David: «L'Eternel te bâtera une maison». Aussi longtemps que David, type de Christ, est l'homme de guerre, il ne peut pleinement édifier le temple. Ce travail glorieux est réservé à Salomon, l'homme de paix (1 Chroniques 17: 9-12). C'est lui qui bâtit la maison (2 Chroniques 6: 2). Salomon est le type de Christ qui bâtit la maison en gloire, accomplissant ainsi le vœu et le désir de nos coeurs.

Ce n'est pas la connaissance du salut individuel qui remplit le coeur du peuple, à la mer Rouge, mais le désir que Dieu ait un domicile fixe au milieu des siens. Peut-être Dieu dira-t-il, comme à David: Ce n'est pas encore le moment. C'est néanmoins là que tendent tous nos désirs, en vue de l'accomplissement des choses promises. Il y aura plus qu'un tabernacle, il y aura un sanctuaire, un domicile fixe que les mains de Dieu ont établi. En attendant, Dieu nous a conduits à la demeure de sa sainteté. C'est la position de l'Eglise. Les chrétiens ne peuvent se contenter, comme Salomon, que Dieu soit dans les cieux et eux sur la terre. Ils désirent par l'Esprit que Dieu ne soit pas comme un étranger qui vient loger chez eux une nuit, en passant (Jérémie 14: 8). L'Eglise peut être affaiblie et dans un triste état, mais elle ne peut abandonner le désir que Dieu soit au milieu d'elle. «Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Les enfants de Dieu réunis ensemble, deviennent la demeure de Dieu, et l'Esprit anticipe au milieu d'eux ici-bas ce que Christ fera dans la gloire.

Il y a donc ces deux grandes idées: la certitude que Dieu nous a conduits à la demeure de sa sainteté, et celle que nous ne sommes pas encore dans l'héritage, mais que nous y entrerons.

Le Saint Esprit saisit l'espérance de la gloire de Dieu et nous la donne; il l'anticipe; il ne nous fait pas croire que nous accomplirons cela de nous-mêmes; c'est Christ qui l'accomplira dans la gloire. L'Esprit est un Esprit d'unité; il rassemble les enfants de Dieu pour que Dieu demeure au milieu d'eux par ce même Esprit. C'est leur joie de sentir cette présence selon le principe du rassemblement en un des enfants de Dieu, car «il y a un seul corps et un seul Esprit». Les délices du coeur de Dieu, c'est d'habiter au milieu de son peuple en attendant la gloire. Il y a, dans cette habitation, une grande puissance de sainteté. Le Saint Esprit a pu demeurer en Jésus, parce qu'il était parfaitement pur et saint; il peut habiter en nous, parce que le sang de Christ nous purifie de tout péché. L'effet de cette présence est de nous faire cheminer selon la pureté et la sainteté qui nous appartiennent. Dieu châtie le peuple, parce qu'il demeure avec lui; il a laissé marcher les nations en suivant leurs voies, parce qu'il ne demeurerait pas au milieu d'elles. Sa sainteté n'en était pas compromise. La présence de Dieu au milieu de nous a pour effet que tout en nous soit jugé; sans cela, les châtiments s'abattraient sur nous et si les châtiments sont méprisés, notre chandelier sera ôté.

Que Dieu fixe cette pensée dans nos coeurs! Que, par le Saint Esprit, nous désirions qu'un tabernacle soit dressé dans lequel Dieu demeure. Le domicile fixe sera la gloire. C'est Christ-

Salomon qui le bâtit. Que de choses la présence de Dieu briserait et détruirait, si l'homme voulait dresser, sans le Saint Esprit, un tabernacle pour Dieu. Dieu connaît notre faiblesse; il ne peut supporter le mal, et sa présence le juge et le châtie dans son peuple.

Pouvons-nous désirer que la présence de Dieu se manifeste au milieu de nous sur la terre? Quel privilège immense d'être la demeure de Dieu! Quelle puissance de sainteté cette présence produit! La conséquence en est de manifester le mal, puis de nous en délivrer par les châtiments, les afflictions ou la discipline.

## **Méditation de J.N.D. n° 147 – ME 1902 page 471 (Colossiens 1: 9-29)**

On ne peut méconnaître pour soi-même le fait que souvent nous nous traînons ici-bas, au lieu d'être «fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire», et que nous sommes sans force dans le combat que nous avons entrepris. Cela vient de la faiblesse de notre foi. Il n'y a pas de remède à cela, sinon que Jésus soit plus clairement révélé à nos âmes. L'apôtre suppose l'assurance du salut et que l'on soit rendu capable de «participer au lot des saints dans la lumière».

J'admets que vous avez cette assurance; mais, pour jouir de ces choses, le chrétien ne doit pas en rester là. Il nous faut comprendre ce qu'est «le royaume du Fils bien-aimé», l'héritage des saints, pour sentir la puissance de cette position dans la vie ordinaire. La présence du Saint Esprit donne seule de la force à ces choses. Un chrétien, occupé des choses de ce monde, sait qu'il est sauvé, mais il marche faiblement, parce que sa conscience n'est pas occupée des choses célestes, et qu'elles ont perdu leur effet sur lui. Il faut que l'Esprit agisse pour que nous soyons débarrassés du train de ce monde. L'apôtre habitait dans le ciel et présentait Jésus aux autres chrétiens, pour les exciter à remporter la victoire. Ayant parlé de la rédemption, il est conduit à présenter la personne de Christ, au verset 15. Il parle de «Christ en nous» (verset 27). Les prophètes avaient annoncé le Messie et la gloire. Pour les Juifs, sa présence était la gloire même. Mais Christ est venu, et nous ne sommes pas dans la gloire. Il y avait un *mystère* pour les gentils: «*Christ en vous, l'espérance de la gloire*». Avoir le Messie promis et non la gloire, c'était en effet un mystère. Par la puissance, en Esprit, de Christ demeurant en nous, tout ce que Dieu lui a donné, nous l'avons en espérance. Paul suppose que nous sommes rachetés et que nous comprenons le salut de nos âmes. Il ne s'agit pas ici de progrès, mais de tous les chrétiens qui sont rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière, ayant Christ en eux, l'espérance de la gloire.

Au verset 15, Christ est présenté comme l'image du Dieu invisible. Personne n'a jamais vu Dieu, si ce n'est en Celui en qui Dieu a été manifesté en chair, glorifié en Esprit, vu des anges. En voyant le Seigneur Jésus, j'ai vu Dieu; en connaissant ses voies, sa gloire, je connais Dieu. Dieu est avec moi dans ma nature humaine; ce sont des choses dans lesquelles les anges désirent regarder de près. Ayant trouvé le Seigneur, j'ai trouvé Dieu dans toute sa gloire; Dieu en amour, Dieu près de moi, dans ma nature, et j'ai trouvé mon repos en la présence de Dieu lui-même. Qu'est-ce qui peut troubler la présence de Dieu? Et si j'ai Dieu, qui est-ce qui me jugera, puisqu'il m'a déjà conduit dans la demeure de sa sainteté? L'âme trouve un repos et

une puissante énergie dans la conscience qu'elle possède, en Jésus, Dieu dans toute sa gloire, et le porteur de cette gloire a anciennement expié mes péchés. Nous avons, en Jésus, la certitude de voir Dieu: «Il est l'image du Dieu invisible». Jésus est aussi le premier-né de toute la création, en tant qu'il a pris la forme humaine comme chef de la création et médiateur, comme second Adam. Il s'est fait homme pour nous et toutes choses ont été créées *par* lui et *pour* lui. Il est le chef de toute la création; il en est le centre de bénédiction et de gloire (Hébreux 1: 1, 2).

On trouve encore une autre primauté de Christ au verset 18. Il est le chef du corps, de l'Eglise. Il existe une relation spéciale entre la Tête et le corps. Il dirige, gouverne, vivifie l'Eglise qui, comme corps, est le complément de la Tête. Elle est «la plénitude de Celui qui remplit tout en tous». Etant identifiée avec le Seigneur Jésus, l'Eglise est établie sur toutes choses, Jésus comme Tête, l'Eglise comme corps. Ce sont donc trois aspects sous lesquels Jésus nous est présenté: Image de Dieu, Chef de la création, Chef de l'Eglise qui jouit avec Lui de la suprématie sur toutes les choses qu'il a créées.

Dans ce but, Jésus a dû être couché parmi les morts, expier nos péchés, purifier l'Eglise pour se la présenter sans tache. Etant ressuscité, il communique la puissance de la résurrection à tous les membres de son corps.

(Verset 20). Dieu *veut* réconcilier toutes choses avec Lui. Quant à nous qui croyons, il nous a maintenant réconciliés. L'Eglise est réconciliée, «les choses» ne le sont pas encore. La *création* n'était pas tombée de sa propre volonté, mais bien *l'homme*; il était par conséquent plus éloigné de Dieu qu'elle. Jésus commence par réconcilier ce qui était le plus éloigné, et l'effet de cette oeuvre est de nous faire paraître irrépréhensibles aux yeux de Dieu.

L'apôtre était serviteur de l'Evangile, pour prêcher à toute la création sous le ciel (verset 23), et serviteur de l'Eglise pour révéler pleinement et en détail la gloire de Christ et accomplir la Parole pour qu'aucune des révélations de Dieu ne reste cachée à l'Eglise. Il voulait remplir les coeurs de l'espérance de la gloire de Dieu. C'est cette espérance qui agit sur nos affections. Il faut l'espérance pour marcher en avant et nous donner de l'activité et du courage. Dieu nous sauve en espérance, pour nous donner des motifs qui agissent sur nos coeurs et les détachent du monde. La croix arrête les accusations de Satan; mais Christ dans la gloire nous conduit en avant par son Esprit habitant en nous, qui prend les choses de Christ pour nous les communiquer.

La gloire de Christ n'est pas une chose effrayante; c'est la gloire d'un homme que nous connaissons, qui nous aime, s'occupe de nous et a été plus familier avec les pauvres pécheurs que les pécheurs même.

Que Dieu nous donne la capacité spirituelle de regarder à Jésus pour nous sortir de la mauvaise atmosphère qui nous environne et qu'il nous fortifie en toute force selon la puissance de sa gloire.

## Lettres de Darby J.N.

---

### Lettre de J.N.D. n° 284 – ME 1902 page 19

à Mr P.S.

Londres, janvier 1871

Bien-aimé frère,

Il n'y a pas, que je sache, d'autre passage, ou plutôt aucun dans l'Ancien Testament, qui parle explicitement comme Hébreux 9: 21. Je crois que votre application du passage est juste, mais si Christ remet le royaume, la stabilité de toutes choses en bénédiction repose sur son sang et sur son oeuvre. Ces mots: «L'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», vont, je n'en doute pas, jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre, même les mots «abolir le péché»; car si les cieux ne sauraient être coupables, ils ont été souillés.

Nous venons d'envoyer un millier de francs aux frères de Paris. — Un excellent frère a trouvé qu'une masse de ballots de comestibles qu'on avait expédiés, avaient été pris par les autorités pour les distribuer et n'étaient pas parvenus à leur destination. Un frère se rendait à Paris pour les affaires de sa maison, et s'est chargé de l'argent. Nous ne savons pas encore, mais on pense faire une collecte générale, et je crois que les frères campagnards, soit du côté d'Orléans, soit dans les contrées de Montbéliard, seraient tout autant dans le besoin que ceux de Paris. Puisque S. est en Suisse, peut-être pourriez-vous, par son moyen, nous informer si l'on peut faire parvenir des secours ou s'il vaut mieux attendre que la paix soit conclue, et puis chercher à les remonter un peu, quoique ce ne soit que peu de chose.

Nous avons des nouvelles d'Orléans, au moins d'un frère; je pense qu'il en est à peu près de même pour tous. Il a perdu toutes ses bêtes, au moins onze vaches, chevaux, poules, avoine, foin.

Mlle H. est en relation avec quelqu'un de ces côtés-là. Elle avait demeuré à Paris et y avait été active.

Votre tout affectionné.

### Lettre de J.N.D. n° 285 – ME 1902 page 39

à Mr P.S.

Angleterre, février 1871

Bien cher frère,

Voici la onzième lettre que j'écris aujourd'hui, et de plus des épreuves pour l'imprimeur. Grâce à Dieu, nous cheminons tous en paix et unis; il y a faim et soif de la Parole, en sorte que, quoique le travail ne discontinue pas, on est encouragé.

Votre pauvre France! J'ai vu A. P. aujourd'hui, il a l'air de croire qu'on n'est pas encore au bout, je ne sais, moi, mais j'espère qu'on n'en est pas loin; il se peut bien que ce soit le commencement de la fin, mais que pour le moment on rentrera dans la tranquillité, et ce serait un soulagement. On pensait ici qu'on allait être énormément occupé à Paris, et voici que tout est de nouveau troublé. Quant au résultat, il est entre les mains de Dieu qui dirige tout. Tous les rois du monde ne peuvent faire un cheveu noir ou blanc sans Lui, et il gardera les siens. Il est de toute importance pour les frères français de sentir maintenant qu'ils sont du ciel, de ne pas permettre que les maux qui sont venus sur eux les aigrissent, et qu'ils regardent vers Dieu au lieu de se passionner contre les hommes. Je comprends combien tout cela doit leur être pénible comme hommes, mais la grâce peut tout, et si les coeurs sont dirigés vers Dieu, on sentira Sa main, «la verge» à coup sûr, et «qui l'a ordonnée», et non la main de l'homme qui n'est après tout que la verge sans connaissance. Notre «bourgeoisie» est dans les cieus. Le monde est tellement loin de Dieu, que rien ne m'étonne. Je crois, d'après ce que A. P. me dit (il n'est pas converti), que les protestants en France un peu sensés, sentent la ruine morale dans laquelle on était tombé avant la ruine extérieure. Certes, si nous avons été épargnés, c'est la pure bonté de Dieu. Quoiqu'il en soit, nos frères en France nous sont plus chers que jamais, parce qu'on a pensé à eux et prié pour eux dans le jour de leur détresse. Mais cela a pour moi l'effet de renvoyer un peu l'attente du Seigneur. Le bois est plus long quand on s'y trouve, que quand on le voit du dehors comme un tout.

J'ai dit ce qu'était Brix. C'est le manuscrit d'une assez ancienne version latine, mais qui est toujours en accord avec T. R. La comparaison exacte de tous les versets vous met bientôt un peu au courant de ces choses. C'est un fait inexplicable selon les systèmes critiques, aussi ne suis-je nullement satisfait de ce qu'on dit sur les manuscrits les plus vantés.

Votre bien affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 286 – ME 1902 page 57**

à Mr P.S.

Angleterre, 1872

Bien cher frère,

Je ne savais pas si la demande d'avoir des données sur les frères pouvait être un piège, car c'est ce que Mr B. m'avait demandé, peut-être pour s'occuper d'eux en France. Il m'avait demandé de communiquer avec son journal. Là-dessus j'ai prié le Seigneur, et après avoir hésité, je lui ai répondu, mais en lui disant quels étaient les principes chrétiens sur lesquels nous nous fondions; ajoutant que je comprenais bien que cela n'allât pas pour un article de journal, mais que les articles de journaux n'étaient pas mon affaire, et qu'il s'agissait de vivre



pour Christ, que le monde avait rejeté; je lui avais donc communiqué en toute simplicité ce qu'il m'avait demandé.

Il s'avouait catholique, et dévoué au catholicisme; sa lettre était simple et honnête. Je lui ai répondu en chrétien. J'aimerais bien vous montrer ma lettre; j'en ai conservé une copie. Il demandait que je le misse en relation avec quelqu'un en France qui pût le renseigner sur les frères; j'ai senti que ma part était d'être chrétien là comme ailleurs.

## Lettre de J.N.D. n° 287 – ME 1902 page 58

à Mr P.S.

Londres, mai 1872

Bien-aimé frère,

Ma réponse à votre lettre a été retardée par une visite en province, décidée avant mon départ pour le continent, mais réalisée seulement maintenant. Grâce à Dieu, j'ai passé un temps heureux, et trouvé les coeurs ouverts à la Parole. J'espère qu'il y aura de la bénédiction.

Le passage de Colossiens 2: 12, présente des difficultés dans le grec, c'est-à-dire dans la ponctuation et la construction de la phrase. Il y en a qui placent une virgule après «baptême», lisant tout le reste ensemble et rapportant le «dans lequel» au «en qui» du verset 11; d'autres qui le rapportent à «baptême». Dans le premier cas, le «étant ensevelis», etc., est une espèce de parenthèse se rapportant au verset qui précède, et le confirmant par l'idée de l'ordonnance du baptême, et il me semble dans ce cas que «vous avez été ressuscités ensemble» peut facilement représenter la même pensée que Ephésiens 2: 6. Il serait difficile de lier «dans lequel vous avez été ressuscités ensemble» à la même personne. Quoi qu'il en soit, évidemment le «ressuscités ensemble» se rapporte à «qui l'a ressuscité», et si le «ressuscités ensemble» se rapporte à la sortie de l'eau qui se rattache avec le mot «aussi» à l'idée principale, il me semble que c'est plutôt avec Christ, et le «dans lequel» se lierait à «baptême», mais en tout cas, l'apôtre n'a en vue dans cette résurrection que les croyants. Il passe de l'idée propre du baptême à la pensée qu'il représente, et si le corps de la chair est dépouillé, et l'homme ressuscité avec Christ, la réalité est, par la foi, dans la résurrection de Christ. Le baptême signifie la mort et l'enterrement du vieil homme; mais si l'on revit, c'est par la foi en Celui qui est ressuscité. Ce qui a fait ici la difficulté, c'est la confusion *très ordinaire* entre le signe et la chose signifiée; signe que la chrétienté a pris pour l'accomplissement de la chose signifiée. L'idée du baptême est la mort, la profession, mais si l'on pense à la réalité, cela, sans la résurrection, est la ruine, la domination de la mort. Aussitôt donc qu'on pense à la résurrection, on pense à la réalité, car le baptême, en tant que baptême, ne signifie pas la vie, mais la mort. Je ne sais si j'ai rendu ce verset plus clair qu'il ne l'était avant mon explication; mais je pense que l'idée est juste.

Je suis revenu du midi, heureux d'avoir vu les frères, et avec le sentiment que le Dieu de toute grâce avait été avec moi dans mon voyage. Qu'il daigne stimuler les siens à plus d'énergie et de dévouement. J'espère qu'ils l'auront été un peu. Ici, les frères vont bien. Dieu

suscite quelques nouveaux ouvriers. Je pars, Dieu voulant, le 30, pour Boston. Les frères à Paris vont bien. Il est étonnant de voir comment le peuple dans les faubourgs reçoit des traités, et les lit. Il y avait foule, et grande foule pour en avoir, là où on les distribuait. J'ai vu l'abbé Michaud, homme respectable et qui m'a plu; mais ils ne vont pas au delà d'une réforme pour écarter le despotisme du pape et des évêques, et rester prêtres avec la doctrine romaine au fond, peut-être modifiée à quelques égards pour les ramener aux premiers siècles, mais ils n'ont aucune idée de revenir à la Parole et à la foi. Dieu peut faire du bien par ce moyen, mais il ne compte pas sur un grand résultat de ce mouvement. Cela peut affranchir des âmes, mais il y a trop d'indifférence, et ce n'est pas ce dont les âmes ont besoin parmi le peuple que l'Evangile attire davantage. Puis ces gens sont libéraux, radicaux, tout en étant des hommes d'ordre, quant à la politique, et passablement basés sur ce principe. Ainsi les Gallicans ne les aimeraient pas. Et encore dans toute la classe «Eglise», on a besoin d'unité, de tranquillité, de repos. J'espère toutefois que cela fera quelque bien, que ce sera une porte ouverte pour ceux que l'immoralité du papisme dégoûte. L'effet sur ceux qui restent est déplorable. Ils maintiennent l'unité et la soumission, en avouant qu'ils n'y croient pas du tout. Cela démoralise horriblement; on est par principe hypocrite. C'est un terrible avenir pour les papistes.

Votre affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 288 – ME 1902 page 120**

à Mr P.S.

Londres, 1872

Bien-aimé frère,

... J'ai de bonnes nouvelles de la Hollande. Un frère y est allé d'ici pour les intéresser au Cap de Bonne-Espérance, autrefois hollandais, où nous avons deux frères, celui dont je parle, et un autre; il voudrait avoir des traités hollandais et allemands.

Nous avons par lui des nouvelles très encourageantes du Cap; certainement Dieu y agit d'une manière remarquable. Le directeur général des Postes aux Indes, représentant de l'Angleterre auprès des autres puissances pour organiser la poste internationale, homme très intelligent, est au milieu des frères. Il est très actif même aux Indes, pays très difficile, les chrétiens y étant si peu nombreux qu'ils aiment à recevoir ceux qui font profession du christianisme, quels qu'ils soient.

Il y a aussi une oeuvre à Port-Mahon, Majorque. Le consul péruvien, ancien catholique, agit parmi eux; il jouit de ce qu'il a appris au milieu des frères. Mais aussitôt que la dame d'Amsterdam qui l'aidait pécuniairement, a su qu'il était en relation avec les frères, influencée par un ministre espagnol qui se trouvait là, elle ne voulut plus rien lui donner.

Votre affectionné... à la hâte.

## Lettre de J.N.D. n° 289 – ME 1902 page 137

à Mr P.S.

Etats-unis, 1872

Bien cher frère,

Je vous renvoie vos notes. Je ne suis pas en état de vous satisfaire tout à fait à l'égard de la mer Rouge et du Jourdain; mais je puis vous donner quelques remarques que j'ai faites. Quant aux épîtres, celle aux Romains envisage les croyants comme des hommes vivant de fait sur la terre, mais justifiés, morts au péché (il n'est pas dit ici au monde), vivants en Christ. Ainsi ils sont appelés à se consacrer à Dieu comme des sacrifices vivants. Dans les Colossiens, ils sont ressuscités, mais sur la terre; la vie chrétienne, en tant que celle d'hommes morts et ressuscités avec Christ, est pleinement développée. L'Esprit n'y paraît pas, mais Christ ressuscité, notre vie. Ensuite ils sont aussi envisagés comme morts dans leurs fautes, et renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui les a créés. Dans les Ephésiens, ils sont envisagés comme morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et créés de nouveau. Tous les conseils de Dieu y sont aussi pleinement développés. Dans l'épître aux Romains, c'est la responsabilité de l'homme; les conseils de Dieu ne sont touchés qu'en nommant le fait, au chapitre 8.

J'en viens maintenant au désert: la mer Rouge et le Jourdain sont en relation (coalesce) l'un avec l'autre, mais dans un certain sens tout était terminé à la mer Rouge. Les Egyptiens jugés, Israël amené à Dieu même; comme le brigand s'en allant tout droit en paradis, sans question de progrès, et comme nous, rendus propres pour l'héritage des saints dans la lumière. Le désert ne faisait pas partie des conseils de Dieu (Exode 15, comme 3: 16, 17; 6: 6-8). La mer Rouge est la rédemption, la mort et la résurrection de Christ, et tout est accompli. En laissant de côté le désert, le Jourdain représente notre mort et notre résurrection avec Christ qui se lie à l'expérience, bien que ce soit un fait pour la foi. A la mer Rouge, on sort, on est libéré, affranchi; au Jourdain, on entre. L'arche est dans le fleuve. Chacun est mort, mais meurt avec Christ d'une manière expérimentale, quand il le reçoit par la foi, quand il a reçu le Saint Esprit (Romains 8). Après cela vient Guilgal, la circoncision (voir Colossiens 2). Quand on est mort, l'opprobre d'Egypte est ôté, mais on revient constamment à Guilgal où la force réelle se trouve. Sans cela on va à Bochim. Tout ceci, remarquez-le, est de l'expérience. Le désert n'entre pas dans les conseils de Dieu; il appartient à ses voies; nous faisons la connaissance de nous-mêmes, de la patiente bonté de Dieu qui nous éprouve pour nous faire voir ce qui est dans notre coeur, mais pour nous faire du bien à la fin. Ceci se rattache plutôt à l'épître aux Romains. Là, la vie est la vie vers Dieu, devant Lui. Dans l'épître aux Ephésiens, c'est la vie de Dieu manifestée ici-bas comme en Christ, car nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ. C'est en tant que trouvés en Canaan que nous avons besoin de toutes les armes de Dieu. On ne peut pas identifier précisément avec ces épîtres, celle aux Colossiens qui est entre deux. Là on est ressuscité sans être dans le ciel, renouvelé en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés, sans qu'il soit dit que nous sommes créés de nouveau, car alors il

faudrait nous placer dans le ciel. Aussi l'épître aux Colossiens est-elle adressée aux gentils. Celle aux Ephésiens, parle de l'union des gentils et des Juifs en Christ et de la position parfaite de l'individu. Dans les Colossiens, nous avons la vie développée; dans les Ephésiens, le contraste entre les deux états, par conséquent les choses les plus grossières à côté des choses les plus excellentes et les plus élevées. Le chapitre 1 donne les conseils de Dieu; les derniers versets y ajoutant Christ déjà dans sa gloire. Chapitre 2, l'opération de Dieu qui nous y a placés, et avec cela l'union des deux en Christ en y ajoutant le résultat, l'habitation de Dieu par l'Esprit. Chapitre 3, l'administration de la chose, confiée à Paul, avec, la présence de Christ en nous, non pas de nous en Christ qui se rattache ici aux conseils de Dieu, bien que ce soit un fait, mais là (1: 17) il désire que nous le connaissions; au chapitre 3, que la chose se réalise.

Voilà, cher frère, quelques données sur ce large et instructif sujet; vous pourrez tisser entre deux bien des pensées tirées de la Parole. Les faits, dans notre vie d'ici-bas, sont la chose capitale. Le dévouement, voilà ce qui doit caractériser les frères dans ces derniers jours. Sans doute la connaissance de la Parole est d'une immense importance; elle ferme toutes les bouches, comme elle instruit si précieusement les simples.

Les Etats-Unis sont foncièrement démoralisés; on fait du mal partout, mais ici on n'en a guère honte. Je crois pourtant qu'on commence à sentir un peu que cela ne peut pas aller. Vous serez heureux de savoir que Dieu bénit l'oeuvre à New York; à Brooklyn il y a progrès et on y est heureux. A Boston, où en apparence je semais pour que d'autres moissonnent, il y a déjà une jolie petite récolte, et les nouvelles que j'en reçois sont bonnes. Dieu nous a aussi accordé deux ou trois nouveaux ouvriers, chose dont je le bénis beaucoup...

## Lettre de J.N.D. n° 290 – ME 1902 page 159

à Mr P.S.

Boston, mars 1873

Bien cher frère,

Ma visite à Boston a eu un caractère un peu particulier; peu de méditations et d'évangélisation, bien que j'aie fait les deux, mais des «Bibelstunden» deux fois par jour. Des ministres, et de toute sorte, sont venus, mais je crois que ce genre de travail a fini son temps, et qu'il faut annoncer la Parole plus directement aux âmes, une oeuvre positive. Au moins j'ai eu assez de l'autre. Toutefois plusieurs ont trouvé la paix, et la vérité a été passablement répandue; mais quelle olla-podrida! C'est affreux, et entre autres des vues très fâcheuses; l'indifférence à la vérité, et une certaine recherche d'union par ce moyen; échange de chaires, de sorte que la vérité et la négation de la vérité valent la même chose; on est libéral; des opinions d'homme, pas de vérité de Dieu; puis un relâchement dans la manière d'agir qui choque les âmes sincères, et dont le monde se moque. Tout pour avoir de l'argent. Que j'ai été heureux d'être hors du camp! La présence aussi du Saint Esprit est inconnue, la venue du Seigneur *un peu* moins. Les perfectionnistes prennent la délivrance du 8<sup>e</sup> aux Romains comme un état extraordinaire, et ne sont pas loin d'admettre la peccabilité de Christ, doctrine venue

avec d'autres erreurs, de Lange, Ullmann, Erhard, en Allemagne, et qui se répand beaucoup. La rédemption est par l'incarnation, non par le sang de Jésus! Cela, et le péché qui y a donné lieu, est une espèce d'accident! Quel état que celui de l'Eglise! Toutefois Christ est au-dessus de tout, et rassemblera les siens; et ce dévergondage d'idées sert à cribler et à détacher de tout ce faux dehors ceux qui sont sous la puissance de la vérité; mais cela se fait peu à peu. Il fait coopérer *toutes* choses au bien de ceux qui aiment Dieu.

Je me réjouis de coeur de la conversion de cette jeune catholique romaine: Dieu peut tirer les siens de partout.

Saluez bien affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Jésus.

## **Lettre de J.N.D. n° 291 – ME 1902 page 177**

à Mr P.S.

Londres, juin-juillet 1873

Bien cher frère,

Il me semble qu'il y a bien longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles ou que je ne vous ai écrit; je pensais toujours le faire, quand votre lettre est arrivée.

Je bénis Dieu des bonnes nouvelles que vous me donnez du Béarn et de ces côtés-là. J'en ai de bonnes de l'Ardèche.

Evidemment Dieu agit partout, et les temps se hâtent. Mes mouvements ont été incertains, parce que je pensais aller en Nouvelle-Zélande, puis presque au moment de mon départ on a supprimé le service. J'attendais encore pensant qu'il serait rétabli, mais il n'en était rien, et j'ai dû mettre à exécution l'intention que j'avais, si ce voyage n'avait pas lieu, de revenir en Europe. Jamais, je le crois, je n'ai été plus sensiblement conduit par le Seigneur que pendant mon séjour aux Etats-Unis. J'ai été très peu dans le Canada. L'état religieux des Etats-Unis est des plus déplorables; l'immoralité et les hérésies sont acceptées sans question dans ce qu'ils appellent les églises. C'est un désordre, un dévergondage dont on ne se fait pas une idée, mais Dieu agit. Les vrais chrétiens s'occupent de la Parole. Les écrits des frères sont lus; ceux qui prêchent l'Evangile débitent leur contenu, et même l'avouent. Deux chrétiens disséminaient les lumières qu'ils y avaient puisées, mais en faisant leur possible pour qu'on ne rompît pas avec le mal. C'était une difficulté sentie sur le chemin; je n'avais qu'à présenter la chose à Dieu. Eh bien malgré tout, bien des consciences se sont réveillées; quatre ou cinq réunions nouvelles se sont formées; deux ministres très actifs dans la Parole sont venus au milieu de nous, et dans des contrées où je ne connaissais personne et que précédemment je n'avais jamais visitées; ailleurs encore un autre ministre baptiste. Puis un ministre épiscopal a trouvé la paix, et je crois qu'il en a fini avec son système; les trois autres sont au milieu des frères. Un autre encore, missionnaire en Egypte, est au fond avec les frères et nous a déclaré qu'il ne lui est plus possible de marcher avec le système où il se trouve placé. Des questions

de convenance qui montrent de la délicatesse morale, le retiennent encore de peur de nuire à l'oeuvre où il se trouve, et le fait que le corps auquel il appartient a fait les frais de son éducation et de son voyage. Un de ceux dont j'ai parlé pense le rejoindre; il sait très bien l'arabe, et j'ai quelque espoir d'une oeuvre en Orient. Que Dieu nous accorde ce privilège! Les frères ont été davantage appelés à travailler au milieu des systèmes corrompus, mais les Coptes, à leur manière, appartiennent à ces systèmes. Toute cette oeuvre (sauf le dernier cas) s'est faite parmi les Américains, ce qui dans une mesure a ajouté à l'intérêt de l'oeuvre. Ce sont des semailles, mais cela réveille partout bien des âmes; puis on voit que l'on peut agir selon des principes purs, au milieu du mal. Dans le Canada il y a du bien; je n'ai fait que le traverser. P. a été très utile; il y a deux réunions nouvelles de Français ou de Suisses français; les Français viennent presque tous du côté de Montbéliard. J'ai eu une bonne traversée, pouvant lire avec les matelots (le capitaine en avait l'habitude) et prêcher, sur demande, au salon le dimanche soir.

J'ai oublié d'ajouter que les deux qui disséminaient les vérités propagées par les frères en essayant d'empêcher les âmes de se séparer du mal, et qui s'opposaient aux frères, sont morts tous deux dans l'année qui vient de s'écouler, ce qui a beaucoup frappé ceux qui s'occupent de la vérité; leurs journaux ont cessé de paraître. Les frères en ont deux dans les Etats-Unis, et je crois deux, mais certainement un, dans le Canada. Je ne sais si l'on continue celui pour les enfants. L'Amérique est un vaste champ plus jeune que le nôtre; j'y penserai encore beaucoup, et je me sens vraiment plus fort d'âme et de corps pour l'oeuvre. Où j'irai, sera je l'espère où Dieu me conduira. Je n'ai pas encore renoncé à la Nouvelle-Zélande. C'est le temps que cela prend qui fait la difficulté, une année, à mon âge, est beaucoup. Enfin, Dieu me montrera le chemin, je m'attends à Lui.

Je me sens plus libre, plus détaché de ce monde que jamais; je sens plus que jamais que le chrétien n'en est pas; qu'il est en voyage comme étranger et pèlerin, une épître de Christ ici-bas, en attendant que le Seigneur vienne nous prendre. C'est quand le cri de minuit a réveillé les âmes, que la séparation entre les professants a lieu, l'existence de la vie de la grâce étant mise à l'épreuve. Que Dieu fasse de nous de vraies épîtres de Christ, marchant dans une liberté qui jouit de la faveur de Dieu, sans nuage, non seulement dans l'assurance, mais dans la clarté de sa face...

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre bien affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 292 – ME 1902 page 216**

à Mr P.S.

Londres, septembre 1873

Bien cher frère,

On me dit que vous êtes à Vevey où Mme S. est bien malade. Eh quoi! c'est un monde de peine; je n'ai pas vécu, cher frère, jusqu'à aujourd'hui sans le savoir, mais quand les liens se rompent, on a la conscience de cela, car Dieu avait formé ces liens, avait planté dans la nature humaine les affections qui s'y rattachent. Et si d'une part le péché a tout gâté, a fait de ce qui était une source de joie, une source de peine et de douleur, si d'autre part Dieu a envoyé une grâce qui domine ces liens ainsi que la douleur qui en découle quand nous sommes frappés, s'il a même introduit dans cette scène ruinée par le mal un principe et une puissance qui sont entièrement au-dessus de tout cela: il n'en est pas moins vrai que ces liens sont des principes de notre nature, et quand la mort les effleure de son doigt, cela nous est bien sensible, mais cela est bon. Combien peu, cher frère, nous réalisons que la mort est entrée dans la scène où nous aurions dû vivre, et hélas! où nous cherchons trop souvent à vivre encore, et quand même nous ne le chercherions pas, nous nous y trouvons comme si nous étions vivants. J'accepte pleinement que nous sommes entourés de toute sorte de bienfaits de la part de Dieu et que la piété a la promesse de la vie présente comme de celle qui est à venir; je le sais, bien plus heureux ainsi que si j'étais du monde. Mais il n'en est pas moins vrai que notre Dieu, toujours fidèle, et qui pense avec une constance ineffable à notre bonheur éternel, est obligé souvent de nous souffler à l'oreille la parole du prophète. «Levez-vous et allez-vous-en! car ce n'est pas ici un lieu de repos, à cause de la souillure» (Michée 2: 10), et quelle parole! ce lieu ne nous convient pas (sinon pour le traverser), parce qu'il est souillé. Quel encouragement! Dieu nous tient pour saints, nous appartenons au Saint des saints. Quel bonheur! Nous revêtons le caractère de Christ, comme des élus, saints et bien-aimés!

Il est très bon de demander les prières des frères; Paul le fait si bien, qu'il dit que les actions de grâces de plusieurs abondent pour la gloire de Dieu, à cause du don qui lui a été départi par le moyen de ces prières. C'est aussi un lien des membres du corps, un vrai aliment de l'amour fraternel.

Si, en parlant de «l'autel d'or», vous voulez dire l'autel de l'encens, n'est-ce pas que le verset 18 s'y rapporte? l'autel qui est *devant l'Eternel* (comparez Exode 30: 10). Je ne sais pas que, «devant l'Eternel», soit employé pour un autre autel que celui où l'on offrait l'encens, comme Lévitique 4;7, 18, passages dont vous parlez.

Saluez beaucoup Mme S. J'espère qu'elle trouvera la présence du Seigneur dans son âme, une force plus grande que toutes ses souffrances, de sorte qu'elle pourra en toute patience et paix jouir de Lui, et se réjouir, tout en étant soutenue à l'égard de la maladie et de la faiblesse. Si Christ demeure dans le cœur, par la foi, nous sommes comblés de bonheur, même dans les peines. Je ne sais pas qu'il nous soit dit que Paul ait chanté des cantiques, sinon dans les ceps au fond de la prison, le dos excorié par le fouet; mais quand nous sentons la faiblesse qui cause la maladie, c'est une paix profonde qui domine.

... J'ai été interrompu, cher frère, et je dois terminer ma lettre. Ici tous les frères vont bien. Il n'y a rien de bien nouveau, sinon qu'un ministre indépendant a donné sa démission; il a une femme hostile et neuf enfants; c'était abandonner 15.000 francs par an, et il n'a rien. Ce frère sera utile. J'ai toujours de bonnes nouvelles de l'Amérique.

Le fait que le frère P., autrefois ministre, va en Egypte, et qu'un autre qui y était allé en est revenu, remue assez le corps ecclésiastique dont ils faisaient partie. Il y a plus d'opposition à attendre. Ici tout va dégringolant du côté du papisme et de l'incrédulité. Le fait est, je le vois plus clairement tous les jours, que ce qui s'appelle Eglise n'a jamais été, *dans ses principes*, ce que le Seigneur avait établi. Sans doute l'institution était là, mais dès l'origine, on a abandonné les principes fondamentaux de Dieu.

## Lettre de J.N.D. n° 293 – ME 1902 page 238

à Mr P.S.

Londres, septembre 1873

Bien cher frère,

Vous aurez reçu, je l'espère, ma lettre longtemps retardée en réponse à la vôtre.

Je rends grâce à Dieu que Mme S. soit mieux. Tout change et tout passe ici-bas, il n'y a qu'une seule chose qui reste: la vie que nous avons en Christ avec tout ce qui lui appartient, mais aussi la miséricorde de Dieu, et ses tendres soins s'étendent à cette vie d'ici-bas, et nous devons en remercier Dieu.

Quant à l'«Echo du témoignage», j'ignore ce qui en est. C. s'en était chargé avec quelque hésitation; s'il cesse de paraître, vous pourrez naturellement avoir la continuation de Matthieu. Je ne me rappelle pas trop où j'en étais de ces articles. Je n'ai jamais lu les Notes sur Luc, mais on en a joui; on vient de me les envoyer pour que je les révise.

Je n'ai pas non plus vu la Genèse. Ce sont des notes qu'on a prises à la conférence de Belfast, si je ne me trompe.

Quant aux Etudes, nous sommes en Angleterre à la troisième édition, sans parler de la première publication dans le «Present testimony». Le premier volume (le Pentateuque, si je ne me trompe) est sous presse, et va paraître, et je crois que vous feriez bien de le comparer avec le texte français. J'ai fait des additions à l'holocauste et à d'autres parties que j'ai trouvées défectueuses; on va le reproduire en Allemagne, où on n'en avait traduit que quelques parties.

Je pense que je saurai bientôt si l'Echo du témoignage a été discontinué; dans ce cas vous me direz ce que j'ai à faire, et où je dois commencer le travail.

Pour ma part, je trouve les évangiles toujours plus précieux, et même toute la Parole, mais il me semble qu'elle déploie plus que jamais toutes les richesses des voies de Dieu devant moi.

Je ne sais ce que je puis faire en vue de l'incrédulité qui lève partout la tête. Le monde est abandonné à cette invasion ainsi qu'à celle du papisme. Mais l'Esprit de Dieu agit et il importe de bien diriger l'esprit des chrétiens. Je m'en occupe un peu. Là où un Evangile clair, où la grâce et le salut sont présentés d'une manière positive, on ne manque pas d'auditeurs, grâce à Dieu, et la différence entre le christianisme de la Bible et tout le système ecclésiastique se



fait comprendre, et commence à se faire sentir. Le système actuel est jugé de plusieurs, mais ils tiennent à une église organisée. Pour ma part, je crois que tout ce qui s'appelle «église» maintenant, est un abandon du christianisme du Nouveau Testament, et en particulier de la doctrine de Paul. J'ai un petit écrit en préparation là-dessus, pour montrer non seulement qu'il y a eu corruption, mais que la chose elle-même est l'abandon de l'Evangile de la grâce de Dieu. J'ai un profond mépris pour la superficialité du rationalisme, mais si la conscience n'est pas réveillée par la grâce et placée en présence de Dieu, la faculté pour comprendre la Parole manque totalement. Dieu sépare les siens, voilà ce qui est évident; ce ne sera qu'un résidu, mais se trouver dans le chemin étroit marqué dans la Parole et où la Parole nous conduit, donne une paix immense au coeur, au milieu de tout le désordre et de toute la confusion qui existent. On ne peut avoir aucune confiance dans les «évangéliques». La Parole est tout, avec la grâce. Le cri: L'Epoux va venir, sépare dans le délai qui a lieu les vierges qui ont de l'huile dans leurs vaisseaux, et celles qui n'en ont point.

Salutations affectueuses à tous les frères.

Votre affectionné en Jésus.

## **Lettre de J.N.D. n° 294 – ME 1902 page 257**

à Mr P.S.

Boston, novembre 1876

Bien cher frère,

Combien de temps s'est passé depuis que j'ai reçu de vos nouvelles! Aux antipodes cela ne m'étonnait pas, mais maintenant que je suis un peu plus rapproché de l'Europe, il me semble étrange de ne presque plus savoir si vous vivez encore, et je viens vous demander comment vous êtes vous-même, ainsi que ceux qui vous entourent...

Voilà ce que j'avais écrit hier, et aujourd'hui je reçois vos deux lettres! Je vous remercie beaucoup de votre «gazette», c'est justement ce que je voulais savoir: tout ce qui regarde ces chers frères. La distance n'a en aucune manière éloigné d'eux mon coeur; au contraire, plus j'avance en âge, plus le Seigneur, et tout ce qui le regarde, me sont précieux. Tous les frères et tous les endroits où j'ai travaillé, sont plus près de mon coeur que jamais. Il est doux de se confier au Seigneur. Le combat, nous l'aurons toujours, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Mais il nous l'a dit: «Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix»; puis il a vaincu le monde; nous ne pouvons pas nous plaindre de ce côté.

Dans le Canada, les conversions ne manquent pas, et la paix règne dans les assemblées. Mes visites, grâce à Dieu, ont été en bénédiction dans quelques endroits, de manière à produire bien des actions de grâce.

L'oeuvre s'étend aussi au midi des Etats-Unis. Plusieurs nouvelles âmes sont venues à la conférence du Canada, soit de la Pennsylvanie, soit du Maryland, et ont beaucoup joui de l'amour et de la communion des frères; elles n'avaient jamais eu d'expériences pareilles.

Ici il y a du bien. Un nouvel ouvrier, venu au milieu de nous quand j'étais ici il y a deux ans, versé dans la Parole et très dévoué, a été béni à New York. Par les travaux du frère T. et de plusieurs jeunes frères, l'oeuvre s'est aussi passablement étendue.

A Boston, les «loose brethren» émigrés nous gênent un peu, mais je crois que Dieu y agit et les bases de notre oeuvre sont mieux connues. En bien des endroits, l'oeuvre se consolide aussi; mais je sens que ma place est maintenant en Europe. J'espérais y arriver avant l'hiver; maintenant j'attends un peu le beau temps, si quelque devoir ne m'appelle pas, car j'ai encore New York, Philadelphie et peut-être Baltimore, sur mon carnet et sur mon coeur.

Dieu soit béni de ce qu'il ait daigné se révéler à votre beau-frère. Je m'en réjouis. Avec le danger d'une grande fortune, il avait bien des qualités propres à attirer les coeurs; mais la grâce fait tout et est tout pour l'éternité. Vie, justice, tout est nouveau et, par-dessus tout, Dieu est connu; puis nous sommes connus de Lui.

Dites, s'il vous plaît, à votre soeur combien je prends part à sa douleur, mêlée toutefois de tant de grâce de la part de Dieu et des souvenirs des derniers jours de son mari, pleins de douceur pour elle.

Le cher E. aussi est parti, puis un ouvrier si utile, perdu pour la Suisse allemande, dans la personne de notre cher R. La mort passe et moissonne, et les âmes ne se remplacent pas. A mon âge, tout vert que je sois, on a de la peine à faire de nouvelles connaissances, tout joyeux que l'on soit de voir de nouveaux frères. Il n'y a plus l'élasticité qui s'adapte à cela, mais on s'approche toujours plus du Seigneur, de la fin, ou plutôt du commencement. On le verra tel qu'il est. Quelle joie immense, de voir Celui qui a été honni, et qui a souffert pour nous! Oui, quelle joie!

Eh bien, il nous faut avoir patience. Nous l'attendons et le retardement est le salut des autres.

Saluez affectueusement tous les frères. Saluez aussi B.; puisqu'il s'en va, ma salutation est peut-être un adieu...

Voilà le cher W. qui est aussi parti, mais on me dit que son fils va bien.

La traduction de l'Ancien Testament est une grande oeuvre; je regarde en arrière avec étonnement en pensant à la traduction allemande. Je l'ai entreprise seulement parce qu'on ne s'occupait pas assez de l'Ancien Testament.

Que Dieu daigne se servir de tout ce qui a été fait à cet égard; ce n'a été qu'un travail de coupeur de bois, mais au moins, comme matériaux, cela sert à faire le feu, et je bénis Dieu qu'il m'ait été permis de travailler à cette précieuse Parole. Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre affectionné en Jésus.

## **Lettre de J.N.D. n° 295 – ME 1902 page 279**

à Mr P.S.

Londres, 1877

Bien cher frère,

J'ai lu le traité «La sanctification sans laquelle il n'y a pas de christianisme», et je le trouve bon, il a un peu de la fraîcheur des premiers. Je l'ai corrigé par-ci par-là. Je ne savais pas que vous fissiez une édition du Nouveau Testament in-8°; j'ai vu la petite de Claye. La nouvelle édition anglaise des Etudes, un peu plus petite, mais plus commode quant au format, se vend mieux que les précédentes, et, en général, la vente des livres des frères augmente assez. Tout se remue. Les anciennes bornes de la doctrine croulent; on ne sait que croire. Aussi la vérité positive a une certaine puissance et de l'attrait pour les âmes sincères. On craint les frères. C'est un changement dans notre position. Il en est de même en Amérique où plusieurs des dénominations se sont consultées pour savoir comment leur tenir tête, bien que numériquement, ils soient une goutte d'eau dans ce pays; mais le témoignage et le progrès se font sentir. Pour ma part, je crains pour les frères: l'accroissement de leur nombre, la manière dont le monde, très opposé il est vrai, a pris son parti de recevoir d'eux, tend à détruire la barrière entre le monde et eux. Toutefois, grâce à Dieu, ils vont bien en général. Dans l'ensemble, les frères à Londres sont solides et pieux, et l'on est heureux avec eux.

J'ai dû m'arrêter un moment dans mes travaux. Après des conférences où j'ai dû parler presque tout le jour, et des travaux plus ordinaires pendant un temps, ma tête n'y tenait plus. Maintenant j'ai repris les travaux ordinaires, non pas tout à fait comme précédemment, mais je travaille.

Ce serait une grande joie pour moi de voir de nouveau les frères en France. Dieu sait s'il m'accordera cette grâce. Je ne suis plus jeune. On m'attend à Elberfeld pour la fin d'octobre, moi je m'attends au Seigneur pour que cela ait lieu ou non.

L'incrédulité ouverte et ce qui nie le christianisme s'étendent immensément.

Saluez tous les frères. Que Dieu les garde dans la paix et dans l'humilité. Qu'il soit abondamment avec vous, cher frère.

Votre toujours affectionné en Lui.

Avez-vous vu mon article: «Avons-nous une révélation de la part de Dieu», en réponse à un professeur de l'Eglise libre d'Ecosse qui a arboré le drapeau de l'incrédulité allemande, soutenue par la partie jeune de ce corps?

## **Lettre de J.N.D. n° 296 – ME 1902 page 297**

à Mr P.S.

Londres, 7 avril 1878

Bien cher frère,

Je me suis fort réjoui en recevant les nouvelles que vous m'envoyez. Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que les enfants de Dieu marchent devant Sa face dans la joie, et

encore plus quand on a été étroitement lié avec eux, comme je l'ai été dans le Béarn. Dieu en soit béni! Pauvre E.! la position de son fils est jusqu'à un certain point le fruit de sa marche. Toutefois Dieu nous tient dans l'humilité en agissant en dehors de nous. Je sais qu'il n'a pas besoin de nous, mais là où les frères ont travaillé et ont été bénis, je trouve que c'est toujours une humiliation quand il laisse entrer une activité étrangère à l'oeuvre déjà faite. Cela est déjà arrivé, mais en général il y avait décadence dans l'énergie spirituelle des frères, ou de l'ouvrier qui y avait travaillé.

Mais quel bonheur quand Dieu restaure les choses, quand on voit sa bonne main intervenir et faire revivre et fleurir son oeuvre. Il n'y a rien de si heureux dans ce monde que de voir l'activité de Dieu en grâce, et cette activité se reproduisant dans les âmes et dans la marche de ses enfants.

Nous ne pouvons nous plaindre ici; il y a plusieurs jeunes gens à Londres qui, sans prétention, consacrent tout leur loisir à l'oeuvre, et il y a confiance et affection parmi les frères. Je crains l'influence du monde, mais deux frères m'ont dit qu'en passant par divers endroits, ils avaient trouvé les frères beaucoup plus spirituels et dévoués qu'ils ne l'étaient il y a dix ans. J'en bénis Dieu, mais à la campagne, les ouvriers sont en petit nombre. Quant à faire une visite à Pau, je ne sais trop que dire. Cela me ferait le plus grand plaisir; mais je ne cours plus comme j'ai couru dans le temps. Cependant j'espère me rendre à Elberfeld dans une dizaine de jours, puis je verrai ce que je serai à même de faire. Car je compte, si possible, voir la Suisse. Nous sommes en bataille rangée ici avec l'incrédulité et le papisme; il n'y a guère que les frères qui aient le courage de les combattre. On voudrait garder une espèce d'unité (quelle que soit l'opinion d'un ministre de la secte), tandis que les incroyants nous inondent de leurs écrits. Le frère S. a découvert une chambre à volets fermés où l'on se réunissait pour une espèce de culte catholique; c'étaient des membres d'une société secrète bien organisée, évêque en tête et 2600 membres du clergé pour ramener les anglicans à Rome; un des membres a été converti par son moyen, et lui a tout révélé; il en a publié un récit. J'ai écrit un article sur un sermon écossais qui s'attaque à l'inspiration de tout ce qui est historique dans la Parole, où j'ai présenté la vue des Allemands Ewald, Bleek, etc., pour montrer le vrai caractère de ces doctrines. Pour pouvoir le faire, j'ai lu ces messieurs allemands et quelques-uns de plus hardis encore. J'écris aussi sur la transsubstantiation. Tout ceci avec des réunions tous les jours, puis des malades à voir, me donne assez à faire, cela se comprend, mais je suis préoccupé de la lutte avec l'incrédulité. Nous avons eu des frères de tous côtés, invités par M. B. pour passer une semaine ensemble à l'étude de la Parole; une excellente réunion où le caractère pratique de la mer Rouge, et du Jourdain, et le désert, ont été examinés, en les comparant avec les épîtres aux Romains, aux Colossiens et aux Ephésiens. Je me suis mis ensuite à sonder la Parole là-dessus, et j'y ai beaucoup gagné; je m'en étais déjà occupé, mais je n'étais pas tout à fait au clair quant aux Romains et à Guilgal, en rapport avec la position du chrétien, et cela m'a été très profitable.

La marche des frères est tranquille, mais les conversions ne manquent pas. Vous aurez eu des nouvelles d'Allemagne, où il y a eu extérieurement un progrès remarquable dans

l'oeuvre; les frères y vont bien. En Amérique, il y a aussi des progrès. L'oeuvre s'étend continuellement, et les Anglais commencent à s'aventurer dans les Etats-Unis. Pendant longtemps j'y avais été seul. Mais combien tout cela est peu de chose en présence de l'activité de l'ennemi! Ce qui était mort est maintenant incrédule ou bien papiste, et toutes les doctrines mauvaises sont reçues et avalées comme s'il n'y avait plus de bon sens dans le monde. Mais Dieu est fidèle, et le bon Berger aura quand même ses brebis. Vous êtes habitués en France à voir ces choses autour de vous; nous ne le sommes pas; c'est une invasion, un torrent, non pas une mer stagnante. Heureusement, celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage en lui-même. Je n'ai jamais été plus heureux. La conscience de posséder Christ, d'être en Lui, d'appartenir à la nouvelle création et la grâce souveraine qui nous a accordé une part à tout cela; la conscience d'y être par l'Esprit, octroyé afin que nous connaissions les choses qui nous sont gratuitement données de Dieu, puis la pensée que nous ne sommes rien, tout cela donne à travers bien des travaux et bien des faiblesses senties, une joie ineffable et pleine de gloire. Je vous dirai que je corrige ma traduction anglaise du Nouveau Testament; ce ne sont que quelques leçons changées, et par-ci par-là un mot plus clair ou quelques petites fautes corrigées. Je vous le dis, parce que cela vous regarde en vue du français.

Je vous prie de bien saluer Mme S. Mes vœux et mes prières sont pour elle, afin qu'elle soit soutenue et bénie. Ce n'est que le désert que nous traversons, et je ne sens pas que ce soit un mal que d'être arrivé près du port. Toutefois j'espère que Dieu fortifiera même son corps.

## **Lettre de J.N.D. n° 297 – ME 1902 page 339**

à Mr P.S.

Elberfeld, mai 1878

Bien-aimé frère,

Je n'ai pas répondu à votre question sur les autels. Je n'ai pas ici le «Bible treasury», mais l'article, publié comme traité, m'est tombé entre les mains d'une manière inattendue. J'avais entièrement oublié cet article, et en le relisant, il m'a vivement intéressé. Ainsi qu'il est dit au commencement, le sujet n'est guère traité foncièrement et clairement.

Je me rappelle bien avoir beaucoup considéré la question duquel des deux autels il s'agissait en Lévitique 16; mais je ne puis pas avoir ici l'autre article, ni me rappeler les motifs qui m'ont fait croire que ce fût l'autel des holocaustes. Présentement, il me semble que ce doit être l'autel de l'encens. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est Exode 30: 10, où il est parlé de cette aspersion, tandis que rien n'en est dit par rapport à l'autel des holocaustes. Je doute même que cela convint. Lorsque le peuple, ou du moins les sacrificateurs, venaient par l'autel d'encens, la souillure s'y trouvait, et il fallait le purifier; il était aussi dans la maison de Dieu, qui habitait au milieu du peuple, tandis qu'à l'autel des holocaustes on s'approchait, avec du sang sans doute, mais à cause des souillures, c'est là que l'expiation en avait été faite. L'expression de sortir (verset 18), semble parler de ce qui était en dehors de la maison, mais

cela peut se rapporter au moment où le souverain sacrificateur sortait du tabernacle, après y être entré pour faire propitiation; son oeuvre d'alors était dans le lieu très-saint. Telle est l'impression que j'ai à présent, mais il faut que je voie ce que J. D., auteur de l'autre article, a pu dire, si l'article est de lui. Quand je l'aurai lu, je tâcherai, Dieu voulant, de vous dire ce qui en est.

Notre hiver a été rude; le 2 mai, la terre était couverte de neige, et il gelait. Les fruits sont détruits; «alles verbrannt und schwarz», et on dit encore que le froment est ruiné.

Votre affectionné frère.

## Lettre de J.N.D. n° 298 – ME 1902 page 359

à Mr P.S.

Londres, 26 août 1878

Bien cher frère,

Je suis arrivé en très bonne santé vers les six heures à Lonsdale Square, on du moins à la station. J'avais assez dormi dans mon wagon-lit pour pouvoir travailler ici à mes lettres jusqu'à 11 heures.

Je crois que mon voyage a été dirigé de Dieu, et j'espère que Dieu l'aura béni pour les âmes en y faisant pénétrer la Parole. J'ai l'idée de m'occuper des livres difficiles de l'Ancien Testament, car je puis examiner ici tranquillement toutes les questions qui s'y rattachent (\*). J'ai commencé aujourd'hui Job, le plus difficile de tous. La partie historique ne présente aucune difficulté importante; quelques-uns des prophètes n'en manquent pas. Avec Dieu, tout peut se faire. Seul ici je puis faire beaucoup plus qu'en voyageant, et quoique je sois avec joie le serviteur de tous les frères, je trouve que la solitude avec Dieu est un grand repos. Je n'ai vu encore personne; bon nombre de frères sont absents...

Je crois que j'ai bien fait de ne pas visiter la France dans ce moment, toutefois, si Dieu le permet, j'essayerai, de voir les frères encore une fois. Mais mon esprit tend vers le ciel, tout en sentant que mon séjour ici-bas durera juste aussi longtemps qu'il le voudra, et désirant seulement d'achever ce qu'il m'a donné à faire: «Meinen Lauf mit Freude vollenden», dit l'apôtre. Un pauvre ouvrier, je le suis, mais qui ne désire pas faire autre chose.

(\*) Il s'agit de la traduction française de la Bible.

Votre affectionné en Jésus.

## Lettre de J.N.D. n° 299 – ME 1902 page 360

à Mr P.S.

Londres, octobre 1878

Bien cher frère,

La phrase est exactement l'opposé de ce que j'ai écrit; B. ne l'a pas comprise, et l'a changée en l'arrangeant pour la presse; heureusement, car je n'ai pas le temps nécessaire pour relire ces articles; je m'en suis aperçu et la faute a dû être corrigée dans un numéro subséquent. C'est ce dont vous avez été frappé dans le temps, que ni le Seigneur, ni les apôtres, n'ont jamais parlé de la venue du Sauveur comme d'un événement qui pourrait être renvoyé à plus tard que la vie de ceux auxquels ils parlaient, et ce qui suit explique cette pensée.

J'ai à peu près achevé Job. J'écris à la hâte.

Votre affectionné en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 300 – ME 1902 page 379**

à Mr P.S.

Londres, 3, Lonsdale Square, 6 juillet 1879

Bien cher frère,

Je vous écris quelques mots, non que j'aie beaucoup de nouvelles à vous donner, mais je sais que votre amour désirera savoir que je suis arrivé ici en paix. J'ai passé la nuit en voiture ou sur le bateau, ayant quitté la Charente à sept heures et étant arrivé à Londres à six heures du matin. Je suis resté deux heures à Paris, n'ayant eu que le temps de manger sans voir personne. La mer était superbe. Je suis resté un jour de plus dans la Charente, ce qui m'a empêché de m'arrêter à Paris. J'ai répondu à douze lettres aujourd'hui, ce qui vous montre que je n'étais pas trop fatigué.

Il n'y a rien de nouveau ici, et je suis en paix. Dans la Charente, Dieu agit encore; les frères sont venus de tous les côtés, et nous avons eu de très bonnes réunions; vendredi et samedi, une conférence qui, j'espère, aura été utile. Dimanche, trois réunions, où je sentis la présence de Dieu dans sa grâce. Les deux fils de Mme G. étaient là; le plus jeune est resté tout le temps, puis est revenu exprès pour demander une méditation sur la venue du Seigneur. Il a dit qu'il était chrétien et qu'il croyait être sauvé, tout en faisant quelquefois de l'opposition pour ne pas avoir l'air de marcher avec nous: au reste un très aimable jeune homme. L'aîné, auparavant plus hostile, est venu; il a assisté au culte et à la prédication avec la plus grande attention, a reconnu que c'était vrai: «L'idéal», disait-il, «mais où est la pratique de tout cela?» Sa femme qui a assisté tout le temps aux réunions a été pénétrée, je l'espère, par la vérité. Elle avait été dissidente; son père était ministre. Elle a parlé ouvertement, disant qu'il lui fallait plus de nourriture. La pauvre Mme G. a été toute réjouie de l'effet de la vérité sur sa famille, et m'a prié de revenir si possible. Reste à savoir si la vérité s'enracinera, mais il faut l'espérer. Les frères et les soeurs s'en sont allés réjouis. Je crois que par la grâce de Dieu il y a eu du bien.

Maintenant je suis rentré dans mon ornière habituelle, et j'ai une entière confiance dans le Seigneur pour les circonstances où je me trouve; c'est ainsi qu'il vous faudra marcher, cher frère. L'atmosphère d'en haut est toujours bonne et donne de la force; ce que nous sommes

est mesuré, non par nous-mêmes, mais par Christ, et de toute manière; et sa force s'accomplit dans notre infirmité, puis son amour est toujours plein de douceur.

Merci, cher frère, pour toute votre bienveillance envers moi, et votre patience à mon égard tout le temps que j'ai passé à Pau, car je suis un pauvre journalier dans les choses de Dieu. Merci aussi à Mme S. qui, je l'espère, souffre moins par le beau temps, si on peut l'appeler beau, car le soleil est un étranger, au moins ici.

## **Lettre de J.N.D. n° 301 – ME 1902 page 417**

à Mr P.S.

Au Buisson, près les Ollières (Ardèche), 10 septembre 1879

Bien-aimé frère,

Tout a été retardé dans la Haute-Loire, comme du reste en Angleterre et partout, aussi je ne serai guère libre avant une semaine; il me faudra une semaine de plus pour visiter quelques endroits, Livron compris, et je serai, s'il plaît à Dieu, dans le Gard, en route pour Pau; ce qui fera qu'avec le voyage et les visites, j'espère être à Pau dans trois semaines à peu près.

J'ai été un peu retardé par les affaires de Londres, qui sont arrivées au point où la fin, ou du moins le moment critique pour la fin, se faisait voir. Mais Dieu, tout en humiliant les frères, y a mis sa bonne main. Sauf à la dernière réunion, je ne me suis pas mêlé de ce qui se passait; je ne suis allé à aucune réunion, sinon de culte ou de prédication. — Au nord de l'Angleterre, tous, je le crois, sont au clair, même ceux qui ne l'étaient pas auparavant. Nous avons eu une conférence à Rochdale, dont les frères ont beaucoup joui. J'ai formellement refusé d'aborder cette question, mais naturellement ils en ont parlé ensemble entre les réunions, et cela a fait du bien. On a visité Mr X. Je ne m'en suis pas mêlé. Pour moi, l'existence des frères était en question, et tout ce que je pouvais faire était de regarder vers Dieu. Une chose m'a frappé, c'est que Dieu se servait aussi bien du manque de sagesse des frères, que de leur sagesse, pour mener les choses, me montrant que Lui agissait. En deux ou trois endroits, il me semble qu'ils ont agi un peu précipitamment, tout en rejetant le mal, et là il faudra du temps pour raccommoder leur position. Il y a déjà sous ce rapport quelque chose de fait. Dieu a été bien bon pour nous. Maintenant il reste à savoir jusqu'à quel point les frères en profiteront, car les consciences ont été pleinement réveillées. Quant à la position publique, sauf ce que j'ai indiqué plus haut, on est rentré dans l'ordre, et il y a bien des esprits soulagés; je les place devant Dieu pour un vrai travail d'âme; c'est la grande question maintenant. Si les frères en profitent pour être plus spirituels, plus humbles, plus en présence de Dieu pour toutes choses, tout ira bien, sinon l'écrasement serait plus complet, et plusieurs le sentent bien. Dieu gouverne, quoi qu'il en soit. Vous en savez assez, pour que je vous envoie tous ces détails.

Je me réjouis de vous revoir, cher frère.

Votre toujours affectionné.



## Lettre de J.N.D. n° 302 – ME 1902 page 419

à Mr P.S.

Londres, janvier 1880

Bien cher frère,

Il ne vous faut pas penser, cher frère (bien que je ne sois rien moins que démonstratif), que je sois insensible à tous les soins que vous m'avez prodigués.

Je suis arrivé ici, grâce à Dieu, sans mésaventure, ayant couché à Libourne. Il aurait peut-être mieux valu persister jusqu'à Angoulême. Le lendemain de mon arrivée, sept personnes ont été tuées et beaucoup blessées par je ne sais quel convoi, mais Dieu nous garde. Je suis resté à Paris jusqu'à mardi. J'espère que ma visite leur aura été utile, car ils étaient occupés d'un point, la force du 1<sup>er</sup> verset du Psaume 22. Au reste, j'ai été très heureux avec ces frères et j'ai senti la présence de Dieu...

J'ai pris de nouveau une forte toux dans les brouillards de Paris; nous avons eu de la peine à traverser la Manche, mais tout est bien allé — temps superbe à Londres, mais hier, brouillard partiel à ne pas trouver son chemin.

Ici, il n'y a rien de bien nouveau; les frères sont tranquilles, très désireux, à ce qu'il paraît, d'être nourris de la Parole. Les remuants font pitié. Je ne crois pas que cela aille trop mal en Kent; j'y irai, Dieu voulant, la semaine prochaine.

Je ne sais, cher frère, si vous avez fait la découverte que, quoique excessivement lent à aborder un étranger, quand il est seul avec moi, sauf pour l'Évangile, une fois que j'ai acquis de la confiance en lui, je suis comme si j'appartenais à la maison, un peu comme un chat domestique. Eh bien! c'est votre faute si je le suis trop; au reste, tout le temps que j'ai été chez vous, spécialement cette première fois, j'étais non accablé, car je regardais vers Dieu, et jamais je n'ai été plus heureux, mais du moins si concentré que je doute que je devienne jamais de nouveau «cheerful». Je ne m'en plains pas; je tends vers la fin où le bonheur ne manquera pas, et où tout sera oublié, sauf sa grâce.

Saluez bien toute votre maison, et cordialement aussi tous les chers frères... Hier il faisait une telle journée de brouillard que je ne suis pas sorti; aujourd'hui il fait beau, mais je tousse terriblement.

Votre tout affectionné.

## Lettre de J.N.D. n° 303 – ME 1902 page 439

à Mr P.S.

Londres, février 1880

Bien cher frère,

Je vous envoie encore une feuille de la traduction (\*), elle m'éclaire toujours plus moi-même et je trouve davantage les trésors de la Parole.

J'ai été retenu à la maison depuis mon arrivée, sauf les deux premiers jours. J'étais éreinté de fatigue et les brouillards m'ont saisi, en traversant la Manche, de sorte que j'ai eu une bronchite, puis la goutte; je n'ai pas encore chaussé un soulier. Maintenant, quoique déchaussé, je puis travailler à peu près comme de coutume. Mais mon système s'est remonté et le repos m'a été bon, repos que je désirais beaucoup. Bien que mes cantiques, ceux adressés au Père, m'aient paru fades et pauvres, l'exercice d'âme qui s'y rattachait en relation avec Lui, a laissé un très heureux effet sur mon âme.

(\*) Traduction de l'Ancien Testament en français.

Mon frère aîné s'en est allé au ciel. Il était dans sa 90<sup>e</sup> année, depuis longtemps chrétien, l'homme le plus aimable possible; je l'aimais beaucoup. Il manquait de fermeté de caractère, mais il n'en aura pas besoin dans le ciel. C'est une joie pour moi de le sentir là.

Ici nous sommes en paix, et il y a un vrai désir d'entendre la Parole. J'ai une quarantaine de jeunes gens pour la lire, le samedi soir, et ils paraissent en jouir. Le jeune T. vient à ces réunions, mais ils sont en général convertis et en communion. J'espère avoir de vos nouvelles. Saluez bien affectueusement tous les frères.

Votre toujours affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 304 – ME 1902 page 460**

à Mr P.S.

Londres, mars 1880

Bien cher frère,

Il y a, Proverbes 18: 24, un verset tout différent de l'anglais; je ne sais comment nous l'avons traduit. Le sens est, je le pense: «Celui qui a beaucoup de compagnons se ruine», mais, etc. Litt.: Un homme de compagnons se ruine, etc., peut-être est-ce ainsi que nous l'avons, mais le verset anglais est presque passé en proverbe.

J'ai une petite rechute de ma goutte, et je boite beaucoup; je suis étendu sur le canapé toute la journée, mais trois fois par semaine des réunions de lecture qui intéressent beaucoup les frères; nous sommes deux cents personnes environ.

Votre toujours affectionné.

## Ephèse – Le commencement & L'avertissement

---

### Ephèse – Le commencement

ME 1902 page 41

Lisez Actes des Apôtres 19

La parole de Dieu trace, d'une manière bien digne d'attirer notre attention, l'histoire de l'assemblée d'Ephèse depuis son commencement (Actes des Apôtres 19), jusqu'à son déclin (Apocalypse 2), et même, on peut dire, jusqu'au temps où sa lampe est ôtée de son lieu. Ce fait remarquable ne se présente pour aucune autre des assemblées mentionnées dans l'Écriture, aussi l'on peut y voir comme une image de l'histoire morale de l'Église universelle de son commencement à sa fin. C'est ce qui donne un grand intérêt à l'étude de ce qui nous est rapporté de l'assemblée d'Ephèse dans la parole de Dieu.

Le chapitre 19 des Actes nous apprend le commencement de cette assemblée. L'apôtre Paul avait passé une première fois à Ephèse, en allant de Corinthe à Jérusalem. Il n'y resta que peu de temps, et la seule chose qui nous est dite à cette occasion, c'est qu'il entra «dans la synagogue et discourut avec les Juifs» (Actes des Apôtres 18: 19). Cependant il y avait laissé ses fidèles amis Aquilas et Priscilla, et c'est là que l'éloquent Apollos, qui ne connaissait que le baptême de Jean, fut instruit plus exactement par eux de la voie de Dieu, de ce qui concerne les conseils de Dieu accomplis en son Fils bien-aimé.

Plus tard, comme il en avait exprimé l'intention, Paul revint à Ephèse. Ce qui le frappa d'abord en y commençant son ministère qui devait s'y continuer pendant près de trois années, fut la présence de personnes que la Parole mentionne sous la désignation de «certains disciples». La qualité de disciples qui leur est donnée montre qu'ils n'étaient pas simplement des Juifs attachés à la loi, ignorants de la venue de Christ, ni des Juifs d'entre ceux qui avaient rejeté le Messie. Ils étaient, comme Apollos, des croyants d'entre les Juifs, mais qui n'avaient été baptisés que du baptême de Jean. Ils étaient ses disciples et leur connaissance n'allait pas au delà de l'enseignement de leur maître. Or Jean était le précurseur du Christ. Sa mission était de préparer le chemin devant Lui, et pour cela, il prêchait le baptême de repentance pour ou en vue de la rémission des péchés. Il annonçait la venue du Seigneur qui accomplirait, comme Agneau de Dieu, l'oeuvre nécessaire pour la rémission des péchés, et qui baptiserait de l'Esprit Saint. Ceux qui avaient cru son message venaient à lui, reconnaissant et confessant leurs péchés. Ils étaient alors baptisés d'un baptême qui supposait en eux la repentance dans l'attente de la venue de Christ.

Mais la repentance n'est pas le salut. Elle suppose bien, lorsqu'elle est réelle, la nouvelle naissance, une nouvelle nature, capable d'apprécier les choses de Dieu, d'y prendre plaisir et

de les désirer, ce que la chair, l'homme naturel, ne peut pas. Mais la repentance n'affranchit pas. C'est un pas vers Dieu, mais ce n'est pas la proximité de Dieu. Qu'est-ce que la repentance? N'est-ce pas le changement qui se fait dans tout notre être moral quand, par la Parole et l'action de l'Esprit Saint, nous sommes amenés en la présence de Dieu? C'est ce que nous trouvons dans les paroles de Job, après que l'Éternel s'est montré à lui dans sa grandeur: «Mon oreille avait entendu parler de toi, *maintenant mon oeil t'a vu*: c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre» (Job 42: 5, 6). Là, dans cette présence sainte, dans cette lumière pure, nous voyons et jugeons nos voies passées, les péchés que nous avons commis. Cette vue produit à la fois l'horreur de nous-mêmes et une sainte douleur, celle d'avoir offensé Dieu; c'est «la tristesse selon Dieu», compagne de la repentance à salut. C'est ainsi que David s'écrie: «Contre toi, contre toi seul, j'ai péché», et que Pierre pleure son reniement.

La vraie repentance doit avoir pour effet de conduire à Christ pour la rémission des péchés; de plus, lorsqu'elle est réelle, elle produit l'abandon du mal et le désir de plaire à Dieu et de le servir. C'est la conversion. Mais ce désir, si l'âme est mal enseignée, et n'est pas conduite directement à Christ, fait que souvent elle se place sous la loi et s'efforce de l'accomplir. Elle fait alors des expériences qui lui montrent ce qu'elle est, le péché qui est en elle, et son impuissance à le vaincre et à s'en débarrasser (chose que du reste nous avons tous à apprendre une fois ou l'autre). Ce n'est plus la repentance, sans doute, mais un état qui peut la suivre. En conséquence de la nouvelle nature qu'elle possède, de la vie qu'elle a reçue, elle voit toute la beauté, la sainteté et la justice de la loi, le droit qu'elle a sur nous, et, désirant plaire à Dieu, elle a la volonté de s'y conformer. «Je prends plaisir», dit-elle, «à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur», cette partie de notre être immatériel où l'Esprit de Dieu produit la vie. Mais, hélas! quand elle veut faire le bien, elle ne le peut pas, et le mal qu'elle ne voudrait pas faire, qu'elle juge et qu'elle hait, elle l'accomplit. Elle trouve que le péché habite en elle, qu'il la domine et sous la loi duquel elle se sent captive; elle est sans force pour briser ses liens et le vaincre. Expérience douloureuse, mais salutaire. Ce péché en moi, comment être affranchi de sa puissance? Or, de même que la repentance conduit l'âme à Christ pour la rémission des péchés, de même ce travail dans l'âme vivifiée, mais sous la loi, l'amène à Celui en qui se trouve la pleine rédemption — la rémission des péchés, et l'affranchissement de la puissance du péché. «Misérable homme que je suis!» s'écrie l'âme dans l'angoisse de la lutte, «qui me délivrera?» Et son regard se tournant vers le Libérateur, le fardeau tombe, le conflit cesse, et soulagée, elle dit: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur» (Romains 7: 12-25).

Nous ne disons pas que les disciples de Jean à Ephèse aient passé par cet exercice d'âme, cela est possible, mais peut-être, puisque cela fait partie de l'enseignement de Paul, n'était-il pas hors de propos d'en dire un mot applicable dans les temps où nous vivons.

Les «certains disciples» d'Ephèse avaient été baptisés du baptême de Jean, du baptême de repentance, en vue de la rémission des péchés, et dans l'attente de Celui qui accomplirait cette rémission, mais ils n'étaient pas *chrétiens*. Ce n'était qu'une préparation pour le devenir,

et Dieu ne voulait pas les laisser où ils étaient, car l'oeuvre qu'il a commencée, il l'achève. Etre né de nouveau n'est pas le christianisme, bien que la nouvelle naissance soit toujours nécessaire, puisque sans elle on ne peut ni voir le royaume de Dieu, ni y entrer; se repentir, dans le sens réel du mot, n'est pas le christianisme, quoique la repentance doive avoir lieu. Le fils prodigue rentre en lui-même, se juge, et revient vers son père en confessant son péché; mais il n'est délivré de ses doutes et de ses craintes que dans les bras de son père. Alors il connaît l'amour et goûte les joies du pardon.

Le christianisme, c'est Christ, Celui qui était dès le commencement; Christ connu dans sa Personne et dans son oeuvre, reçu dans le coeur par la foi et dans la puissance de l'Esprit Saint. Le christianisme est caractérisé par trois choses qui le différencient du judaïsme auquel Paul avait constamment affaire.

1° Au lieu d'un Messie terrestre, établissant son royaume sur la terre, et dispensant des bénédictions d'ici-bas — ce qui aura lieu pour les juifs dans les temps du millénium — le christianisme présente un Christ céleste qui, venu sur la terre, est descendu dans la mort sous le poids de nos péchés dont il s'était chargé, qui en est sorti ressuscité, victorieux de la mort et de la puissance de celui qui avait le pouvoir de la mort, et qui s'est assis en vertu de son oeuvre à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Le croyant, mort et ressuscité avec Lui, occupe en Lui cette position: il est assis en Lui dans les lieux célestes, il est participant de sa vie céleste et jouit en Lui des bénédictions spirituelles dans les lieux célestes.

2° La révélation de Dieu comme Père par le Fils, est un second caractère du christianisme. C'était un privilège inconnu aux saints de l'Ancien Testament, qui connaissaient Dieu comme le Dieu Fort, Tout-puissant, et comme l'Eternel, mais non comme Père du Fils unique. Nous le connaissons ainsi. Bien plus, ayant reçu le Fils par la foi en Lui, nous sommes introduits dans la relation d'enfants, nés de Dieu, possédant la vie éternelle. Le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ est notre Dieu et notre Père.

3° Le troisième caractère spécial et distinctif du christianisme est la venue du Saint Esprit envoyé du ciel par le Seigneur pour être en nous et demeurer avec nous éternellement (Jean 14). L'Esprit Saint, bien qu'agissant dans les hommes de l'Ancien Testament dans certaines occasions, ne faisait pas sa demeure en eux d'une manière permanente. Actuellement, il demeure dans le croyant comme sceau de son adoption, arrhes de son héritage, onction de sa consécration, lui donnant la jouissance de sa relation avec le Père, la connaissance et la réalisation de sa position en Christ et de son union avec Lui en haut, et étant la puissance de la vie divine qu'il a reçue, afin de jouir des bénédictions spirituelles et célestes en Christ qui lui appartiennent, et afin de marcher selon la relation et la position qui sont ses privilèges. Le corps du croyant est le temple de l'Esprit Saint; et c'est Lui aussi qui forme de tous les croyants un tabernacle — une habitation de Dieu où il demeure. Et enfin, unis à Christ par l'Esprit Saint, leur ensemble constitue le corps de Christ dont ils sont les membres et Lui la tête dans le ciel. Voilà, nous le répétons, le caractère distinctif du christianisme: la présence permanente sur la terre de l'Esprit Saint et son habitation dans l'Eglise et dans le croyant.

Or le ministère de Paul était celui de l'Esprit. Il ne considérait comme chrétien que celui qui avait l'Esprit de Christ. «Si quelqu'un», dit-il, «n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8). De là vient sa question à ces «certains disciples»: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?» Quelque chose dans leur langage décelait à l'apôtre, plein de discernement, qu'ils n'étaient pas dans l'état normal chrétien. C'est ainsi que souvent, dans un entretien, le serviteur de Dieu discerne qu'une âme n'est pas affranchie, faute de connaissance. Ces disciples ignoraient même si l'Esprit Saint était; non pas qu'ils ne crussent, comme tous les Juifs orthodoxes, à l'existence de l'Esprit de Dieu; Jean le Baptiseur d'ailleurs leur avait enseigné que le Christ qu'ils attendaient baptiserait de l'Esprit Saint, mais ils ne savaient pas qu'il fût venu. A combien de ceux qui se nomment chrétiens la question de Paul ne pourrait-elle pas être faite? Non pas qu'il soit possible qu'un vrai croyant, purifié par la foi au sang de Jésus, n'ait pas reçu l'Esprit Saint, mais combien n'y en a-t-il pas qui ignorent ce glorieux et précieux privilège de la présence et de la demeure de l'Esprit Saint en eux, et par conséquent ne jouissent pas ou très faiblement des grâces et des bénédictions qu'il apporte. Et dans la chrétienté, en général, comme cette grande et fondamentale vérité est oubliée ou défigurée ou même niée! Les églises orthodoxes confessent la personnalité et la divinité de l'Esprit Saint, et son action dans la nouvelle naissance et la vie du chrétien, mais sa demeure permanente ici-bas et dans le croyant est ignorée, preuve en soit la demande que l'on fait du Saint Esprit. D'un autre côté, le rationalisme plus ou moins accentué fait de l'Esprit Saint une simple influence divine. Combien on s'est éloigné de l'enseignement de l'Ecriture!

L'apôtre, après s'être enquis de la cause de leur ignorance, enseigne ces disciples qui, sans doute, sont heureux d'apprendre que Christ était venu, selon ce que Jean avait annoncé, qu'il avait accompli son oeuvre de grâce et que l'Esprit Saint avait été envoyé. Ils reçoivent les paroles de Paul, ils croient non plus en un Christ à venir, mais en un Christ venu et glorifié, ils cessent d'être dans un état d'attente quant à la rémission des péchés; en croyant, ils la possèdent avec la paix qui l'accompagne et avec la délivrance qui se trouve en Christ.

Mais avoir cru ne suffit pas — je ne dis pas pour le salut, car «vous êtes sauvés par la foi» — mais il faut, après avoir cru du coeur à justice, la confession de bouche à salut, c'est-à-dire la déclaration publique que l'on adhère à Christ mort et ressuscité. Ils sont donc baptisés pour le nom du Seigneur Jésus, suivant ce qui est dit par le Seigneur: «Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé». Ils sont «baptisés pour sa mort», en signe qu'ils sont ensevelis avec Lui, qu'ils ont part avec Lui dans sa mort, de même qu'ils ont aussi part avec Lui dans sa résurrection, suivant l'enseignement de [Romains 8](#).

Une autre idée se rattache au baptême. C'est le rite qui introduit sur le terrain du christianisme, basé d'ailleurs sur la mort et la résurrection du Seigneur. C'est la porte pour entrer dans la maison de Dieu sur la terre, là où le Seigneur exerce ses droits, suivant ce qui est dit: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême». Nous avons là le cercle de la profession extérieure du christianisme. On reconnaît Christ comme Seigneur qui seul a autorité sur nous; on reçoit les vérités qui sont seules l'objet de la foi; et enfin, par le baptême, le seul baptême au nom du Seigneur, on déclare adhérer à ce seul Seigneur et à cette foi

unique, la même pour tous ceux qui se trouvent dans ce cercle de la profession extérieure qui d'ailleurs peut être réelle.

Introduits ainsi dans la maison et possédant une foi réelle au Seigneur Jésus non plus seulement attendu, mais venu et actuellement glorifié, les douze disciples entrent dans la jouissance du privilège distinctif du christianisme. Paul leur impose les mains, et l'Esprit Saint vient sur eux. Ils font maintenant partie du «seul corps», formé par le «seul Esprit» qui les unit à Christ dans le ciel, et ils jouissent de la «seule espérance» de leur appel, appel céleste qui les a tirés du monde, appel céleste comme leur espérance qui est le retour de Christ pour les prendre avec Lui. C'est le cercle de la vie où ils se trouvent, et pas seulement celui de la profession extérieure. Ils réalisent ce que l'apôtre écrivait plus tard aux Ephésiens: «Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage». Le sceau de l'Esprit, que Dieu pose sur nous, comme étant ses enfants, nous assure la possession de notre héritage céleste, en même temps que, comme arrhes, il nous en donne les avant-goûts.

Les douze disciples, après avoir reçu l'Esprit Saint, sont revêtus des dons de puissance qui leur sont communiqués par l'Esprit: ils parlent en langues et prophétisent. C'était alors le signe extérieur, visible à tous, de l'action de l'Esprit qui demeurait en eux. C'était le témoignage manifeste rendu à Christ dans la gloire. Nous voyons le même effet dans le cas des disciples à la Pentecôte, dans celui des Samaritains convertis et celui de Corneille. L'Esprit Saint, le Consolateur, était venu sur la terre, et sa présence s'affirmait ainsi. Les dons de puissance ont disparu; nous n'avons plus à les attendre, mais la présence de l'Esprit Saint ici-bas, sa demeure dans le croyant et dans l'Eglise, sont choses qui nous restent avec tous les privilèges spirituels qui s'y rattachent. Le Seigneur a dit: «Le Père vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement, l'Esprit de vérité». L'Esprit Saint aujourd'hui comme alors scelle chacun de ceux qui ont saisi par la foi la pleine rédemption qui se trouve dans le Christ Jésus, qui le connaissent comme leur justice et leur sainteté devant Dieu, et qui, dans la conscience de leur relation d'enfants avec le Père, crient par l'Esprit d'adoption: «Abba, Père!» Il y a plus. Si l'Esprit ne se montre plus en eux par des dons de puissance, il n'en est pas moins la puissance de leur vie spirituelle, et se manifeste dans leur marche. Nous le voyons dans les premiers chrétiens à Jérusalem. Non seulement «ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières», mais l'action de l'Esprit en eux se montrait par leur amour les uns pour les autres, leur dévouement, la joie qui les remplissait, la sainteté de leur conduite, de sorte que leur témoignage dans le monde était une chose réelle. Or l'apôtre disait aux Galates: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair... Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit... Or le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance». Et quand ces choses sont manifestes dans le chrétien, n'est-ce pas un témoignage aussi puissant de la présence de l'Esprit que des dons de puissance? C'était afin que ce témoignage fût rendu que Paul écrivait aux Ephésiens: «N'attristez pas le Saint

Esprit de Dieu par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption», et: «Soyez remplis de l'Esprit».

Rien n'a changé à cet égard depuis les jours de Paul. Le christianisme de l'apôtre est toujours le seul vrai christianisme. Il n'y a rien à en retrancher, ni rien à y ajouter. Mais on en a perdu de vue la portée; on l'a rabaissé et perverti. Pour le salut, on a voulu que les oeuvres y aient une part; l'assurance précieuse d'un salut présent et éternel a été traitée de présomption; on a oublié le grand fait de la présence permanente de l'Esprit Saint dans le croyant et dans l'Eglise, et en bien des choses on a donné satisfaction à la chair qui tend toujours à se glorifier, même et surtout dans le domaine religieux. Or, «si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles». C'est ce que déclare Paul, ou plutôt l'Esprit de Dieu; la chair n'a rien à voir, ni à faire dans ce saint domaine.

Connaissez-vous, cher lecteur, ce christianisme-là? Marchez-vous dans ces choses nouvelles, toutes du ciel, toutes «du Dieu qui nous a réconciliés avec Lui-même par Christ?» En jouissez-vous? C'est Christ en haut, ayant fait la purification des péchés; Christ votre justice et votre sainteté; Christ en qui nous sommes devant Dieu, saints et irréprochables en amour; Christ par qui nous sommes adoptés de Dieu son Père, devenus des enfants bien-aimés; Christ qui a envoyé l'Esprit Saint pour demeurer en nous et nous unir à Lui comme membres de son corps, qui est l'Assemblée. Et l'Esprit Saint nous donne la jouissance de tous ces précieux privilèges; il prend des choses excellentes de Christ pour nous les communiquer et remplir nos coeurs de pensées du ciel, de la gloire de Christ et de l'espérance bienheureuse d'être bientôt là avec Lui. Il est en nous pour encourager et soutenir nos âmes pendant notre pèlerinage ici-bas, afin que nous glorifions Christ. Toutes ces choses, cher lecteur, sont-elles pour vous et en vous des réalités dans lesquelles votre coeur se meut avec bonheur en se les appropriant, et qui exercent leur action puissante pour vous séparer du monde et vous faire vivre pour Christ?

C'est là ce que Paul enseignait aux douze disciples, à Ephèse et partout où il était conduit pour annoncer l'Evangile. Nous avons ainsi le caractère du ministère de Paul. C'est sur cette base que commence l'assemblée à Ephèse, c'est aussi maintenant le seul fondement — Jésus Christ et tout ce qui se rattache à sa Personne, et l'Esprit Saint qui nous le révèle.

Paul continue son oeuvre à Ephèse, et d'abord il entre dans la synagogue où il parle avec hardiesse, discourant pendant trois mois et persuadant ses auditeurs des choses du royaume de Dieu. Bien qu'apôtre de l'incirconcision, «établi prédicateur et apôtre et docteur des nations», Paul ne manquait jamais d'annoncer la Parole de la grâce tout premièrement aux Juifs, l'ancien peuple de Dieu. Deux raisons portaient Paul à le faire: d'abord l'affection ardente qu'il portait à ceux qui étaient du même sang que lui, «ses parents selon la chair», pour lesquels il éprouvait une grande tristesse et une continuelle douleur à cause de leur incrédulité, pour lesquels il aurait souhaité même d'être séparé du Christ afin qu'ils fussent sauvés, et ensuite le souvenir des paroles du Seigneur qui avait dit aux apôtres de prêcher la repentance et la rémission des péchés en commençant par Jérusalem. Dieu n'avait pas «rejeté



son peuple, lequel il avait préconnu». Il y avait un résidu selon l'élection de la grâce. Paul en était un exemple, et c'est pourquoi il annonçait d'abord la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près, dans une plus grande proximité de Dieu, à cause de leurs privilèges, quitte à se tourner vers les gentils, si les Juifs refusaient la grâce qui leur était offerte (voyez Actes des Apôtres 13: 44-47).

C'était les choses du royaume de Dieu que, dans sa prédication, Paul annonçait aux Juifs, c'était d'elles qu'il s'efforçait de les persuader, en s'appuyant, comme il le faisait toujours, sur les Ecritures.

Mais qu'est-ce que le royaume de Dieu et les choses qui s'y rapportent? Est-ce quelque chose de différent de ce que Paul avait annoncé aux douze disciples, et de ce qu'il prêchait aux gentils? Nullement; Paul n'avait pas deux Evangiles. Toujours ce qu'il présentait aux âmes était l'Evangile de Dieu, la puissance de Dieu en salut à tout croyant, l'Evangile de la grâce de Dieu, l'Evangile de son Fils, de Christ, de la gloire de Christ, l'Evangile de la gloire du Dieu bienheureux. C'était là ce qui lui avait été confié, ce qu'il nomme son Evangile. Et cet Evangile comprenait les choses du royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu est une expression qui se rencontre plus d'une fois dans les discours et dans les écrits de Paul. Il prêchait en annonçant le royaume de Dieu; il rendait témoignage du royaume de Dieu; il avertissait les croyants que l'entrée dans le royaume de Dieu est accompagnée de beaucoup d'afflictions. Le royaume de Dieu n'est pas l'Eglise, bien qu'elle y soit comprise; c'est la sphère où l'autorité morale de Dieu est établie et reconnue, où les principes de Dieu dominant et règlent tout, et c'est une sphère de bénédictions que nul ne peut voir, c'est-à-dire comprendre, et où nul ne peut entrer, c'est-à-dire en jouir, sans avoir la vie de Dieu, sans être né de nouveau, selon la parole de Jésus. Le royaume de Dieu existe déjà sur la terre pour la foi, il y sera un jour établi en puissance, quand Christ régnera. C'est le royaume du Fils de l'homme. Mais nous voyons qu'il y a aussi pour nous «le royaume du Fils de son amour», dans lequel le Père nous introduit après nous avoir délivrés du pouvoir des ténèbres. C'est évidemment le côté céleste du royaume. Et enfin, nous avons le royaume de Dieu dont la chair et le sang ne peuvent hériter, ce royaume céleste pour lequel Paul dit qu'il sera conservé (1 Corinthiens 15: 50; 2 Timothée 4: 18).

Ce qu'est le royaume de Dieu moralement maintenant, Paul nous le dit. Ce n'est pas Christ Roi dans ce monde, ni Christ Roi sur les coeurs, etc., jamais Christ n'est présenté, comme Roi dans la dispensation présente. Mais «le royaume de Dieu», dit l'apôtre, «n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14). Le royaume de Dieu ne consiste donc pas en cérémonies, rites et ordonnances, en oeuvres extérieures satisfaisant la chair et établissant pour l'homme une propre justice; mais en une justice, une paix, et une joie produites dans l'âme et manifestées dans la vie par la puissance de l'Esprit Saint. Ce sont là les choses dont Paul persuadait les Juifs et qui reposaient sur Christ, le Roi rejeté et monté en haut, et sur l'oeuvre accomplie par Lui sur la croix, ainsi que sur sa résurrection et sa séance à la droite de Dieu

Combien différentes étaient les pensées des Juifs à l'égard du royaume de Dieu, et comme il était à propos que Paul les persuadât selon la vérité des choses qui s'y rapportent! Ils attendaient un royaume selon leurs vues charnelles, se rattachant à un Messie terrestre. Combien n'avaient-ils pas besoin de cette prédication qui les persuadât de choses et d'espérances meilleures que celles de la terre, des choses d'un royaume qui ne peut être ébranlé (Hébreux 12: 28). Mais à l'égard de ce royaume, ceux qui portent le nom de chrétiens n'ont-ils pas aussi besoin qu'on les persuade des «choses du royaume de Dieu»? Combien il y en a qui, mettant leur confiance dans les oeuvres, et s'imaginant pouvoir en accomplir, par leur propre force, agréées de Dieu, oublient que le royaume de Dieu est «justice, paix et joie dans l'Esprit Saint»; la justice pratique envers Dieu et les hommes, la sainteté dans la marche résultant d'une vie nouvelle produite par l'Esprit Saint; la paix avec Dieu, fruit de la foi justifiante en Christ, qui ôte toute crainte de l'âme, l'amour de Dieu étant versé dans le coeur par l'Esprit Saint, et la joie dans la communion du Père et du Fils par l'Esprit. Ce sont là les choses du royaume de Dieu, les bénédictions qui se trouvent dans cette sphère bénie, mais que l'Esprit dispense à ceux-là seuls qui sont nés de nouveau, car l'on n'en jouit qu'en possédant la vie de Dieu.

Durant trois mois le fidèle serviteur de Dieu, plein d'amour pour ceux de sa nation, les presse d'accepter Christ comme Seigneur et Sauveur. Mais la vérité annoncée réveille toujours l'opposition, et, à Ephèse comme ailleurs, Paul rencontre l'hostilité des docteurs juifs et de leurs adhérents. Si un certain nombre de ses auditeurs reçoivent l'Evangile, les autres s'endurcissent et sont rebelles à la voix de l'Esprit Saint parlant par la bouche de l'apôtre. «Gens de col roide et incirconcis de coeur et d'oreilles», disait Etienne au sanhédrin, «vous résistez toujours à l'Esprit Saint». Pour ces Juifs, le royaume de Dieu, c'était leur affranchissement du joug détesté des nations, et leur prééminence sur les autres peuples sous leur chef national, le Messie; c'était la gloire, l'honneur et les richesses terrestres; c'était leur descendance d'Abraham et leur propre justice donnant droit à ces bénédictions temporelles, sans l'humiliation qu'ils auraient dû ressentir à la vue de leur état misérable et au souvenir des péchés de leurs pères et des leurs, cause de cet état. Et que leur proposait Paul? C'était le royaume du crucifié où l'on entre, non par ses propres oeuvres ou en vertu de privilèges extérieurs, mais par la nouvelle naissance, la repentance envers Dieu et la foi en Jésus. Il proclamait l'égalité devant Dieu des Juifs et des gentils, tous pécheurs et ainsi sur le même pied, car «il n'y a pas de différence: tous ont péché, et tout le monde est coupable devant Dieu», mais aussi l'égalité devant la grâce, «le même Seigneur de tous étant riche envers tous ceux qui l'invoquent». Paul annonçait que la propre justice n'a aucune valeur devant Dieu, car, disait-il, «vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu, non pas sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie». Et il disait aux Juifs: En cherchant à établir votre propre justice, «vous ignorez la justice de Dieu», cette justice «qui est par la foi de Jésus Christ envers tous, et sur tous ceux qui croient». Tout cela mettait à néant les prétentions des Juifs et humiliait leur orgueil. Il aurait fallu qu'ils reconnussent, comme l'avaient fait ceux qui furent convertis le jour de la Pentecôte, le crime qu'ils avaient commis en crucifiant Jésus, qu'ils se prosternassent devant Lui en confessant qu'il était le Fils

de Dieu. Cela, ils ne le voulaient pas. En eux aussi s'accomplissait la parole de Jésus: «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie». Refusant d'écouter et de recevoir la parole de la vérité, leur conscience s'endurcissait, ils se rebellaient contre Dieu et son Christ, et décriaient les chrétiens devant la multitude, semant contre eux des choses fausses.

C'est ce qui a été constamment la tactique des ennemis de la vérité depuis le commencement du christianisme jusqu'à nos jours. Les récits des Actes nous le montrent (Actes des Apôtres 16: 20, 21; 17: 6, 7, etc.). On accusait les chrétiens d'être rebelles aux lois. Jésus lui-même ne fut-il pas accusé d'être un séditieux? Mais des calomnies d'un autre genre étaient répandues contre les disciples de Christ. La doctrine de la grâce servait de prétexte, comme encore aujourd'hui, à accuser leur moralité. «Nous sommes calomnieusement accusés», dit Paul, «et quelques-uns prétendent que nous disons: Faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien». Combien le contraire est vrai! «Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde?» dit encore l'apôtre. «Qu'ainsi n'advienne!» répond-il. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivons-nous encore dans le péché?» Bien loin de pousser au relâchement, la doctrine de la grâce reçue dans le cœur est le fondement de la vraie moralité, de la sainteté pratique. En effet, «la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous *enseignant* que, reniant *l'impiété et les convoitises* mondaines, nous vivons dans le présent siècle *sobrement, et justement, et pieusement*» ([Tite 2](#)). Et l'apôtre, revenant encore sur ce sujet dans l'épître aux Romains, dit: «Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais *livrez-vous vous-mêmes à Dieu*, comme d'entre les morts étant faits vivants, *et vos membres à Dieu comme instruments de justice*. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Heureuse liberté du chrétien qui échappe par la grâce à l'esclavage de la loi et à la domination du péché, afin d'être libre de se livrer tout entier à Dieu, et d'employer tout son être à le servir. «Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce? Qu'ainsi n'advienne». Il semble à l'homme naturel que le seul frein pour empêcher de pécher, soit la loi. Et c'est tout le contraire. La loi excite la convoitise, le désir de l'enfreindre; la grâce affranchit de la puissance du péché et nous asservit à la justice, nous fait marcher dans la sainteté, non par contrainte, car alors elle serait la loi, mais en produisant une vie nouvelle dans laquelle agit l'amour, et alors les commandements du Seigneur ne sont pas pénibles, mais agréables (Romains 12). L'apôtre Pierre aussi, en exhortant les chrétiens à avoir une conduite honnête parmi les nations, fait allusion «aux choses dans lesquelles ils médissent de vous, comme de gens qui font le mal», et il leur dit que, «comme forains et étrangers», ils aient à «s'abstenir des convoitises charnelles, qui font la guerre à l'âme»; et en parlant de Christ qu'il propose comme modèle, il ajoute: «Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice» (1 Pierre 2). Ainsi tombe, devant les déclarations divines, l'accusation de faire servir la grâce à la tolérance du péché. Prenons seulement garde de ne pas donner prise dans notre conduite à des accusations de la part du monde, et de ne pas rejeter avec légèreté nos fautes et nos manquements sur le fait que la chair est en nous, car sous la grâce le péché n'a pas de domination sur nous; Christ notre modèle est aussi notre force, et l'Esprit Saint, la puissance de notre vie. Heureux

sommes-nous si le monde ne médit de nous qu'à cause de notre christianisme (1 Pierre 4: 14-16).

Les Juifs à Ephèse disaient du mal de «la voie», mot par lequel était désigné le chemin, la ligne de conduite que suivaient les chrétiens, différente totalement du paganisme qu'elle condamnait, et du judaïsme qu'elle mettait de côté. Il ne semble pas d'ailleurs que ce fût un terme de mépris de la part des adversaires pour désigner les chrétiens (\*). La «voie», c'était le chemin que suivaient les disciples de Christ en dehors du monde, à la suite de leur Sauveur, et où l'Esprit Saint les guidait, et cette voie était la bonne, la voie étroite du ciel.

(\*) Dans aucun des cinq ou six passages où se trouve le mot voie, il n'a le sens d'un mot appliqué par dérision aux chrétiens. L'écrivain sacré semble l'employer uniquement pour distinguer leur marche de celle des autres hommes, Juifs ou païens.

Paul pouvait-il rester au milieu de ceux qui, en disant du mal de «la voie», blasphémaient le nom du Seigneur, attaquaient les saintes doctrines de la foi, et déversaient le mépris sur ceux qui les professaient? Paul pouvait-il laisser ceux qui avaient cru mêlés avec ces blasphémateurs et ces rebelles? C'était impossible. Remarquons, en passant, qu'il n'y a de pire opposition que celle qui vient des gens prétendus religieux. Les adversaires de la vérité sont, ou les incrédules, ou les hommes attachés à une religion qui gratifie la chair; ces derniers sont les ennemis les plus acharnés d'une doctrine qui met l'homme à néant pour glorifier Dieu seul, et qui, par conséquent, blesse leur orgueil et renverse leurs prétentions. Paul connaissait bien ces gens-là. Que lui restait-il à faire après leur avoir présenté la vérité d'après les Ecritures, et voyant que délibérément ils la repoussaient? Dieu, dans sa Parole, nous trace le chemin dans des occasions semblables, c'est la *séparation*. Paul se retire d'avec les Juifs incrédules, tout moyen de les persuader ayant échoué, et il sépare en même temps les disciples.

Le grand principe de la séparation se retrouve partout dans les voies et dans la parole de Dieu. Dès les premières lignes de la Bible, il est comme annoncé par ce que Dieu fait dans l'ordre matériel des choses. «Dieu», est-il dit, «sépara la lumière des ténèbres». Dieu avait vu que la lumière était bonne; les ténèbres ne l'étaient donc pas; elles ne pouvaient coexister ensemble. Et il en est de même dans l'ordre moral. La lumière, c'est le bien, c'est la pureté, la sainteté, c'est Dieu même: «Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres». Les ténèbres, c'est le mal, le domaine du mal. Et pour être du côté de Dieu, avec Dieu, il faut se séparer du mal, quel qu'il soit. Le chrétien est délivré du pouvoir des ténèbres sous lequel il était tenu; il était autrefois ténèbres, il est maintenant lumière dans le Seigneur; il a à marcher comme enfant de lumière dans la bonté, la justice et la vérité, en se séparant des oeuvres infructueuses des ténèbres, avec lesquelles il ne doit avoir rien de commun (Ephésiens 5). Nous voyons aussi le principe de séparation dans l'Ancien Testament. Abraham est appelé à se séparer de son pays, de sa parenté, de sa famille. Il doit quitter les ténèbres du paganisme pour marcher avec Dieu dans la lumière de sa présence. Israël est séparé des nations et doit en rester séparé, un peuple mis à part pour Dieu. Moïse se sépare du camp souillé par l'idolâtrie. Le juste se met à part des méchants (Psaumes 1; 16). Et lorsque les Juifs ont rejeté Christ, Pierre dit à ceux qui avaient cru: «Sauvez-vous de cette génération perverse». Il fallait,

en croyant en Christ, se séparer du paganisme, si on y avait marché, et c'était ce qui attirait sur les croyants la haine et la persécution.

Aujourd'hui, combien n'est-il pas nécessaire de considérer et suivre les exhortations de la Parole à se séparer du mal? Qu'elles sont puissantes les paroles de l'apôtre en 2 Corinthiens 6: 14-18! «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres? et quel accord de Christ avec Béliar? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles? Car vous (chrétiens) êtes le temple du Dieu vivant». Dans ces versets, il s'agit de l'incompatibilité des principes du monde avec ceux de Dieu, de là résulte pour le chrétien la nécessité de rester séparé de ce qui est opposé à Dieu et à Christ. Aussi le passage se termine-t-il par ces paroles pressantes: «Sortez du milieu d'eux, et *soyez séparés*, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai». Ce qui est impur est tout ce qui vient de la chair, qui lui plaît et la satisfait, tout ce qui est du monde, convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie; il faut en être séparé. C'est d'une séparation morale et intérieure qu'il s'agit, mais séparation qui se manifeste dans la marche. Le chrétien est mis à part pour Dieu et pour Christ — élu en sainteté de l'Esprit — mais à quoi cela servirait-il s'il ne marchait pas selon cette séparation? Comment serait-il un témoin pour Christ ici-bas, pour Christ qui n'était pas du monde et qui a dit aux siens; «Vous n'êtes pas du monde»? Soyez séparés dans votre vie tout entière, n'ayez aucune part avec le monde, ses principes, ses associations, ses plaisirs; soyez résolument et en tout pour Christ seul. Si je ne vis plus, moi, mais Christ en moi, ai-je à montrer dans ma vie autre chose que Christ? Si Lui est mon trésor dans le ciel, chercherai-je quelque chose dans le monde? Ah! cher lecteur, autant pour la gloire de Christ que pour votre propre bonheur, «soyez séparé, ne touchez pas à ce qui est impur (ni en actes, ni en désirs, ni en pensées), et moi, dit le Seigneur, je vous recevrai; et je vous serai pour Père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-puissant». Quelle grâce et quelle jouissance! Aussi l'apôtre ajoute-t-il: «Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant *la sainteté* dans la crainte de Dieu».

Mais à côté de cette séparation morale du monde et de ses principes, il en est une autre qui rentre davantage dans celle que Paul opéra à l'égard de lui-même et des croyants d'Ephèse. En 2 Timothée 2: 19-22, ce qu'est devenue l'Eglise sur la terre est comparé à une grande maison où se trouvent non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; les uns à honneur, les autres à déshonneur. La chrétienté est le grand arbre de belle apparence, mais qui abrite dans son feuillage les oiseaux, figure de principes et de personnes qui ne sont pas de Dieu. Le croyant a à se purifier des vases à déshonneur, c'est-à-dire à s'en séparer. Selon la parole inspirée: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur», celui qui veut être fidèle doit se retirer de l'iniquité, de tout ce qui, dans le vaste système religieux qui l'entoure, n'est pas soumis à l'autorité de la parole de Dieu et veut y mêler les pensées d'homme. L'exhortation de l'apôtre en Hébreux 13: «Sortons vers lui (Jésus) hors du camp, portant son opprobre», repose sur le même principe. De tout ce qui est établi

sur un principe humain, et forme ainsi «un camp», le chrétien est appelé à sortir, à se séparer coûte que coûte, et à poursuivre la «justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur». C'est ce que Paul fit pour les disciples et avec eux à Ephèse. C'est le chemin de l'obéissance: «Soyez séparés».

Une fois cette séparation effectuée, l'apôtre continue l'exercice de son ministère sur un terrain libre. Nous ignorons ce qu'était Tyrannus, sauf qu'il tenait une école, et ainsi avait un local qu'il prêtait ou louait à Paul, fait qui indique au moins qu'il ne lui était pas opposé. Mais ce n'était pas seulement les disciples séparés que Paul enseignait. Il discourait tous les jours dans l'école de Tyrannus, et cette oeuvre de labeur incessant dura deux années. Quel dévouement chez le saint apôtre! Sa vie ne lui appartenait pas; elle était toute à son Maître dont il suivait les traces, à ce Jésus qui, infatigable dans son amour, allait de lieu en lieu faisant du bien. Quel amour pour les âmes animait aussi Paul! Et si nous pensons qu'à ce travail dans l'oeuvre du Seigneur, se joignait sa sollicitude incessante pour les assemblées, et qu'en même temps il travaillait de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses compagnons d'oeuvre, nous pouvons bien être humiliés; mais d'un autre côté admirer la puissance du Seigneur déployée dans le vase de terre. Qu'il nous soit donné d'avoir un peu de ce zèle et de ce dévouement pour Christ.

Le résultat des labeurs de Paul fut béni. Sa prédication puissante par l'Esprit, et les miracles extraordinaires opérés par son moyen agissaient sur les âmes et le bruit s'en répandait, de sorte que «tous ceux qui demeuraient en Asie ouïrent la parole du Seigneur, tant Juifs que Grecs». L'Asie dont il est parlé ici, comme en d'autres endroits du Nouveau Testament, n'est nullement le grand continent connu sous ce nom, mais seulement une faible portion de ce que l'on nomme l'Asie mineure. Elle renfermait les sept villes mentionnées dans l'Apocalypse et où se trouvaient les assemblées auxquelles le Seigneur adresse ses messages. Ephèse était l'une d'elles et la principale ville d'Asie. Les autres en étaient peu éloignées et entretenaient avec elle des relations fréquentes. On conçoit donc que leurs habitants venant à Ephèse et ayant entendu parler de Paul et de ce qu'il enseignait, fussent venus l'écouter. Ils furent sans doute aussi témoins des miracles opérés par lui. D'ailleurs, les compagnons, d'oeuvre de Paul, comme Timothée et Eraste, n'étaient sans doute pas restés oisifs et avaient pu aussi évangéliser dans les villes voisines. Mais il ne semble pas que Paul y ait été lui-même, car il dit dans l'épître aux Colossiens: «Je veux que vous sachiez quel combat j'ai pour vous et pour ceux qui sont à Laodicée, et tous ceux qui n'ont pas vu mon visage en la chair» (Colossiens 2: 1). Quoi qu'il en soit, «tous en Asie avaient entendu la parole du Seigneur», tous n'avaient pas été convertis, mais tous, Juifs et païens, étaient responsables devant Dieu, pour ce qu'ils avaient entendu. Les résultats à Ephèse et en Asie furent d'ailleurs remarquables. Le paganisme, dans cette ville païenne entre toutes, consacrée à la grande déesse Diane, le paganisme là et dans l'Asie, fut ébranlé dans ses fondements. «Ce Paul», disait Démétrius, «usant de persuasion, a détourné une grande foule, non seulement à Ephèse, mais presque par toute l'Asie, disant que ceux-là ne sont pas des dieux, qui sont faits de main». Et c'est ainsi

que peu à peu, dans la suite, par tout le vaste empire romain, le paganisme dut céder devant le christianisme, bien que celui-ci n'eût pas conservé la pureté avec laquelle Paul le prêchait.

Toutes les fois que l'Esprit de Dieu agit par la Parole pour éclairer, convaincre et sauver des âmes, Satan et ses suppôts sont à l'oeuvre pour contrecarrer son action. Ce n'est pas d'abord par la violence, mais par la ruse, et la ruse la plus subtile est celle qui veut associer au nom de Jésus les oeuvres de l'ennemi. C'est ce qui eut lieu à Ephèse, comme précédemment à Philippiques, mais d'une autre manière. Il y avait alors à Ephèse des Juifs exorcistes qui prétendaient pouvoir chasser les démons du corps des possédés, en se servant de formules magiques. C'était évidemment se mettre en rapport d'une manière plus ou moins directe avec Satan. Le Seigneur Jésus répondant à ceux qui l'accusaient de chasser les démons par Bézéboul, leur dit: «Et vos fils, par qui les chassent-ils?» Ces exorcistes avaient vu Paul faire sortir les malins esprits des possédés en invoquant le nom du Seigneur Jésus. Ils s'imaginèrent, sans avoir la foi au Seigneur que possédait Paul et qui lui donnait cette puissance, d'invoquer le même nom, le nom de Celui que leurs compatriotes avaient crucifié. Ils voulurent se servir de ce nom béni comme d'une formule magique plus puissante que celles qu'ils employaient. Eussent-ils réussi, le nom du Seigneur était déshonoré, l'oeuvre était ruinée, Paul n'était qu'une sorte de magicien plus habile que d'autres; ce n'était plus par la Puissance de l'Esprit de Dieu qu'il prêchait. Ils associaient Christ à leur art diabolique. Le Seigneur ne pouvait le permettre. Ils échouent misérablement. Loin d'avoir puissance sur l'esprit malin, ils deviennent ses victimes. La foi seule fait triompher du diable et du monde. Invoquer le nom de Jésus, sans une vraie foi, c'est le profaner. Ainsi les vaines redites de ce nom béni, les chapelets, les rosaires, les litanies, ne délivrent pas du péché et de sa puissance, ni de celle du diable.

Ce fait devient un nouveau témoignage rendu à la vérité et au Seigneur. Le bruit s'en répandit et vint à la connaissance de tous ceux qui demeuraient à Ephèse, Juifs et Grecs. Tous furent saisis de crainte et le nom du Seigneur fut magnifié: le démon même Le reconnaissait et reconnaissait Paul comme son serviteur. Il en était ainsi aux jours du Seigneur sur la terre. Mais la crainte ne convertit pas. Les hommes peuvent redouter la puissance de Dieu sans pour cela se soumettre à Lui. La conscience doit être exercée devant Lui. La crainte, si elle ne conduit pas l'homme à se demander pourquoi il redoute la puissance divine, le fera plutôt s'éloigner et se cacher de Dieu comme fit Adam (voyez Apocalypse 6: 12-17). Chez ceux qui avaient cru, l'effet fut différent. Eux aussi, dans le temps de leur ignorance, s'étaient adonnés à des pratiques curieuses, c'est-à-dire aux arts magiques, prétendant, par des formules tirées de certains livres, et des cérémonies prescrites par ces livres, connaître l'avenir, révéler les choses cachées, agir sur les esprits et les corps de leurs semblables; choses, hélas! que dans la chrétienté actuelle, des magiciens exercent *encore* sous des formes et par des moyens différents. Tout cela, diseurs de bonne aventure, tireurs de cartes, spiritisme, est oeuvre du diable qui séduit ainsi les esprits des hommes et se joue d'eux. Les chrétiens d'Ephèse, éclairés par ce qui venait de se passer, repris dans leur conscience, comprennent que ce à quoi ils s'étaient adonnés, venait du diable. Ils avaient conservé jusqu'alors ces livres «*éphésiens*»,

comme on les appelait; mais ils ne veulent plus avoir affaire avec l'ennemi, lui être associés en quoi que ce soit de ces oeuvres de ténèbres, et résolument, confessant et déclarant ce qu'ils avaient fait, les péchés et peut-être les crimes dans lesquels ils avaient été conduits par ces livres, reconnaissant publiquement le mal commis, ils s'en séparent; ils anéantissent, pour autant qu'il était en eux, ce qui les avait tenus liés à Satan. Le sacrifice, humainement parlant, était grand, la perte était forte. Ces livres, outre qu'étant des manuscrits, ils avaient du prix, étaient estimés encore davantage à cause de leur contenu. Mais la parole du Seigneur montrait sa puissance dans leur coeur, et la Personne de Christ et ses trésors leur faisaient maintenant considérer ces choses comme du fumier et un néant. Remarquons que les croyants Ephésiens brûlent leurs livres. Ils ne les vendent pas, ce qui pourtant aurait été pour eux un riche profit, Mais ainsi ils auraient répandu le poison; ils seraient restés associés au mal. Ils le jugent complètement et le coupent dans sa racine. Ils montrent publiquement ce que valaient ces livres, et ce qu'il en fallait faire. Ils manifestent devant tous leur séparation du mal et leur dévouement à Christ. Puissions-nous vivre et agir dans le même esprit.

Le coeur naturel est toujours et partout le même; il veut, sans Dieu, mais certes avec le secours du diable qui l'illusionne, pénétrer les choses cachées, et sous d'autres formes aujourd'hui découvrir ce que les livres éphésiens prétendaient révéler. Nous ne supposons pas, chers lecteurs chrétiens, que vous ayez affaire au spiritisme, ni aux prétendus devins de nos jours. Le vrai chrétien sait à quoi s'en tenir à cet égard; il se rappelle les déclarations de la parole de Dieu, et le jugement qu'elle porte sur de telles gens et de telles pratiques. Il se tient loin de ces choses. Mais n'y a-t-il pas, dans notre temps, des livres qui, sans être dans la ligne de pensées de ceux brûlés à Ephèse, sont tout autant et peut-être plus dangereux pour l'âme? Des livres agissant sur l'imagination des pensées du coeur — mauvaise en tout temps, dit l'Eternel — remplissent l'esprit de vanités, le transportent dans un monde imaginaire, détournent ainsi les pensées de Christ et des choses d'en haut, et très souvent les transportent dans un monde où l'esprit et le coeur sont souillés, où les convoitises de la chair, qui font la guerre à l'âme, sont excitées? De qui procède toute cette littérature malsaine mise à la portée de tous et qui étale ses productions dans des livres, des revues, des journaux; ces écrits dont le style parfois charme et entraîne, mais où la description des passions est d'autant plus dangereuse, où le coeur s'attendrit sur des fictions, mais devient d'autant plus insensible aux réalités divines, reste froid devant l'amour de Christ, et rempli de ces pensées vaines et frivoles qui obscurcissent la pure atmosphère des pensées de l'Esprit — oui, de qui procèdent tous ces livres nés de la chair et qui satisfont la chair? Leur origine n'est-elle pas la même que celle d'où venaient les livres éphésiens, de Satan le grand corrupteur, l'ami du mensonge et l'ennemi des âmes, le séducteur? Avec quel soin les chrétiens ne doivent-ils pas les écarter de leurs maisons, pour eux-mêmes s'en abstenir, pour leurs enfants, les en garder. Comme ils doivent se souvenir qu'à cet égard aussi ils ne sont pas du monde, et que ce qui convient au monde, le distrait, le charme, occupe ses pensées étrangères à Dieu, ne saurait s'accorder avec la vie de Dieu, qui a pour objet Christ et les choses du ciel! N'est-ce pas relativement à ces lectures aussi et bien spécialement que s'appliquent les paroles de l'apôtre en 2 Corinthiens 6: «Ne touchez pas à ce qui est *impur*», et «*purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit*»?



Comment mêler les pensées profanes suggérées par telles ou telles lectures avec les prières et les actions de grâces? Comment veiller, être en garde contre les ruses de l'ennemi, quand nous lui livrons nos pensées et lui ouvrons les portes de notre âme? Comment ne pas attrister l'Esprit avec ces vanités dans notre esprit? Que le Seigneur nous donne de marcher dans cette sainte séparation de pensées, de coeur et de vie, cherchant, comme ressuscités avec Christ, les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu, et nous affectionnant à ces choses qui, goûtées par l'Esprit, nous désaffectionneront des choses de la terre. Oui, qu'il nous soit donné «d'être fortifiés en puissance par l'Esprit, quant à l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite, par la foi, dans nos coeurs, et que nous soyons fondés et enracinés dans l'amour», cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance et dont nous sommes les objets! Alors nous ne regarderons pas «aux vanités mensongères»; dans le refuge de l'amour de Christ, Satan ne pénètre pas.

C'est ainsi, dit notre récit à la fin, «que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force». Elle la montrait, dans ces temps du premier amour d'Ephèse et de l'Eglise, en convertissant les âmes, en déjouant les efforts de Satan, en se manifestant dans la vie de séparation des saints qui étaient en témoignage à Christ dans le monde. Elle n'a pas perdu sa force, elle est toujours puissante comme un marteau qui brise le roc, comme un feu qui consume, mais c'est nous qui manquons à la manier. Puisse-t-elle d'abord croître dans nos coeurs pour de là se répandre en témoignage autour de nous! Mais pour cela, il faut la lire, en faire notre nourriture. Cela ne vaut-il pas mieux infiniment que tant de lectures vaines? Le temps est court, nous n'avons que peu de jours pour glorifier Dieu ici-bas. Que cette Parole demeure en nous dans toute sa puissance, que notre vie intérieure en soit imprégnée, et qu'ainsi elle montre sa force dans notre conduite au milieu du monde, et, que le Seigneur soit glorifié comme il le fut à Ephèse.

## Ephèse — L'avertissement

ME 1904 page 109 - Ladrière A.

Actes des Apôtres 20: 17-36

Le chapitre 19 des Actes nous a montré le commencement de l'oeuvre du Seigneur à Ephèse par le ministère de Paul. Nous voyons ici l'assemblée formée de ceux qui avaient cru, constituée et régulièrement ordonnée. Elle a à sa tête des anciens établis et reconnus. L'apôtre les envoie chercher, et ils reconnaissent son autorité. Il parle de son ministère comme d'une chose terminée. Une phase de l'Assemblée est passée: celle des travaux apostoliques; une autre s'ouvre: celle de la responsabilité, du service des anciens, celle des dangers et des difficultés quand la vigilance et l'énergie spirituelles de l'apôtre ne sont plus là pour y parer.

Paul se rendait à Jérusalem où il allait rencontrer la prison et d'où, en ayant appelé à César, il devait être envoyé à Rome. C'était le terme de son activité itinérante; il ne devait pas revoir ses amis d'Ephèse, mais il tenait, en leur faisant ses adieux, à leur donner un dernier avertissement, en leur rappelant en même temps quel il avait été dans son ministère au milieu

d'eux. Or, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ses paroles n'étaient pas pour l'assemblée d'Ephèse seule, représentée par ses anciens, mais pour l'Assemblée universelle dans tous les temps, car il parle de «l'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils». Cela pouvait-il être uniquement l'assemblée d'Ephèse? Evidemment non. Etudions donc ces adieux du saint apôtre à l'Assemblée. Nous y verrons ce qu'il était: un vrai et dévoué serviteur de Christ pour l'Evangile, et pour l'Assemblée qui est son corps (Colossiens 1: 23-25), et nous apprendrons par son exemple quels sont les caractères qui doivent distinguer les ouvriers du Seigneur. En même temps, l'avertissement qu'il adresse aux anciens d'Ephèse portera notre attention sur les dangers qui menacent les assemblées tout spécialement dans «les temps fâcheux» où nous sommes arrivés, et nous verrons quelles ressources nous sont laissées pour y parer.

Considérons en premier lieu le ministère de Paul, de qui il le tenait, en quoi il consistait, et comment il l'exerçait. Sur ce dernier point, il pouvait eu appeler au témoignage de ceux qui l'avaient vu à l'oeuvre. «Vous savez», leur dit-il, «de quelle manière je me suis conduit envers vous tout le temps, depuis le premier jour». Heureux service que celui qui est accompli avec suite et persévérance, sans inconséquences dans les paroles et dans la vie, où la conduite répond aux choses prêchées! Il ne peut qu'être béni de Dieu et porter des fruits. Heureux le serviteur qui peut dire avec Paul: «Notre gloire est celle-ci, savoir le témoignage de notre conscience que avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde et plus encore envers vous» (2 Corinthiens 1: 12). Et encore: «Ne donnant aucun scandale en rien, afin que le service ne soit pas blâmé, mais en toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu» (2 Corinthiens 6: 3, 4).

Paul tenait son ministère du Seigneur: «Le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus», dit-il ici, et à Timothée, il écrit: «Je rends grâce au Christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le service» (1 Timothée 1: 12). Remarquons dans ces dernières paroles, d'abord que l'apôtre a été estimé fidèle, puis qu'il a été établi dans le service. Il avait été converti, et ensuite avait été appelé à l'apostolat. Renversé sur le chemin de Damas par l'apparition de la gloire de Jésus de Nazareth, dont il persécutait les membres sur la terre, il ne fut pas «désobéissant à la vision céleste», il ne regimba point contre les aiguillons. Lui, l'orgueilleux pharisien, le propre juste, l'ardent zélateur des traditions de ses pères, le blasphémateur de Christ et le persécuteur des saints, fut brisé par la révélation de la gloire de Jésus le Nazaréen, contre lequel il estimait qu'il fallait faire beaucoup. Il reconnut que le crucifié méprisé était le Fils de Dieu, et il fut convaincu du péché terrible qu'il avait commis: il se vit comme le premier des pécheurs, et durant trois jours dans l'humiliation et l'angoisse profonde où il était, il ne mangea ni ne but. Il pria; et le doux rayon de la grâce vint enfin, apporté par le message d'Ananias, briller dans son coeur. Il crut en Jésus mort et ressuscité et fut sauvé. Avec quelle puissance et quels accents de reconnaissance n'exprime-t-il pas son bonheur! «Moi, qui auparavant étais un blasphémateur, et un persécuteur, et un outrageux, miséricorde m'a été faite... la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et

l'amour qui est dans le Christ Jésus». Il proclame avec une conviction profonde le grand salut apporté dans le monde par Jésus Christ: «Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier». Et il se présente comme un exemple de cette grâce qui surabonde envers le plus grand des pécheurs, un exemple de la patience et de la miséricorde du Christ (1 Timothée 1: 13-16). Il est sauvé par la grâce, par la foi et, comme Ananias le lui dit par l'ordre du Seigneur, en lui imposant les mains, il est rempli du Saint Esprit (Actes des Apôtres 9: 17). Il a reçu une vie nouvelle, la vie de Christ; il est en Christ, et c'est une nouvelle création; il ne connaît plus personne selon la chair. Telle est la nouvelle existence dans laquelle Paul est entré. L'amour de Christ a saisi son coeur et l'étreint, ayant jugé ceci, «que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 14-17). Aussi s'écrie-t-il avec une sainte joie: «Moi, par la loi» — cette loi dont il avait porté le joug — «je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu». Dans quelle heureuse liberté il se trouve! Et il continue: «Je suis crucifié avec Christ; et *je ne vis plus, moi*, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 19, 20). Il connaît l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et il en jouit. Il est fondé et enraciné dans cet amour qui remplit son coeur et qui est devenu le mobile de toute sa vie. Pour Paul, la personne adorable de Christ est tout. Pour le Christ, pour l'excellence de sa connaissance, il a fait la perte de toutes les choses dont, selon la chair, il aurait pu se glorifier; il les estime comme des ordures, il ne désire, il ne veut que Christ, être avec Lui dans la gloire est le but unique qu'il poursuit, dût-il passer par les souffrances et la mort (Philippiens 3: 7, 8, 14). Et cet amour du Christ qui l'a cherché, qui l'a sauvé, qui l'a saisi, il sait que rien ne peut l'en séparer, et il s'écrie en triomphe: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour, du Christ?» Et parcourant toutes les choses par lesquelles la fidélité à Christ peut faire passer le croyant, il répond: «Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 35-37). Or ces choses étaient pour Paul, non des théories, mais des réalités. Il les expérimentait, il les goûtait, il les vivait, elles étaient sa vie — pour lui vivre, c'était Christ, et rien d'autre. Telle fût, réelle, complète, constante dans ses effets, la conversion de Paul qui à la fin de sa carrière disait: «Je sais *qui* j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là». La personne de Christ lui devient, dès le commencement de sa carrière chrétienne, si précieuse, qu'à peine converti, avant son appel direct au ministère, il prêche dans les synagogues que «lui, Jésus, est le Fils de Dieu». C'est alors qu'il est établi dans le service.

Avons-nous besoin de dire que pour un serviteur de Dieu une vraie conversion est la première chose, une chose essentielle? Comment appellera-t-il à la repentance et sera-t-il propre à porter dans les coeurs des pécheurs la conviction de leur état de péché, de leur culpabilité et du juste jugement, de Dieu, si lui-même n'a pas été saisi dans sa conscience, s'il n'a pas vu l'horreur du péché devant Dieu, s'il n'a pas été rempli d'épouvante à la vue du sort réservé aux pécheurs? «*Connaissant* donc combien le Seigneur doit être craint», dit l'apôtre, «nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11). Comment dirigera-t-il les regards d'une

âme angoissée sous le sentiment de ses péchés, vers Jésus le Sauveur, vers Celui qui a porté nos péchés, qui en a subi le jugement, dont le sang purifie de tout péché, si lui-même, n'a pas goûté la douceur du pardon, s'il ne peut dire avec Paul, «ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, *nous avons* la paix avec Dieu»? (Romains 5: 1). Comment parlera-t-il de l'amour de Christ, de son intercession victorieuse et de ses tendres sympathies pour les saints, si pour lui ce ne sont que des vérités saisies par l'intelligence, et non réalisées dans le coeur? Paul triomphait, lui qui contemplant à face découverte la gloire de Jésus et tout ce que nous avons en Lui, et s'écriait: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?... C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous! Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» (Romains 8: 31-35). Comment enfin celui qui voudrait être ministre de l'Évangile, sans avoir reçu l'Évangile dans son coeur, pourrait-il inviter sérieusement les âmes à renoncer au monde pour s'attacher uniquement à Christ, lui qui n'a pas Christ pour unique objet? Il faut pour être un serviteur de Dieu et de Christ et un vrai et fidèle administrateur des mystères de Dieu (1 Corinthiens 4: 1), avoir la conscience du salut pour soi-même, en posséder la joie et la paix, être entré en relation personnelle avec Christ.

Que dirons-nous donc de ce que nous voyons se passer dans la chrétienté? Des jeunes gens se préparent à entrer dans le ministère, comme l'on dit, de même qu'on entre dans toute autre carrière, par un choix personnel ou selon le vœu de leurs parents, sans qu'il y ait à la base une vraie conversion, ni cet appel de Dieu, dont nous parlerons. Les études théologiques que l'on impose de faire pour devenir ministre, produiront-elles ce changement nécessaire, la conversion, dont nous venons de parler? Produiront-elles dans le coeur l'amour de Christ et des âmes que possédait Paul et qui a pour résultat un dévouement entier? Hélas! on sait ce qui en est. Combien de ceux que l'on a pu croire convertis, font naufrage quant à la foi sous l'enseignement fatal des écoles! Combien qui y sont entrés rationalistes, en ressortent plus rationalistes encore!

Paul a été fidèle, et le Seigneur l'a établi dans le service. Il l'a été par le Maître qu'il connaissait, et auquel il s'est dévoué avec joie. Déjà quand le Seigneur lui envoya Ananias, il révéla à celui-ci ce que devait être cet homme, quel service il aurait à accomplir. «Va», dit Jésus à son disciple, «car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes des Apôtres 9: 15). D'après le récit de Paul, en Actes 22: 14 et 15, Ananias lui communique, le message de Jésus en ces termes: «Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance pour connaître sa volonté, et pour voir le Juste, et pour entendre une voix de sa bouche; car tu lui seras témoin auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues», savoir Jésus de Nazareth dans la gloire, Jésus, Fils de Dieu, et les chrétiens unis à Lui comme membres de son corps — substance de l'Évangile de Paul, choses auxquelles il rend témoignage. Dans le récit aussi que fait Paul de sa conversion devant le roi Agrippa, il rapporte comment le Seigneur lui fait connaître la mission à laquelle il l'appelle. «Je te suis apparu afin de te désigner pour serviteur et témoin et des choses que tu as vues, et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple et des

nations vers lesquelles je t'envoie pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu; pour qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en moi» (Actes des Apôtres 26: 16-18). Paul pouvait donc bien dire qu'il avait reçu son ministère directement du Seigneur Jésus, que le Seigneur l'y avait établi, ministère qu'il devait accomplir avec tant de zèle, d'amour et de joie, à travers toutes les tribulations possibles et jusqu'à la mort même, sachant de qui, dans ce service, il était le témoin.

Il rappelle cela aux Galates en danger d'être entraînés par des docteurs judaïsants qui, de même qu'à Corinthe, mettaient en doute son apostolat. Aux Corinthiens, il disait: «Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur? N'êtes-vous pas, vous, mon ouvrage dans le Seigneur?» (1 Corinthiens 9: 1). Et aux Galates, il écrit: «Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts»; et plus loin: «Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations» (Galates 1: 1, 15, 16). Ainsi les hommes ne l'avaient pas envoyé, l'homme ne l'avait pas enseigné et consacré pour ce service, il tenait tout de Jésus Christ et de Dieu le Père. Il n'avait pas été d'abord à Jérusalem auprès des douze, pour obtenir confirmation de sa mission. Il avait immédiatement prêché Jésus, Fils de Dieu, à Damas; et quand ensuite il vient à Jérusalem, les apôtres constatent avec joie sa conversion, mais ils ne lui communiquent rien, comme il le déclare aux Galates, en parlant d'une visite qu'il fait plus tard dans la même ville au sujet de faux frères qui troublaient l'assemblée d'Antioche.

Paul était un de ces dons du Seigneur monté en haut, dont il parle aux Ephésiens dans son épître: «Etant monté en haut, Christ a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes... Et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs» (Ephésiens 4: 8-11). Il était «apôtre appelé», c'est-à-dire tel par l'appel de Dieu; «mis à part pour l'évangile de Dieu» (Romains 1: 1). Il était donc évangéliste. Il avait été «établi prédicateur et apôtre et docteur des nations dans la foi et la vérité» (1 Timothée 2: 7; 2 Timothée 1: 11). Il était prophète pour recevoir et révéler les pensées de Dieu (1 Corinthiens 2: 12, 13), et quant à être pasteur, si le nom ne lui est pas donné, nous voyons par ses épîtres qu'il en accomplissait le service (voyez 1 Thessaloniens 2: 7-12). Et ce service de Paul, comme don du Seigneur, il l'accomplit dans la puissance et sous la direction de l'Esprit Saint: Ananias lui avait dit: «Jésus m'a envoyé afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 9: 17). Son ministère était celui de l'Esprit, de l'Esprit qui distribue comme il lui plaît les divers dons de grâce, de même que le Seigneur assigne les divers services (2 Corinthiens 3: 8; 1 Corinthiens 12: 4-6).

Tel était donc Paul comme serviteur, ministre de l'Evangile. Il avait été converti, dans toute l'étendue de ce mot, puis, ainsi qu'il le dit: «Je suis devenu serviteur (de l'Evangile) selon le don de la grâce de Dieu qui m'a été donné selon l'opération de sa puissance»; et encore: «De laquelle (l'assemblée) je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été

donnée» (Ephésiens 3: 7; Colossiens 1: 25). Il est ainsi un exemple de ce qu'est et doit être dans tous les temps un vrai serviteur, lors même qu'il ne serait pas excellemment doué comme Paul, et que sa mission serait renfermée dans un cercle restreint.

Le vrai serviteur du Seigneur, le vrai ministre de l'Évangile, qui, ainsi que nous l'avons vu, doit avant tout être réellement converti, est *un don* du Seigneur, et l'Esprit le qualifie selon le ministère qu'il a à exercer, soit d'évangéliste ou de pasteur et docteur, seuls dons subsistant actuellement, car le fondement étant posé, il n'y a plus, dans le sens absolu, d'apôtres et prophètes (Ephésiens 2: 20). De plus, le vrai serviteur est appelé au service par Dieu et le Seigneur lui-même, et «non par l'homme», et il va, envoyé par l'Esprit Saint, et «non de la part des hommes». Quelqu'un eût-il fait les études théologiques et autres les plus étendues, fût-il doué de la plus grande clarté d'exposition et de l'éloquence la plus entraînante, et même eût-il cru devoir embrasser la carrière du ministère par dévouement comme la plus belle et la plus désirable, dans un but philanthropique et même religieux, pour faire du bien, pour être moralement utile à ses semblables, s'il n'est pas un don de Christ, s'il n'est pas doué par l'Esprit Saint pour le service, si son appel n'est pas de Dieu, mais de son choix propre, eût-il été consacré par les hommes et envoyé et placé par eux, il n'est pas un serviteur du Seigneur comme Paul, et comme seulement on peut l'être.

Nous ne voulons pas dire que, parmi ceux qui, dans la chrétienté, portent le titre de ministres de l'Évangile, et qui ont cru, par ignorance des vrais principes de l'Écriture, devoir passer par une filière organisée par l'homme et être placés ici ou là, il n'y ait de vrais évangélistes, comme aussi de vrais pasteurs et docteurs. Dieu est souverain dans sa grâce et l'Esprit distribue comme il lui plaît, au milieu de la ruine de l'Église et de la confusion qui y règne. Mais nous avons à retenir les vrais principes de la parole de Dieu, et n'y point mêler les pensées, les arrangements et les raisonnements des hommes.

Paul avait reçu sa mission d'apôtre directement de Jésus qui, ressuscité d'entre les morts, lui était apparu; il l'avait reçue de Dieu le Père qui l'avait choisi dès le sein de sa mère, et qui l'avait appelé par sa grâce pour annoncer son Fils parmi les nations. Lorsque le moment est venu d'entrer dans cette mission qui lui est spécialement confiée, celle de docteur et prédicateur des nations, Barnabas, voyant l'œuvre de Dieu s'étendre à Antioche, va le chercher à Tarse pour aider dans le travail, et c'est là que le Saint Esprit le fait mettre à part avec Barnabas. Ce n'est pas l'assemblée d'Antioche, ni les prophètes et docteurs du nombre desquels il était, qui, voyant son beau don, décident de l'envoyer en mission, mais c'est Dieu le Père lui-même qui, par le Saint Esprit, s'adresse à eux pour qu'ils le mettent à part. Lui et Barnabas ne sont pas envoyés par l'Assemblée, mais par l'Esprit Saint qui ensuite les dirige, les conduit et donne puissance à leur parole. Et tel est aussi actuellement le caractère d'un vrai ministère. Le serviteur va où Dieu l'appelle et le conduit. Ce qui le détermine n'est pas l'appel d'une église à venir pour être son pasteur, ni la direction d'un comité, c'est l'appel de Dieu par l'Esprit Saint. Sans doute qu'il faut que l'oreille spirituelle du serviteur soit exercée pour entendre la voix de l'Esprit; une humble dépendance de Dieu est nécessaire pour cela, ainsi que la communion avec Lui; et il ne manque point à ceux qui s'attendent à Lui pour être

guidés soit dans leurs mouvements, soit dans leurs paroles. Dieu reste le même, opérant tout en tous. Quand Paul et Barnabas quittent Antioche pour aller où le Saint Esprit les envoie, l'assemblée leur impose les mains en signe d'identification avec eux dans leur oeuvre, et elle les recommande à la grâce de Dieu. Ce n'est pas une consécration; ils étaient déjà prophètes et docteurs donnés de Christ et consacrés par l'Esprit Saint: l'assemblée s'est associée à eux. Heureuses les assemblées qui, dans notre temps de faiblesse, s'associent par la prière aux serviteurs du Seigneur dans leur travail; elles ont une part précieuse de bénédictions; heureux les serviteurs qui s'en vont soutenus et encouragés par les prières et la communion des saints. Paul réclame plus d'une fois dans ses épîtres, ces prières des saints, et nous voyons quelles actions de grâces il rend à Dieu pour le bien qui se trouve dans les assemblées et quelles requêtes il adresse au Seigneur pour elles (lisez Actes des Apôtres 13: 1-4; 14: 26, 27; Romains 15: 30-32; Ephésiens 6: 19; Philippiens 1: 3-5, Colossiens 4: 3; 1 Thessaloniens 5: 25, etc.).

---

Examinons maintenant quels étaient les sujets que Paul traitait dans son ministère auprès des âmes. D'abord remarquons la manière dont Paul s'en acquittait. C'étaient les choses *profitables* qu'il présentait. Il n'en cachait aucune. Il ne diminuait, n'atténuait, ni n'altérait rien de la vérité quant à Dieu, son caractère, les exigences de sa justice et de sa sainteté; ni quant à l'étendue de son amour et de sa grâce. Paul prêchait tout ce qui se rapporte à Christ, sa divinité, sa filiation éternelle dans le sein du Père, son humanité sainte, sa vie comme Modèle parfait, son sacrifice expiatoire sur la croix, sa sacrificature céleste, son retour et son règne. Il ne venait pas avec les discours fleuris de l'éloquence humaine; il n'accommodait pas ses paroles au goût des auditeurs, mais à leurs besoins; il ne frelatait pas la parole de Dieu; il ne ménageait pas les amours-propres. S'il ne cachait pas aux âmes leur état de péché — chose profitable à savoir — il leur révélait aussi pleinement la grâce qui est en Christ — autre chose profitable. Il voulait atteindre le coeur et la conscience, et les choses profitables dussent-elles blesser, il les disait, mais il présentait aussi ce qui relève l'âme abattue. Il maniait ainsi l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Il savait reprendre, il savait consoler. Il disait: «O Galates insensés! qui vous a ensorcelés?... Vous êtes déçus de la grâce». Puis il les exhorte à se tenir fermes dans la liberté où Christ nous place. Aux Corinthiens, il reproche leur orgueil, leur vanterie, tandis qu'ils gardaient le péché au milieu d'eux: «Otez le méchant,» dit-il. «Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas; car quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu»; mais ensuite il les exhorte à être fermes, abondants dans l'oeuvre du Seigneur qui n'oublie pas le travail fait en son nom. Et ainsi Paul, embrassant dans son esprit toutes les choses profitables, savait les adapter à chacun selon l'état de son âme, et aux assemblées selon les besoins qui s'y manifestaient; car, disait-il, «il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées». «Qui est faible», ajoute-t-il, «que je ne sois faible aussi? Qui est scandalisé, que moi, aussi je ne brûle?» Puissent les serviteurs de Dieu aujourd'hui, marchant sur les traces de Paul, ne rien cacher des choses profitables, et puissent-ils savoir les appliquer avec discernement!

Paul était évangéliste. L'oeuvre de l'évangéliste est de réveiller les âmes et de les conduire à Christ pour le salut. Comme tel, Paul insistait auprès des Juifs et auprès des Grecs, sur «la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ».

N.B. Ce qui suit n'était qu'à l'état d'ébauche dans les papiers laissés par le cher frère qui a écrit ces lignes, mais quelles que soient les modifications qu'il eût cru devoir apporter à ces pages, elles forment un tout dont les lecteurs pourront tirer profit et édification.

Voyons maintenant quel était le but du ministère de Paul et ce qu'il annonçait. Son but était de rendre témoignage à *l'Evangile de la grâce de Dieu* (verset 24). Certes il était bien qualifié pour cela, lui, l'objet d'une si grande grâce de la part de Dieu.

L'Evangile est déterminé, dans ses épîtres, de différentes manières. Quant à sa source, c'est l'Evangile de Dieu (Romains 1: 1); quant à son grand objet, c'est Christ, le Fils de Dieu, Christ dans la gloire. S'agit-il de ceux auxquels il est adressé, c'est «l'Evangile de votre salut» (Ephésiens 1: 13). Ici, c'est l'Evangile de la grâce, auquel il rendait témoignage. Il témoignait que la grâce de Dieu, l'activité de son amour envers les hommes, était apparu à tous dans la personne de Christ, apportant le salut aux pécheurs ruinés et perdus. Il annonçait *tout le conseil de Dieu* (verset 27). Tout ce qui était dans Sa pensée éternelle touchant son Fils, le second homme, touchant son oeuvre, touchant le salut des pécheurs, touchant l'Eglise et touchant l'avenir éternel, Paul l'annonçait. Il ne cachait, ni n'atténuait aucune partie de la vérité, telle qu'il l'avait reçue; il n'y mêlait point ses propres pensées. L'Esprit de Dieu l'avait enseigné, et ce qu'il disait l'était en paroles enseignées de l'Esprit. Il prêchait aux Juifs et aux gentils, et son thème se composait de deux parties: la repentance et la foi (verset 21). La *repentance* envers Dieu était prêchée, sur l'ordre de Christ, d'abord aux Juifs, son peuple. Pour les Juifs, c'était se détourner de leurs observances et des oeuvres mortes, faire fléchir leur orgueil, pour se tourner vers un Dieu qu'ils avaient offensé, tout autant que les païens, qu'il exhortait à se tourner des idoles vers le Dieu vivant et vrai. La repentance, c'était se juger devant Dieu. A cela s'ajoutait la *foi* en notre Seigneur Jésus Christ. Un jugement porté sur soi, un regret, une horreur de soi, un changement de pensées, un amendement dans la vie, tout cela convient à la repentance, est légitime de la part d'un pécheur devant Dieu, mais cela ne sauve pas. C'est pourquoi, à ceux qui, comme le geôlier de Philippes, se repentaient, Paul insistait sur la foi en Jésus Christ: «Crois au Seigneur Jésus Christ et tu seras sauvé». Et en cela ne nous présente-t-il pas un modèle pour la prédication? Ce n'étaient pas des dissertations morales, bien que la morale y eût sa place. Amener les âmes devant le Dieu juste et saint, leur montrer l'horreur du péché, leur état de ruine, sans réserve, sans atténuation du mal, afin que ces âmes voient leur vrai état, le juste jugement qu'elles méritent et les amener à la repentance; puis, aux âmes chargées faire entendre le son de «la flûte», le son «doux et subtil» de la grâce, n'est-ce pas là l'oeuvre de l'évangéliste, Or Paul était un évangéliste. Il annonçait l'Evangile de la grâce qui reste toujours le même. Il pressait les âmes de se repentir, car la bonté de Dieu les conviait à la repentance, mais il les pressait de croire en Christ, en son sacrifice pour le pardon, la vie et la paix.



Mais Paul annonçait tout le conseil de Dieu. Il était aussi *le docteur*. En rendant témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu, en insistant sur la repentance et la foi, il prêchait le *royaume de Dieu* (verset 25) qui, moralement, selon ce qu'il dit, est «justice, paix et joie dans l'Esprit Saint». C'est ce royaume auquel Dieu nous appelle. Il est à venir, car on en hérite; c'est le royaume céleste. Rappelons qu'on n'y entre que par la nouvelle naissance, et qu'actuellement s'y trouvent toutes les bénédictions de l'Évangile. C'est «le royaume du Fils de son amour» (Colossiens 1: 13). Prêcher le royaume, c'est annoncer toutes les bénédictions actuelles de l'Évangile, avec la responsabilité de se soumettre à l'autorité de Celui à qui est ce royaume — Dieu — Christ qui est Dieu.

Mais, dans ce qu'enseignait Paul, se trouvait une partie importante du conseil de Dieu. C'était l'Assemblée, composée de Juifs et de gentils amenés par la foi et sur un même pied à l'unité selon les conseils éternels de Dieu. L'Assemblée est l'Assemblée de Christ, mais aussi l'Assemblée de Dieu; elle est d'une part la maison de Dieu, de l'autre le corps de Christ; l'Assemblée que Christ bâtit, Lui qui en est la pierre angulaire, mais acquise par Dieu qui en a payé le prix — le sang de son propre Fils; l'Assemblée qui, dans sa manifestation sur la terre, devait être un témoignage pour Dieu, comme Israël autrefois au milieu des nations; l'Assemblée, dont la construction et la garde, confiées à la responsabilité de l'homme, pouvaient faillir. L'épître adressée plus tard aux Ephésiens, déroule ses merveilleux privilèges; d'autres portions de la Parole disent sa responsabilité.

Tels étaient les enseignements de Paul. Un ministre de l'Évangile aujourd'hui, aura-t-il d'autres enseignements à porter à ses auditeurs? Sera-ce la philosophie, la science faussement ainsi nommée?

Mais une autre chose nous est présentée; c'est la manière dont Paul exerçait son ministère. S'il y a un ministère public, il y a aussi un ministère qui s'exerce auprès des âmes individuellement, dans les maisons (verset 20). Il n'est pas moins efficace que le premier. Là, on se trouve plus directement en contact avec les âmes, on peut mieux juger de leur état et de ce qu'il faut leur expliquer de la Parole; connaître leurs besoins, leurs difficultés, et y appliquer les enseignements, les consolations et les exhortations des Écritures. Tout ce qui était profitable aux âmes, Paul le présentait. Fallait-il enseigner, il le faisait; reprendre, il reprenait, comme nous le voyons dans les épîtres aux Corinthiens; consoler, soit au sujet d'affliction, ou de repentance, ou de pertes d'amis, etc., il le faisait, en *servant le Seigneur* (verset 19), qui avait autorité sur lui, et auquel il appartenait. Et ce service, il l'accomplissait avec un entier dévouement. C'était *en toute humilité*, s'effaçant pour ne laisser paraître que Christ; s'il devait parler de lui-même, c'était en insensé, et il ne le faisait, pour ainsi dire, qu'à son corps défendant. Il se disait moins que le moindre de tous les saints; il rappelait sa vie passée pour faire ressortir la grâce de Dieu envers lui; il ne se présentait pas avec ostentation; il se glorifiait dans son infirmité. «Et avec des larmes», ces larmes qu'il versait en voyant l'incrédulité des Juifs et la superstition des païens qui affligeaient son cœur. Les serviteurs de Dieu connaissent ces larmes (verset 31; Psaumes 119: 136; Jérémie 9: 1; 2 Corinthiens 2: 4; Philippiens 3: 18). Les «épreuves» ne lui manquaient pas. Les Juifs restaient ses ennemis

acharnés; Alexandre à Ephèse l'avait montré; Démétrius soulevait les masses contre lui. Il avait combattu contre les bêtes à Ephèse — les hommes méchants, les pires bêtes féroces. Il y avait eu là une porte ouverte, mais beaucoup d'adversaires; la fidélité en suscite toujours. Quel exemple Paul nous donne! Il savait, comme son divin Maître, ce qui l'attendait, mais il avait donné sa vie à Celui qui était mort pour lui. Que lui importait de vivre dans ce monde? Mourir pour lui était un gain. Mais s'il pouvait servir, achever son service (2 Timothée 4) pour Christ, il était satisfait, heureux, joyeux (verset 24). Il portait toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus fut manifestée dans son corps.

Et enfin son service, «le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus» (verset 24). Ce service, malgré les accusations de ses ennemis, avait été toujours complètement désintéressé. Il n'avait rien convoité; il avait tenu à honneur et pour la gloire du Seigneur et le bien des autres, de travailler pour sa subsistance et celle de ses compagnons, afin de n'être à charge à personne (2 Thessaloniens 3: 7-9; 1 Corinthiens 4: 12; 1 Thessaloniens 2: 9); caractère bien différent de celui de maintenant.

Ayant ainsi retracé le caractère, le service et l'activité de Paul, revenons au grand but pour lequel il avait convoqué auprès de lui les anciens d'Ephèse. Ce but était de les avertir. Remarquons que dans un sens le service de Paul, son ministère itinérant, était terminé. Il allait à Jérusalem, de là en captivité, et bien que le saint apôtre ne restât pas inactif, ce n'était plus le service actif parmi les nations. Peut-être avant sa mort eut-il encore quelque temps de liberté; là-dessus la Parole se tait. Ce discours est un discours d'adieu. Il ne doit plus les revoir; il disparaît de la scène, bien que, par son épître, il les enseigne encore. La phase apostolique est terminée, l'Assemblée a pris une forme déterminée, elle est constituée régulièrement. Des anciens sont établis et reconnus. L'apôtre les envoie chercher, et ils reconnaissent son autorité. Maintenant, lui étant loin, la responsabilité incombe aux anciens; ils ont leur service et auront à faire avec des difficultés et des dangers.

L'apôtre les adjure solennellement — il leur a annoncé sans réserve tout le conseil de Dieu. Ils sont pleinement instruits dans la vérité; il a aussi fidèlement prêché l'Evangile en toute occasion; il est donc net du sang de tous (verset 26). Aux simples individus il a annoncé le salut, c'est leur responsabilité de l'avoir reçu ou non; aux anciens incombe aussi la responsabilité, maintenant que Paul les quitte. «Prenez *donc* garde», leur dit-il. A quoi? 1° *A vous-mêmes*, quant à la vérité pour la retenir et l'enseigner, et quant à votre conduite. Celui qui a une charge dans l'assemblée, doit être fondé dans la doctrine, et il faut que sa conduite ne donne lieu à aucun reproche; 2° et *à tout le troupeau* sans exception. Ils étaient établis surveillants. Comme des bergers vigilants et fidèles, ils avaient à s'occuper des brebis pour les maintenir dans le droit chemin, les exhorter, les consoler (prendre garde à eux-mêmes était donc nécessaire). Comme tels, ils avaient à paître le troupeau, à le nourrir et l'abreuver avec des herbes saines et des eaux pures. La charge de surveillant (évêque) se confond dans la Parole avec celle d'ancien. Nous voyons qu'outre les dons: évangélistes, pasteurs et docteurs, il y avait dans les assemblées des charges. Les deux seules charges nommées dans la Parole

sont celles d'anciens ou surveillants et de serviteurs ou diacres. Parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent capables d'enseigner.

Revenons aux anciens d'Ephèse. Le Saint Esprit les avait établis *surveillants*, place de haute responsabilité, dont ils avaient à s'acquitter sous le regard de Dieu pour surveiller le troupeau, avoir l'oeil, sur chacune des brebis qui le composaient, pour soigner, consoler, avertir, reprendre. Quel exercice de foi, d'amour, de prudence, de tact, pour prémunir contre les dangers, pour entrer dans les besoins; dans les combats d'âme, dans les difficultés, pour enseigner aussi, pour se mettre à la brèche lors des attaques de l'ennemi. Si les anciens qui présidaient dûment pouvaient s'attendre à un double honneur à être soutenus — non qu'ils eussent à réclamer, car c'était la responsabilité des assemblées — ils avaient aussi, comme Paul, à travailler de leurs mains. Pierre leur trace leur devoir à cet égard, en disant: «Non par contrainte ou pour un gain honteux».

«Pour paître l'assemblée de Dieu» (verset 28). Pensons à ce qu'est l'Assemblée de Dieu. Autrefois Dieu avait une assemblée au désert (Actes des Apôtres 7: 38), mais c'était un peuple terrestre. Après la mort, la résurrection et l'ascension de Christ, Dieu se forma sur la terre, par la descente de l'Esprit Saint sur les croyants, une Assemblée dont le caractère comme l'origine sont divins et célestes. Elle lui appartient, elle est ici-bas sa maison, l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité. De même qu'autrefois l'assemblée au désert avait ses anciens, l'Assemblée de Dieu les a aussi maintenant. La maison de Dieu est un lieu où, sur la terre, le Dieu vivant fait sa demeure. Il l'avait eue dans un tabernacle, puis dans une maison de pierre, mais maintenant cette demeure est l'Assemblée, l'ensemble de ceux qui ont cru et sont établis sur le fondement inébranlable du Fils du Dieu vivant, qui sont eux-mêmes des pierres vivantes, ayant reçu la vie par l'Esprit. Cette demeure est sur la terre ici-bas et, sous cet aspect, les délogés n'en sont pas; Dieu a une maison ici-bas. Elle peut être en ruine, elle n'en est pas moins la maison. Etant l'Assemblée du Dieu vivant, elle est à part du monde, et elle est la colonne et l'appui de la vérité. Christ et sa Parole sont la vérité; l'Eglise maintient cette vérité et en est le seul témoin, la présentant aux hommes. A la fin de la demeure de l'Eglise sur la terre, ce que Dieu reconnaît comme témoin, c'est le faible troupeau de Philadelphie, puis ce qui est dans la position de responsabilité d'être témoin, Laodicée, est vomie de la bouche de Christ qui prend le caractère de l'Amen, du témoin fidèle et véritable. L'Eglise n'enseigne pas, elle n'a pas d'autorité, elle présente et maintient la vérité, et ce qui ne le fait pas, n'est pas l'Eglise.

Une assemblée locale est appelée assemblée de Dieu, comme représentant dans cette localité l'Assemblée universelle, ainsi: «L'assemblée de Dieu qui est à Corinthe» (1 Corinthiens 1: 2).

Les anciens avaient donc été établis pour prendre soin de l'Eglise de Dieu dans chaque localité. Quelle responsabilité, et combien ils avaient besoin de prendre garde! C'était la chose la plus précieuse aux yeux de Dieu sur la terre. Son prix nous est indiqué par ces paroles: «Laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils». Tel est le prix auquel Dieu a pu avoir cette Assemblée. Combien ne lui est-elle pas chère! Autrefois l'assemblée d'Israël avait été

rachetée d'Egypte; Dieu avait déployé sa puissance en leur faveur, mais qu'avait-il donné? C'est que tout est fondé sur Christ. Si Dieu a pu pardonner autrefois, c'est que Christ devait porter une fois les péchés. Le rachat d'Israël, c'était la délivrance par la puissance de Dieu. Pour l'Eglise, c'est aussi la délivrance, mais c'est la puissance de Dieu en amour, manifesté parle don de Jésus qui a offert une pleine satisfaction. Nous trouvons, dans un autre passage, Christ qui a aimé l'Eglise et qui s'est livré lui-même pour elle (Ephésiens 5: 25); mais ici, c'est Dieu qui l'a acquise en donnant, son propre Fils et en la purifiant par son sang. L'Eglise est chère à Christ qui s'est donné pour elle, mais précieuse à Dieu. Il l'a *acquise* pour Lui-même.

Quel motif à présenter aux anciens, pour qu'ils prissent garde à eux-mêmes et au troupeau; ce troupeau c'est l'Eglise. Leur charge vient de l'Esprit. Quel autre pourrait établir sur l'Eglise de Dieu sur cet héritage de Dieu? Sont-ce des hommes par leur choix ou par leurs votes? Rien de semblable dans l'Ecriture. Les anciens ont pu être établis par les apôtres (Actes des Apôtres 14: 23) oui par un de leurs délégués (Tite 1: 5), sous leur autorité apostolique qui était de Dieu et par l'Esprit Saint qui les dirigeait, mais où sont actuellement les apôtres? Il n'y a donc plus d'anciens? N'y a-t-il plus personne pour paître l'Eglise de Dieu? N'en avait-elle plus besoin, dans ces temps périlleux de la fin? Béni soit Dieu; il pourvoit aux besoins de son Eglise. Il n'a pas besoin d'apôtres; l'Esprit Saint établit des anciens. Il donne dans les assemblées de vrais surveillants, des saints qui ont à coeur le bien de l'Assemblée, le soin des âmes. Ils ne s'arrogent point le titre, l'autorité, mais, établis et conduits par l'Esprit, ils veillent sur les âmes comme devant rendre compte. Mais n'y a-t-il pas danger à ce qu'ils s'arrogent une place d'autorité, ou que quelqu'un ne se croie le droit de prendre cette place, semblable à Diotrèphe qui «aimait à être le premier parmi eux»? (3 Jean 9). Les directions de la Parole, qui nous indiquent les qualités nécessaires pour exercer les charges, sont là, et les assemblées au milieu desquelles Christ se trouve, reconnaîtront bientôt si celui qui aspire à la surveillance y est propre, de même qu'elles reconnaissent si tel homme est un don du Seigneur. Le tout est de demeurer dans la dépendance de Dieu. Il en est de même des *serviteurs*.

Voici maintenant ce qui montrait la nécessité de la vigilance chez les anciens. Deux dangers menaçaient l'Assemblée. L'expérience de Paul les discernait — il savait — mais il était prophète, et par l'Esprit il voyait distinctement ce danger; seulement sa présence et son autorité apostolique contenaient ces ennemis. Mais il ne devait pas être toujours là. «Je sais ceci qu'après mon départ», dit-il. Le premier danger venait du dehors; il était grand. C'étaient «des loups redoutables», des hommes pénétrant au milieu des chrétiens et les pervertissant par des enseignements subversifs. C'était la philosophie dont parle l'apôtre, les gnostiques à l'imagination déréglée qui entraîneraient les âmes dans des sentiers de perdition. Le second danger venait du dedans. D'entre les anciens même, d'entre ceux qui devaient veiller et paître le troupeau, se lèveraient des hommes qui pervertiraient la pure doctrine chrétienne, et par sa séduction la rendraient propre à attirer des disciples. Ces gens y trouveraient leur profit, et leur orgueil sa satisfaction. D'une manière ou d'une autre, c'était la corruption du christianisme. Et que voyons-nous de nos jours? Les conducteurs n'ont pas veillé. D'entre eux-mêmes ont surgi des hérésies qui attaquent la personne de Christ, son oeuvre et ses résultats.

— L'apôtre Pierre signale de même les faux docteurs qui devaient introduire des sectes de perdition et qui seraient suivis par plusieurs; il signale les moqueurs qui attaqueraient la parole de Dieu. Jude aussi parle d'hommes pervers et impies qui changent la grâce de Dieu en dissolution; les uns et les autres renient le seul Maître et Seigneur Jésus Christ. Jean exhorte les saints à éprouver les esprits, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde. C'étaient des enseignements qui attaquaient la personne de Christ, qui parlaient selon les principes du monde et que le monde écoutait. C'étaient des antichrist qui, en niant le Fils, n'avaient pas non plus le Père. Ils voulaient «mener en avant», au lieu de demeurer dans ce qui est dès le commencement (2 Jean 9), parlant de développement, de progrès. Le Seigneur, dans l'Apocalypse, signale aussi ces faux docteurs, semblables à Balaam, à Jézabel, la femme qui enseigne, et ces prétentions laodicéennes. En louant Philadelphie, il indique clairement qu'il y en avait qui reniaient son nom, qui ne gardaient pas sa Parole.

Paul donc recommande les anciens «à Dieu et à la parole de sa grâce». Dieu «a la puissance d'édifier» et de donner l'héritage qui appartient à tous les sanctifiés — aux mis à part pour Dieu (verset 32). Comme autrefois les lévites avaient pour héritage l'Eternel, actuellement Dieu est puissant pour les édifier, les fonder, les rendre capables d'accomplir leur service, et ce service, c'est par la Parole qui annonce la grâce, qu'ils pourront l'accomplir. «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus», dit l'apôtre à Timothée (2 Timothée 2: 1). Dieu et sa parole, voilà la ressource suprême. Elle suffit et suffira toujours. D'autorité dans l'Eglise, il n'en est pas question; d'autorité de l'Eglise non plus. Ce qui fait autorité, c'est Dieu et sa parole, et c'est ce qui demeure, ce qui est de tout temps, par conséquent pour nous aussi. Remarquons que Pierre et Jean renvoient aussi à l'autorité de la Parole.

Les sanctifiés sont les chrétiens, mis à part dans le Christ Jésus, selon ce que dit Paul (1 Corinthiens 1: 2). A eux et aux anciens appartient l'héritage.

L'apôtre termine (versets 33-35) en se plaçant comme modèle devant les anciens. (conf. Philippiens 3: 17). Il leur a été et leur est en exemple. «Surveillant», dit aussi Pierre aux anciens, «non pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau» (1 Pierre 5: 2, 3). Ce qui doit les caractériser, c'est le dévouement pour les autres, c'est de les secourir en se donnant. Ils doivent user de miséricorde envers le faible et se donner comme Jésus.

Au moment de quitter la scène de son activité, l'apôtre laissait à l'Eglise, en lui le caractère d'un vrai serviteur, les choses qu'un vrai serviteur enseigne, son service dans l'Eglise, l'avertissement contre les dangers du dedans et du dehors, les ressources immuables de la grâce. Or cela demeure. Que les anciens aient été fidèles ou non, il n'importe. L'Eglise était constituée, elle avait sa responsabilité, les anciens la représentaient. Conduite par les anciens elle a manqué, mais comme chose établie de Dieu elle ne peut périr, et le ministère, les enseignements, les ressources sont toujours là et demeureront jusqu'à la fin.

## Elie le Thisbite

---

ME 1902 page 70

Fereday W.W.

### Introduction

L'exercice du ministère prophétique en Israël était toujours la preuve de la déchéance du peuple. Tant que les grandes institutions nationales étaient maintenues en vigueur, et que l'économie mosaïque cheminait selon l'intention qui avait présidé à son origine, il n'était nullement besoin de quoi que ce soit d'extraordinaire, et c'est pourquoi on n'entendait point alors la voix d'un prophète; mais quand la chute arrivait: quand les lois et les institutions émanées de Dieu lui-même, cessaient d'être comprises et observées dans leur ancien esprit, dans leur puissance originelle, alors le besoin se faisait sentir de quelque chose de plus que ce qui existait, et ce quelque chose était communiqué par l'énergie de l'Esprit dans les prophètes. Dans tous les détails relatifs au culte et aux cérémonies lévites, il n'y avait pas un mot qui eût trait au moyen de former ou de conserver un ministère tel que celui d'Elie le Thisbite; l'élément charnel y était trop prédominant pour cela. Le message d'un prophète ne pouvait être proclamé que dans la puissance du Saint Esprit; en conséquence, aussi longtemps que les ordonnances lévites atteignaient leur but, l'Esprit n'avait pas besoin de susciter une autre énergie. Un ministère comme celui d'Elie n'était pas nécessaire aux jours de gloire et de grandeur de Salomon; alors tout était en ordre; la machine tout entière était en bon état, chaque rouage, chaque vis fonctionnait à sa place: le roi, sur le trône, portait le sceptre pour sauvegarder les intérêts civils d'Israël; le sacrificateur, dans le temple, s'acquittait exactement de ses fonctions religieuses; les lévites et les chantres étaient à leur poste: en un mot, tout marchait avec un ordre qui rendait superflue la voix d'un prophète. Mais bientôt la scène devint tout autre; le flux du mal s'éleva avec une force qui balaya les fondements mêmes du système politique et religieux d'Israël. Le royaume fut divisé; avec le temps, des hommes impies montèrent sur le trône de David; et surtout sur celui que l'apostat Jéroboam avait élevé, on vit des hommes qui sacrifièrent les intérêts du peuple de Dieu sur l'autel de leurs honteuses convoitises. Au lieu du trône, du haut duquel Salomon avait administré le jugement de Dieu, on vit, la méchanceté étant arrivée à son comble, on vit à la fin le méchant Achab, avec sa compagne Jézabel, occuper le trône de Samarie. Jéhovah ne pouvait pas supporter plus longtemps un tel état de choses; il ne pouvait pas laisser monter encore plus cette marée d'iniquité: c'est pourquoi il sort de son carquois une flèche polie pour en percer la conscience d'Israël, et pour contribuer à ramener son peuple à sa position d'heureuse dépendance de son Dieu. Cette flèche, c'était Elie le Thisbite, l'intrépide et incorruptible témoin de Dieu, qui se tint à la brèche dans un moment où chacun semblait s'être éloigné du champ de bataille, se sentant incapable de résister au torrent débordé.

Avant d'en venir à l'étude de la vie et du ministère de cet homme remarquable, il peut être à propos de faire une observation sur les deux faces du ministère prophétique. En considérant le service des prophètes, nous verrons que, non seulement chacun d'eux avait un ministère spécial qui lui était commis, mais aussi que, dans un seul et même prophète, un double objet devait être accompli: le Seigneur avait en vue d'agir sur les consciences pour les rendre sensibles au mal qui régnait, tout en dirigeant les yeux des fidèles sur la gloire future. Le prophète, par le Saint Esprit, présentait la lumière et la vérité de Dieu au coeur et à la conscience du peuple; il dévoilait pleinement et fidèlement les secrets replis du péché intérieur; il signalait ouvertement la déplorable chute d'Israël et son éloignement de Dieu; il renversait les fondements de ce faux système religieux que les fils d'Abraham élevaient autour d'eux. Mais l'office du prophète ne s'arrêtait pas là; il eût été bien triste de le voir limité à l'humiliante histoire de la chute d'Israël, et à la privation de son ancienne gloire. A cette grave et sérieuse déclaration: «Tu t'es perdu toi-même, ô Israël!» le prophète pouvait, par grâce, ajouter cette consolante assurance de la part de Dieu: «Mais EN MOI est ton secours»; cela nous offre le développement des deux éléments qui constituaient le ministère des prophètes, savoir: la chute totale d'Israël, et la grâce triomphante de Dieu; l'éloignement de la gloire, en tant que liée à l'obéissance d'Israël et basée sur cette obéissance, et le retour final, l'établissement permanent de cette gloire, en tant que liés à l'obéissance et à la mort du Fils de Dieu, et basés sur cette obéissance et cette mort. Nous pouvons bien dire que c'était là un ministère des plus élevés et des plus saints; c'était une commission glorieuse que d'être chargé de se tenir au milieu des décombres d'un système ruiné et brisé, et là de montrer du doigt le temps, l'heureux temps, où Dieu se manifesterait lui-même dans les immortels résultats de sa grâce salutaire, à la joie de ses rachetés dans le ciel et sur la terre. Et après tout, qu'est-ce que cela, sinon l'Évangile? En quoi le témoignage du prophète diffère-t-il de celui de l'évangéliste? En rien. Car l'évangéliste n'a-t-il pas, lui aussi, mission de rendre témoignage à la conscience de ses semblables, qu'ils se sont perdus eux-mêmes, tout en leur annonçant, en même temps, la valeur infinie de l'oeuvre parfaite de Jésus? Tel est le témoignage de l'évangéliste. D'une main, il montre la chute totale de l'homme, la ruine et le néant de toute prétention humaine; de l'autre, il indique la pleine manifestation des gloires divines dans le plan de la rédemption. Glorieux, béni, divin ministère! honorable commission! Puissent beaucoup de coeurs être enseignés à le considérer de cette manière!

## Premier message du prophète

C'était un temps bien aride et bien sombre pour la maison d'Israël, que le règne d'Achab, fils d'Omri; l'iniquité s'était élevée à une effrayante hauteur; les péchés de Jéroboam n'étaient rien en comparaison de l'affreuse liste des transgressions d'Achab: la méchante Jézabel, fille du roi incirconcis des Sidoniens, avait été choisie par lui pour être la compagne de son sort et de son trône; cette seule circonstance suffisait pour amener l'oppression des Israélites et l'entière subversion de leur ancien culte; le Saint Esprit résume tout cela en ces mots: «Achab fit plus que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour provoquer à colère l'Eternel, le Dieu d'Israël» (1 Rois 16: 33). C'est plus qu'il n'en faut pour le dépeindre. Toute la série des

rois depuis Jéroboam jusqu'à lui, avaient fait ce qui déplaît à l'Eternel, en suivant le train de Jéroboam et son péché, par lequel il avait fait pécher Israël: or faire pis qu'eux tous, cela indiquait un caractère aussi coupable et corrompu que possible. Eh bien! tel était Achab — tel était l'homme qui régnait sur l'ancien peuple de Dieu, lorsqu'Elie, le Thisbite, entra dans la carrière du témoignage prophétique.

C'est un spectacle singulièrement affligeant pour le coeur, que celui que présente le règne d'Achab. Toute lumière était éteinte; toute voix de témoignage était étouffée; le firmament moral, où de temps en temps, avaient resplendi tant de brillants luminaires, était maintenant tout couvert de sombres nuages; la mort semblait répandue sur toute la scène, le diable semblait avoir la haute main en tout et partout, lorsque, enfin, Dieu, dans sa miséricorde envers son malheureux peuple opprimé et égaré, fit surgir un éclatant et puissant témoin dans la personne de notre prophète. Or c'est précisément dans un pareil temps qu'un vrai témoin de Dieu est à même de produire l'effet le plus énergique, et d'exercer l'influence la plus étendue. C'est après une longue sécheresse que la pluie fait surtout éprouver ses propriétés rafraîchissantes. Le théâtre était, pour ainsi dire, tout préparé, pour qu'un homme fort et vaillant pût y faire son entrée et agir avec une énergie divine contre le torrent grossissant de l'iniquité.

Il est bon, pourtant, d'observer qu'Elie, de même que tous ses compagnons d'oeuvre, nous est présenté dans des circonstances de discipline secrète avant son apparition en public. C'est un trait qui se rencontre dans l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, sans en excepter Celui qui fut *le Serviteur* par excellence; tous ont été secrètement instruits de la part de Dieu, avant d'agir en public parmi les hommes: de plus, ceux qui ont été le plus profondément initiés dans l'intelligence et l'importance de ces enseignements intimes, sont aussi ceux dont le service et le témoignage publics ont eu le plus d'efficacité et de durée. Malheur à celui qui est arrivé à une position publique qui dépasse beaucoup la mesure des exercices secrets de son âme devant Dieu; il ne peut qu'y faillir. Si la superstructure dépasse trop les limites des fondements, l'édifice chancellera ou s'écroulera. Si un arbre pousse ses branches dans l'air à un degré par trop supérieur à la profondeur de ses racines, il sera incapable de résister à la violence de la tempête et sera tôt ou tard renversé; il en est de même de l'homme qui accomplit un ministère public: il faut que, préalablement, il ait été *seul avec Dieu*, que son esprit ait été exercé en particulier; que, dans sa propre expérience, il ait passé par les profondes eaux; sans cela, il ne sera qu'un théoricien et non pas un témoin: il faut que son oreille ait été ouverte pour entendre, avant que sa langue puisse être à même de parler le langage des bien instruits. Que sont devenus tous ceux qui, en apparence, et de temps en temps, ont resplendi un moment sur le sentier de l'Eglise de Dieu, comme de brillants luminaires et qui ont aussi soudainement disparu derrière la nuée? D'où venaient-ils et où sont-ils allés? et pourquoi ont-ils laissé si peu de traces? Hélas! c'est qu'ils n'étaient que des étincelles à lueurs humaines: il n'y avait en eux ni profondeur, ni puissance durable, ni réalité; aussi, s'ils ont brillé pour un temps, ils se sont promptement évanouis, ne produisant d'autre résultat que d'augmenter les ténèbres environnantes, ou au moins la conscience de ces



profondes ténèbres. Tout vrai ministre de Dieu doit pouvoir, en quelque mesure, dire avec l'apôtre: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction, afin que nous soyons capables de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu» (2 Corinthiens 1: 3, 4).

Le dix-septième chapitre du premier livre des Rois nous rapporte la première apparition d'Elie en public; mais l'Esprit, dans l'épître de Jacques, a bien voulu nous faire entrevoir un stage plus ancien de l'histoire du prophète; et cette révélation est pleine d'instruction pour nous, quelle que soit d'ailleurs notre sphère de service. L'historien sacré introduit notre prophète d'une façon qui peut paraître un peu brusque. Il nous le présente tout d'un coup, entrant hardiment sur la scène de ses travaux, avec ces sérieuses et solennelles paroles: «L'Eternel est vivant»; mais il ne nous dit rien ici des précédentes expériences du prophète; il ne nous apprend pas comment Elie en était venu à connaître ce que le Seigneur voulait qu'il annonçât de sa part: tout cela, quoique fort important, est ici complètement passé sous silence par le Saint Esprit, qui se borne à nous présenter cet homme de Dieu dans le saint exercice d'une puissance qu'il avait obtenue par une secrète communion avec Dieu. L'historien nous fait voir Elie agissant en public, sans nous rien apprendre de plus; mais l'apôtre nous découvre, dans l'intimité, Elie priant *Dieu*, avant d'entrer dans son service actif devant les *hommes*. «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois» (Jacques 5: 17).

Si le Saint Esprit ne nous avait pas révélé ce fait important, par la plume de Jacques, nous aurions été privés d'un des plus puissants motifs à la prière; mais l'Écriture est parfaite — divinement parfaite; il n'y manque rien de ce qui devrait s'y trouver, et il ne s'y trouve rien de ce qui devrait n'y pas être: c'est pourquoi Jacques nous dévoile les secrets moments de lutte et de prière d'Elie; il nous le fait entrevoir dans la retraite des montagnes de Galaad, où il avait sans doute gémi sur le lamentable état des choses en Israël, et où il s'était fortifié en esprit pour le rôle qu'il allait jouer. Eh bien! cette circonstance, dans la vie de notre prophète, nous offre un enseignement bien utile. Nous vivons dans un temps de grande pauvreté morale et de disette spirituelle — l'état de l'Eglise ne ressemble que trop à la plaine couverte d'ossements desséchés de la vision d'Ezéchiel; nous avons à nous défendre non pas seulement des misères qui ont signalé les siècles passés, mais encore de cette corruption, arrivée à maturité, d'une époque où les diverses souillures du monde gentil se trouvent unies à la profession chrétienne et couvertes de son manteau. Et si, du milieu de cette confusion, nous portons nos regards sur ceux dont la connaissance de la vérité et la haute profession qu'ils en font, donnent naturellement droit d'attendre une activité chrétienne plus saine et plus vigoureuse, nous trouvons, hélas! chez plusieurs — même dans la plupart des cas — que la connaissance n'est qu'une froide théorie sans influence sur la marche, et que la profession est toute superficielle, sans action sur les sentiments et les affections de l'homme intérieur. Parmi les personnes de cette classe, on verra aussi que la vérité de Dieu n'a pour elles que peu

d'intérêt et peu d'attrait, si tant est même qu'elle en ait; ces gens-là en savent assez pour qu'on ne puisse, en quelque sorte, leur présenter aucune vérité, dont ils n'aient déjà la connaissance; de là vient qu'ils prêtent une oreille tout à fait indifférente à l'exposition des doctrines chrétiennes: cette exposition ne leur offre plus le piquant de la nouveauté, aussi ils n'y font guère attention. Dans un tel état de choses, quelle est la ressource du fidèle? — La prière — la prière patiente, persévérante — une secrète communion avec Dieu — un profond et réel exercice de l'âme en sa présence, seule place où nous puissions parvenir à une vraie connaissance de nous-mêmes et des choses qui nous entourent; et non seulement cela, mais encore où nous puissions obtenir une force spirituelle suffisante pour agir pour Dieu parmi nos frères, ou vis-à-vis du monde au dehors. «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous»; il se trouvait au milieu d'une sombre apostasie, d'un éloignement général des coeurs de Dieu; il voyait les fidèles disparaître du milieu des enfants des hommes; le mal s'élevant, comme une haute marée, autour de lui, et la lumière de la vérité s'affaiblissant de plus en plus: l'autel de Baal avait remplacé l'autel de Jéhovah, et les cris des prêtres de cette abomination des Sidoniens avaient étouffé les chants sacrés des Lévites: en un mot, tout ce qu'il contemplait n'était à ses yeux qu'une masse énorme de décombres et de ruines; il le sentait, il pleurait sur ces ruines, il faisait plus: «*il pria avec instance*». Voilà quelle était la ressource — la ressource sûre et infaillible du prophète abattu: il cherchait un refuge en la présence de Dieu — là, il répandait son coeur et ses larmes, en pensant à l'horrible chute et aux malheurs de son bien-aimé peuple; il était sincèrement préoccupé de la triste condition de tout ce qui l'entourait: c'est là ce qui le faisait prier — et prier comme il devait le faire, non pas froidement et par forme ou de temps en temps, mais «avec instance» et persévérance. C'est là un bel exemple pour nous. Il n'y eut peut-être jamais un temps où de ferventes prières fussent plus nécessaires dans l'Eglise de Dieu, que le temps où nous vivons. Le diable semble exercer toute sa puissance malfaisante pour accabler les esprits et entraver l'activité du peuple de Dieu: auprès des uns, par le moyen de leurs emplois publics ou de leurs occupations; auprès des autres, par le moyen de leurs épreuves domestiques; auprès d'autres encore, par le moyen de leurs afflictions ou de leurs combats individuels: en un mot, «il y a beaucoup d'adversaires», et rien, si ce n'est la force puissante de Dieu, ne peut nous rendre capables de lutter avec eux et d'en triompher.

Mais Elie n'était pas appelé seulement à passer sans dommage pour lui individuellement, à travers le mal; il devait encore exercer une influence sur d'autres; il était appelé à agir pour Dieu dans un temps de dégénération; il devait faire des efforts pour ramener sa nation au Dieu de leurs pères: combien encore, sous ce rapport, n'avait-il donc pas besoin de chercher le Seigneur en particulier; de recueillir sa force morale en présence de Dieu, seule place où il pût non seulement échapper à lui-même, mais de plus devenir un instrument de bénédiction pour d'autres! Elie sentait tout cela; c'est pourquoi «il pria avec instance qu'il ne plût point!» C'est ainsi qu'il amène Dieu lui-même sur la scène, et il ne manque pas d'atteindre son but: «Il ne plut pas». Dieu ne refusera jamais d'agir, quand la foi s'adresse à Lui en se fondant sur sa propre gloire à Lui, et nous savons que c'était bien et uniquement sur ce fondement que le prophète s'adressait à Dieu. Quant à lui-même, il ne pouvait certes éprouver aucun plaisir à

voir le pays converti en un désert aride et stérile, ou ses frères consumés par la famine et toutes les horreurs qui l'accompagnent. Non; c'était uniquement pour faire retourner les coeurs des pères vers les enfants — pour ramener le peuple à son ancienne foi — pour extirper les principes d'erreur qui s'étaient emparés de tous les esprits; c'était pour de tels buts que notre prophète prie instamment qu'il ne pleuve pas, et Dieu entendit et exauça cette requête, parce qu'elle était produite par son Esprit dans l'âme de son bien-aimé serviteur. — Ah! nous pouvons bien dire qu'il est bon de *s'attendre à Dieu*; non seulement cette attente conduit à d'heureux résultats que manifeste la manière dont Dieu y répond; mais, indépendamment de cela, il y a beaucoup de douceur et de consolation dans cet exercice de l'âme en lui-même. Quel bonheur pour le croyant tenté et éprouvé de se trouver seul avec Dieu! Quelle bénédiction quand il peut laisser son coeur se répandre devant le Seigneur, et ses affections monter à Celui qui seul est capable de l'élever au-dessus de l'énergante influence des choses du temps, dans le calme et la lumière de sa présence bénie! Puissions-nous tous être trouvés nous attendant de plus en plus à Dieu — prenant même les difficultés de nos jours comme une occasion de nous approcher du trône de grâce; ainsi, non seulement nous exercerons une salutaire influence dans nos positions respectives, mais encore nos propres coeurs seront consolés et encouragés par cette recherche confiante de notre Père; car la promesse n'a jamais jusqu'ici manqué de s'accomplir: «Ceux qui s'attendent à l'Eternel renouvelleront leurs forces!» Précieuse promesse! Puissions-nous nous en nourrir toujours davantage!

C'est ainsi qu'Elie le Thisbite entra dans la carrière de son service; il sortit du sanctuaire de Dieu bien armé de puissance divine pour agir avec efficace sur ses semblables. Il y a beaucoup de force dans ces mots: «L'Eternel, le Dieu d'Israël, *devant qui je me tiens*, est vivant»; ils mettent devant nous, d'une façon toute particulière, le fondement sur lequel se reposait l'âme de cet éminent serviteur de Dieu, comme aussi le principe qui le soutenait dans son ministère. Il se tenait en la présence de L'ETERNEL, LE DIEU D'ISRAEL; de cette position, il pouvait parler avec puissance et autorité. Mais combien Achab était étranger à la connaissance de ces intimes expériences de l'âme d'Elie, avant que celui-ci sortit de sa retraite pour adresser un appel à la conscience de ce méchant roi! Il ne savait pas qu'Elie avait été longtemps sur ses genoux en secret, avant de se présenter ainsi en public. Il ignorait tout cela; mais Elie en avait la conscience: aussi put-il hardiment affronter le chef de tout le mal, parler au roi Achab lui-même, et lui annoncer les jugements d'un Dieu justement offensé. En cette occasion, notre prophète peut être envisagé comme un beau modèle pour tous ceux qui sont appelés à parler au nom du Seigneur. Ils devraient tous de même, en vertu de leur mission divine, se sentir élevés complètement au-dessus de l'influence de l'opinion des hommes. Combien souvent n'arrive-t-il pas que des hommes qui peuvent parler avec un certain degré de puissance et de liberté, en présence de certains auditeurs, sont, devant d'autres, gênés et peut-être tout à fait empêchés de parler! Assurément il n'en serait pas ainsi, s'ils étaient bien convaincus, non seulement qu'ils ont reçu d'en haut leur commission, mais encore que c'est en la présence *du Dieu vivant* qu'ils l'accomplissent. Le messenger du Seigneur ne serait jamais humainement affecté par ceux auxquels il annonce son message; il se tiendrait au-dessus d'eux, tout en prenant en même temps, l'humble place de serviteur. Son langage serait: «Il

m'importe fort peu que je sois jugé par vous, ou de jugement d'homme». C'était là, dans la perfection, le cas de notre précieux Maître. Combien peu il se laissait affecter par les pensées ou les jugements de ceux auxquels il s'adressait! Ils pouvaient contredire ses paroles, s'y opposer et les rejeter; mais jamais, pour un seul moment, cette opposition ne l'amena à perdre de vue le fait qu'il était envoyé de Dieu. Pendant toute sa carrière terrestre, il ne cessa d'être animé de la sainte et fortifiante assurance qu'il exprimait dans la synagogue de Nazareth: «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres» (Luc 4: 18). Voilà quel était le fondement de son ministère comme Fils de l'homme: il consistait «dans la puissance de l'Esprit»; aussi avait-il toujours la conscience d'être le ministre de Dieu, ce qui l'élevait tout à fait au-dessus de l'influence de ceux avec lesquels il avait affaire. «Ma doctrine n'est pas mienne, disait-il, mais de Celui qui m'a envoyé». C'est bien lui qui pouvait dire en toute vérité: «L'Eternel, le Dieu d'Israël, *devant qui je me tiens*». Il était sans cesse «le messenger de l'Eternel parlant au peuple par le message de l'Eternel» (Aggée 1: 13). Or, tous ceux qui occupent la place de serviteurs ou de messagers du Seigneur, ne devraient-ils pas chercher à connaître de plus en plus cette sainte élévation de l'esprit au-dessus des hommes et des circonstances? Ne devraient-ils pas aspirer à s'affranchir davantage de l'influence des pensées et des jugements humains? Nous n'avons nullement à nous inquiéter de ce que les hommes pensent à notre sujet. Soit qu'ils nous écoutent, soit qu'ils nous fuient — qu'ils acceptent notre message ou qu'ils le rejettent — que nous soyons estimés, ou traités avec mépris à cause de notre oeuvre, que notre but, notre but constant soit toujours de «nous rendre nous-mêmes recommandables comme serviteurs de Dieu».

Remarquez ensuite avec quelle puissance et quelle autorité notre prophète parle: «Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole». Le fait qu'il se tenait en la présence de l'Eternel, qu'il prononçait les paroles de l'Eternel, oui, et qu'il était ainsi entièrement identifié avec l'Eternel, lui donnait cette parfaite assurance, en sorte, qu'il pouvait dire: «sinon à ma parole». Tel était le privilège du messenger du Seigneur s'acquittant du message du Seigneur. Tels sont les merveilleux résultats de la prière secrète. «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois». Puisse cet exemple agir comme un puissant mobile sur tous ceux qui, dans ces jours de faiblesse générale, désirent travailler pour Dieu! Il faut nous tenir davantage en la présence de Dieu, dans un sentiment réel de nos besoins; si nous sentions nos misères beaucoup plus que nous ne le faisons, nous manifesterions davantage *l'esprit de prière*, et c'est l'esprit de prière qui nous manque — cet esprit qui met Dieu dans la place qui Lui convient: celle de *donateur*, et qui nous met aussi à notre propre place: celle de *gens qui reçoivent*. Mais combien souvent nous nous laissons aller à de pures et vaines formes de prières — par l'expression formaliste de mots qui n'ont point d'écho réel dans nos coeurs! Plusieurs aussi se font une espèce de dieu de la prière; plusieurs laissent leurs prières mêmes se placer entre leurs âmes et le Dieu de la prière. C'est un grand piège. Nous devrions toujours veiller à ce que nos prières soient l'effusion naturelle de l'Esprit au dedans de nous, et non pas une simple et superstitieuse pratique d'un acte que nous pensons devoir accomplir (\*).

(\*) Je voudrais ajouter quelques mots sur le sujet de la prière en commun parmi les chrétiens, exercice qui semble si déplorablement négligé par nous dans un temps où il serait si particulièrement nécessaire. On verra qu'en général la vie et l'énergie, le service et le témoignage collectifs, seront proportionnés à la mesure d'une recherche collective de Dieu. Là où il n'y a pas des assemblées publiques de prières, on peut être sûr de trouver bien des manquements quant au service et au témoignage; les intérêts de l'Eglise de Dieu ne sont pas réellement appréciés, et, partant, les choses de la terre occupent une place d'illégitime prééminence dans les esprits des chrétiens. Si nous *sentions* notre faiblesse collective, il y aurait une expression collective de cette faiblesse, et ensuite un renouvellement de notre force collective. Or on peut se convaincre, je crois, que tous les mouvements importants qui ont eu lieu parmi le peuple de Dieu ont été le résultat de prières cordiales en commun. Et nous pouvons bien dire qu'il est tout naturel qu'il en soit ainsi. En effet, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que Dieu répande sa grâce vivifiante sur ceux qui se contentent de leur état de tiédeur et de mort. L'Ecriture dit: «Ouvre ta bouche, et je la remplirai». Si nous ne voulons pas ouvrir nos bouches, comment pourraient-elles être remplies? Si nous sommes contents de ce que nous avons, comment pourrions-nous espérer de recevoir davantage? Que tout lecteur chrétien ait donc à cœur d'exciter ses frères autour de lui à chercher le Seigneur dans des prières en commun, et il peut être assuré que d'heureux résultats ne tarderont pas à se manifester.

## Le prophète dans la retraite

Notre prophète avait à peine rendu son témoignage qu'il fut de nouveau appelé, loin des regards du peuple, dans la retraite et la solitude. «Et la parole de l'Eternel vint à Elie, disant: Va-t'en d'ici, et tourne-toi vers l'orient, et *cache-toi* au torrent du Kérith, qui est vers le Jourdain». Il y a, dans ces paroles, des enseignements sérieux à recueillir. Elie venait de prendre une position fort éminente en présence d'Israël, et quoiqu'il ne l'eût fait qu'après avoir passé, dans la retraite, par de précieux exercices d'âme en la présence de Dieu, cependant ce Dieu fidèle, pour lequel Elie avait agi, jugea nécessaire de le retirer de nouveau loin de la foule, afin qu'il pût encore non seulement occuper une place élevée devant ses frères, mais aussi une place bien humble devant le Seigneur. Tout cela, je le répète, est rempli d'instruction pour nous. Il faut que nous soyons tenus et gardés dans l'humilité. Il faut que la chair soit brisée. Pour cela, il faut que nous mettions plus de temps à nous *laisser enseigner en secret*, que nous n'en mettons à *agir en public*. Elie s'était, pour un moment seulement, présenté en public comme témoin de l'Eternel, et cela encore après avoir été longtemps seul avec Dieu, et aussitôt après, il doit disparaître de la scène et se cacher de nouveau pendant trois ans et demi. Combien peu l'homme a de droits à la confiance! Comme il nous est difficile d'occuper impunément une place honorable! Comme nous sommes vite disposés à nous oublier nous-mêmes et à oublier Dieu! Nous verrons plus tard que le fidèle prophète lui-même avait grandement besoin d'être tenu dans la retraite. Le Seigneur connaissait son caractère et ses tendances, et il agit envers lui en conséquence. Ah! il est bien humiliant de penser combien peu il est possible de se confier en nous relativement au témoignage public que nous avons à rendre à Christ; nous sommes si remplis de nous-mêmes, si portés à nous imaginer follement que nous sommes quelque chose, et que Dieu veut faire de grandes choses par nous: de là vient que nous avons grand besoin, comme notre prophète, d'écouter la voix qui nous dit de «nous tenir cachés», de nous dérober aux regards du public, afin d'apprendre, dans le calme de la sainte présence de notre Père, à connaître notre propre néant. C'est ainsi qu'agit notre

divin Maître avec ses envoyés, quand ils revinrent à Lui pleins d'eux-mêmes et de leur service, en disant: «Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis». Quelle fut la réponse de Jésus? «*Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert*». Un chrétien spirituel comprendra aisément l'importance de ce qui précède. Il ne serait pas bon pour nous d'être constamment en présence des hommes; aucun être humain ne pourrait le supporter; le Fils de Dieu lui-même cherchait fréquemment la solitude, où il pût, loin du mouvement et du bruit de la ville, jouir d'un paisible isolement pour se livrer à la prière dans une intime communion avec son Père. «Jésus s'en alla à la montagne des Oliviers», où il passait quelquefois la nuit (Jean 8: 1; Luc 21: 37). «Et s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit, et s'en alla dans un lieu désert; et il pria là» (Marc 1: 35). Ce n'est pas, pourtant, qu'il eût besoin de se cacher, car sa vie tout entière sur la terre était une vie de complète abnégation. L'esprit de son ministère est exprimé dans ces paroles: «Ma doctrine n'est pas mienne, mais de Celui qui m'a envoyé» (Jean 7: 16). Ah! si tous les serviteurs du Seigneur étaient réellement animés du même esprit! Nous avons tous besoin de beaucoup de renoncement au moi. Le diable agit sur nos pauvres coeurs — nos pensées sont préoccupées de nous-mêmes — hélas! nous faisons souvent de notre misérable service et même de la vérité de Dieu, comme un piédestal pour servir d'appui à notre propre gloire. Il n'est donc pas étonnant que le Seigneur nous utilise rarement; comment pourrait-il employer des agents qui ne lui rapporteraient pas toute la gloire de ce qu'il leur serait donné de faire? Comment le Seigneur pouvait-il employer Israël à son service, quand Israël était toujours enclin à se glorifier lui-même? Oh! demandons à notre Dieu de nous rendre plus vraiment humbles — plus abaissés dans notre propre estime — plus disposés à être considérés comme «un chien mort, ou comme une puce», ou comme «les balayures du monde», ou comme rien du tout, pour l'amour de notre bon Maître.

Elie devait demeurer plusieurs jours dans sa retraite solitaire auprès du torrent du Kérith; mais il y était avec une précieuse promesse de l'Eternel, le Dieu d'Israël, relativement à la nourriture dont il avait besoin; il s'y rendit, en effet, accompagné de cette miséricordieuse assurance: «*J'ai commandé aux corbeaux de te nourrir là*». Le Seigneur voulait prendre soin de son bien-aimé serviteur, pendant qu'il serait caché à la vue du peuple, et subvenir à ses nécessités, fût-ce même par le moyen des corbeaux. Quelle étrange ressource! Quel continuel exercice de foi était impliqué dans cette position, d'être appelé à attendre les visites journalières d'oiseaux, poussés par leur instinct à dévorer la nourriture du prophète! Mais était-ce des corbeaux qu'Elie attendait le soutien de sa vie? Assurément non. Son âme se reposait sur ces précieuses paroles: «*J'ai commandé*». C'était Dieu qui était pour lui, et non pas les corbeaux. Il avait le Dieu d'Israël avec lui dans sa retraite, il vivait de foi. Quelle inappréciable bénédiction pour le coeur de s'attacher ainsi, avec une sincère simplicité, à la promesse de Dieu! Qu'on est heureux d'être élevé au-dessus de l'influence des circonstances, dans le sentiment de la présence et des soins de Dieu! Elie se cachait de l'homme, tandis que Dieu se manifestait à Elie. Il en est toujours de même. Sachons seulement mettre le *moi* de côté, et nous pouvons être assurés que Dieu se révélera en puissance à nos âmes. Si Elie avait continué d'occuper une position publique éminente, il aurait été laissé sans ressource. *Il devait se cacher*, car le courant des rafraîchissements divins ne coulait pour lui que dans la place de

la retraite et du renoncement. «J'ai commandé aux corbeaux de te nourrir *là*». Si le prophète eût été ailleurs que *là*, il n'aurait rien du tout obtenu de Dieu. Quel enseignement pour nous! Pourquoi nos âmes sont-elles si chétives et si stériles! Pourquoi nous abreuvons-nous si rarement au torrent des rafraîchissements préparé par le Seigneur? C'est que nous ne nous cachons pas assez nous-mêmes. Nous n'avons nullement le droit d'espérer que Dieu nous fortifie et nous restaure uniquement pour nous élever ici-bas. Il veut nous fortifier pour Lui-même. Si nous pouvions donc réaliser davantage que nous ne sommes «point à nous-mêmes», nous jouirions d'une plus grande puissance spirituelle.

Mais il y a quelque chose de plus dans la portée de ce petit mot «*là*». Elie devait être *là* et nulle part ailleurs, pour se trouver sous le bénéfice des ressources de Dieu; il en est précisément ainsi du croyant de nos jours; il faut qu'il connaisse où Dieu veut qu'il soit et qu'il y demeure. Nous n'avons pas le droit de choisir notre place, car le Seigneur «détermine les bornes de notre habitation»; il est heureux pour nous de le savoir et de nous soumettre à sa sage et miséricordieuse ordonnance. C'était au bord du torrent du Kérith, et *là* seulement, que les corbeaux avaient reçu l'ordre d'apporter du pain et de la chair au prophète; il pouvait désirer une autre résidence, mais s'il avait quitté le torrent pour aller se fixer ailleurs, il aurait dû pourvoir par lui-même à sa subsistance: combien n'était-il pas plus heureux de laisser Dieu y pourvoir à sa place! C'est ce qu'Elie sentait; aussi il n'hésita pas à se rendre près du Kérith, car l'Eternel avait «commandé aux corbeaux de le nourrir *là*». La provision divinement ordonnée ne peut être reçue que dans la place divinement déterminée. Ainsi Elie dut passer d'une solitude à une autre solitude. Il était venu des montagnes de Galaad, avec un message pour le roi d'Israël, de la part de l'Eternel, le Dieu d'Israël, et dès qu'il se fut acquitté de ce message, il fut conduit de nouveau, par la main de Dieu, dans un isolement absolu, pour que son esprit y fût exercé, et sa force renouvelée en la présence de Dieu. Et quel est le fidèle qui voudrait se passer de ces douces et saintes leçons enseignées dans le secret? Qui voudrait être exempt de cette discipline donnée par la main d'un Père? Qui ne désirerait pas souvent être emmené loin des yeux de l'homme, et placé au-dessus de l'influence des choses terrestres et naturelles, dans la pure lumière de la divine présence, où le *moi* et tout ce qui l'entoure sont considérés et appréciés selon la mesure du sanctuaire? En un mot, qui ne désirerait pas être seul avec Dieu — seul, non pas dans un sens purement sentimental de ce mot, mais seul en réalité, en pratique, en expérience: seul, comme Moïse sur la montagne de Dieu; seul, comme Aaron dans le saint des saints; seul, comme notre prophète au torrent du Kérith; seul, comme Jean dans l'île de Patmos; et surtout, seul, comme Jésus sur la montagne.

Il vaut la peine de rechercher ici ce que c'est que d'être seul avec Dieu. C'est voir le *moi* et le monde mis de côté — avoir notre esprit animé des pensées de Dieu, de ses excellences et de ses perfections — laisser toute sa bonté passer devant nous — le considérer comme Celui qui agit *pour* nous et *en* nous — nous sentir au-dessus de la chair et de ses raisonnements, du monde et de son train, de Satan et de ses accusations — et, par-dessus tout, sentir que nous avons été introduits dans cette sainte solitude, simplement et uniquement grâce au précieux sang de notre Seigneur Jésus Christ. Voilà quelques-uns des

résultats de la solitude avec Dieu. Mais, en vérité, ce sont des choses que l'on peut à peine expliquer à d'autres, car tout saint vraiment spirituel doit avoir conscience et sentiment du sujet, et il comprendra bien mieux ce qu'il signifie dans sa propre expérience. Nous pouvons, tout au moins, bien demander d'être de plus en plus initiés à la secrète présence de notre Père — d'en finir une bonne fois avec nos pénibles et misérables efforts pour maintenir *notre caractère* ou notre position ici-bas — et de connaître la joie, la liberté, la paix, la parfaite simplicité du sanctuaire, où Dieu, dans la variété de ses attributs et de ses perfections, se présente à nos âmes et nous remplit d'inexprimables bénédictions.

Occuper ma place au saint lieu,  
Connaître Dieu comme mon Dieu  
C'est une source intarissable  
De transports de joie ineffable.

Mais quoiqu'Elie fût ainsi dans une heureuse solitude près du torrent du Kérith, il n'était pas exempté des profonds exercices d'âme qui accompagnent une vie de foi. Les corbeaux, il est vrai, obéissant au commandement, lui faisaient chaque jour leurs visites, et le torrent du Kérith continuait, sans interruption, son cours tranquille, en sorte que le pain du prophète lui était donné, et que ses eaux ne lui manquaient pas; et ainsi, au moins pour ce qui le concernait personnellement, il pouvait oublier que la verge du jugement était étendue sur le pays. Mais la foi doit être mise à l'épreuve; il ne peut être permis à l'homme de foi de reposer sur sa lie, il faut qu'il soit vidé de vaisseau en vaisseau (\*); l'enfant de Dieu doit passer d'une classe à une autre dans l'école de Christ, et après avoir, par grâce, surmonté les difficultés de l'une, il est nécessairement appelé à lutter avec celles de l'autre. Il était donc indispensable que l'âme du prophète fût éprouvée, afin que l'on pût voir si c'était au torrent qu'il se confiait, ou à l'Eternel, le Dieu d'Israël; c'est pourquoi «il arriva, au bout de quelque temps, que *le torrent sécha*». L'infirmité de la chair nous expose au danger de voir notre foi s'appuyer sur les circonstances et en dépendre, en sorte que, lorsque ces circonstances sont favorables, nous croyons avoir une grande foi et *vice versa*.

(\*) Esaïe 33: 16; Jérémie 48: 11.

Mais la foi ne regarde jamais aux circonstances elle recarde directement à Dieu, elle a exclusivement affaire avec Lui et avec ses promesses. Il en était ainsi d'Elie; peu lui importait que le Kérith continuât à couler ou non; il pouvait dire avec un poète chrétien: «Si les ruisseaux des créatures sont desséchés, il me reste toujours une fontaine». Dieu était pour lui une fontaine, une source qui ne pouvait ni manquer ni tarir. Le torrent pouvait se dessécher sous l'influence de la sécheresse générale, mais aucune sécheresse ne pouvait atteindre Dieu; le prophète le savait — il savait que la parole de Jéhovah était aussi certaine, aussi assurée, soit comme sa part, soit comme fondement de ses espérances, dans le dessèchement du Kérith, qu'elle l'avait été pendant son séjour sur ses bords; et il en fut, en effet, ainsi, car «la parole de l'Eternel vint à lui, disant: Lève-toi, va-t'en à Sarepta, qui appartient à Sidon, et tu habiteras là; voici, *j'ai commandé* là à une femme veuve de te nourrir». La foi d'Elie doit toujours reposer sur la même base immuable: «*J'ai commandé*». Quelle bénédiction! Les circonstances



changent, les choses humaines défont, les torrents des créatures se dessèchent, mais Dieu et sa parole sont toujours les mêmes, hier, aujourd'hui et éternellement. Le prophète ne paraît pas avoir été le moins du monde troublé par ce nouvel ordre qu'il reçoit d'en haut. Non, car, comme Israël de jadis, il avait appris à fixer et à dresser sa tente conformément aux mouvements de la nuée de Jéhovah. Le camp d'autrefois était appelé à suivre attentivement les pas de ce chariot céleste qui marchait en avant vers le pays de la promesse, et qui, ici et là, faisait halte dans le désert, pour procurer au peuple des moments de repos; il en était précisément de même d'Elie: il restera dans son poste solitaire sur les bords du Kérith, ou bien il se mettra en chemin pour Sarepta de Sidon, sans jamais s'écarter de l'obéissance à «la parole du Seigneur». Il n'était pas permis aux anciens Israélites de se tracer à eux-mêmes leurs plans; Jéhovah ordonnait et arrangeait tout pour eux; — Il leur faisait savoir quand et où ils devaient marcher en avant, où et quand ils devaient s'arrêter, — de temps en temps il leur manifestait son bon plaisir souverain par les mouvements de la nuée au-dessus de leurs têtes. «Si la nuée prolongeait sa demeure pendant deux jours, ou un mois, ou beaucoup de jours sur le tabernacle, pour y demeurer, les fils d'Israël campaient et ne partaient pas; mais quand elle se levait, ils partaient. Au commandement de l'Eternel ils campaient, et au commandement de l'Eternel ils partaient» (Nombres 9: 22, 23). Telle était l'heureuse condition des rachetés de l'Eternel dans leur voyage d'Egypte en Canaan. Quant à leurs mouvements, ils ne pouvaient jamais suivre *leur propre voie*. Si un Israélite eût refusé de partir quand la nuée se levait, ou de s'arrêter quand elle s'arrêtait, *il eût été laissé à lui-même pour périr dans le désert*. Le rocher et la manne suivaient les enfants d'Israël tant qu'eux-mêmes suivaient Jéhovah; en d'autres termes, la nourriture et le rafraîchissement ne se trouvaient que dans le chemin de la simple obéissance.

Ici encore, il en était précisément de même d'Elie; il ne lui était pas permis d'avoir une volonté propre: il ne pouvait pas fixer le temps de son séjour près du Kérith, ni celui de son départ pour Sarepta; «la parole de l'Eternel» réglait tout pour lui, et en lui obéissant il trouvait la nourriture qui lui était nécessaire. Quelle leçon pour le chrétien! Le sentier de l'obéissance est le seul sentier du bonheur. Si nous savions mieux combattre et subjuguier le *moi*, notre état spirituel serait beaucoup plus vigoureux et plus sain. Rien ne contribue plus à la santé et à la vigueur de l'âme qu'une invariable obéissance; on gagne des forces par les efforts mêmes que l'on fait pour obéir. Cela est vrai pour tous, mais spécialement relativement à ceux qui sont dans la position de ministres du Seigneur. Il faut qu'ils marchent dans l'obéissance s'ils veulent être utilisés dans le ministère. Comment Elie aurait-il pu dire, comme il le fit plus tard, sur le mont Carmel: «Si l'Eternel est Dieu, *suivez-le*», dans le cas où sa propre marche eût été signalée par un esprit volontaire et rebelle? Cela eût été impossible. Un *ministre* est un serviteur; or le chemin d'un serviteur doit être le chemin de l'obéissance, autrement il cesse d'être un serviteur. Le mot *serviteur* est aussi inséparablement lié à *l'obéissance*, que le mot de *travailleur* au *travail*. «Un serviteur, comme on l'a dit, doit bouger quand la cloche sonne». Ah! puissions-nous aussi être plus attentifs et plus alertes au son de la cloche de notre Maître, et plus prompts à courir dans la direction où il nous appelle! «*Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute*». Que ce soit là notre langage. Soit que la parole du Seigneur nous ordonne de sortir

de notre retraite pour nous porter au milieu de nos frères, soit que de là elle nous appelle à retourner dans notre retraite, que notre langage soit toujours: «Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute». La parole du Seigneur, et l'oreille attentive d'un serviteur, c'est là tout ce dont nous avons besoin pour marcher en avant d'une manière sûre et heureuse.

Or ce sentier de l'obéissance n'est nullement un chemin facile; il implique le continuel renoncement au moi, et il ne peut être poursuivi qu'autant que l'oeil est tenu fixement sur Dieu, et la conscience sous l'action de sa vérité. Tout acte d'obéissance porte, il est vrai, avec lui une riche récompense; cependant la chair et le sang doivent être mis de côté, et ce n'est certes pas facile. Preuve en soit la marche de notre prophète. Il fut d'abord appelé à se rendre près du torrent du Kérith pour y être nourri par des corbeaux. Comment la chair et le sang pouvaient-ils comprendre une telle chose? Puis, quand le torrent vient à manquer, Elie doit partir de nouveau pour une ville éloignée de la contrée de Sidon, afin d'être nourri là par une veuve dénuée de tout, et qui paraissait à la veille de mourir de faim. Voici quel était le commandement: «Lève-toi, va-t'en à Sarepta, qui appartient à Sidon, et tu habiteras là; voici, j'ai commandé là à une femme veuve de t'y nourrir». En arrivant dans cet endroit, les apparences qui s'offrirent aux yeux du prophète n'étaient guère propres à confirmer les paroles du Seigneur. Au contraire, elles n'auraient pu que le remplir de doutes et de craintes, s'il eût regardé aux circonstances dans cette affaire. «Et il se leva et s'en alla à Sarepta; et il vint à l'entrée de la ville; et voici, il y avait là une femme veuve qui ramassait du bois; et il lui cria et dit: Prends-moi, je te prie, un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et elle s'en alla pour en prendre. Et il lui cria et dit: Prends-moi dans ta main, je te prie, un morceau de pain. Et elle dit: L'Eternel ton Dieu est vivant, que je n'ai pas un morceau de pain cuit, rien qu'une poignée de farine dans un pot, et un peu d'huile dans une cruche; et voici, je ramasse deux bûchettes, afin que j'entre, et que je prépare cela pour moi et pour mon fils; puis nous le mangerons et nous mourrons». Telle était la scène qui se présenta aux yeux du prophète quand il arriva à la destination que Dieu lui avait fixée. C'était tout ce qu'il y avait de plus triste et de plus décourageant pour la chair et le sang. Mais Elie ne prenait pas conseil de la chair et du sang; son courage était soutenu par l'infaillible parole de Jéhovah; sa confiance était basée sur la fidélité de Dieu, et il n'avait nullement besoin pour cela du concours des circonstances extérieures. L'horizon pouvait paraître sombre et menaçant à la vue de la chair, mais l'oeil de la foi pouvait percer les nuages et voir, au delà, le fondement ferme qui est posé pour la foi dans l'excellente parole de Jéhovah. Qu'elle est donc précieuse, la parole de Dieu! Nous pouvons bien dire avec le Psalmiste: «Tes témoignages me sont un héritage à toujours». Précieux héritage! Pure, incorruptible, immortelle vérité! Comme nous devrions bénir notre Dieu d'en avoir fait notre inaliénable partage — un partage qui, lorsque toutes les choses sublunaires se seront évanouies — lorsque le monde aura passé avec sa convoitise — lorsque toute chair aura été consumée comme du foin — sera pour le fidèle une réalité éternelle. «Grâces à Dieu pour son don inexprimable!»

Oui, voici les circonstances qui s'offrirent aux regards du prophète à son arrivée à Sarepta: Une veuve et son fils près de mourir de disette — deux bûchettes, un peu d'huile et une

poignée de farine! Et cependant la parole de Dieu était: «J'ai commandé là à une veuve de t'y nourrir!» Quelle épreuve profondément mystérieuse pour la foi! Néanmoins Elie ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu. Il savait que c'était le Dieu Très-Haut et Tout-Puissant, le possesseur des cieux et de la terre, qui devait pourvoir à ses besoins; aussi quand même il n'y aurait point eu du tout d'huile ni de farine, cela lui eût fort peu importé, car il regardait, au delà des circonstances, au Dieu qui dirige les circonstances — ce n'était pas la veuve qu'il voyait, mais c'était Dieu — il ne se confiait pas à la poignée de farine, mais au commandement divin; aussi son esprit était-il parfaitement calme et tranquille au milieu de circonstances qui auraient complètement accablé celui qui aurait marché par la vue; et sans l'ombre d'un doute, il pouvait dire: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Le pot de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour où l'Eternel donnera de la pluie sur la face de la terre». Nous avons là la réponse de la foi au langage de l'incrédulité. «Ainsi dit l'Eternel», voilà qui décide tout. Du moment que l'esprit saisit la promesse de Dieu, on en a fini avec les raisonnements de l'incrédulité. L'incrédulité place les circonstances entre l'âme et Dieu; la foi place Dieu entre l'âme et les circonstances. C'est là une bien essentielle différence. Puissions-nous marcher dans la puissance et l'énergie de la foi, à la louange de Celui que la foi honore toujours!

Mais dans cette scène intéressante, il est un autre point à signaler, savoir la manière dont la mort est toujours comme suspendue autour de celui qui ne marche pas par la foi. «Puis nous le mangerons et nous mourrons»; ainsi parle la veuve. La mort et l'incrédulité sont inséparablement liées ensemble. L'esprit ne peut être conduit dans le chemin de la vie que par l'énergie de la foi; si donc la foi n'est pas active, il n'y a ni vie, ni puissance, ni élévation. Tel était l'état de cette pauvre veuve; son espérance pour la vie reposait sur le pot de farine et sur la cruche d'huile; en dehors de cela, elle ne voyait aucune source de vie, aucun espoir de prolongation de jours. Son âme ne connaissait pas encore le vrai bonheur de la communion avec le Dieu vivant, auquel seul appartiennent les issues de la vie. Elle n'était pas encore en état de croire et d'espérer contre espérance. Hélas! quelle pauvre et fragile chose, qu'une espérance qui repose uniquement sur une cruche d'huile et un pot de farine! Qu'elle est misérable l'attente qui dépend uniquement de la créature! Et ne sommes-nous pas tous que trop enclins à nous appuyer sur quelque chose de tout aussi chétif et pitoyable aux yeux de Dieu qu'une poignée de farine? Sans aucun doute; et il doit toujours en être ainsi lorsque Dieu n'est pas compris, saisi, en quelque sorte, par l'âme. Pour la foi, il y a Dieu ou rien. Une poignée de farine, dans la main de Dieu et aux yeux de la foi, fournira des ressources aussi réelles que le troupeau qui paît sur mille collines. «Nous n'avons que cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais *qu'est-ce que cela pour tant de monde ?*» Voilà le langage du coeur humain; mais la foi ne dit jamais: Qu'est-ce que *cela* pour tant de monde? mais qu'est-ce qu'est *Dieu* pour tant de personnes? L'incrédulité dit: *Nous* ne pouvons pas; la foi dit: mais *Dieu* peut.

Ne serait-il pas à propos, avant de quitter cet important sujet, d'appliquer ces principes au pauvre pécheur dont la conscience est réveillée? Combien n'arrive-t-il pas souvent à celui

qui est dans cet état, de s'accrocher à quelque vaine ressource pour le pardon de ses péchés, plutôt que de s'en tenir fermement à l'oeuvre de Christ accomplie sur la croix, qui a pour toujours satisfait aux exigences de la justice divine, et qui devrait, par conséquent, suffire pour satisfaire à tout ce que peut demander une conscience chargée du sentiment de sa culpabilité. «Je n'ai personne qui, lorsque l'eau a été agitée, me jette dans le réservoir; et, pendant que moi je viens, un autre descend avant moi». Tel est le langage de celui qui n'avait pas encore appris à regarder, au-dessus de tous les secours humains, directement à Jésus. «*Je n'ai personne*», dit le pauvre pécheur, qui se sent coupable et qui ne croit pas; mais j'ai *Jésus*, dit le croyant, et il peut ajouter «Ainsi a dit le Seigneur: La purifiante efficacité du sang ne défaudra pas, sa valeur ne diminuera pas, jusqu'à ce que le Seigneur ait recueilli en sûreté et pour toujours tous ses rachetés dans sa propre maison céleste».

C'est pourquoi, si ces pages devaient tomber entre les mains de quelque pauvre pécheur hésitant, tremblant, craintif, je l'inviterais à prendre courage en méditant sur cette précieuse vérité, que Dieu, dans sa grâce infinie, a mis la croix de Jésus entre lui, pécheur, et ses péchés, pourvu seulement qu'il croie au témoignage divin. La grande différence entre un croyant et un incrédule consiste, au fond, en ceci: c'est que le premier a Christ entre lui et ses péchés, et que le dernier a ses péchés entre lui et Christ. Or, pour le croyant, Christ est l'objet qui absorbe tous les autres; il ne regarde plus à l'énormité de ses péchés, mais à la valeur du sang et de la personne de Christ; il sait que Dieu n'est plus pour lui sur son trône de jugement, mais sur le trône de grâce; si Dieu était sur le premier, ses pensées ne seraient occupées que de la question du péché; mais comme il siège maintenant sur le dernier, ses pensées, béni soit son Nom, sont uniquement occupées de la valeur du sang de son Fils. Oh! puissions-nous jouir d'une communion plus simple et plus habituelle avec les pensées du ciel, et faire plus complètement abstraction des choses et des pensées de la terre! Que le Seigneur veuille le donner à tous ses saints!

Le courant d'idées qui précède ne sera pas regardé comme une vaine digression: revenons-en maintenant à notre sujet.

[\(A suivre\)](#)

Nous avons déjà montré que l'homme de foi doit être vidé de vaisseau en vaisseau; chaque scène, chaque stage successif de la vie du croyant n'est pour lui que comme une entrée dans une classe nouvelle de l'école de Christ, où il a quelque leçon nouvelle et, naturellement, plus difficile à apprendre. Mais l'on peut demander si Elie avait affaire à des circonstances plus éprouvantes à Sarepta qu'au Kérith. Ne valait-il pas mieux pour lui d'être remis à des sympathies humaines, que d'avoir des corbeaux comme instruments de sa nourriture? En outre, n'était-il pas plus agréable de se trouver en famille avec des êtres humains, que de demeurer dans l'isolement du torrent du Kérith? Tout cela pouvait être, sans doute; cependant la solitude a ses douceurs, et la société a ses épreuves. Il y a des intérêts égoïstes

qui agissent parmi les hommes, et qui mettent obstacle à cette jouissance réelle et pure que leur société devrait procurer, et qu'elle procurera

171

un jour, alors que l'humanité sera rétablie dans l'état de perfection qu'elle recevra de Dieu.

Notre prophète n'entendit pas des mots tels que ceux-ci: «*moi et mon fils*», quand il fixa sa demeure près du torrent. Là, il n'y avait point d'intérêt égoïste mettant des entraves à son entretien et à ses jouissances. Mais dès l'instant qu'il passa de sa retraite dans la société de ses semblables, il dut sentir que le coeur humain n'aime pas à voir qui et quoi que ce soit faire concurrence aux objets qu'il affectionne; il vit se dérouler toute la signification des mots «*moi et mon fils*», manifestant les sources intimes de l'égoïsme, qui dirige l'humanité dans son état de chute. Mais l'on fera, sans doute, observer qu'il était bien naturel pour le coeur de la veuve de penser à elle et à son fils préférablement à tout autre; assurément c'était *naturel*: c'est ce que la nature fait toujours. Ecoutez ces paroles d'un véritable enfant de la nature: «Et je prendrais mon pain et mon eau, et ma viande que j'ai tuée pour mes tondeurs, et je les donnerais à des hommes dont je ne sais d'où ils sont?» (1 Samuel 25: 11). La nature cherchera toujours, premièrement, son propre intérêt, et ce n'est pas à la sphère de ce monde périssable qu'il est donné de remplir l'âme humaine au point de la faire déborder en faveur d'autrui. C'est dans la nature de Dieu seul d'agir ainsi. Il est totalement vain d'essayer de dilater le coeur de l'homme par un moyen quelconque, si ce n'est par la riche grâce de Dieu. C'est la seule chose qui parviendra à ouvrir la porte des affections de l'homme à tous les malheureux. La bienveillance humaine peut faire beaucoup, quand d'abondantes ressources éloignent la possibilité de privations personnelles, mais la grâce seule rendra un homme capable de fouler aux pieds son intérêt personnel pour répondre aux besoins des autres. «On te louera, si tu te fais du bien» (Psaumes 49: 18). C'est là le principe du monde, et rien ne peut nous le faire désapprendre si ce n'est la connaissance du fait, que Dieu nous a fait du bien, et, en outre, que c'est notre meilleur intérêt de le laisser continuer à nous en faire jusqu'à la fin. Or c'était la connaissance de ce principe divin qui mettait notre prophète en état de dire: «Fais-moi *premièrement* de cela un petit gâteau, et apporte-le-*moi*; et, *après*, tu en feras pour toi et pour ton fils». Dans ces paroles, Elie ne faisait que rappeler le droit de Dieu sur les ressources de la veuve, et, nous le savons, le résultat d'une fidèle et prompte réponse à ce droit de Dieu, sera toujours une riche moisson de bénédictions pour l'âme. Cela exigeait pourtant de la foi chez la veuve: son rôle était, à la fois, éprouvant et difficile, et demandait une énergie de foi en la promesse divine: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Le pot de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour où l'Eternel donnera de la pluie sur la face de la terre».

N'en est-il pas toujours de même de chaque fidèle? Certainement: nous devons agir avec foi. La promesse de Dieu doit toujours constituer le grand principe directeur dans l'âme du chrétien. Il n'y aurait pas eu lieu à l'exercice de la foi de la part de la veuve, si le pot avait été plein; mais quand il était épuisé, quand il était réduit à une dernière poignée de farine,

recevoir l'ordre de donner de cette poignée à un étranger *premièrement*, c'était là assurément une grande exigence; et il ne fallait rien moins que la foi pour rendre cette femme capable d'y répondre. Mais le Seigneur agit souvent avec son peuple, comme il le fit avec ses disciples quand il s'agissait de nourrir une multitude de gens: «Il disait cela pour les éprouver, car lui savait ce qu'il allait faire». Il nous montre parfois un acte à faire, impliquant une grande épreuve pour nous et, dès que nous nous mettons en devoir d'obéir, non seulement nous en découvrons le motif, mais encore nous recevons des forces pour continuer. De fait, tous les droits de Dieu à notre obéissance sont basés sur le principe contenu dans ce commandement adressé jadis aux enfants d'Israël: «Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent» (Exode 14: 15). Où devaient-ils aller? Au travers de la mer. Quel chemin! Cependant, avec ce commandement si difficile, nous voyons la grâce pourvoyant à la capacité de l'accomplir, dans la parole adressée à Moïse, immédiatement après (verset 16): «Et toi, lève ta verge, et étends ta main sur la mer, et fends-la; et que les fils d'Israël entrent au milieu de la mer à sec». La foi rend un homme capable, lorsqu'il est appelé, de sortir sans savoir où il va.

Mais cette intéressante scène entre Elie et la veuve de Sarepta nous donne d'autres leçons encore; il y a plus que ce simple principe de l'obéissance: nous y apprenons aussi que rien, si ce n'est la puissance supérieure de la grâce divine, ne peut élever l'esprit humain au-dessus de l'atmosphère glaciale de l'égoïsme dans laquelle l'homme tombé vit, se meut et a son être. Le rayonnement de la bonté de Dieu, resplendissant sur l'âme, dissipe ces brouillards dont le monde est enveloppé, et rend un homme capable de penser et d'agir d'après des principes plus élevés et plus nobles que ceux qui dirigent la masse qui se meut autour de lui. Cette pauvre veuve était sortie de sa maison, animée des seuls motifs de l'intérêt propre et de sa propre conservation, et elle n'avait d'autre perspective que la mort. En est-il différemment des multitudes qui nous entourent? En est-il tant soit peu mieux d'un homme irrégénéré quelconque sur la terre? Hélas! non. Le plus illustre, le plus intelligent, le plus savant, — en un mot, tout homme sur l'esprit duquel la lumière de la grâce divine n'a pas resplendi, se trouvera, au jugement de Dieu, semblable à cette pauvre veuve, animé, comme elle, de motifs d'intérêt propre et de propre conservation, et n'ayant point de plus brillante perspective que la mort. Cependant la vérité de Dieu change promptement l'aspect des choses. Dans le cas de la veuve, elle agit avec une grande puissance; cette vérité la renvoie chez elle pour s'y occuper d'un autre, s'intéresser à un autre, son âme étant remplie des réjouissantes pensées de la vie. Et il en sera toujours ainsi. Que l'âme soit mise seulement en communion avec la vérité et la grâce de Dieu, et elle est soudain retirée de ce présent siècle mauvais, et arrachée au funèbre courant qui entraîne avec lui des millions d'êtres humains. Elle est dirigée par des motifs célestes, et poussée en avant par un céleste but. La grâce apprend à un homme à vivre et à agir pour les autres. Plus notre âme goûtera la douceur de l'amour divin, plus notre désir de servir les autres deviendra sincère. Oh! puissions-nous tous sentir plus profondément et d'une manière plus permanente la puissance de l'amour de Christ, dans ces temps de si lamentable froideur et indifférence! Plût à Dieu que nous pussions tous vivre et agir en nous souvenant que nous ne sommes point à nous-mêmes, mais que nous avons été achetés à grand prix.

Cette vérité fut enseignée à la veuve de Sarepta. Non seulement le Seigneur fit valoir ses droits à la poignée de farine et à la cruche d'huile, mais encore il mit la main sur son fils, le plus tendre objet de ses affections. La mort visita sa maison dans laquelle le prophète de l'Eternel, la veuve et son fils, jouissaient ensemble des fruits précieux de la bonté divine. «Il arriva, après ces choses, que le fils de la femme, maîtresse de la maison, tomba malade; et sa maladie devint très forte, de sorte qu'il ne resta plus de souffle en lui», Or, nous le savons, ce fils, ainsi qu'elle-même, avait été un obstacle pour l'empêcher de reconnaître immédiatement les droits divins exposés par Elie; il y a par conséquent une instruction solennelle pour les saints dans la mort de cet enfant. Nous pouvons être assurés que si nous laissons un objet quelconque, parent ou enfant, mari ou femme, frère ou soeur, barrer pour nous le sentier de la simple obéissance et du dévouement à Christ, cet objet nous sera enlevé. Cette veuve avait donné à son fils une plus haute place dans ses pensées qu'au prophète de l'Eternel, et le fils lui est ôté afin qu'elle pût apprendre que ce n'était pas seulement «la poignée de farine» qui devait être à la disposition de l'Eternel, mais aussi le plus cher de ses biens terrestres. Il ne faut pas avoir une faible mesure de l'Esprit de Christ pour user de tout ce que nous possédons comme de simples administrateurs de ce qui est à Dieu. Nous sommes si portés à considérer toutes choses comme nous appartenant, au lieu de nous souvenir que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes appartient au Seigneur et devrait toujours être cédé à sa voix. Et ce n'est pas ici une simple question d'obéissance; il s'agit aussi de notre bien permanent et de notre bonheur. La veuve reconnut les droits de Dieu sur sa poignée de farine, et qu'en résultait-il? Elle et sa maison sont nourris pendant des années! Ensuite l'Eternel étend sa main sur son fils, et que s'ensuivit-il? Son fils est ressuscité des morts par la grande puissance de Dieu, qui lui enseignait ainsi que l'Eternel pouvait non seulement conserver la vie, mais encore la donner. La puissance de résurrection est appliquée aux circonstances de sa vie, et elle reçoit maintenant son fils, comme auparavant elle avait reçu ses provisions, directement de la main de l'Eternel, Dieu d'Israël. Que nous sommes heureux d'être dépendants d'une telle bonté! Que nous sommes heureux d'aller à notre pot de farine, ou à notre cruche d'huile, et de les trouver chaque jour remplis par la main libérale de notre Père! Que nous sommes heureux de tenir les objets les plus chers de nos affections dans les puissants liens de la résurrection! Tels sont les privilèges des plus faibles croyants en Jésus.

Mais avant de terminer ce sujet, je voudrais faire observer que l'effet produit sur cette veuve par la divine visitation, fut d'éveiller dans sa conscience un sérieux retour sur son péché. «Es-tu venu chez moi pour mettre en mémoire mon iniquité?» Quand le Seigneur s'approche de nous, on observera toujours une sensibilité ou délicatesse de conscience que nous devons rechercher sérieusement. On peut souvent suivre jour après jour la routine ordinaire de la vie, en jouissant même du pot et de la cruche qui se remplissent de nouveau, sans avoir la conscience fort exercée devant Dieu. Cet exercice n'a lieu que là où se trouve une marche intime avec Dieu ou quelque visitation spéciale de sa main. Si le Seigneur s'était borné à subvenir chaque jour aux besoins de la pauvre veuve, la question du «péché» ne se serait peut-être jamais élevée dans son esprit; mais lorsque la mort survient, la conscience commence d'agir, car la mort est la solde du péché. Il y a une double action dans toutes les

dispensations divines envers nous, savoir: une action de *vérité* et une action de *grâce*. La première nous découvre le mal, la seconde l'ôte; celle-là dévoile ce que l'homme est; celle-ci, ce que Dieu est; — celle-là manifeste et met en lumière les secrètes opérations du mal dans le coeur de l'homme; celle-ci expose, en retour, les riches et inépuisables sources de la grâce dans le coeur de Dieu. Toutes deux sont nécessaires, la *vérité* pour maintenir la gloire de Dieu, la *grâce* pour établir notre bénédiction; celle-là pour justifier le caractère divin et ses attributs, celle-ci pour le parfait repos du coeur et de la conscience du pécheur. Qu'il est heureux de savoir que «la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ».

Les dispensations divines envers la veuve de Sarepta n'auraient pas été complètes, si elles n'avaient pas produit en elle la confession contenue dans le dernier verset de notre chapitre: «Maintenant, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Eternel dans ta bouche est la *vérité*». Elle avait appris la *grâce* dans le merveilleux soulagement de ses besoins, elle apprit la *vérité* dans la mort de son fils. Et si nous étions plus spirituellement sensibles et clairvoyants, nous remarquerions constamment ces deux traits dans la manière d'agir de notre Père envers nous. Nous sommes des gens qui avons toujours besoin de recevoir sa grâce, et nous ne cessons d'avoir des exemples de sa vérité dans les dispensations de sa main, qui ont plus spécialement pour but de manifester le mal caché dans le coeur, afin que nous puissions le juger et le rejeter. Tant que notre pot et notre cruche sont pleins, la conscience est portée à sommeiller, mais quand Jéhovah frappe à la porte de nos coeurs par quelque châtiment, cela contribue aussitôt à nous réveiller et à nous faire entreprendre énergiquement l'acte si opportun du jugement de nous-mêmes. Or si nous ne pouvons trop fortement nous élever contre cette forme de propre examen, qui fréquemment engendre des doutes au sujet du fait de l'acceptation et du salut de l'âme, cependant nous devons nous souvenir que le *moi doit être jugé*, autrement nous serons brisés tout à fait. Il n'est nulle part dit au croyant de s'examiner lui-même, dans un sens aussi révoltant que celui-ci, savoir que cet examen pût aboutir à lui faire découvrir qu'il n'est pas dans la foi. Une telle idée est souvent basée sur une fausse interprétation de 2 Corinthiens 13: 5: «Examinez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi, etc.». Or la pensée qui occupait l'esprit de l'apôtre était précisément le contraire de ce que l'on cherche à déduire de ses paroles, comme on peut aisément le reconnaître en faisant attention au contexte. Il paraît que l'assemblée à Corinthe avait reçu dans son sein de faux apôtres, qui osaient mettre en question le ministère de Paul, et qui obligeaient ainsi ce dernier à entreprendre la défense de son apostolat; ce qu'il fait, d'abord, en rappelant, d'une manière générale, son service et son témoignage, et, en second lieu, en adressant un touchant appel aux saints de Corinthe. «Puisque», dit-il, «vous cherchez une preuve que Christ parle en moi... examinez-vous vous-mêmes». La preuve la plus forte et, pour eux du moins, la plus frappante de la divine autorité de cet apostolat était celle qui se déduisait du fait qu'ils étaient dans la foi. On ne peut donc nullement supposer qu'il eût voulu leur dire de s'examiner eux-mêmes, dans le but de démontrer sa céleste mission, si cet examen eût dû aboutir à la découverte qu'ils n'étaient pas du tout dans la foi; au contraire, c'est parce qu'il avait une assurance bien fondée qu'ils étaient «sanctifiés dans le Christ Jésus»



(1 Corinthiens 1: 2), qu'il pouvait avec confiance en appeler à eux, comme preuve que sa mission était d'en haut.

Il y a pourtant une bien grande différence entre ce qu'on appelle «l'examen de soi-même», et «le jugement de soi-même»; différence qui ne gît pas tant dans les choses considérées d'une manière abstraite, que dans les idées que nous y attachons. C'est un exercice des plus bénis que de juger notre nature — de juger avec droiture, avec sérieux et avec sévérité cette méchante nature que nous portons avec nous, et qui nous entrave et nous empêche toujours de courir dans la carrière qui nous est proposée. Que le Seigneur nous accorde à tous plus de force spirituelle pour exercer ce jugement sans interruption mais alors nous avons à veiller avec le plus grand soin à ce que notre examen de nous-mêmes ne ressemble en rien à la défiance de Dieu. C'est fondé sur la grâce et la fidélité de Dieu, que je me juge moi-même. *Si Dieu n'est pas Dieu, tout est perdu.*

Mais, dans cette visitation, il y avait aussi un avertissement pour Elie. Il s'était présenté à la veuve comme un homme de Dieu, et, par conséquent, il devait justifier le droit qu'il avait de prendre ce caractère. C'est ce que l'Eternel fit miséricordieusement pour lui par la résurrection de l'enfant. «*Maintenant, à cela je connais*», dit la mère, «que tu es un homme de Dieu». Ce fut la résurrection qui légittima son droit à la confiance de cette femme. Il faut qu'il y ait, dans la vie de l'homme de Dieu, la manifestation, en quelque mesure, de la puissance de résurrection, pour que son droit à porter ce nom puisse être pleinement établi. Cette puissance se montrera sous forme de victoire sur le *moi* dans toutes ses haïssables oeuvres. Le croyant est ressuscité avec Christ — il est fait participant de la nature divine, mais il est encore dans le monde, et porte avec lui un corps vil; et s'il ne se renonce pas lui-même, il s'apercevra bientôt que l'on doutera de la réalité de son caractère d'homme de Dieu. Cependant ce serait une chose bien misérable que de chercher uniquement à *se justifier soi-même*. Le prophète avait un but plus élevé, savoir, de démontrer la vérité de la parole du Seigneur prononcée par sa bouche. C'est là le vrai but de l'homme de Dieu. Son propre caractère et sa réputation sont des objets de peu d'importance pour lui, à moins qu'ils ne se trouvent en connexion avec la parole du Seigneur annoncée par lui. C'était uniquement dans le but de maintenir la divine origine de l'Évangile qu'il prêchait, que l'apôtre Paul s'occupait de la défense de son apostolat, dans ses épîtres aux Galates et aux Corinthiens. Peu lui importait ce qu'ils pensaient de Paul, mais ce qui lui importait beaucoup, c'était ce qu'ils pensaient de l'évangile de Paul. Aussi, c'est surtout par amour pour eux, qu'il désirait si fort leur prouver que la parole du Seigneur dans sa bouche, était la vérité.

Qu'il était donc important pour le prophète d'avoir un pareil témoignage rendu à l'origine divine de son ministère, avant qu'il figurât dans les scènes imposantes, où nous le voyons au chapitre 18! Il gagna ainsi beaucoup, tout au moins, par sa retraite à Sarepta. Son esprit fut affermi d'une manière bénie; Dieu mit son sceau sur le ministère de son serviteur; celui-ci se rendit recommandable à la conscience d'une personne avec laquelle il avait demeuré pendant un long temps, et il fut rendu capable de rentrer, bientôt après, dans sa carrière publique avec

l'heureuse assurance qu'il était un homme de Dieu, et que la parole de l'Eternel dans sa bouche était la vérité (\*).

(\*) Qu'on me permette d'ajouter ici un mot sur le sujet de la propre défense. Il est fort triste de voir un serviteur de Dieu obligé de se défendre; cela prouve qu'il doit y avoir du mal soit en lui-même, soit en ceux qui ont rendu cette défense nécessaire. Mais quand il doit en venir là, il est un important objet qu'il ne doit jamais perdre de vue: c'est la gloire de Christ, et la pureté de la vérité dont le dépôt lui est confié. Il arrive trop fréquemment que, lorsqu'une accusation est portée soit contre notre ministère, soit contre notre caractère, l'orgueil de nos coeurs se manifeste et nous excite à nous défendre. Or nous ne devrions jamais oublier que, en dehors de notre communion avec Christ et avec ses saints, nous ne sommes que de chétifs atomes de poussière, totalement indignes que l'on s'occupe de nous; loin de nous donc, bien loin de nos pensées, de jamais chercher à établir notre propre réputation. Nous avons été, jusqu'à, un certain point, constitués dépositaires de la réputation de Christ, et pourvu que nous la conservions sans tache, nous n'avons pas besoin de nous soucier de nous-mêmes.

Que le Seigneur nous accorde à tous la grâce de marcher habituellement dans la conscience de nos hauts privilèges et de nos saintes responsabilités, comme étant «la lettre de Christ, connue et lue de tous les hommes».

Nous sommes maintenant arrivés à la fin d'une période des plus importantes dans l'histoire d'Elie, embrassant un intervalle de trois ans et demi, durant laquelle il fut caché aux regards d'Israël. Jusqu'ici nous nous sommes livrés seulement à l'examen des principes de vérité, qui se trouvent, comme à la surface de l'histoire du prophète. Mais ne pouvons-nous pas retirer instruction de sa carrière considérée sous un point de vue typique? Je le crois. L'allusion que fait Jésus Christ lui-même à l'envoi du prophète auprès de la veuve d'entre les gentils, peut à bon droit nous amener à voir, en cette mission, un aperçu prophétique du rassemblement des gentils dans l'Eglise de Dieu. «En vérité, je vous dis, qu'il y avait plusieurs veuves en Israël, aux jours d'Elie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, de sorte qu'il y eut une grande famine par tout le pays; et Elie ne fut envoyé vers aucune d'elles, sinon à Sarepta de la Sidonie vers une femme veuve» (Luc 4: 25, 26). Le Seigneur Jésus s'était présenté à Israël comme Prophète de Dieu, mais il ne trouvait pas d'accueil; la fille de Sion refusait d'écouter la voix de son Seigneur. Aux «paroles de grâce qui sortaient de sa bouche», ou répondait par cette question charnelle: «Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph?» C'est pourquoi, en se voyant méprisé et rejeté par Israël, il trouve du soulagement pour son esprit dans la réjouissante pensée que, en dehors des frontières juives, il y avait des êtres sur lesquels la grâce divine, dont il était le canal, se répandrait dans toute sa richesse et sa pureté. La grâce de Dieu est telle que, si elle est entravée par l'orgueil, l'incrédulité, ou la dureté de coeur de quelques-uns, elle n'en coulera que d'autant plus abondamment sur d'autres, et ainsi «quoique Israël ne soit pas rassemblé, je serai glorifié aux yeux de l'Eternel, et mon Dieu sera ma force... Et il me dit: C'est peu de chose, que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les préservés d'Israël; je te donnerai aussi pour être *une lumière des nations*, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre» (Esaïe 49: 5, 6). La précieuse vérité de l'appel des gentils est abondamment enseignée dans l'Ancien Testament, soit par des types, soit par des déclarations positives, et il pourrait être fort utile de considérer à fond ce sujet; mais ici, mon but est plutôt de considérer la vie et le ministère de notre prophète, uniquement au point de vue pratique, avec l'espérance que le Seigneur daignera, dans sa grâce, approuver

ces simples réflexions, et les faire contribuer à la consolation et à l'édification de ses rachetés de toute dénomination.

## La maison d'Achab

Laissons maintenant notre prophète, pour un moment, et dirigeons notre attention sur le triste état de choses en Israël pendant le temps où il était caché avec Dieu. Terrible, en effet, doit être l'état de choses sur la terre, quand «les cieux sont fermés». L'aspect de ce monde doit être aride et stérile, quand le ciel retient ses pluies rafraîchissantes; c'était tout particulièrement le cas de Canaan, qui devait boire «l'eau de la pluie des cieux». Pour l'Egypte, le ciel fermé pouvait être regardé comme n'étant pas un bien grand mal, vu que l'Egypte n'avait jamais été accoutumée à attendre de là sa subsistance. Elle avait ses ressources en elle-même. «Mon fleuve est à moi» (Ezéchiel 29: 3), disait-elle en son langage indépendant. Mais il n'en était pas ainsi du pays de l'Eternel — de ce «pays de montagnes et de vallées». Si le ciel ne lui donnait pas ses pluies, tout était stérile et desséché. Les Israélites ne pouvaient pas dire: «Nos fleuves sont à nous». Non; ils étaient enseignés à regarder en haut; leurs yeux devaient être constamment sur le Seigneur, comme les yeux du Seigneur étaient toujours sur eux. Aussi, quand surgissait quelque chose qui interrompait les relations entre le ciel et la terre, le pays de Canaan devait nécessairement s'en ressentir d'une manière extrêmement pénible. Il en fut ainsi «aux jours d'Elie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, de sorte qu'il y eut une grande famine par tout le pays».

Israël dut éprouver dans ses affreuses conséquences son éloignement de la seule source de toute vraie bénédiction. La famine sévissait horriblement dans la Samarie, et Achab dit à Abdias: «Va dans le pays, à toutes les sources d'eaux et à tous les torrents; peut-être trouverons-nous de l'herbage, et nous conserverons la vie aux chevaux et aux mulets, et nous ne serons pas obligés de détruire de nos bêtes. Et ils se partagèrent le pays pour le parcourir. Achab s'en alla seul par un chemin, et Abdias alla seul par un autre chemin». Israël avait péché, Israël doit sentir la verge de la juste colère de Dieu. Quel humiliant tableau de l'ancien peuple de Dieu, que de voir son roi sortant pour chercher du foin! Quel contraste entre tout cela et la riche et glorieuse abondance des jours de Salomon! Mais Dieu avait été grandement déshonoré; sa vérité avait été rejetée. Jézabel avait propagé la funeste influence de ses principes, par le moyen de ses méchants prophètes; les autels de Baal avaient remplacé l'autel de Dieu; c'est pourquoi les cieux en haut étaient de fer, et la terre en bas était d'airain; l'aspect physique des choses n'était que l'expression du pauvre état moral d'Israël.

Or, dans les directions que donne Achab à son serviteur, il n'y a pas un mot de Dieu, ni du péché qui avait attiré le déplaisir et le jugement de Dieu sur le pays. «Va à toutes les sources d'eaux et à tous les torrents»; telles étaient les pensées d'Achab, ses pensées même les plus élevées; son cœur ne se tournait point, avec une sincère humiliation, vers Jéhovah; il ne criait point à Lui dans le temps de sa détresse. De là vient qu'il dit encore: «Peut-être trouverons-nous de l'herbage?» Dieu est banni de son cœur, qui n'est rempli que d'égoïsme et d'intérêt propre. Pourvu qu'il puisse trouver *de l'herbage*, il ne se soucie nullement de trouver Dieu. Il

eût pu se plaire à demeurer au milieu des prophètes idolâtres de Jézabel, si les horreurs de la famine ne l'avaient pas chassé dans les campagnes; alors, au lieu de sonder les causes de la famine, en se jugeant lui-même, au lieu de chercher le pardon et le relèvement auprès de Dieu, il sort dans un état d'impénitent égoïsme, pour chercher de l'herbe. Hélas! il s'était vendu pour faire le mal; il était devenu l'esclave de Jézabel; son palais était un repaire de tout oiseau impur; les prophètes de Baal entouraient son trône, et répandaient de là le levain de l'idolâtrie sur tout le pays. C'est une chose vraiment effrayante que de laisser nos coeurs s'éloigner de Dieu. Personne ne peut dire où cela aboutira. Achab était Israélite; mais il était enlacé par un faux système religieux, à la tête duquel était Jézabel sa femme; il avait fait naufrage quant à la foi et à une bonne conscience, et il était aveuglément entraîné à la plus abominable méchanceté. Il n'est personne de si méchant que l'homme qui se détourne des voies de Dieu. Il peut être sûr de tomber dans de plus profonds abîmes d'iniquité que même les victimes ordinaires du péché et de Satan. Le diable semble prendre un plaisir tout particulier à se servir d'un tel homme comme d'un instrument pour mettre en oeuvre ses perfides desseins contre la vérité de Dieu.

Lecteur, si jamais vous avez appris à apprécier les voies de vérité et de sainteté, si jamais vous avez pris plaisir en Dieu et dans ses voies, veillez: «Garde ton coeur plus que tout ce que l'on garde»; gardez-vous de l'influence d'une fausse religion; vous traversez une scène dans laquelle l'atmosphère même que vous respirez est pernicieuse et funeste à la vie spirituelle; l'ennemi — avec une sagacité infernale, une sagacité perfectionnée encore par une connaissance de près de six mille ans du coeur humain — a jeté de tous côtés ses pièges, ses filets sur vous, et rien, si ce n'est une communion habituelle avec votre Père céleste, ne pourra préserver votre âme. Souvenez-vous d'Achab, et priez continuellement pour être gardé de la tentation. Le passage suivant de l'Ecriture peut bien être cité, après ce que nous venons de dire, comme un avertissement sérieux et opportun: «Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le coeur se retire de l'Eternel. Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité» (Jérémie 17: 5, 6). Tel était le misérable Achab, — misérable, quoique portant le diadème et le sceptre; il ne s'inquiétait ni de Dieu ni de son peuple. Ses paroles et ses actes, dans les tristes circonstances dont nous parlons, ne montrent pas plus de sollicitude pour Israël que pour Dieu. Il n'y a pas un mot relativement au peuple commis à ses soins, et qui, après Dieu, aurait dû être le grand objet de son intérêt. Ses pensées sont si terrestres, qu'elles paraissent incapables de s'élever au-dessus des chevaux et des mulets. C'étaient là les objets de l'anxieuse sollicitude d'Achab au temps de l'horrible calamité d'Israël. Ah! quel contraste entre ce vil égoïsme, et les nobles sentiments de l'homme selon le coeur de Dieu, qui, lorsque le pays gémissait sous les coups de la verge de Jéhovah, pouvait dire: «N'est-ce pas moi qui ai commandé de dénombrer le peuple? *C'est moi qui ai péché et qui ai mal agi*; mais *ces brebis*, qu'ont-elles fait? Eternel, mon Dieu, je te prie, que ta main soit sur moi et sur la maison de mon père, mais qu'elle ne soit pas sur ton peuple pour le frapper» (1 Chroniques 21: 17). Ici nous avons le véritable esprit d'un roi. David, dans l'esprit de son divin Maître, voulait exposer sa propre personne aux coups, afin que les brebis pussent

échapper; il voulait se tenir entre elles et l'adversaire; il voulait changer le sceptre contre une houlette de berger; il ne pensait pas, lui, à ses «chevaux et à ses mulets»; il ne pensait pas davantage à lui-même ni à la maison de son père, mais au peuple de la pâture de Dieu, et aux brebis de sa main. Heureux — ineffablement heureux — sera le sort des tribus dispersées d'Israël, lorsqu'elles se trouveront de nouveau sous les tendres soins et sous la garde du vrai David.

Il pourrait être instructif et utile de suivre jusqu'au bout l'histoire d'Achab — de nous arrêter sur son indigne conduite envers le juste Naboth, sur l'influence séductrice qu'il exerça sur l'esprit du bon roi Josaphat, ainsi que sur d'autres circonstances de ce malheureux règne; mais cela nous écarterait trop de notre sujet. Nous nous bornerons donc à faire encore quelques observations sur le caractère d'un homme occupant une place importante dans la maison d'Achab, pour en revenir ensuite à Elie.

Abdias, maître d'hôtel d'Achab, craignait l'Eternel dans le secret de son coeur, mais se trouvait placé dans la plus pernicieuse atmosphère. La maison du méchant Achab, et de sa femme plus méchante encore, devait être une bien pénible école pour l'âme juste d'Abdias. En effet, il y trouvait des obstacles à son service et à son témoignage. Ce qu'il faisait pour le Seigneur, il le faisait en cachette; il craignait d'agir ouvertement et résolument; cependant il en avait fait assez pour montrer ce qu'il eût pu faire, s'il eût été planté dans un terrain meilleur et favorisé d'un air plus sain. «Il avait pris cent prophètes et les avait cachés par cinquante hommes dans une caverne, et les avait nourris de pain et d'eau». C'était là un précieux signe du dévouement de son coeur à l'Eternel — un triomphe béni du principe divin sur les circonstances les plus fâcheuses. Il en avait été de même de Jonathan dans la maison de Saül. Lui aussi était péniblement entravé dans son service envers Dieu et envers Israël. Il aurait dû se tenir dans une plus entière séparation du mal dans lequel son père vivait, se mouvant et existant: sa place à la table de Saül aurait dû être vacante de même que celle de David; il aurait dû comprendre que la place qui lui convenait était la caverne d'Adullam où, dans une sainte communion avec David rejeté et sa petite troupe méprisée, il aurait trouvé une sphère plus étendue et mieux appropriée pour y manifester son dévouement plein d'affection pour Dieu et son oint.

Les convenances humaines, cependant, auraient sans doute recommandé à Jonathan de demeurer dans la maison de Saül, et à Abdias de demeurer dans la maison d'Achab, comme étant «la position dans laquelle la Providence les avait placés»; mais les convenances ne sont pas la foi, et jamais elle ne sera utile à l'homme dans le chemin de son service, quel qu'il puisse être. La foi conduira toujours l'homme à rompre avec les froides règles des convenances, pour pouvoir s'exprimer d'une manière franche et claire. Jonathan se sentait, parfois, pressé de quitter la table de Saül afin de pouvoir embrasser David; mais il aurait dû la quitter tout à fait; il aurait dû s'associer entièrement au sort de David; il aurait dû, non pas se contenter de parler *en faveur* de son frère, mais s'identifier *avec* lui. C'est ce qu'il ne fit pas, c'est pourquoi il tomba sur les montagnes de Guilboa par la main des incirconcis. Ainsi, dans sa vie, il se vit tourmenté et entravé par les iniques principes de gouvernement que Saül avait établis pour embarrasser

et asservir les consciences des fidèles, et dans sa mort, il se vit mêlé sans gloire avec les objets du jugement. Il en était précisément ainsi d'Abdias. La vocation qu'il avait choisie le mettait en intime relation avec l'homme qui occupait le plus bas échelon de l'apostasie, pour laquelle les rois d'Israël avaient abandonné leur position originelle: en conséquence, il était obligé de se cacher pour obéir à Dieu et pour faire quelque chose en faveur de ses serviteurs; il avait peur d'Achab et de Jézabel; il n'avait ni la force ni le courage d'opposer un témoignage réel à toutes leurs abominations; il ne trouvait rien là qui fût propre à développer sa vie intérieure ou ses affections; son âme était desséchée par les funestes influences qui l'entouraient, et ainsi il ne pouvait avoir qu'une bien pauvre action sur son temps ou sur sa génération. Aussi, tandis qu'Elie affrontait hardiment Achab et servait ouvertement l'Eternel, Abdias servait ouvertement Achab, et ne servait l'Eternel qu'à la dérobée; tandis qu'Elie respirait la sainte atmosphère de la présence de Jéhovah, Abdias respirait l'atmosphère impure de la cour profane d'Achab; tandis qu'Elie recevait son pain quotidien de la main du Dieu d'Israël, Abdias parcourait le pays afin de chercher de l'herbage pour les chevaux et les mulets d'Achab. Quel frappant contraste!

Or n'y a-t-il pas, de nos jours aussi, plus d'un Abdias semblablement occupé? N'y a-t-il pas plus d'un homme craignant Dieu, participant à la misère et à la mort des enfants de ce monde, et travaillant, de concert avec eux, à détourner son imminente ruine? Hélas! il n'y en a que trop. Est-ce là une oeuvre convenable pour de tels hommes? Est-ce que «les mulets et les chevaux» d'un monde impie devraient occuper les pensées et l'activité d'un chrétien, à l'exclusion des intérêts de l'Eglise de Dieu? Ah! il ne devrait jamais en être ainsi. Le chrétien devrait avoir un plus noble but en vue; ses capacités devraient s'exercer dans une sphère plus élevée, plus céleste. Dieu, et non pas Achab, demande et mérite notre dévouement. Combien ne vaut-il pas mieux être occupé à nourrir les prophètes du Seigneur dans une caverne, que de l'être à favoriser l'accomplissement des plans des hommes de ce monde. C'est là une question d'une grande étendue, et il y en a peu parmi nous qui ne puissent en recevoir quelque instruction. Demandons-nous à nous-mêmes loyalement, comme en présence du Scrutateur des cœurs: Qu'est-ce qui nous occupe? Quel but nous proposons-nous? Semons-nous pour la chair ou pour l'Esprit? Travaillons-nous uniquement pour la terre? N'avons-nous point en vue d'objet plus élevé que le *moi* ou le monde? Ce sont là des questions pénétrantes quand on se les pose avec droiture. Le cœur et les affections de l'homme tendent toujours en bas — toujours vers la terre et les choses de la terre. Le palais d'Achab avait de bien plus puissants attraits pour notre nature déchue que les bords solitaires du Kérith, ou que la pauvre maison de la veuve affamée de Sarepta. Mais *pensons à la fin*. La fin est le seul vrai critère par lequel on puisse porter un jugement sur de tels sujets. «Jusqu'à ce que je fusse entré *dans les sanctuaires* de Dieu...: j'ai compris *leur fin*» (Psaumes 73: 17).

Elie connaissait (parce qu'il était dans le sanctuaire) qu'Achab se trouvait sur une pente glissante; que sa maison serait bientôt réduite en poussière; que toute sa pompe et sa gloire allaient se terminer dans la tombe solitaire, et que son âme immortelle allait être sommée de rendre compte. Voilà ce que le saint homme de Dieu comprenait parfaitement, aussi était-il

heureux de se trouver à part de tout cela. Sa ceinture de cuir, sa nourriture frugale, son isolement valaient infiniment mieux, il le sentait, que tous les plaisirs de la cour d'Achab. Tel était son jugement, et nous nous convaincrions plus tard qu'il jugeait sagement. «Le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Plût à Dieu que tous ceux qui aiment le nom de Jésus fussent plus décidés et plus énergiques dans leur témoignage pour Lui! Il s'approche rapidement le temps où nous donnerions le monde entier pour avoir été *plus sincères et plus fidèles* dans notre marche ici-bas. Nous sommes trop tièdes, trop portés à faire des compromis avec le monde et la chair, trop disposés à échanger la ceinture de cuir contre la robe dont Achab et Jézabel nous revêtiraient si volontiers. Veuille le Seigneur accorder à tous ses rachetés la grâce de rendre contre ce monde le témoignage que ses oeuvres sont mauvaises, et de se tenir à part de ses voies, de ses maximes, de ses principes; en un mot, de tout ce qui proprement lui appartient. «La nuit est fort avancée, et le jour s'est approché; rejetons donc les oeuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière». Que, comme ressuscités avec Christ, nos affections soient aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre; notre bourgeoisie étant dans les cieux, attendons constamment et réellement, de là, «le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses».

## Le prophète sur le mont Carmel

Dans le verset qui ouvre le chapitre 18, un nouvel ordre est donné à notre prophète: «Et il arriva, après bien des jours, que la parole de l'Eternel vint à Elie, la troisième année, disant: Va, montre-toi à Achab, et je donnerai de la pluie sur la face de la terre». Elie est sommé de sortir de sa retraite de Sarepta, pour reparaître en public et se montrer de nouveau devant le roi Achab. Pour quelqu'un qui occupe la position et manifeste l'esprit d'un vrai serviteur, peu lui importe l'appel qu'il reçoit. Que ce soit: «*va, cache-toi*», ou: «*va, montre-toi*», il est prêt, par grâce, à obéir. Pendant trois ans et demi le Seigneur avait discipliné son serviteur dans le secret. Au Kérith et à Sarepta, il lui avait enseigné plus d'une importante leçon, et lorsque le moment fut venu pour lui de se montrer à Israël, il fut appelé à quitter le désert et à reparaître comme le témoin public de Jéhovah. Et il n'hésita pas. Non, pas même un instant, quoiqu'il préférât probablement de beaucoup la solitude aux scènes orageuses et aux pénibles vicissitudes de la vie publique. Elie était un *serviteur*, et c'était assez. Il était tout aussi prêt à affronter le furieux Achab et tous les prophètes de Baal, qu'il l'avait été à se cacher pendant trois ans et demi. Nous pouvons bien désirer l'esprit de serviteur, d'un serviteur humble et obéissant. Cet esprit nous fera passer à travers bien des difficultés, nous épargnera bien des disputes, nous poussera sur le sentier du service pendant que d'autres discuteront sur ce qu'est ce sentier. Pourvu seulement que nous soyons disposés à obéir, nous ne serons pas laissés dans le doute quant au chemin que nous devons suivre (\*).

(\*) En tout temps, le caractère de serviteur est signalé par le Saint Esprit comme fort précieux. C'est, en effet, la seule chose qui reste debout dans des époques de déchéance générale. Nous en avons de nombreux exemples dans l'Ecriture. Quand la maison d'Eli allait tomber sous les coups du jugement

de Dieu, Samuel occupait la position d'un serviteur, dont les oreilles étaient ouvertes pour entendre. Il disait: «Parle, Eternel, car ton *serviteur* écoute». Quand tout Israël s'enfuyait de devant la face du guerrier philistin, le caractère de serviteur apparaît de nouveau d'une manière fort remarquable. «Ton *serviteur* ira et combattra», etc. Le Seigneur Jésus lui-même portait le titre de serviteur, que Jéhovah lui avait donné dans les paroles du prophète: «Voici, mon *Serviteur*», etc. De plus, quand l'Eglise fut tombée, — quand elle cessa d'être «la maison de Dieu» pour devenir «une grande maison», — «le *serviteur* du Seigneur» reçut des directions sur la manière de se conduire. Et maintenant qu'un esprit charnel et mondain menace d'envahir tant de chrétiens, quel est le remède à ce danger? Je crois que c'est au moins un peu de l'esprit du serviteur. Un peu de cet esprit qui nous amènerait à dire: «Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute». Oh! que Dieu nous en donne une plus grande mesure.

Le lecteur intelligent aura, sans doute, compris que ces observations n'ont rien à faire avec les privilèges du chrétien et son adoption; mais qu'elles ont uniquement pour but de réveiller en nous un désir plus vif et plus sincère d'être employés pour Christ et pour son Eglise.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer l'obéissance implicite du prophète à la parole du Seigneur. Une semblable obéissance impliquera toujours le renoncement à nous-mêmes. Par exemple, il ne fallait pas peu d'abnégation de soi-même pour obéir, lorsqu'Elie recevait l'ordre de quitter sa paisible retraite pour paraître devant un tyran irrité qui, avec sa méchante épouse, exciterait contre lui une foule de prophètes idolâtres. Mais, par grâce, Elie était prêt. Il sentait qu'il ne s'appartenait pas à lui-même. *Il était serviteur* et, comme tel, il se tenait toujours avec les reins ceints et les oreilles ouvertes pour entendre les appels de son Maître quels qu'ils pussent être. Bienheureuse attitude! Puissent beaucoup être trouvés ainsi. Elie s'avance donc à la rencontre du roi Achab, et nous sommes appelés à le suivre maintenant dans l'une des scènes les plus importantes de sa vie.

Mais avant de venir en contact avec Achab, il traverse le sentier d'Abdias, et sa rencontre avec lui est tout à fait caractéristique. Il est certain qu'Abdias n'aborde pas le prophète avec cette cordialité affectueuse, qui devrait se montrer dans la conduite d'un frère envers un autre frère, mais plutôt avec la froide formalité d'un homme qui a beaucoup vécu dans la société du monde. «Est-ce bien toi, mon seigneur Elie?» Quoique cette conduite ait pu avoir pour cause l'imposante solennité des manières d'Elie, cependant on est obligé de reconnaître qu'il aurait dû y avoir plus de sainte familiarité entre deux serviteurs du Seigneur. Elie, aussi, garde la même distance «C'est moi», dit-il; «va, dis à ton seigneur Voici Elie». Elie se sentait le dépositaire du secret de l'Eternel, secret dont son frère ne savait rien. Et comment aurait-il pu en être autrement? La maison d'Achab n'était pas le lieu où l'on pouvait entrer dans la confiance des conseils divins. La mission pour laquelle Abdias était en route était parfaitement en harmonie avec le lieu d'où il venait et avec la personne qui l'avait envoyé; et il en était de même d'Elie. Le but principal du premier était du fourrage — si peut-être il pouvait en trouver — et, en dernier ressort, c'était la préservation des chevaux et des mulets d'Achab; le but principal d'Elie était d'annoncer le dessein arrêté de Jéhovah concernant la pluie, et en dernier ressort, de ramener la nation à sa première foi et à son dévouement pour l'Eternel. Ils étaient tous deux des hommes de Dieu, et, en outre, quelques-uns pourraient dire qu'Abdias était tout aussi bien à sa place qu'Elie, puisqu'il servait son maître. Sans doute il servait son maître, mais Achab aurait-il dû être son maître? Je ne le crois pas. Je crois que son service auprès d'Achab n'était pas le résultat de la communion avec Dieu. Il est vrai que cela



ne le dépouillait pas de son nom et de son caractère d'homme qui craignait beaucoup l'Eternel, car le Saint Esprit rappelle miséricordieusement ce fait, en parlant de lui; mais c'était certes une chose bien triste de voir un homme qui craignait fort l'Eternel, reconnaître comme son maître le plus impie des rois apostats d'Israël. Elie n'aurait pas agi de la sorte. Nous ne pouvons pas nous le représenter partant pour une mission comme celle qui mettait en oeuvre l'activité de son frère trop mondain. Elie n'aurait pas voulu reconnaître Achab pour son *maître*, quoiqu'il dût le reconnaître pour son *roi*. Il y a une grande différence entre être le *sujet* ou le *serviteur* d'un monarque.

Les hommes raisonnent ainsi: «Les autorités établies sont ordonnées de Dieu», c'est pourquoi il est convenable de remplir des emplois sous leur gouvernement; mais ceux qui raisonnent ainsi semblent perdre de vue la distinction manifeste qu'il y a entre être *sujet* des autorités et *travailler* avec les autorités établies; le premier est un service permis et conforme aux Ecritures, un acte d'obéissance positive à Dieu; le second est une position fautive et non-scripturaire, où le chrétien s'arroge une autorité mondaine, pour l'exercice de laquelle nous n'avons aucune direction et qui, en outre, deviendra une déplorable entrave dans le sentier du serviteur de Dieu. Nous ne voudrions pas juger ceux qui se sentent libres de se mettre volontairement au service de ce monde; mais nous voudrions du moins leur dire, qu'ils se trouveront dans une fort difficile position à l'égard du service de leur céleste Maître. Les principes de ce monde sont diamétralement opposés à ceux de Dieu, c'est pourquoi il est difficile de comprendre comment un homme peut concilier les uns et les autres. Abdias en est un exemple remarquable. S'il avait été plus ouvertement du côté du Seigneur, il n'aurait pas eu besoin de dire: «N'a-t-on pas rapporté à mon seigneur ce que j'ai fait?» Il croit avoir fait une chose si remarquable en cachant les prophètes, qu'il s'étonne que tous ne l'aient pas appris. Elie n'avait pas besoin de faire une pareille question, «ce qu'il faisait» était bien connu. Ses actes de service envers Dieu n'étaient pas des phénomènes dans son histoire. Et pourquoi? Parce qu'il n'était pas embarrassé dans les arrangements de la maison d'Achab. *Il était libre*, et pouvait par conséquent agir pour Dieu, sans s'inquiéter de ce que penseraient Achab et Jézabel. En agissant de la sorte, cependant, il devait être accusé de troubler Israël. «Est-ce bien toi, — celui qui trouble Israël?» Plus on est fidèle envers Dieu et envers sa vérité, plus on est exposé à cette accusation. Si tous dorment du sommeil de la mort, le dieu de ce monde en sera satisfait et son domaine ne sera pas troublé; mais qu'un homme fidèle se montre, il peut compter d'être considéré comme un trouble-paix et comme un ennemi du bon ordre. Mais il faut bien que cette paix et cet ordre soient troublés, s'ils sont liés au reniement de la vérité et du nom du Seigneur. Le coeur des mondains peut n'être occupé que de la question: «Y a-t-il paix?» sans s'inquiéter que cette paix soit procurée aux dépens de la vérité et de la sainteté. Notre nature aime ses aises, et même chez les chrétiens; on la voit souvent plaidant pour la paix et la tranquillité, quand la fidélité à Christ et aux principes chrétiens exigerait la lutte contre de fausses doctrines ou de mauvaises pratiques. La tendance du siècle est de mettre de côté toutes les questions religieuses. Les choses du monde et de la chair sont beaucoup trop importantes aux yeux de cette génération, pour qu'elles puissent, même pour un instant, être compromises par des questions d'un intérêt éternel.

Mais Elie ne pensait pas ainsi. On dirait qu'il sentait que le paisible sommeil du péché dût être interrompu à tout prix. Il voyait la nation plongée dans le profond sommeil de l'idolâtrie, et il était tout disposé à être l'instrument qui devait amener l'orage. Il en est encore de même. L'orage de la controverse est toujours préférable au calme du péché et de la mondanité. Il est vrai qu'on est heureux quand il n'y a pas besoin d'un tel orage; mais quand il est nécessaire, quand l'ennemi cherche à étendre sur le peuple de Dieu le sceptre de plomb d'un profane repos, on a lieu d'être reconnaissant s'il se trouve assez de vie pour rompre un tel repos. S'il n'y avait point eu d'Elie en Israël aux jours d'Achab et de Jézabel, si tous avaient été comme Abdias, ou les sept mille, Baal et ses prophètes auraient exercé une autorité entière et non contestée sur le peuple, Mais Dieu suscita un homme peu soucieux de ses aises, ni des aises de la nation, si ces aises devaient être achetées aux dépens de l'honneur de Dieu et des premiers principes d'Israël. Il ne craignait pas de faire face, dans la crainte de l'Eternel, à la terrible troupe de huit cent cinquante prophètes dont l'existence dépendait de l'aveuglement de la nation; ayant à leur tête une femme emportée qui pouvait tourner son faible mari comme elle voulait. Tout cela, assurément, exigeait beaucoup de vigueur et d'énergie spirituelles; et il fallait de profondes et puissantes convictions de la réalité de la vérité divine, une intelligence claire de l'état abaissé et dégradé d'Israël, pour rendre un homme capable de laisser sa tranquille retraite à Sarepta et de se jeter au milieu des sectateurs de Baal, en attirant sur lui de tous côtés une terrible tempête d'opposition. Elie aurait pu, pour parler selon l'homme, demeurer en parfaite paix dans sa solitude, s'il se fût contenté de laisser Baal régner seul, et s'il eût consenti à voir demeurer intactes les forteresses de l'idolâtrie. Mais c'est là ce qu'il ne pouvait faire, c'est pourquoi il sort à la rencontre du furieux Achab, avec ces solennelles et pénétrantes paroles: «Je ne trouble pas Israël, mais c'est toi et la maison de ton père, parce que vous avez abandonné les commandements de l'Eternel et que tu as marché après les Baals». C'était là remonter à la vraie source du mal. C'était l'éloignement de Dieu et de ses saints commandements qui avait amené tout ce trouble sur eux. Les hommes sont toujours portés à oublier le péché qui a occasionné le trouble, pour ne penser qu'au trouble lui-même; mais la vraie sagesse nous conduira toujours à remonter du trouble aux causes qui l'ont provoqué.

Ainsi aussi, quand de mauvaises doctrines se sont insidieusement introduites, et ont exercé de l'influence sur beaucoup d'esprits, si quelque homme fidèle se sentait appelé à s'y opposer avec fermeté et décision, il peut compter d'avance d'être regardé comme un auteur de désordre, et comme étant la cause de toute l'agitation qui suivra une telle manière d'agir, tandis que les esprits intelligents et réfléchis comprendront bientôt que cela provient, non pas de celui qui s'est fidèlement mis à la brèche pour la vérité et contre l'erreur, mais bien de celui qui a introduit l'erreur et de ceux qui l'ont reçue et soutenue. Sans doute, le défenseur de la vérité aura besoin de veiller sur son esprit et sur son tempérament, afin que, tout en attaquant des erreurs de doctrine, il ne tombe pas dans le mal en pratique. Plusieurs de ceux qui se sont mis en avant, en toute sincérité de coeur, pour prendre la défense de quelque vérité négligée ou attaquée, ont failli à ce dernier égard, et ont ainsi, en grande mesure, paralysé leur précieux témoignage; car leur habile ennemi est toujours prêt à agir sur l'étroitesse d'esprit et le faux

jugement des hommes, en les portant à s'arrêter sur de pauvres infirmités de caractère, en perdant de vue les importants principes qui sont en question.

Mais notre prophète entra dans l'arène bien armé; il était sorti de la demeure secrète du Très-Haut; il avait appris dans la solitude à se juger et à se vaincre lui-même; ce qui seul pouvait le qualifier pour les scènes solennelles dans lesquelles il allait entrer. Elie n'était point un controversiste querelleur et fougueux; il avait été trop longtemps dans le secret de la présence divine pour cela; son esprit avait été béni et rendu sérieux pour qu'il pût ensuite affronter l'armée des prophètes de Baal. Aussi se tient-il devant eux dans la sainte élévation, dans la dignité calme, qui caractérisent, en général, les démarches d'Elie. Nous ne voyons en lui ni précipitation, ni trouble, ni hésitation. Il avait été en la présence de Dieu, c'est pourquoi il se possédait lui-même, il était fort tranquille. Or c'est dans de telles circonstances que l'on peut vraiment juger l'esprit d'un homme. Rien, si ce n'est la force puissante de Dieu, n'eût pu maintenir Elie debout dans son extraordinaire position sur le mont Carmel. «Il était un homme ayant les mêmes passions que nous»; or étant le seul, de son temps, qui eût assez de force morale pour prendre publiquement la défense de Dieu contre la puissance dominante de l'idolâtrie, l'ennemi aurait bien pu suggérer à son pauvre coeur des pensées comme celle-ci: «Quel grand homme tu es, toi qui oses te mettre seul en avant comme le champion de l'ancienne foi d'Israël!» Mais Dieu gardait son bien-aimé serviteur; il le soutint à travers toute cette scène si éprouvante, précisément parce qu'Elie était son serviteur et son témoin. Et il en sera toujours ainsi. Le Seigneur se tiendra toujours près de ceux qui se tiennent près de Lui. Si seulement Abdias s'était prononcé contre les voies d'Achab et de Jézabel, le Seigneur l'aurait approuvé et soutenu dans son opposition, en sorte que, au lieu d'être le serviteur d'Achab, il eût été le compagnon d'oeuvre d'Elie dans la grande réformation. Mais ce n'était pas le cas; aussi, comme autrefois Lot, «il tourmentait tous les jours son âme juste», à cause des abominations de tout genre qu'il voyait dans une maison idolâtre. Oh! cher lecteur chrétien, aspirons à une position meilleure que celle-là. Ne nous laissons pas enchaîner à la terre par une volontaire association avec les systèmes ou les plans de ce monde. Notre patrie, c'est le ciel; là aussi est notre espérance; nous ne sommes pas du monde: Jésus nous a achetés et nous en a délivrés, afin que nous brillions comme des luminaires, et que nous marchions comme des êtres célestes, en traversant ce monde pour nous rendre à notre repos du ciel.

Toutefois ce n'était pas seulement dans sa tenue et dans ses moeurs qu'Elie marchait comme un serviteur de Dieu, il faisait voir qu'il était enseigné de Dieu relativement aux principes qui devaient servir de base à la réformation devenue indispensable. La marche et l'attitude individuelles serviraient de peu si elles n'étaient pas accompagnées d'une vraie foi. Il serait facile de porter une ceinture de cuir et de prendre une apparence solennelle et digne; mais rien, sauf l'intelligence spirituelle des principes divins, ne rendra qui que ce soit capable d'exercer une influence réformatrice sur ses contemporains. Or Elie possédait, à la fois, toutes les qualifications exigées par l'oeuvre qu'il devait accomplir. Et sa marche extérieure et sa foi étaient, à un degré éminent, celles qui convenaient à un grand réformateur. Ayant donc la conscience qu'il possédait un secret qui pourrait affranchir les âmes de ses frères de l'impure

tyrannie de Baal, il dit à Achab: «Et maintenant, envoie, rassemble vers moi tout Israël, à la montagne du Carmel, et les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes des ashères, qui mangent à la table de Jézabel». Il est résolu de mettre Baal et le Dieu d'Israël face à face, en présence l'un de l'autre, à la vue de la nation. Il est convaincu qu'il faut en finir par une épreuve décisive. Il est temps que ses frères ne «clochent plus des deux côtés». Quelle énergie puissante il y a dans cette parole du prophète, s'écriant devant les milliers assemblés d'Israël: «Combien de temps hésitez-vous entre les deux côtés? Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; et si c'est Baal, suivez-le!» Rien de plus simple. Les prophètes de Baal ne peuvent ni contredire, ni s'opposer à cet appel. Tout ce que le prophète demandait, c'était la décision du caractère. D'un côté comme de l'autre, on n'avait rien à gagner par une marche irrésolue et vacillante. «Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant».

Nous savons, par les paroles mêmes du Seigneur, adressées à Elie dans le chapitre suivant, qu'il y avait sept mille hommes en Israël qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, et qui, nous pouvons le supposer, n'attendaient que le moment où quelque main courageuse arborerait l'étendard de la vérité, pour se rallier autour de lui. Aucun d'entre eux, ce semble, n'aurait eu la force de faire un tel acte, mais ils devaient, sans doute, se réjouir de voir en Elie la hardiesse et la capacité de le faire. Tel a souvent été le cas dans l'histoire du peuple de Dieu. Dans des temps de profondes ténèbres, il y a toujours eu, plus ou moins nombreux, des saints menant deuil en secret sur le mal et sur l'apostasie qui les entouraient, et soupirant après l'apparition d'une lumière spirituelle, dont ils étaient prêts à saluer avec joie les premières clartés. Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage; et quoique ce soit seulement ici et là que nous pouvons apercevoir une étoile d'une grandeur et d'un éclat suffisants pour percer les sombres brouillards et éclairer quelque peu l'Eglise au milieu des ténèbres dans lesquelles elle était plongée ici-bas, cependant nous savons, béni soit Dieu, que quelque obscurs et épais qu'aient été les nuages, dans tous les âges il y a eu des étoiles, bien que souvent leur lumière ait été peu remarquée. Il en était ainsi aux jours d'Elie; il y avait sept mille de ces étoiles, dont la lumière était obscurcie par les sombres brouillards de l'idolâtrie, — lesquelles ne voulaient pas céder elles-mêmes aux ténèbres, quoiqu'elles manquassent de puissance pour éclairer autour d'elles; mais il n'y avait qu'une seule lumière qui eût assez de puissance et d'éclat pour dissiper l'obscurité et créer une sphère dans laquelle les autres pussent resplendir. C'était Elie le Thisbite, que nous contemplons maintenant, assaillant avec une puissance et une splendeur célestes, la forteresse même de Baal, renversant la table de Jézabel (\*), gravant le mot de FOLIE sur tout le système de culte idolâtre, et accomplissant de fait, par la grâce de Dieu, un important changement moral dans la nation, amenant les nombreux milliers d'Israël à se prosterner en terre dans un sentiment de vraie humiliation, et mêlant le sang des prophètes de Baal aux eaux du Kison. Quelle grâce du Seigneur que de susciter un tel libérateur pour son peuple séduit et abusé! Et quel coup de mort pour les prophètes de Baal! Nous pouvons sans crainte affirmer que jamais sacrifice ne fut offert par eux plus à contre-cœur à leur idole, que celui que notre prophète les engagea à faire. C'était l'infailible précurseur de la ruine de Baal et de la leur aussi par conséquent. Quel triste spectacle que celui qu'ils nous offrent, «criant à haute voix, et se faisant des incisions avec des épées et des piques, jusqu'à faire couler le sang

sur eux», et disant toujours plus fort avec une ferveur complètement inutile: «O Baal, réponds-nous!» Hélas! Baal ne pouvait ni entendre, ni répondre. Le vrai prophète, dans le sentiment intime qu'il a du péché et de la folie de toute cette scène, se moque d'eux; ils crient avec plus d'ardeur, ils sautent avec un zèle frénétique pardessus l'autel qu'ils avaient fait, mais tout est inutile: il n'y eut ni voix, ni réponse. Le moment était venu de les démasquer à la vue de tout le peuple; leurs artifices ont attiré sur eux un imminent danger; ces mains qui, grâce à leur influence, s'étaient si souvent élevées dans le culte diabolique d'une absurdité coupable, furent soudain toutes prêtes à les saisir et à leur faire subir le châtement qu'ils n'avaient que trop mérité. Ah! c'est bien alors qu'ils auraient pu crier: «O Baal, réponds-nous!»

(\*) La fausse religion a toujours recherché le soleil de la faveur de ce monde; tandis que le vrai christianisme a toujours été d'autant plus pur et plus vivant que le monde lui a été plus contraire. *Les prophètes des ashères mangeaient à la table de Jézabel. Si Jézabel n'avait point eu de table, elle n'aurait point eu de prophètes non plus; c'était sa table, et non pas le bien de son âme, qu'ils cherchaient.*

Qu'elles sont solennelles, qu'elles sont constamment vraies ces paroles de Jérémie: «Maudit l'homme dont le coeur se retire de l'Eternel!» Peu importe en qui ou en quoi nous mettons notre confiance, que ce soit en un système ecclésiastique, en des ordonnances religieuses, ou en quoi que ce soit d'autre, c'est toujours le coeur qui se retire de Dieu, ce qui attire une malédiction; quand le dernier combat arrivera, c'est en vain que ce Baal sera invoqué: «il n'y aura pas de voix, ni personne qui réponde, ni personne qui fasse attention». Qu'elle est terrible la pensée de cet éloignement du Dieu vivant! Qu'il est affreux de découvrir, à la fin de notre carrière, que nous nous sommes appuyés sur un roseau cassé! O lecteur! si vous n'avez pas encore trouvé, pour votre conscience coupable, une paix durable et solide dans le sang expiatoire de Jésus — si vous éprouvez dans votre coeur une sensation de crainte à la pensée de votre rencontre avec Dieu, permettez-moi de vous adresser la question du prophète: «Combien de temps hésitez-vous entre les deux côtés?» Pourquoi vous tenez-vous loin, quand Jésus vous invite à venir à Lui, et à prendre son joug sur vous? Croyez-moi, l'heure vient où, si vous n'avez pas cherché un refuge auprès de Jésus, un plus grand qu'Elie se moquera de votre calamité. Prêtez l'oreille à ces sérieuses paroles: «Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde, et que vous avez rejeté tout mon conseil et que vous n'avez pas voulu de ma répréhension, moi aussi je rirai lors de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur, quand votre frayeur viendra comme une subite destruction et que votre calamité arrivera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous» (Proverbes 1: 24-27). Redoutables paroles! redoutables au delà de toute idée! Combien plus redoutable encore sera la réalité! Lecteur, allez à Jésus, rendez-vous à la source ouverte pour le péché et la souillure, afin d'y trouver un refuge et la paix, avant que l'orage de la colère divine et du jugement éternel ne fonde sur votre tête. Quand une fois «le maître de la maison se sera levé, et aura fermé la porte», si vous êtes dehors, vous serez perdu, pour toujours perdu. Pensez à cela, je vous en conjure, de peur que Satan n'entraîne votre âme immortelle dans l'éternelle perdition.

Nous en venons maintenant à un autre trait du tableau. Les prophètes de Baal avaient subi une défaite signalée; en vain ils avaient sauté, ils s'étaient mutilés à coups de couteau, ils avaient poussé des cris: tout avait été inutile; — leur système avait été manifesté comme une grossière déception, le temple de l'erreur s'était entièrement écroulé; il ne restait plus maintenant qu'à élever le magnifique édifice de la vérité à la vue de ceux qui avaient été si longtemps asservis à la vanité et au mensonge. «Alors Elie dit à tout le peuple: Approchez-vous de moi. Et tout le peuple s'approcha de lui. *Et il répara l'autel de l'Eternel, qui avait été renversé.* Et Elie prit douze pierres, selon le nombre des tribus des fils de Jacob, auquel vint la parole de l'Eternel, disant: Israël sera ton nom; et il bâtit avec les pierres un autel au nom de l'Eternel». C'est toujours une bonne chose que d'attendre patiemment, même jusqu'à ce que le mal et l'erreur trouvent leur niveau. Le temps ne manquera pas de mettre la vérité en lumière; et lors même que l'erreur se revêtirait soigneusement des vénérables robes de l'antiquité, le temps ne parviendra pas moins à la dépouiller de ses vêtements mensongers, et à la montrer telle qu'elle est dans sa hideuse nudité. Elie le sentait, c'est pourquoi il pouvait demeurer calme, et laisser couler tous les grains de sable de l'horloge de Baal, avant de se mettre à présenter à Israël le modèle d'une voie plus excellente. Or il faut une intelligence bien profonde et réelle des principes divins, pour rendre quelqu'un capable de suivre cette course de patience. Si notre prophète avait été un homme à l'esprit léger ou peu éclairé, il eût mis beaucoup plus de hâte à développer son système, et il eût soulevé une tempête d'opposition contre ses antagonistes. Mais un esprit doué d'une vraie élévation n'agit jamais par précipitation, n'est jamais troublé. Il a trouvé un centre autour duquel il peut se mouvoir, et en le faisant, il se sent lui-même élevé au-dessus de la portée de toute autre influence. Tel était Elie — cet homme au caractère vraiment saint, élevé, indépendant — qui, dans presque toutes les scènes de son extraordinaire carrière, sut conserver une céleste dignité, laquelle devrait être ardemment recherchée par tous les serviteurs du Seigneur. Quand il était sur le mont Carmel, contemplant les exercices corporels fatigants et sans fruit des prophètes de Baal, il se tenait là comme ayant pleinement conscience de sa mission céleste, et non seulement son attitude, mais aussi les principes qui le faisaient agir le signalaient comme un prophète de l'Eternel.

Quels étaient donc ces principes, d'après lesquels agissait Elie? Pour le dire en un mot, c'étaient ceux sur lesquels était basée l'unité de la nation. La première chose qu'il fait, c'est de «réparer l'autel de l'Eternel, qui avait été renversé». C'était là le centre d'Israël, et c'était à cela que tout vrai réformateur devait, avant tout, avoir égard. Ceux qui cherchent à accomplir une réformation partielle, une demi-réformation, peuvent se contenter de renverser ce qui est faux, sans aller plus loin, sans rien faire pour poser un fondement solide sur lequel on puisse élever l'édifice nouveau; mais une telle réformation ne tiendra pas: elle renferme en elle beaucoup trop du vieux levain pour pouvoir jamais s'élever à la position de témoignage. Non seulement l'autel de Baal doit être renversé, mais encore l'autel du Seigneur doit être élevé. Il y a des personnes qui consentiraient à offrir des sacrifices au Seigneur sur l'autel de Baal; en d'autres termes, elles voudraient conserver un système mauvais, en se contentant de lui donner un beau nom. Mais ces accommodements humains ne sont qu'un piège; le seul

centre d'unité que Dieu puisse reconnaître, c'est le nom de Jésus — simplement et exclusivement le nom de Jésus. On ne peut pas considérer les enfants de Dieu comme membres d'un système, mais seulement comme membres de Christ. Dieu les voit comme tels; et c'est leur affaire de s'estimer eux-mêmes être ce que Dieu leur dit qu'ils sont, et de prendre ouvertement cette position bénie.

Nous pouvons encore remarquer que, dans ses actes sur le mont Carmel, Elie ne néglige pas de reconnaître l'unité intacte d'Israël. Il prend *douze pierres*, selon *le nombre des tribus des fils de Jacob*, auquel la parole de l'Eternel avait été adressée, en disant: «*Israël sera ton nom*». C'était là un fondement élevé — oui, le plus élevé possible. Salomon n'eût pas pu en prendre un plus élevé. Reconnaître les douze tribus d'Israël dans un temps où elles étaient divisées, affaiblies, dégradées, était la preuve d'une haute communion avec la pensée de Dieu relativement à son peuple. Et pourtant, c'est là ce que l'Esprit mettra toujours dans le coeur. «Nos douze tribus» ne doivent jamais être laissées de côté. Elles peuvent, il n'est que trop vrai, par leur faiblesse et leur folie, être dispersées et divisées; néanmoins le Dieu d'Israël ne peut les envisager que dans cette parfaite unité, qu'elles réalisaient jadis, et que, de plus, elles réaliseront de nouveau, alors que, ayant été réunies par le vrai David, elles fouleront, dans une sainte communion, les parvis de l'Eternel à perpétuité. Eh bien! c'est là ce que, par le Saint Esprit, voyait le prophète Elie. Avec l'oeil de la foi, il pénétrait au delà de la longue et triste période de l'humiliant asservissement d'Israël, et il le contemplait dans son unité visible: non plus Juda et Ephraïm, mais *Israël*, car voici la parole: «*Israël sera ton nom*». Son esprit n'était pas occupé de ce qu'était Israël, mais de ce que Dieu avait dit. C'était de la foi. L'incrédulité pouvait dire: «Vous vous placez trop haut; c'est de la présomption de parler des douze tribus, quand il n'y en a que dix; c'est de la folie de parler d'une unité intacte, quand il n'y a que division». Tel sera toujours le langage de l'incrédulité qui ne peut jamais s'attacher fermement aux pensées de Dieu, ni voir les choses comme il les voit. Mais c'est l'heureux privilège de l'homme de foi de se reposer en paix sur le témoignage immuable de Dieu, qui ne peut être annulé par la coupable folie de l'homme. «*Israël sera ton nom*». Précieuse, bien précieuse et permanente promesse! Rien absolument ne pouvait la détruire; ni la puérilité de Roboam, ni la politique rusée de Jéroboam; non, ni même la bassesse d'Achab ne pouvait empêcher Elie de prendre la position la plus élevée qu'un Israélite pût prendre: la position d'adorateur à un autel bâti de douze pierres, selon les noms des douze tribus d'Israël.

Nous retrouvons la même largeur de coeur et la même étendue d'intelligence en Ezéchias, roi de Juda, quand il ordonna «que l'holocauste et le sacrifice pour le péché fussent offerts *pour tout Israël*» (2 Chroniques 29: 24). La foi ne doit pas se laisser borner par les circonstances humaines; elle place son point de départ, dans une sainte indépendance, sur la parole de Dieu, et ne se contente d'aucune base moins haute que ce que garantit la Parole. Il devrait en être précisément ainsi avec les chrétiens de nos jours. Si nous prêtons l'oreille aux suggestions d'une nature incrédule, nos pensées sur l'Eglise seront ravalées au niveau de son misérable état actuel ici-bas; mais si nous nous laissons conduire par la foi, elle nous élèvera et nous montrera l'Eglise, dans sa parfaite unité et sa divine perfection, comme le corps de

Christ, dans le ciel. C'est ainsi que nos pensées devraient être réglées à l'endroit de l'Eglise. Ce n'est pas à l'Eglise que nous pensons, quand nous considérons ces systèmes grossiers, charnels, mondains, qui, de siècle en siècle, se sont élevés parmi les hommes, et dont on peut certes bien dire, que «l'Eternel ne les a point choisis»; nous ne pensons pas non plus à l'Eglise, quand nous envisageons les nombreuses sectes qui, avec une incroyable fécondité, se sont propagées dans le monde soi-disant religieux, et qui même, en rejetant maints grossiers éléments des systèmes dont elles étaient sorties, ont fait des efforts louables, quoique imparfaits et inutiles, pour tendre à la pureté spirituelle. Ah! non; il faut que nous nous élevions au-dessus des brouillards de la terre, si nous voulons acquérir une vue correcte de l'Eglise, de laquelle, comme de son divin Chef, nous pouvons dire en effet: «Elle n'est pas ici, mais elle est ressuscitée». Dieu soit béni de ce qu'il en est ainsi. Nous ne voudrions pas que l'Eglise fût d'ici-bas; et à supposer que nous le voulussions, nous ne le pourrions pas. Tout effort, tenté depuis les jours apostoliques, pour former une Eglise sur la terre a toujours échoué de la manière la plus signalée; et aujourd'hui l'on est forcé d'en venir à cette conclusion qui a été formulée: *qu'il n'existe aucun terrain neutre, entre l'Eglise dans le ciel et l'Eglise de Rome, sur lequel on pût former une union durable*. S'il nous faut une corporation qui corresponde à cet ensemble souillé que nous avons sous les yeux — s'il nous faut une église constituée de manière à rassembler dans son sein le terrestre et le charnel — s'il nous faut un arbre suffisamment vaste pour abriter tous les oiseaux impurs de l'air, assurément Rome est le terrain qui répond le mieux à nos besoins. Mais si, au contraire, nous connaissons assez Christ et son précieux Evangile, pour que nos esprits reculent d'horreur à la vue d'un système aussi bas, aussi grossier, aussi satanique, aussi subversif de tout principe et de tout sentiment de sainteté, alors nous sommes dans le cas de laisser la terre, ne trouvant, comme la colombe de Noé, aucun lieu pour y reposer la plante de nos pieds.

*L'Eglise n'est pas ici-bas*. Ce qui s'appelle religion, il y en a en abondance. Des sectes, elles sont presque innombrables — la profession religieuse, on la trouve partout, ainsi que la controverse sur des points de doctrine; mais au milieu de tout cela, où pouvons-nous contempler l'Eglise dans son saint caractère de vierge chaste? Hélas! nous la cherchons en vain au milieu de cet amas de sectes et de partis, de mondanité, d'hypocrisie et de froid formalisme. Le tout forme une monstruosité, dont les horribles défauts font blasphémer le nom de Dieu, et exposent à la raillerie le nom du christianisme. En effet, en pensant au christianisme de nos jours, on ne peut guère se le représenter que comme une masse de maux de tous genres, sous la forme de l'avarice, de la mondanité et d'actes de mauvaise foi, le tout recouvert d'un manteau de sainte profession et de saintes paroles, ce qui est d'autant plus choquant pour celui qui a vraiment à coeur la gloire de Christ. Il y a, il est vrai, quelques exceptions bénies. Il y a, même dans la chrétienté, un petit nombre de noms qui, par la grâce de Dieu, n'ont pas souillé leurs vêtements; ici et là, au milieu des cendres fumantes, on peut apercevoir une étincelle: il y en a, Dieu soit béni, quelques-uns qui désirent invoquer le Seigneur d'un coeur pur. Que Dieu veuille augmenter leur nombre, et non seulement cela, mais aussi les amener à marcher ensemble dans une sainte et charitable harmonie, afin que l'ennemi ne puisse pas attirer ce résidu sur son propre terrain, mais qu'il y ait encore un



témoignage pour notre glorieux Maître, même au milieu de ses ennemis ouverts et secrets. Ah! si ce n'était chez plusieurs le désir d'occuper une position au milieu de leurs frères, la plupart chercheraient plutôt à se retirer complètement de toute cette scène. Mais c'est un commandement d'obligation générale et continuelle de nous assembler nous-mêmes; et aucun chrétien ne peut impunément refuser de s'y soumettre; de là vient la nécessité de maintenir un centre autour duquel les chrétiens puissent, comme tels, se réunir, car si tous vivaient dans l'isolement, il ne pourrait point y avoir de «rassemblement de nous-mêmes», et ainsi l'un des commandements les plus essentiels serait négligé (\*).

(\*) Le motif de cette recherche de l'isolement, de nos jours, se trouve, je n'en doute pas, dans cet égoïsme raffiné, contre lequel nous avons tous tant à veiller. Nous n'aimons pas à nous identifier avec la faiblesse et l'imperfection qui doivent nécessairement exister au milieu d'une réunion de chrétiens, et qui pourraient compromettre *notre* nom et *notre* réputation. Cela ne s'accorde que trop avec quelques-uns de nos sentiments et de nos tendances prédominantes, de pouvoir dire: «Je n'appartiens à aucun parti». *Mais tous les chrétiens devraient être réunis, et ainsi ils formeraient un parti bien distinct, et en même temps fort méprisé.* C'est en cela que la foi de Moïse se signala d'une façon si bénie. Il «choisit plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu». Il aurait pu demeurer à la cour de Pharaon, et éviter tout l'opprobre qui s'attachait à l'identification avec un tel peuple; mais l'Esprit de Christ le conduisit à choisir l'opprobre de Christ, qui provenait en effet de l'union avec *son* peuple. De plus tous ceux qui examineront ce sujet d'une manière attentive et impartiale, comprendront qu'il y a des grâces et des dispositions chrétiennes, dont le développement tient aux efforts que nous faisons pour marcher en union avec des chrétiens, et qui n'apparaîtraient jamais si nous nous ensevelissions dans un système, ou si nous nous retirions complètement de la scène. Sans doute, c'est difficile, mais à la fin la rémunération sera grande, et elle compensera amplement toutes nos peines, nos épreuves et nos difficultés. Que les chrétiens ne se laissent donc point détourner de marcher ensemble, par la froideur ou la mondanité, d'un côté, ou la division, d'un autre; car la fin manifestera toutes choses, «et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu». Que le Seigneur nous préserve d'un esprit d'inquiétude ou d'impatience.

Mais c'est une chose ineffablement bénie, malgré le tableau humiliant que présente l'Eglise professante, que le croyant puisse toujours trouver du repos en se souvenant de ce que l'Eglise est en haut. La pensée de son état céleste console, réjouit et soutient l'âme au milieu des circonstances les plus décourageantes. Nous avons manqué, en ne retenant pas en pratique notre position céleste. Mais Dieu n'a pas manqué en nous la réservant et en la gardant pour nous.

Nous ne devons jamais, même pour un moment, cesser de réaliser ce qu'est l'Eglise comme corps de Christ dans le ciel. Si nous perdons cela de vue, nous sommes laissés à la pauvre alternative de faire un choix entre les nombreuses sectes dont pullule la chrétienté. Hélas! quelle alternative! choisir parmi elles ce qui ressemblera le plus à l'original, quand c'est à peine s'il y reste un trait de l'original. La draperie de l'Eglise pourrait encore se retrouver en pièces ici et là; mais la substance s'en est allée, la vivante réalité s'est évanouie, et ceux qui font de vains efforts pour chercher l'Eglise sur la terre pourraient, s'ils voulaient prêter l'oreille, entendre, non pas, il est vrai, des anges, mais les saints oracles leur adresser ces paroles: «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?» On peut voir les linges mortuaires, mais le corps n'y est plus. L'Eglise n'est pas ici, elle est ressuscitée (voir Colossiens 3; Ephésiens passim).

Or, dans Elie le Thisbite, nous avons un exemple de la puissance de la foi en la promesse de Dieu, dans un temps où tout, autour de lui, semblait contraire. C'est ce qui le mit à même de s'élever au-dessus de tout le mal qui l'entourait, et de construire un autel de douze pierres, avec une aussi ferme confiance, une assurance aussi parfaite que Josué lorsque, au milieu des armées triomphantes d'Israël, il érigeait son trophée sur les rives du Jourdain.

Mais je dois terminer ce chapitre, qui s'est déjà beaucoup plus étendu que je ne l'aurais voulu. Nous avons vu le principe sur lequel notre prophète désirait accomplir sa réformation; c'était là un vraiment bon principe; aussi Dieu l'honora-t-il. Le feu du ciel confondit soudain les prophètes de Baal, confirma la foi du prophète, et délivra les enfants d'Israël de la triste position dans laquelle ils boitaient des deux côtés. La foi d'Elie avait donné lieu à l'action de Dieu; il avait creusé un conduit et l'avait rempli d'eau; en un mot, il avait rendu la difficulté aussi grande que possible, afin que le triomphe de Dieu en fût plus complet, et il en fut réellement ainsi. Dieu répondra toujours à l'appel de la simple foi: «Réponds-moi, Eternel», dit le prophète, «réponds-moi, et que ce peuple sache que toi, Eternel, tu es Dieu, et que tu as ramené leur coeur». C'est là une prière intelligente. Le prophète n'est occupé que de Dieu et de son peuple. Il ne dit pas: «Réponds-moi, afin que ce peuple connaisse que je suis un vrai prophète». Non, son seul objet est de ramener le peuple au Dieu de leurs pères, de voir les droits de Dieu établis dans leurs consciences, en opposition aux prétentions de Baal. Et Dieu écouta et entendit, car Elie n'eut pas plutôt achevé sa prière, que «le feu de l'Eternel tomba, et consuma l'holocauste, et le bois, et les pierres, et la poussière, et lécha l'eau qui était dans le fossé. Et tout le peuple le vit; et ils tombèrent sur leurs faces, et dirent: L'Eternel, c'est lui qui est Dieu! L'Eternel, c'est lui qui est Dieu!» La vérité triomphe! les prophètes de Baal sont confondus! le prophète de Dieu, dans une sainte indignation, mêle leur sang aux ondes du Kison, et ainsi, le mal étant jugé, il ne reste plus d'obstacle à la communication de la bénédiction divine, qu'Elie annonce à Achab en ces mots: «Monte, mange et bois, car il y a un bruit d'une abondance de pluie». Comme ces paroles nous manifestent le vrai caractère d'Achab: «*Mange et bois*». C'était là tout ce qu'il savait, ou tout ce qu'il se souciait de savoir. Il était sorti pour chercher du fourrage, et rien de plus; et le prophète lui apportait cette nouvelle qui répondait si bien à ses désirs. Il ne pouvait pas lui demander de venir se joindre à lui pour rendre grâce à Dieu de ce glorieux triomphe sur le mal, car il savait bien qu'une telle demande n'eût point rencontré d'écho. Et cependant ils étaient tous deux Israélites; mais l'un était en communion avec Dieu, et l'autre était l'esclave du péché; en sorte que, tandis qu'Achab mettait sa jouissance «à manger et à boire», Elie cherchait la sienne dans la solitude avec Dieu. Jouissance céleste, sainte et bénie! Qui ne préférerait être le saint en communion avec le Seigneur, que le sensualiste à la poursuite de ses plaisirs grossiers et dégradants?

Mais remarquez la différence de la conduite d'Elie en présence de l'homme et en présence de Dieu. Il avait rencontré Abdias — un saint dans une fausse position — avec un air de dignité et de hauteur; il avait rencontré Achab avec une juste sévérité; il avait paru au milieu des milliers de ses malheureux frères égarés, avec la fermeté et la grâce d'un vrai réformateur, et enfin il avait rencontré les méchants prophètes de Baal, d'abord avec des

railleries, puis avec l'épée de la vengeance. C'est ainsi qu'il s'était comporté en présence de l'homme. Mais comment rencontra-t-il Dieu? «Il se courba jusqu'à terre, et mit sa face entre ses genoux». C'est ainsi qu'il se comporta devant Dieu. Tout cela est admirable. Notre prophète connaissait sa place devant Dieu et devant l'homme. En présence de l'homme, il agissait, selon les cas, dans la sagesse de l'Esprit; en présence de Dieu, il se prosternait avec une sincère et respectueuse humilité. Puissent tous les serviteurs du Seigneur, savoir marcher de même ici-bas dans toutes leurs circonstances diverses.

Nous devons maintenant suivre notre prophète dans des scènes bien différentes.

## Le prophète sur le mont Horeb

Parmi ceux qui ont pris une place éminente dans l'histoire de l'Eglise de Christ, il y en a peu dont la carrière n'ait pas été signalée d'une manière spéciale, par de grandes variations; on peut dire d'eux, comme de «ceux qui descendent sur la mer dans des navires, qui font leur travail sur les grandes eaux: ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes; leur âme se fond de détresse». On les voit quelquefois sur la montagne, d'autres fois dans la vallée; tantôt se réjouissant au soleil, tantôt battus de l'orage. Et ce n'est pas le cas seulement des hommes vraiment remarquables; presque chaque chrétien, quelque tranquille et retiré que soit son sentier, connaît quelque chose de ces vicissitudes. Il semble, en effet, que personne ne peut parcourir la carrière qui est assignée à l'homme de foi, sans rencontrer des inégalités dans sa route. Le chemin qui traverse le désert doit être rude et raboteux; et il est bon qu'il en soit ainsi; car il n'est aucun chrétien, jugeant sainement des choses, qui ne préfère être mis sur un chemin raboteux plutôt que dans des lieux glissants. Le Seigneur voit que nous avons besoin d'être exercés par la difficulté, non seulement afin que nous trouvions, à la fin, le repos d'autant plus doux, mais aussi afin que nous soyons d'autant plus efficacement disciplinés, instruits et rendus propres à la place que nous devons occuper. Dans le royaume, il est vrai, nous n'aurons pas besoin d'épreuves, mais nous aurons besoin de ces dons de la grâce et de ces dispositions de l'âme qui auront été formées au milieu des tribulations et des souffrances du désert. Nous serons alors forcés de reconnaître que notre route ici-bas n'a point du tout été trop rude; mais, au contraire, qu'il n'est pas un seul des pénibles exercices qui ont été notre lot, dont nous eussions pu nous passer. Maintenant nous voyons les choses obscurément, et nous sommes souvent incapables de découvrir la nécessité ou le motif de beaucoup de nos épreuves et de nos peines; de plus, notre nature impatiente n'est que trop souvent disposée à regimber et à murmurer; mais s'il nous est donné d'être patients, nous pourrions dire sans hésitation et de tout notre coeur: «Il nous a conduits dans *un chemin droit*, pour aller *dans une ville habitable*» (Psaumes 107: 7).

Ce courant de pensées nous a été suggéré par les circonstances dans lesquelles se trouve notre prophète, au chapitre 19. Il ne prévoyait guère, ce semble, l'épouvantable orage qui était sur le point de fondre sur lui; il était descendu du sommet du Carmel et, dans l'énergie de l'Esprit, il avait devancé Achab dans son chariot, à l'entrée de Jizréel: mais là il allait recevoir un choc, et cela de la part d'une personne, qui jusqu'ici s'était tenue à l'arrière-plan. C'était la

méchante Jézabel. Je dis qu'elle s'était tenue à l'arrière-plan, mais elle n'y avait pas été oisive. Elle avait sans doute influencé son faible mari, et usé de la puissance de celui-ci pour venir à bout de ses impies desseins. Elle avait ouvert sa maison aux prophètes de Baal qu'elle y recevait à sa table. Tout cela, elle l'avait fait au profit des intérêts de son maître. Il ne faut pas considérer Jézabel simplement comme un individu: l'entendement spirituel sait voir en elle une personne qui représente une classe entière — bien plus, la personnification d'un principe, qui de siècle en siècle a déployé son efficace en hostilité à la vérité de Dieu, et qui apparaît en pleine maturité dans la personne de la grande prostituée dont il est parlé dans l'Apocalypse. L'esprit de Jézabel est un esprit persécuteur — un esprit qui poussera toujours sa pointe en opposition à tout — un esprit actif, énergique, persévérant, dans lequel il est facile de reconnaître une vigueur satanique. L'esprit d'Achab est bien différent. En Achab nous voyons un homme qui, pourvu qu'il puisse satisfaire ses désirs charnels et mondains, ne se souciait guère de religion. Il ne voulait pas se donner la peine de décider entre les droits de Jéhovah et les prétentions de Baal. Les uns et les autres étaient égaux à ses yeux. Eh bien! c'était un tel homme que Jézabel pouvait manier comme elle le voulait. Elle avait soin de lui procurer tout ce qui pouvait satisfaire ses désirs, tandis qu'elle employait avec une active sagacité le pouvoir du roi en opposition à la vérité de Dieu. On trouvera toujours des Achab pour être des instruments des Jézabel; aussi, dans l'Apocalypse, où tous les principes qui ont été, qui sont, ou qui seront à l'oeuvre, sont vus dans leur pleine maturité, nous voyons la prostituée assise sur la bête; c'est-à-dire la religion corrompue dominant la puissance séculière, ou, en d'autres termes, l'esprit de Jézabel pleinement développé, disposant de l'esprit d'Achab, pleinement développé aussi. Il y a dans tout cela une voix bien solennelle, s'adressant à la génération présente: que ceux qui ont des oreilles pour l'entendre, l'entendent. Les hommes deviennent de plus en plus indifférents aux intérêts et aux destinées de la vérité de Dieu sur la terre. Peu leur importe Christ ou Bélial, pourvu que les rouages de l'énorme machine de l'utilitarisme ne soient pas entravés dans leurs mouvements. Vous pouvez adopter les principes qui vous plaisent, pourvu que vous les gardiez par devers vous; et ainsi des hommes, avec les principes les plus opposés, peuvent s'unir en dissimulant ces principes, tandis qu'ils mettent toute leur ardeur et leur énergie à la poursuite du fantôme terrestre. Tel est l'esprit, telles sont les tendances du siècle; aussi, dès que l'esprit de Jézabel s'élèvera, il précipitera les hommes dans une voie où ils ne sont déjà que trop entrés — une voie qui aboutit infailliblement à la mort et aux ténèbres éternelles. Sérieuse, bien sérieuse pensée! Je le dis encore: «Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende».

Nous l'avons vu, c'est de Jézabel que le prophète Elie reçut le choc qui semble avoir totalement accablé son esprit. «Et Achab raconta à Jézabel tout ce qu'Elie avait fait, et, en détail, comment il avait tué par l'épée tous les prophètes». Remarquez ces mots: «Achab raconta à Jézabel»; cette affaire ne l'intéressait pas lui-même au point de l'amener à y prendre une part active; ou, dans le cas même où elle eût excité son intérêt, il n'avait pas assez d'énergie pour y participer directement. A ses yeux, peut-être, l'abondance de la pluie paraissait en connexion avec la mort des prophètes; c'est pourquoi il avait pu demeurer tranquillement à part en contemplant ce massacre. Qu'était Baal pour lui, ou qu'était

Jéhovah? Rien. Lorsqu'un Achab, et tous ceux qui lui ressemblent, ont de quoi «manger et boire», ils ne se soucient pas le moins du monde de toutes les questions de piété et de vérité. C'est là une grossière et inconcevable abomination, un sensualisme déplorable et insensé. Enfants de ce siècle, vous dont les sentiments sont exprimés par ces paroles: «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons», pensez à Achab, — rappelez-vous son épouvantable fin — la fin de cette vie de manger et de boire: «Les chiens léchèrent son sang». Et quant à son âme — ah! l'éternité en dévoilera les destinées.

Mais en Jézabel, nous voyons une femme à laquelle ne manquait ni l'intérêt, ni l'énergie. Pour elle, la controverse entre l'Eternel et Baal était de la plus haute importance, et elle était bien résolue à agir avec décision: «Et Jézabel envoya un messenger à Elie, disant: Ainsi me fassent les dieux, et ainsi ils y ajoutent, si demain, à cette heure, je ne mets ton âme comme l'âme de l'un d'eux». Voici donc le prophète appelé à endurer l'orage de la persécution. On l'avait vu, au mont Carmel, tenir tête à tous les prophètes de Baal; jusqu'ici sa carrière n'avait été qu'un triomphe, résultant de sa communion avec Dieu; mais maintenant il lui semblait que son soleil allait se coucher et que son horizon devenait sombre et lugubre. «Et voyant cela, Elie se leva *et s'en alla pour sa vie*, et vint à Beër-Shéba, qui appartient à Juda, et il y laissa son jeune homme. Et il s'en alla, lui, dans le désert, le chemin d'un jour, et vint et s'assit sous un genêt; et il demanda la mort pour son âme, et dit: C'est assez, maintenant, Eternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères». L'esprit d'Elie est tout abattu; il ne voit plus les choses qu'à travers le sombre nuage dont il est enveloppé; tout son travail lui apparaît comme ayant été pour néant et sans fruit; il n'a plus qu'à se coucher et à mourir. Son coeur, harassé par ce qu'il envisageait comme d'infructueux efforts pour ramener la nation à son ancienne foi, désirait ardemment entrer dans le repos. Or dans tout cela, nous apercevons les effets de l'impatience et de l'incrédulité. Elie ne parlait pas de son désir de déloger, quand il était sur le mont Carmel. Non, là tout était triomphe; là, il croyait accomplir une oeuvre — il croyait être de quelque utilité, et par conséquent la pensée du délogement ne se présentait pas à son esprit.

Mais le Seigneur voulait montrer à son serviteur non seulement ce qu'il devait faire, mais aussi ce qu'il devait souffrir. «Faire», nous l'aimons assez; «souffrir», nous n'y sommes pas aussi bien disposés. Et pourtant le Seigneur est tout autant glorifié par celui qui souffre patiemment, que par le serviteur le plus actif. Les fruits de la grâce, développés chez un saint qui est rendu capable d'endurer des souffrances prolongées, sont un parfum d'aussi bonne odeur que tous les fruits d'un service fidèle. C'est là ce que notre prophète aurait dû se rappeler. Mais, hélas! nos coeurs peuvent bien le comprendre et sympathiser avec lui dans son état de tristesse et de découragement. Ils sont bien rares les serviteurs du Seigneur qui n'ont pas, une fois au moins, ardemment désiré de dépouiller le harnais et d'abandonner les fatigues du combat, surtout dans des temps où leurs travaux et leur témoignage semblaient être vains, et où ils étaient portés à se considérer eux-mêmes comme occupant inutilement la terre. Cependant il faut attendre le temps de Dieu, et jusqu'alors chercher à poursuivre notre course dans un service fidèle, patient et sans murmure. Il y a une immense différence entre le

désir d'être délivré de l'épreuve et de la souffrance, et le désir d'être chez nous dans la maison de notre Père. Sans doute, la pensée du repos est douce — ineffablement douce pour l'homme qui a beaucoup travaillé. Il est doux de penser aux «plusieurs demeures» qui nous ont été acquises par le sang de notre Seigneur Jésus Christ — doux de penser au temps où notre Dieu de miséricorde essuiera toutes larmes de nos yeux — doux de penser à ces verts pâturages et à ces sources d'eau vive, auxquels l'Agneau conduira son troupeau pendant les âges de gloire à venir. En un mot, toute la perspective offerte aux regards de la foi est belle et réjouissante; néanmoins nous n'avons pas le droit de dire: «O Seigneur! prends ma vie». Ce n'est qu'un esprit d'impatience qui peut jamais dicter un tel langage. Combien est différent l'esprit qui respire dans ces paroles de l'apôtre Paul: «Je suis pressé des deux côtés, ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est *de beaucoup meilleur*; mais *il est plus nécessaire à cause de vous* que je demeure dans la chair. Et ayant cette confiance, je sais que *je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi*» (Philippiens 1: 23-25). Il y a, dans ces paroles, un esprit vraiment chrétien. Le serviteur de l'Eglise doit rechercher le bien de l'Eglise et non son propre avantage. Si Paul n'eût eu égard qu'à lui-même, il ne serait pas resté un moment de plus sur la terre; mais quand il considérait l'état et les besoins de l'Eglise, il désirait demeurer et continuer à demeurer, dans le but de contribuer à sa joie et aux progrès de sa foi. Ç'aurait dû être aussi le désir d'Elie; il devait souhaiter de demeurer sur la terre pour le bien du peuple. Mais il faillit en cela. Il s'était enfui dans le désert sous l'influence de l'incrédulité, comme son coeur lui disait, et pour sauver sa vie; et là il exprime le désir que sa vie lui soit ôtée, uniquement pour échapper aux épreuves que lui attirait la position de fidélité qu'il avait prise.

Tout cela peut nous offrir une utile leçon. L'incrédulité nous éloigne toujours de la place du témoignage et du service. Tant qu'Elie marcha par la foi, il fut à son poste de serviteur et de témoin; mais dès l'instant que la foi disparut, il abandonna ce poste et s'enfuit au désert. L'incrédulité nous rend toujours impropres au service ou fait de nous des serviteurs inutiles. Nous ne pouvons jamais agir pour Dieu si ce n'est dans l'énergie de la foi. C'est ce que nous devrions nous rappeler, dans un temps comme le nôtre, où tant de gens quittent la position de la fidélité ou s'en écartent. Nous pourrions, je pense, admettre comme un principe constant et vrai, que toutes les fois qu'un homme abandonne une position bien évidente de témoignage, il y est poussé par une incrédulité positive. Ainsi, par exemple, de nos jours, nous voyons plusieurs chrétiens qui, dans un temps, avaient pris cette position d'une manière bien tranchée, parce qu'ils avaient appris (disaient-ils) cette grande vérité: la présence du Saint Esprit dans l'Assemblée. Or, quand cette vérité est réellement comprise et réalisée, elle affranchit les chrétiens de l'autorité de l'homme en matière de foi, et les conduit hors des systèmes qui reconnaissent et soutiennent cette autorité. Si c'est le Saint Esprit qui gouverne dans l'Assemblée, l'homme n'a pas le droit d'intervenir dans ce gouvernement; il n'a pas le droit de décréter et d'instituer des cérémonies: car, en le faisant, il usurpe de la manière la plus présomptueuse les prérogatives divines. Si donc un homme croit de coeur à cette importante vérité, cette croyance ne restera certainement pas sans influence sur sa conduite; au contraire, il se sentira par là appelé à protester contre tout système dans lequel cette vérité

est niée de fait, en s'en séparant. Ce n'est pas ici une question de personnes ou de choses, auxquelles il peut ou doit s'attacher; non, celle-ci est tout autrement importante. Le premier devoir de l'homme, c'est de «cesser de mal faire», et après cela, «d'apprendre à bien faire». Et pourtant, plusieurs de ceux qui faisaient profession, autrefois, de comprendre cette vérité et de marcher en conséquence, ont dès lors perdu la confiance qu'elle leur inspirait, ce qui les a conduits à quitter leur position distincte et à retourner aux systèmes dont ils étaient sortis. Comme Elie, ils n'ont pas réalisé tout ce qu'ils espéraient trouver, les résultats qu'ils attendaient n'ont pas tous apparus; c'est ce qui les a éloignés, eux aussi s'en sont allés comme leur coeur leur disait, et plusieurs peut-être se sentaient tout disposés à dire: «*C'est assez*». Hélas! oui, plus d'un coeur qui jadis nourrissait des espérances élevées et douces relativement à l'Eglise, est aujourd'hui courbé vers la terre sous le poids de la tristesse et du découragement. Ceux qui déclaraient connaître la vérité de la présence du Saint Esprit dans l'Assemblée, et d'autres vérités qui s'y rattachent, et marcher d'après elles, ont, pour ne rien dire de plus, failli à les mettre en pratique, et non seulement cela, mais, en beaucoup de cas, leur moi s'est manifesté de la façon la plus humiliante, et l'ennemi s'est empressé de faire son profit de toutes ces misères. Il en a profité, en particulier, pour décourager ceux qui, sans doute, désiraient demeurer debout en témoignage pour Christ, mais qui, voyant les manquements de tout ce qui pouvait ressembler à un témoignage collectif sur la terre, ont quitté la place en désespoir de cause. Toutefois, que les chrétiens y fassent attention: c'est l'incrédulité qui poussa Elie à fuir au désert, et c'est aussi par incrédulité qu'un chrétien abandonne la position de témoignage, à laquelle la vérité de la présence du Saint Esprit dans l'Assemblée l'amènerait nécessairement.

Ceux qui se retirent ainsi font voir que ce n'était pas avec Dieu et avec son éternelle vérité qu'ils avaient affaire, mais seulement avec l'homme et avec ses circonstances. Si notre marche est fondée sur la vérité de Dieu, elle ne sera en rien affectée par les variations et les fautes de l'homme. L'homme peut manquer, et il ne manque que trop, même dans ses meilleurs et ses plus purs efforts pour mettre en pratique la vérité de Dieu; mais est-ce que les fautes de l'homme peuvent annuler la vérité de Dieu? «Qu'ainsi n'advienne! mais que Dieu soit vrai, et tout homme menteur». Si ceux qui font profession d'attachement à la doctrine bénie de l'unité de l'Eglise se divisent en partis divers, — si ceux qui maintiennent la doctrine de la présence de l'Esprit dans l'Assemblée pour tout ce qui en concerne le gouvernement et le ministère, s'appuient néanmoins, en pratique, sur l'autorité de l'homme, — si ceux qui disent attendre l'apparition personnelle et le règne du Seigneur Jésus, recherchent avec avidité les choses de ce monde, — est-ce que de pareilles inconséquences peuvent annuler ces principes célestes? Assurément non. Grâce à Dieu, la vérité sera la vérité jusqu'à la fin. Dieu sera toujours Dieu, alors même que l'homme se montrerait mille fois plus imparfait qu'il ne l'est. Aussi, au lieu de nous abandonner au découragement, parce que les hommes ont failli dans l'usage qu'ils devaient faire de la vérité de Dieu, notre affaire est plutôt de tenir ferme cette vérité, comme le seul étai de nos âmes au milieu de la ruine et du naufrage universels. Si Elie eût tenu ferme la vérité qui remplissait son âme, quand il était sur le mont Carmel, on ne l'aurait jamais vu

sous le genêt, on ne l'aurait jamais entendu prononcer des paroles telles que celles-ci: «Prends maintenant mon âme; car je ne suis pas meilleur que mes pères».

Cependant le Seigneur peut rencontrer en grâce son pauvre serviteur, lors même qu'il dort sous un genêt. «Il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière». Aussi, au lieu d'adhérer à la requête irréfléchie de son serviteur fatigué et abattu, il cherche plutôt à le soutenir et à le fortifier pour de nouvelles luttes. Ce n'est pas «là la manière d'agir des hommes» (2 Samuel 7: 19); mais c'est, béni soit à jamais son Nom, la manière d'agir de Dieu, dont les voies ne sont pas nos voies, et dont les pensées ne sont pas nos pensées. L'homme agit souvent avec rigueur et sévérité envers son semblable, sans aucune indulgence pour lui. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il agit toujours avec la plus tendre compassion envers ses enfants. Il comprenait Elie; il se souvenait de la fidélité avec laquelle il venait de combattre pour son Nom et pour sa vérité; c'est pourquoi il vient à son aide dans le temps de son abatement. «Et Elie se coucha, et dormit sous le genêt. Et voici, un ange le toucha, et lui dit: Lève-toi, mange. Et il regarda, et voici à son chevet, un gâteau cuit sur les pierres chaudes, et une cruche d'eau; et il mangea et but, et se recoucha. Et l'ange de l'Eternel revint une seconde fois, et le toucha, et dit: Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi. Et il se leva, et mangea et but; et il alla, avec la force de ces aliments, quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu» (chapitre 19: 5-8). Le Seigneur connaît mieux que nous-mêmes ce que nous avons à faire, et, dans sa grâce, il nous fortifie selon ce qu'il sait être nécessaire pour l'oeuvre que nous devons accomplir. Le prophète affligé désirait dormir, mais le Seigneur voulait le fortifier pour un service ultérieur. De même les disciples, dans le jardin, accablés d'une profonde tristesse à la vue de l'apparent naufrage de toutes les espérances qu'ils avaient si ardemment nourries, se laissent tomber dans un profond sommeil, tandis que leur Maître voulait qu'ils eussent les reins ceints et les bras affermis pour les scènes éprouvantes dans lesquelles ils allaient entrer. Mais Elie mangea et but, et ainsi fortifié, il marcha jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu, la montagne de la loi. Là encore nous avons à signaler les tristes effets d'un esprit impatient. Elie semble tout décidé à quitter entièrement son poste de service et de témoignage. S'il ne peut plus dormir sous un genêt, il se cachera dans une caverne. «Et là il entra dans la caverne, et y passa la nuit».

Lorsqu'un chrétien se permet de s'éloigner de la position dans laquelle il serait gardé par la foi, il est impossible de prévoir jusqu'à quel point il peut tomber. La foi seule, la foi constante en la parole de Dieu, peut nous garder dans le sentier du service, parce que la foi fait que l'homme se contente d'attendre la fin, tandis que l'incrédulité, qui ne regarde qu'aux circonstances du moment, le plonge dans un complet découragement. Le chrétien doit faire son compte de ne rencontrer ici-bas que des épreuves et des déceptions. Nous pouvons souvent songer au repos et au bonheur que nous trouverions ici-bas dans telle ou telle condition, mais ce n'est qu'un songe. Elie avait, sans doute, espéré voir un immense changement moral opéré par son moyen, et, au lieu de cela, sa vie est menacée. Mais il aurait dû y être préparé. L'homme qui avait sans crainte tenu tête à Achab et à tous les prophètes de Baal, devait certes être en état de soutenir le message d'une femme. Eh bien! non; sa foi



s'était éclipsée. Quand la foi abandonne quelqu'un, il a peur même de son ombre. En contemplant le prophète sur le mont Horeb, on est porté à se demander: Est-ce bien le même homme que nous venons de voir sur le mont Carmel, élevant un autel de douze pierres, et plaidant là, d'une manière si triomphante, la cause du Dieu d'Israël en présence de ses frères? Hélas! quelle misérable créature que l'homme, quand il n'est pas soutenu par une foi simple au témoignage de Dieu! De même David pouvait, dans un temps, braver Goliath dans la puissance de la foi, et plus tard dire en son coeur: «Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül» (1 Samuel 27: 1). La foi se place au-dessus des circonstances, et regarde à Dieu; l'incrédulité perd de vue Dieu et ne voit que les circonstances. L'incrédulité dit: «Nous étions à nos yeux comme des sauterelles»; la foi dit: «Nous sommes bien capables de le faire» (Nombres 13: 31, 34).

Toutefois, l'Eternel ne laisse pas son serviteur dans la caverne; il ne cesse de le suivre et de chercher à le ramener au poste que l'impatience et l'incrédulité lui ont fait quitter. «Et voici, la parole de l'Eternel vint à lui et lui dit: Que fais-tu ici, Elie?» Quel reproche! Pourquoi Elie se cachait-il ainsi dans une caverne? — Pourquoi avait-il abandonné l'honorable poste du témoignage? A cause du message de Jézabel, et parce que son ministère n'avait pas été reconnu aussi pleinement qu'il s'y attendait. Il s'imaginait avoir mérité une plus réjouissante moisson pour tout son travail, qu'un message menaçant, et une apparente désertion générale; c'est pourquoi il s'était retiré dans une caverne de montagne, place tout à fait convenable pour y nourrir son mécontentement. — Il faut bien admettre qu'il y avait, en effet, dans ce qui s'était passé, de quoi blesser le coeur du prophète: il était venu de sa paisible retraite de Sarepta pour affronter tout le peuple, endoctriné par Jézabel et par une armée de prêtres méchants et de faux prophètes — il avait confondu ces derniers par la grâce de Dieu — Dieu avait fait descendre le feu du ciel, en réponse à sa prière — tout Israël avait semblé reconnaître la vérité, telle qu'il l'avait proclamée — toutes ces choses devaient avoir élevé ses espérances à un degré peu ordinaire; cependant, après tout cela, sa vie est menacée — il ne voit personne prendre son parti — il est enveloppé d'un sombre nuage — il abandonne le champ de bataille et se cache dans une caverne. Il est beaucoup plus aisé de critiquer autrui que d'agir droitement, et nous devons y regarder à deux fois quand il s'agit de prononcer un jugement sur les actes d'un serviteur aussi honoré qu'Elie le Thisbite. Mais bien que tout disposés à ménager les censures, nous pouvons, au moins, tirer instruction et avertissement de cette partie de l'histoire de notre prophète. Nous pouvons y apprendre une leçon dont nous avons tous grandement besoin. «Que fais-tu ici?» est une question qui pourrait, à bon droit, être adressée à plus d'un d'entre nous, alors que, cédant à l'impatience ou à l'incrédulité, nous quittons notre propre place de service au milieu de nos frères, pour aller dormir sous un genêt ou nous cacher dans une caverne. N'y en a-t-il pas plusieurs, à cette heure, qui ci-devant étaient d'énergiques avocats des principes en rapport avec l'unité et le culte du peuple de Dieu, qui sont ou endormis ou cachés? c'est-à-dire qui ne font plus rien pour propager ces vérités dont ils étaient jadis les défenseurs. C'est là une pensée bien affligeante. C'est à de tels hommes que la question: «Que fais-tu ici?» devrait être adressée avec une force toute particulière. Oui, qu'est-ce que cette manière d'agir? ou plutôt, n'agissent-ils pas de manière

à faire un mal réel aux brebis de Jésus? Un homme qui se retire ainsi n'est pas inoffensif, il est nuisible, il fait un vrai tort à ses frères. Mieux vaudrait ne s'être jamais mis en avant comme fauteur de vérités essentielles, que de se retirer, après l'avoir fait; on est fort coupable si, après avoir attiré l'attention sur quelques grands principes de la vérité divine, on finit par les abandonner. «Si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant». Nous pouvons avoir pitié de l'ignorance, ou nous efforcer de l'instruire; mais celui qui, ayant professé de connaître la vérité, la déserte plus tard, ne peut être envisagé ni comme un objet de pitié ni comme quelqu'un à instruire.

Mais ce n'est pas seulement l'incrédulité et les déceptions relativement à certaines vérités, qui poussent certains hommes à un malheureux isolement; des mécomptes, réels ou apparents, dans le ministère peuvent avoir le même effet. Ce fut peut-être là ce qui affecta tout particulièrement Elie. Le triomphe qu'il avait remporté sur le mont Carmel, lui avait, sans doute, inspiré des espérances fort élevées quant aux résultats de son ministère, et il n'était pas préparé à voir le contraire même de ces espérances. Or le souverain, remède à ces deux maladies morales, savoir l'incrédulité à l'égard d'une vérité importante, et le désappointement relativement à notre ministère, c'est de tenir nos regards simplement et constamment fixés sur Jésus. Si, par exemple, nous voyons des hommes professant ces deux vérités de toute importance: l'unité de l'Eglise, et la présence permanente du Saint Esprit dans l'Assemblée — professant, dis-je, de connaître ces vérités, et cependant bronchant de la manière la plus triste quant à leur réalisation, devons-nous pour cela nous retirer, et dire qu'il n'y a ni unité ni présence permanente du Saint Esprit? A Dieu ne plaise. Ce serait faire dépendre la vérité de Dieu de la fidélité de l'homme, principe qui ne saurait être admis, un seul instant, par un chrétien spirituel. Non, mais plutôt regardons en haut, et voyons l'Eglise, comme corps de Christ, dont chaque membre a son nom écrit dans le livre de Dieu de toute éternité. De même, quand nous voyons Jésus à la droite de Dieu dans les cieux, c'est pour nous la garantie infaillible de la présence de l'Esprit dans l'Assemblée. Béni soit Dieu pour la sûreté qu'il a donnée à toutes ces vérités. «Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir». Enfin, si des chrétiens sont éprouvés eu égard à leur ministère, si l'ennemi s'efforce de les en détourner par le chagrin et le découragement, qu'ils essaient de tenir leurs yeux plus simplement sur Jésus, en se souvenant que, quelque misérable que puisse être l'aspect des choses ici-bas, il s'approche rapidement, le temps où tous ceux qui auront servi le Seigneur en simplicité, par amour pour Lui, moissonneront une pleine récompense. Nous devons prendre garde, pourtant, de ne pas nous laisser aller à placer notre ministère ou ses fruits entre nos âmes et Christ. Il y a un grand danger en cela. Un homme peut se mettre à l'oeuvre avec un sincère dévouement pour son Maître, et cependant, par la ruse de l'ennemi, et par la faiblesse de son propre coeur, il peut bientôt donner à son oeuvre, dans ses pensées, une place plus éminente qu'à Christ lui-même. Si Elie avait eu davantage le Dieu d'Israël devant lui, il n'aurait pas succombé au désespoir.

Mais nous apprenons quel était le véritable état de l'âme du prophète, par sa réponse au reproche de Dieu: «J'ai été très jaloux pour l'Eternel, le Dieu des armées; car les fils d'Israël

ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter». Quelle différence entre ce langage et celui qu'il faisait entendre au mont Carmel! Là il plaidait la cause de Dieu, ici il plaide pour lui-même — là il s'efforçait de convertir ses frères en leur présentant la vérité de Dieu, ici il accuse ses frères, et il expose leurs péchés devant Dieu (\*).

(\*) Il est instructif d'observer l'ordre dans lequel Elie expose les péchés d'Israël: — 1° «ils ont abandonné ton alliance»; — 2° «ils ont renversé tes autels»; — 3° «ils ont tué tes prophètes par l'épée». Le fondement de tout ce mal était celui-ci: ils avaient abandonné l'alliance de Dieu; la conséquence naturelle en était la démolition des autels de Dieu et l'abandon de son culte, et il s'en était suivi le meurtre des prophètes. Cet ordre est facile à comprendre.

«J'ai été très jaloux»; mais «ils ont abandonné ton alliance, etc.». Telle était la manière dont le prophète, dans la caverne sur le mont Horeb, exprimait son mécontentement. Il se considérait lui-même, ce semble, comme le seul homme qui eût fait ou qui fît quelque chose pour Dieu. «Je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter». Or tout cela n'était que la conséquence naturelle de la position qu'il avait prise, en s'en allant comme son cœur lui disait. Dès l'instant qu'un serviteur de Dieu abandonne son poste de témoignage et de service au milieu de ses frères, il commence à s'élever lui-même et à les accuser; oui, sa retraite seule est déjà comme une assertion de sa fidélité et de leur chute. Mais à tous ceux qui se séparent ainsi de leurs frères, en les accusant, s'adresse cette question sérieuse: «Que fais-tu ici?» «Que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende».

Cependant notre prophète est appelé à sortir de son lieu de réclusion. «Sors», lui dit Jéhovah, «et tiens-toi sur la montagne devant l'Eternel. Et voici, l'Eternel passa, et devant l'Eternel un grand vent impétueux déchirait les montagnes et brisait les rochers: l'Eternel n'était pas dans le vent. Et après le vent, un tremblement de terre: l'Eternel n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre, du feu: l'Eternel n'était pas dans le feu. Et après le feu, *une voix douce, subtile*». Par ces manifestations, variées et solennelles, de lui-même et de ses actes merveilleux, le Seigneur voulait apprendre à son serviteur d'une manière fort expressive, qu'il n'était pas limité à un seul agent pour exécuter ses desseins. Le vent était un de ces agents, et un puissant agent; néanmoins ce n'était pas par le moyen du vent que le but de Dieu devait être atteint; on en pouvait dire autant du tremblement de terre et du feu, dont les terribles effets ne servaient qu'à frayer le chemin au dernier agent, au plus faible en apparence, savoir, à la voix douce et subtile. Ainsi le prophète devait apprendre à être content d'être un agent, entre un grand nombre d'autres. Il s'était peut-être figuré que toute l'oeuvre devait être faite par lui; arrivant, comme il l'avait fait, avec l'impétuosité effrayante d'un vent violent, il se serait attendu à renverser tous les obstacles, et à ramener la nation à sa place d'heureuse fidélité envers Dieu. Mais, hélas! combien il est difficile même à l'instrument le plus distingué de comprendre sa propre insignifiance. Les hommes les plus dévoués — les mieux doués — les plus élevés — ne sont que des pierres dans la structure, des clous dans le vaste mécanisme, et celui qui en vient à se regarder comme *l'instrument*, se trouvera bientôt singulièrement déçu. Paul peut planter, Apollos peut arroser, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Ainsi le prophète avait à apprendre que le Seigneur pouvait

employer d'autres instruments que lui; qu'il avait dans son carquois d'autres flèches qu'il décocherait en leur temps. Le vent, le tremblement de terre et le feu doivent faire, chacun, son oeuvre; après quoi la voix douce et subtile pourrait être entendue distinctement et avec efficace. Il n'appartient qu'à Dieu de se faire entendre, alors même qu'il parle en «une voix douce et subtile». Elie reste dans la caverne, jusqu'à ce que cette voix arrive à ses oreilles, alors «il enveloppa son visage dans son manteau, et sortit, et se tint à l'entrée de la caverne».

C'est uniquement «devant le Seigneur» que nous pouvons avoir une idée juste de notre position. Il nous est aisé de nous former une haute opinion de nous-mêmes et de notre ministère, jusqu'à ce que nous soyons amenés en la présence de Dieu, alors nous apprenons à nous couvrir le visage d'un manteau; en d'autres termes, nous apprenons à nous effacer nous-mêmes en réalité. Quand Moïse se trouva en la présence de Dieu, «il cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu» (Exode 3: 6). Quand Job se vit en cette présence, il eut horreur de lui-même, et se repentit dans la poussière et dans la cendre (42: 6); et il en a été ainsi de tous ceux qui, en quelque temps que ce soit, ont appris à se bien connaître à la lumière de la présence de Dieu; là, ils ont appris leur propre et total néant; là, ils ont compris que Dieu pouvait se passer d'eux. Le Seigneur est toujours prêt à reconnaître le plus petit acte de service envers Lui, mais dès l'instant qu'un serviteur est préoccupé de son service, le Seigneur lui montre qu'il n'a plus besoin de lui. Tel fut le cas relativement à Elie. Il s'était retiré du champ de l'activité et du combat, et il avait exprimé un ardent désir de déloger de son corps; il se croyait un témoin isolé et unique, un serviteur abandonné et déçu; Jéhovah lui ordonne de se tenir devant Lui, et c'est là, en quelque sorte, qu'il lui retire sa mission, et qu'il lui annonce les noms de ses successeurs dans la carrière. «Et l'Eternel lui dit: Va, retourne par ton chemin, vers le désert de Damas, et quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour qu'il soit roi sur la Syrie; et Jéhu, fils de Nimshi, tu l'oindras pour qu'il soit roi sur Israël, et tu oindras Elisée, fils de Shaphath, d'Abel-Mehola, pour qu'il soit prophète à ta place. Et il arrivera que celui qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir; et celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir. Mais je me suis réservé en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé». Ces paroles étaient propres à jeter une grande lumière dans l'esprit du prophète. Sept mille! et il s'imaginait avoir été laissé seul. Jamais les instruments ne feront défaut à Jéhovah. Si le vent ne suffit pas, il a le tremblement de terre; si le tremblement de terre ne suffit pas, il a le feu; et après tous les autres, il a «la voix douce et subtile». Ainsi Elie apprit que d'autres ministères que le sien pouvaient agir sur Israël: Hazaël, Jéhu et Elisée allaient paraître sur la scène, et comme la voix douce et subtile s'était montrée puissante pour faire sortir le Thisbite de sa caverne, de même le ministère de grâce d'Elisée se montrerait puissant pour faire sortir de leurs cachettes les milliers de fidèles qu'Elie n'avait pas su découvrir. Ce dernier ne devait pas tout faire; il n'était qu'un des agents de Dieu. «L'oeil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi; ou bien encore la tête aux pieds: Je n'ai pas besoin de vous».

Telle était, je le crois, l'importante instruction donnée à notre prophète par les scènes solennelles du mont Horeb. Il y était monté plein de lui-même et de lui seul — il s'était tenu

sur la montagne, rempli de l'idée qu'il était *le* témoin, le *seul* témoin; il en descendit avec la connaissance humiliante mais salubre qu'*il n'était qu'un des sept mille*. Quelle différence dans sa manière de voir et de juger. Personne ne peut enseigner comme Dieu. Quand il veut donner une leçon, il peut la donner d'une manière efficace, que son Nom en soit béni. Il avait donc fait connaître à Elie son incapacité, à tel point qu'il fut heureux de rebrousser chemin, de sortir de sa caverne, et de descendre de la montagne — de bannir toutes ses plaintes et ses accusations, et de jeter humblement, en silence, avec soumission volontaire, son manteau prophétique sur les épaules d'un autre. Tout cela est fort instructif. Le silence d'Elie, après avoir entendu parler des sept mille, est des plus remarquables. Il avait appris là ce que le mont Carmel n'avait pu lui apprendre — ce que ni Sarepta, ni le Kérith ne lui avaient enseigné. Dans ces lieux, il avait appris beaucoup de choses concernant Dieu et sa vérité, mais sur Horeb il avait appris sa propre petitesse, et la conséquence de cette instruction qu'il a reçue est qu'il descend de la montagne, qu'il transmet son office à un autre, et non seulement cela, mais qu'en le faisant il dit: «Que t'ai-je fait?» En un mot, nous voyons, en ce bien-aimé serviteur, le plus complet renoncement à soi-même, depuis l'instant où il a appris qu'il n'était qu'un agent entre plusieurs. Il est encore chargé d'un message de jugement pour Achab, dans la vigne de Naboth, et d'un message analogue pour Achazia sur son lit de maladie, et puis il quitte la terre, laissant l'oeuvre qu'il a commencée à d'autres mains qui doivent la poursuivre. Comme Jean-Baptiste qui, nous le savons, était venu dans l'esprit et la puissance d'Elie, il était heureux d'introduire son successeur et de se retirer. Oh! si tous les saints connaissaient mieux cet esprit d'humilité et de renoncement — l'esprit qui pousse un homme à faire l'oeuvre et à ne pas penser à cette oeuvre, ou même, si cela doit être, à voir l'oeuvre faite par d'autres, et à s'en réjouir. Le Baptiseur dut apprendre cela aussi bien que le Thisbite; il dut apprendre à terminer volontiers sa brillante carrière dans l'obscurité d'un cachot, pendant qu'un autre faisait l'oeuvre. Jean, aussi, trouvait étrange qu'il en fût ainsi, et il envoya des messagers à Jésus pour lui demander: «Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre?» Comme s'il avait dit: «Est-il bien possible que celui auquel j'ai rendu témoignage soit réellement le Christ, et que néanmoins il me laisse périr, sans s'inquiéter de moi, dans la prison d'Hérode?» Il en était ainsi, et Jean devait apprendre à en être content. Il avait dit en entrant dans son ministère: «Il faut qu'il croisse et que je diminue»; mais il se peut qu'il n'eût pas précisément compté sur une telle manière de diminuer; cependant telle était la volonté de Dieu relativement à cet honoré serviteur. Oh! que les pensées de Dieu sont différentes de celles de l'homme! Jean, après avoir accompli une mission des plus importantes, savoir, celle d'introduire le Fils de Dieu, était destiné à avoir la tête coupée à la demande d'une méchante femme, et pour qu'un impie tyran ne violât pas son serment.

Il en était de même d'Elie le Thisbite. Sans aucun doute, sa carrière avait été des plus brillantes; il avait passé devant les yeux d'Israël dans toute la dignité et la majesté d'un homme céleste — d'un messager céleste — la vérité divine était sortie de ses lèvres, et Dieu l'avait hautement honoré dans son oeuvre; cependant, dès l'instant qu'il commença à penser à lui-même comme étant quelque chose — dès l'instant qu'il se mit à dire: «J'ai été très jaloux pour

l'Eternel... et je suis resté, moi seul», le Seigneur lui enseigna qu'il se trompait, et lui ordonna d'établir son successeur.

Puissions-nous apprendre par là à être réellement humbles et pleins de renoncement à nous-mêmes dans notre service, quel qu'il soit. N'ayons pas la présomption de nous considérer nous-mêmes comme si nous étions quelque chose, ou d'envisager notre service comme s'il était l'accomplissement de quelque grande chose. Et alors même que notre ministère serait sans fruit, et que nous serions méprisés et repoussés, puissions-nous être capables de regarder *en avant, à la fin*, où toute chose sera manifestée. C'est ce que faisait notre adorable Maître. Il tenait son regard fixé sur «la joie qui lui était proposée», et, en avançant vers cette joie, il ne se souciait pas des pensées des hommes. Il ne se plaignait pas de ceux qui le rejetaient, le méprisaient et le crucifiaient, et il ne les accusait pas. Non; une de ses dernières paroles sur la croix, fut: «Père, pardonne-leur». Maître béni! accorde-nous une plus grande mesure de cet esprit de douceur, d'amour, de grâce et de pardon. Puissions-nous te ressembler, et marcher sur tes traces au travers de ce pauvre monde.

## L'enlèvement du prophète

Du moment où Elie avait jeté son manteau sur les épaules d'Elisée, nous pouvons considérer sa carrière prophétique comme presque achevée. Il est encore chargé d'un ou deux messages, comme nous l'avons déjà rappelé, mais quant à ce qui concerne son ministère relativement à Israël, on peut le regarder comme terminé, à dater de l'heure où Elisée, fils de Shaphath, d'Abel-Méhola, fut oint pour être prophète en sa place. C'est qu'en effet il avait lui-même abandonné l'oeuvre: «Il s'était levé, et s'en était allé pour sa vie»; en sorte que, pour parler à la manière des hommes, il était bien temps qu'il pensât à se désigner un successeur.

Mais en réfléchissant sur la vie et les temps d'Elie, nos pensées ne doivent pas s'arrêter seulement sur son caractère de prophète. Nous avons non seulement à le considérer comme un *prophète*, mais aussi comme un *homme*; non seulement comme un *serviteur*, mais aussi comme un *fils*; non seulement dans son *office*, mais aussi dans sa *personne*. Comme prophète, sa persévérance et l'heureuse issue de sa carrière devaient dépendre, en grande mesure, de sa fidélité. Aussi, quand il se laissa entraîner par un esprit incompatible avec le caractère d'un vrai serviteur, il dut résigner son office entre les mains d'un autre (\*).

(\*) Il est peut-être à propos de signaler une objection que l'on pourrait faire à la déduction que j'ai tirée des actes du prophète. On peut dire qu'il avait été suscité à une époque spéciale de l'histoire d'Israël, et dans un but spécial, et que quand ce but eut été atteint, un instrument d'un autre genre était nécessaire. Tout cela est très vrai. Néanmoins il serait difficile de ne pas apercevoir l'impatience et la précipitation d'Elie dans son désir de résigner son poste, parce que les choses n'ont pas tourné comme il s'y attendait. Les conseils de Dieu et les actions de l'homme sont deux choses bien distinctes. Le ministère d'Elie le Thisbite avait occupé sa place dans l'histoire de la nation, sans doute, et, de plus, un autre genre d'instrument pouvait être exigé; avec tout cela, la question de l'esprit qu'il montre et des actes qu'il fait demeure intacte. Josué pouvait être le successeur obligé de Moïse, néanmoins ce fut à cause de la précipitation d'esprit de Moïse, qu'il lui fut interdit de traverser le Jourdain.

Il y avait pourtant de meilleures choses en réserve pour Elie. Il s'était laissé aller à la violence — il s'était caché dans une caverne, d'où il avait fait intercession contre Israël — il avait impatientement désiré d'être retiré de la carrière d'épreuves à laquelle il avait été appelé — il avait pu faire tout cela et, en conséquence, il avait pu aussi se voir appelé à résigner sa place; mais, nonobstant, le Dieu d'amour avait à son endroit des pensées de grâce, qui jamais n'auraient pu monter dans son coeur. Qu'il est précieux et béni, de laisser à Dieu le soin d'adopter ses propres procédés dans ses dispensations envers nous! Nous sommes sûrs de perdre quelque chose, quand nous voulons nous mêler dans la manière d'agir de Dieu, et cependant cela a toujours été la tendance de l'homme. L'homme ne veut pas permettre à Dieu d'adopter sa propre méthode pour le justifier, mais il veut toujours intervenir dans le plan merveilleux de la rédemption; et même lorsque, par l'efficace du Saint Esprit, il s'est soumis à la justice de Dieu, il prétend toujours de nouveau, malgré les expériences répétées qu'il fait de la sagesse supérieure de Dieu, chercher à intervenir dans la divine méthode de discipline et de conduite, comme s'il pouvait, mieux que Dieu, disposer les choses d'une manière favorable pour lui-même. Présomptueuse folie! Pour quelques-uns, les résultats en seront la perte éternelle; pour d'autres, la privation actuelle de la bénédiction attachée à une plus grande connaissance et expérience du caractère et des voies de Dieu.

Si Elie avait vu sa requête exaucée, combien n'y aurait-il pas perdu! Comme il valait mieux être enlevé au ciel dans un chariot de feu, plutôt que d'être retiré de ce monde dans un accès d'impatience! C'est cette dernière chose qu'Elie avait demandée, mais c'est la première que Dieu lui accorde. «Et il arriva que lorsque l'Eternel fit monter Elie aux cieux dans un tourbillon, Elie et Elisée partirent de Guilgal» (2 Rois 2: 1). Je sortirais du cadre de cet écrit, si je m'arrêtais sur les circonstances de l'introduction d'Elisée dans l'office prophétique, sur sa lenteur, d'abord, à suivre Elie, et, plus tard, sur son refus positif de le quitter. Nous le voyons, dans ce chapitre, accompagnant Elie de Guilgal à Béthel, de Béthel à Jéricho, et de Jéricho au Jourdain. Tous ces endroits étaient célèbres dans l'histoire d'Israël.

Béthel, ou la maison de Dieu, était le lieu où Jacob avait vu jadis l'échelle mystique s'élevant de la terre au ciel, belle et juste expression des desseins futurs de Dieu relativement à la famille céleste et à la terrestre. Dans ce même lieu Jacob dut revenir, par le commandement exprès de Dieu, après qu'il se fût purifié des souillures de Sichem (Genèse 35: 1). Béthel était donc un endroit profondément intéressant pour le coeur d'un Israélite. Mais, hélas! il avait été souillé. Le veau de Jéroboam n'avait que trop réellement fait oublier les principes sacrés de vérité enseignés par l'échelle de Jacob; celle-ci élevait l'esprit de la terre au ciel — elle portait les coeurs en haut et en avant: en haut, au conseil éternel de la *grâce* de Dieu; en avant, à la manifestation de ce conseil, en *gloire*. Le veau, au contraire, ravalait le coeur et l'attachait à un système dégradant de religion politique, à un système, dans lequel on employait les *noms* des choses célestes pour sauvegarder les *réalités* des choses terrestres. Jéroboam se servait de *la maison de Dieu* pour se garantir la possession du *royaume d'Israël*. Il était content de rester au bas de l'échelle, et ne se souciait nullement de regarder en haut. Son coeur terrestre ne désirait pas d'escalader les sublimes hauteurs auxquelles conduisait

l'échelle de Jacob; la terre et sa gloire étaient tout ce qu'il ambitionnait, et pourvu qu'il les obtint, peu lui importait un culte devant le veau de Baal à Béthel, ou devant l'autel de Jéhovah à Jérusalem. Cela n'était rien pour lui. Jérusalem, Béthel ou Dan n'étaient que des noms pour cet homme politico-religieux, comme au reste pour tout homme semblable. La religion n'est qu'un instrument dans les mains des enfants de ce monde — un instrument pour creuser dans les entrailles de la terre, et non pas une échelle pour monter de la terre au ciel. L'homme souille tout ce qui est sacré; mettez entre ses mains la vérité la plus pure, la plus céleste, et bientôt il l'aura profanée; confiez à sa garde l'ordonnance la plus précieuse, la plus émouvante, bientôt il l'aura convertie en une forme sans vie, et il aura complètement perdu les principes qu'elle devait faire ressortir. Il en était ainsi de Béthel. Il en est ainsi de toutes les choses saintes avec lesquelles l'homme a affaire.

Quant à Guilgal, d'où les deux prophètes étaient partis, c'était aussi un endroit digne d'intérêt. C'était là que l'Eternel avait roulé l'opprobre d'Egypte de dessus son peuple; là que les enfants d'Israël avaient célébré leur première pâque dans le pays de Canaan, et qu'ils s'étaient restaurés en mangeant du blé du pays. Guilgal était un point de ralliement pour Josué et pour ses hommes de guerre; c'est de là qu'ils sortaient, dans la force de l'Eternel, pour remporter de glorieux triomphes sur les incirconcis, et c'est là qu'ils retournaient pour partager le butin. Ainsi Guilgal était un lieu sur lequel les affections d'un Israélite pouvaient bien se porter; un lieu qui rappelait bien des saints souvenirs. Cependant il en avait aussi perdu toute la réalité. L'opprobre d'Egypte avait roulé de nouveau sur Israël. Les principes autrefois en relation avec Guilgal avaient perdu leur empire sur les coeurs du peuple de Dieu professant. Bokim (le lieu des larmes) avait depuis longtemps remplacé Guilgal relativement à Israël, et Guilgal était devenu une forme vide — forme ancienne, sans doute, mais sans vertu, car Israël avait cessé de marcher dans la puissance de la vérité enseignée à Guilgal.

Puis, quant à Jéricho, c'était là que les armées de l'Eternel, sous leur vaillant capitaine, avaient remporté leur première victoire dans le pays de promesse, et manifesté la puissance de la foi. Enfin, quant au Jourdain, c'était là qu'Israël avait eu une manifestation si frappante de la puissance de Jéhovah, en relation avec l'arche de sa présence. Le Jourdain était l'endroit où, en type, la mort avait été vaincue par le pouvoir de la vie; le fleuve dont le milieu et les bords présentaient les trophées de la victoire sur l'ennemi.

Ainsi ces diverses places, Béthel, Guilgal, Jéricho et le Jourdain étaient profondément intéressantes pour le coeur d'un vrai fils d'Abraham; mais leur efficace et leur signification étaient perdues: Béthel n'était plus que de nom la maison de Dieu; Guilgal n'était plus apprécié comme la place où l'opprobre d'Egypte avait été roulé de dessus le peuple. Les murailles de Jéricho, qui avaient été détruites par la foi, étaient rebâties. Le Jourdain n'était plus considéré comme la scène de la puissance de Jéhovah. En un mot, tous ces lieux étaient devenus de pures formes sans influence, et, même au temps d'Elie, le Seigneur aurait pu, relativement à ces choses, adresser à son peuple ces énergiques paroles: «Ainsi dit l'Eternel à la maison d'Israël: *Cherchez-moi*, et vous vivrez; et ne cherchez pas Béthel, et n'allez pas à Guilgal, et ne passez pas à Beër-Shéba; car Guilgal ira certainement en captivité, et Béthel sera



réduite à rien. Cherchez l'Eternel, et vous vivrez» (Amos 5: 4-6). Il y a ici une importante vérité pour tous ceux dont les coeurs sont enclins à s'attacher à d'anciennes formes. Ce frappant passage nous apprend, que rien ne subsistera si ce n'est la divine réalité d'une communion personnelle avec Dieu. Les hommes peuvent plaider en faveur des formes, de leur grande antiquité; mais où trouverions-nous une plus grande antiquité que celle dont Béthel et Guilgal pouvaient se glorifier? Cependant ces places tombèrent et furent détruites, et les fidèles furent exhortés à les abandonner et à regarder, avec une foi simple, au Dieu vivant.

Notre prophète traversa donc tous ces lieux dans l'énergie et la dignité d'un homme céleste. Sa destination était au delà et au-dessus de tous ces endroits. Elie cherche, à répétitions, à laisser Elisée en arrière, tandis qu'il se hâtait sur le chemin qui devait aboutir au ciel; mais ce dernier s'attache à lui et l'accompagne, pour ainsi dire, jusqu'à la porte des cieux, et il réprime l'inquiète curiosité de ses frères moins intelligents, par ces mots: «Taisez-vous». Mais Elie marche en avant dans la force de sa mission céleste: «L'Eternel m'envoie», dit-il, et en obéissance au commandement divin, il passe par Guilgal, Béthel, Jéricho et le Jourdain, laissant derrière lui toutes ces anciennes formes et ces localités sacrées, qui auraient pu attirer les affections de tous ceux qui n'étaient pas, comme Elie le Thisbite, portés en avant par une céleste espérance. Les fils des prophètes pouvaient s'arrêter à ces choses, qui réveillaient peut-être en eux maint souvenir sacré; mais pour celui dont l'esprit était rempli de la pensée de son enlèvement au ciel, les choses de la terre, quelque sacrées ou vénérables qu'elles puissent être, ne sauraient lui présenter aucun attrait. Son objet, c'était le ciel, et non pas Béthel ou Guilgal. Il allait quitter la terre et toutes ses fatigantes scènes; il allait laisser derrière lui Achab et Jézabel s'avançant vers leur terrible jugement, pour arriver au-dessus de la région des alliances abandonnées, des autels démolis, et des prophètes tués par l'épée; en un mot, pour passer au delà des obscurités et des douleurs, des épreuves et des déceptions de ce monde orageux, — et cela non pas par la voie de la mort, mais par un chariot céleste. La mort ne devait point avoir de puissance contre cet homme céleste. Sans doute, son corps fut changé en un clin d'oeil, car «la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas de l'incorruptibilité»; mais la mort n'a point de pouvoir sur lui; c'est plutôt comme un vainqueur qu'il monte dans son char de triomphe, et qu'il entre ainsi dans son repos. Heureux homme! Pour lui le combat était fini; la course était achevée, la victoire sûre. Il avait été étranger ici-bas, en contraste avec les hommes du monde, et même en contraste avec plusieurs des enfants du royaume. Il était sorti des montagnes de Galaad, les reins ceints, comme un témoin fidèle de Dieu, pour rendre un sévère témoignage contre le train de vie d'un monde professant. Il n'avait ni demeure, ni lieu de repos ici-bas, mais, comme étranger et voyageur, il courait en avant vers son repos céleste.

D'un bout à l'autre, la carrière d'Elie fut une carrière unique. Comme Jean le Baptiseur, il était une voix «criant dans le désert», loin des rassemblements des hommes, et partout où il faisait son apparition, il était comme un météore céleste, dont l'origine et la destinée étaient également au-dessus de la portée des idées humaines. L'homme à la ceinture de cuir n'était connu que comme le témoin contre le mal — le messager de la vérité de Dieu. Il n'avait point

de communion avec l'homme, en tant qu'homme; mais, dans toutes ses voies, il conservait une dignité qui, à la fois, repoussait toute influence charnelle d'autrui et lui assurait la vénération et le respect. Il était comme entouré de la sainte solennité du sanctuaire, en sorte que la vanité et la folie ne pouvaient tenir en sa présence. Il n'était pas, comme son successeur Elisée, un homme sociable; son chemin fut solitaire «il vint ne mangeant ni ne buvant». En un mot, il fut singulier en toutes choses: singulier à son entrée dans la carrière prophétique — singulier dans la manière dont il en sortit. Il fut une exception, et une exception remarquable. Le fait même qu'il ne fut pas appelé à passer par les portes du sépulcre, suffirait amplement pour attirer sur lui une attention toute spéciale.

Mais observons la route que suivit notre prophète, en s'acheminant vers la scène de son enlèvement. Il refaisait le même chemin qu'avait fait jadis, mais en sens contraire, le camp d'Israël. Israël avait marché du Jourdain à Jéricho, mais Elie marchait de Jéricho au Jourdain. En d'autres termes, comme le Jourdain était ce qui séparait le désert du pays, le prophète le traversa, laissant ainsi Canaan derrière lui. Son chariot le rencontra, *non pas dans le pays, mais dans le désert*. Le pays était souillé, et devait bientôt être purifié de ceux qui y avaient introduit la souillure — la gloire devait bientôt s'éloigner même de la place la plus privilégiée — I-Cabod allait être écrit sur tout cela; c'est pourquoi le prophète le quitte et passe dans le désert, en indiquant ainsi aux entendements spirituels qu'il ne restait rien pour des hommes célestes, si ce n'est le désert et le repos en haut. La terre ne devait plus être le lieu du repos ou la portion de l'homme de Dieu; elle était souillée. Les eaux du Jourdain avaient été divisées pour permettre à Israël de passer du désert en Canaan; elles vont maintenant être divisées pour permettre à un homme céleste de passer de Canaan au désert, où l'attendait son chariot, prêt à le transporter de la terre au ciel. Les choses terrestres et les espérances terrestres étaient bannies de l'esprit d'Elie; il avait appris la totale vanité de tout ce qui est ici-bas — et il ne lui restait plus rien qu'à regarder au delà de ces choses. Il s'était fatigué au milieu des autels démolis d'Israël — il avait travaillé et rendu témoignage pendant des années au milieu d'un peuple rebelle et contredisant — il avait ardemment désiré de déloger et d'entrer dans le repos, et c'est ce qui allait lui arriver, mais d'une manière digne de Dieu — Jéhovah lui-même allait placer ses bras éternels autour de son serviteur, pour le garantir du pouvoir de la mort. — Ici la mort n'avait point d'aiguillon, le sépulcre point de victoire. Elie, sur le sable du désert, eut le privilège de regarder directement en haut et, sans être entravé par les circonstances humiliantes de la maladie et de la mort, de voir le ciel ouvert pour le recevoir. Au sujet de son départ de la terre, notre prophète fut exempté de toutes les circonstances pénibles qui sont le lot de l'humanité déchue. Il échangea son manteau de prophète contre un chariot de feu. Il était joyeux de laisser son manteau tomber à terre pendant qu'il montait au ciel. Pour lui, la terre n'était qu'une place souillée et périssable dans la création de Dieu, et il était fort heureux de se dépouiller de tout ce qui lui rappelait ses relations avec elle. Il laissait derrière lui, il est vrai, un homme qui savait l'apprécier et qui sentirait sa perte — un homme qui, en contemplant son miraculeux enlèvement, s'écriait: «Mon père! mon père! Char d'Israël et sa cavalerie!» mais qu'était-ce que tout cela? Il s'élevait maintenant au-dessus de la région des sentiments purement humains et des affections humaines. Elisée pouvait dire: «Que je baise,

je te prie, mon père et ma mère»; mais notre prophète était déjà au-dessus de ces affections naturelles. Les choses humaines, n'étaient plus rien pour lui: il avait la terre derrière lui, le ciel devant lui, les choses humaines au-dessous de lui. Quelle position! Et pourtant c'est la seule position que tout homme céleste devrait occuper. Le monde et la terre n'ont plus aucun droit sur l'homme qui croit en Jésus. La croix a brisé toutes les chaînes qui l'attachaient précédemment à la terre. De même que le Jourdain sépara Elie de Canaan et l'amena, dans le désert, à la rencontre du chariot de Jéhovah, ainsi la croix a introduit le croyant sur un tout nouveau terrain — elle l'a mis dans les réelles circonstances du désert — elle l'a placé, lui aussi, de l'autre côté de la mort, n'ayant d'autre objet devant lui que son enlèvement à la rencontre du Seigneur en l'air.

Telle est la part réelle, incontestable de chaque saint, quelque faible et ignorant qu'il soit; mais s'il s'agit d'en faire l'heureuse expérience, c'est tout autre chose. Pour y parvenir, il nous faut être beaucoup seuls avec Dieu, il faut que nous connaissions l'exercice fréquent du propre jugement. La chair et le sang ne peuvent jamais être amenés à comprendre l'enlèvement d'un homme céleste. En effet, nous voyons que même les fils des prophètes ne le comprenaient pas, car ils disaient à Elisée: «Voici, il y a avec tes serviteurs cinquante hommes, des hommes vaillants; qu'ils aillent, nous te prions, et qu'ils cherchent ton maître: l'Esprit de l'Eternel l'aura peut-être emporté et l'aura jeté sur quelque montagne ou dans quelque vallée». Ils n'avaient pas de pensée plus élevée au sujet de l'enlèvement du prophète: «L'Esprit de l'Eternel l'a jeté sur quelque montagne ou dans quelque vallée». Ils ne pouvaient pas concevoir qu'il eût été transporté au ciel sur un chariot de feu. Ils s'arrêtaient encore aux choses de la terre, et n'avaient pas le sens spirituel suffisamment exercé pour comprendre et apprécier une aussi glorieuse vérité. Elisée cède à leur importunité, et ils apprennent quelle est la folie de leurs pensées par la peine inutile que se donnent leurs messagers. Cinquante hommes vaillants ne purent trouver nulle part le prophète enlevé. Il s'en était allé, et il fallait une tout autre force que celle de la nature pour suivre la même route que lui. «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu,... et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement». Ceux qui marchent par l'Esprit comprendront mieux le privilège du prophète d'être délivré de tout tribut à la mortalité, et d'être introduit d'une manière aussi glorieuse dans son céleste repos.

Telle fut donc la fin de la carrière de notre prophète. Glorieuse fin! Qui ne dirait pas: «Que ma fin soit semblable à la sienne»? Béni soit l'amour qui a voulu qu'un *homme* fût ainsi honoré. Bénie soit la grâce qui a conduit le Fils de Dieu — le Prince de la vie — à descendre du sein de sa gloire dans les cieux, et à se soumettre à la mort ignominieuse de la croix, en vertu de laquelle, même en perspective, le prophète Elie fut exempté de la pénalité du péché, et autorisé à passer dans les régions de la lumière et de l'immortalité sans avoir ressenti même l'odeur de la mort. Comme nous devrions adorer cet amour, cher lecteur chrétien! Oui, tout en étudiant les traces de l'homme remarquable, dont l'histoire nous a occupés — tout en le suivant de Galaad au Kérith, du Kérith à Sarepta, de Sarepta au Carmel, du Carmel à l'Horeb, et de l'Horeb AU CIEL, nous devons nous sentir comme forcés de nous écrier «Oh! quel amour

parfait que l'amour de Dieu» Qui pourrait concevoir que l'homme mortel pût fournir une telle carrière? Qui, si ce n'est Dieu, pouvait opérer de telles choses? La vie d'Elie le Thisbite magnifie extrêmement la grâce de Dieu, et confond la sagesse de l'ennemi. L'enlèvement d'un saint au ciel est un des fruits les plus précieux et des plus magnifiques résultats de la rédemption. Sauver une âme de l'enfer est, en soi, une oeuvre glorieuse, un superbe triomphe — ressusciter le corps d'un saint endormi est une manifestation plus éclatante encore de la grâce et de la puissance divines; mais prendre un homme vivant, dans toute la vigueur et l'énergie de son existence naturelle et le transporter de la terre au ciel, est un plus admirable déploiement de la puissance de Dieu et de la valeur de la rédemption qu'aucune chose que nous puissions concevoir. Ce fut là le sort d'Elie. Ce n'était pas seulement le salut de son âme, ni la résurrection de son corps, mais c'était l'enlèvement de sa personne, «corps, âme et esprit». Il fut retiré du milieu du tumulte et de la confusion de ce monde. La marée du mal pouvait de plus en plus s'avancer — les hommes et les principes pouvaient continuer à agir et à se montrer; la mesure des iniquités d'Israël pouvait bientôt être comble — et l'orgueilleux Assyrien pouvait entrer sur la scène, comme la verge du courroux de Jéhovah, pour châtier son peuple; mais qu'était tout cela pour le prophète enlevé? Rien. Le ciel s'était ouvert sur lui, lorsqu'il se tenait, inoffensif pèlerin, dans le désert. Il en avait maintenant fini avec la terre de Canaan, avec ses souillures et sa dégradation, et il allait prendre sa place là-haut, pour y attendre les scènes solennelles, auxquelles il devait et doit encore prendre part.

Ayant ainsi vu notre prophète monter au ciel, nos réflexions sur sa vie et sur son époque pourraient naturellement se terminer ici. Cependant il est une scène particulière dans laquelle il apparaît dans le Nouveau Testament, et si nous ne nous y arrêtons pas un instant, notre esquisse de cet homme de Dieu serait incomplète. Je veux parler de la montagne de la transfiguration, où Moïse et Elie apparurent en gloire, s'entretenant avec le Seigneur Jésus Christ du départ qu'il allait accomplir à Jérusalem. Le Seigneur Jésus avait pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les avait menés seuls à l'écart sur une haute montagne, afin de leur manifester l'aspect de sa gloire future, et cela dans le but de fortifier leurs coeurs pour les circonstances critiques, par lesquelles soit lui, soit eux, devaient encore passer. Quelle compagnie! Le Fils de Dieu dont le vêtement était d'une blancheur étincelante — Moïse, type de ceux qui se sont endormis en Jésus — Elie, type des saints transmués, et Pierre, Jacques et Jean, qui sont appelés les colonnes de l'Eglise! Il est évident que l'intention du Seigneur était de préparer ses apôtres à la vue de ses souffrances, en leur montrant comme un spécimen des gloires qui devaient les suivre. Il voyait la croix, avec tout son cortège d'horreurs, au-devant de lui; peu avant sa transfiguration il avait dit aux douze: «Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite après trois jours»; mais avant d'entrer dans ces terribles souffrances, il voulut montrer à trois d'entre eux, quelque chose de sa gloire. La croix est, en réalité, la base de tout. La gloire future de Christ et de ses saints — la joie d'Israël rétabli dans le pays de Canaan, et l'affranchissement des créatures de l'esclavage de la corruption, tout se rattache à la croix du Seigneur Jésus Christ. Ses douleurs et ses souffrances ont assuré la gloire de l'Eglise, la restauration d'Israël et la bénédiction de la création tout

entière. Il n'est donc pas étonnant que la croix soit le sujet de l'entretien entre Christ et ses compagnons dans la gloire. «Ils parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem». Tout dépendait de ce grand fait. Le passé, le présent et l'avenir, tout reposait sur la croix, comme sur une base immortelle. Moïse pouvait voir et reconnaître, dans la croix, ce qui mettait de côté la loi avec ses rites et ses cérémonies, qui n'étaient que des ombres; Elie pouvait voir et reconnaître en elle ce qui pouvait donner efficace à tout le témoignage prophétique. La loi et les prophètes montraient en avant la croix, comme le fondement de la gloire à venir. Qu'il était donc profondément intéressant le sujet de cette conversation sur la montagne de la transfiguration, au milieu de la gloire magnifique! Il était intéressant pour la terre — intéressant pour le ciel — intéressant pour l'immense création de Dieu. Il forme le centre de tous les conseils, de tous les décrets divins — il concilie, dans une sainte harmonie, tous les attributs de Dieu — il fonde et sauvegarde, sur des principes immuables, la gloire de Dieu et la paix du pécheur — là-dessus on peut voir gravé en caractères ineffaçables: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes». Il n'est donc pas étonnant, je le répète, que Moïse et Elie, apparaissant en gloire, pussent parler d'un pareil sujet. Ils allaient retourner à leur repos, tandis que leur adorable Maître devait redescendre dans la lice du combat, pour rencontrer la croix dans toute son épouvantable réalité; mais ils savaient très bien que Lui et eux se rencontreraient encore au milieu d'une gloire qui ne sera jamais couverte d'un nuage — une gloire dont Lui — l'Agneau — doit être la source et le centre à jamais — une gloire qui brillera d'un éclat éternel, quand toutes les gloires humaines et terrestres seront obscurcies par les ombres d'une éternelle nuit.

Mais que devenaient les disciples pendant cette merveilleuse conversation? A quoi s'occupaient-ils? Ils dormaient! Ils dormaient, alors que Moïse et Elie s'entretenaient avec le Fils de Dieu de sa croix et de sa passion! Etonnante insensibilité! La nature peut dormir même en présence de la gloire magnifique (\*). «Et quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire, et les deux hommes qui étaient avec lui. Et il arriva, comme ils se séparaient de lui, que Pierre dit à Jésus: Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes: une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie, ne sachant ce qu'il disait». Sans doute, il était bon d'être là; beaucoup meilleur que de descendre de cette élévation et de cette gloire pour rencontrer de nouveau toutes les contradictions et la duplicité des hommes. Quand Pierre vit la gloire, et Moïse et Elie, l'idée se présente aussitôt à son esprit juif que rien ne pouvait empêcher la célébration de la fête des Tabernacles. Il avait dormi, pendant qu'ils parlaient de «la mort», il avait cédé à la nature, pendant que les souffrances de son Maître faisaient le sujet de leurs discours, et quand il se réveille, il ne voit rien de mieux que de planter sa tente au milieu de cette scène de paix et de gloire, sous les cieux ouverts. Mais, hélas! il ne savait ce qu'il disait. Cet aspect de gloire n'était qu'un instant passager. Les étrangers célestes allaient s'éloigner; le Seigneur Jésus devait être livré entre les mains des hommes. Il devait passer de la montagne de gloire à celle des souffrances; Pierre lui-même devait encore être criblé par Satan — pour être profondément humilié et brisé sous le sentiment de sa chute honteuse — puis pour être ceint par un autre et conduit où il ne voudrait pas; une longue et aride période — une sombre nuit de souffrance et de tribulation attendait l'Eglise; les armées de Rome fouleraient aux pieds la

sainte cité et dévasteraient ses remparts; les foudres de la guerre et des révolutions politiques gronderaient encore, avec une terrible violence, sur tout le monde civilisé: toutes ces choses, et bien d'autres encore, devaient se passer, avant que la pensée que caressait follement le pauvre coeur de Pierre pût se réaliser sur la terre.

(\*) Il est assez remarquable que nous retrouvons ces mêmes disciples dormant pendant les sombres heures de l'agonie de notre Seigneur dans le jardin. Ils dormaient à la vue de la gloire, ils dormaient de même à la vue de la croix. Il est tout aussi impossible à la nature d'entrer dans l'une que dans l'autre. Et pourtant notre bien-aimé Maître ne leur fait pas de reproches dans les deux cas, si ce n'est qu'il dit à celui qui se mettait le plus en avant, au plus confiant en lui-même d'entre eux: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi!» Il connaissait ceux avec qui il avait affaire; il savait que «l'esprit est prompt, mais que la chair est faible». Maître débonnaire, tu étais toujours disposé à user d'indulgence envers tes pauvres disciples, et tu disais: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations», à ceux qui avaient dormi sur la montagne, dormi dans le jardin, et qui allaient te renier et t'abandonner au moment de ta plus grande détresse!

Le prophète Elie doit visiter de nouveau ce monde «avant que vienne le grand et terrible jour de l'Eternel» (Malachie 4: 5). «En effet, dit Jésus, Elie vient premièrement, et il rétablira toutes choses» (Matthieu 17: 11). Jusques à quand, ô Seigneur? Que cela puisse être le cri continuel de nos coeurs, pendant notre passage ici-bas pour nous rendre à ce repos et à cette gloire qui sont devant nous. «Le temps est court», et l'éternité, avec toutes ses divines et glorieuses réalités, est à la porte. Puissions-nous vivre et marcher comme à la lumière de cette éternité. Puissions-nous être toujours capables de contempler, par les yeux de la foi, les brillants rayons du matin du millénium — de ce matin sans nuages, illuminant au loin les collines. Tout aboutit là; chaque événement qui arrive, chaque voix qui frappe l'oreille, nous parle de la rapide approche du royaume; — on peut entendre mugir la mer et ses vagues, on peut voir les nations en convulsion, les trônes renversés; — toutes ces choses ont une voix pour l'oreille circoncise, et cette voix dit: «Regardez en haut». Ceux qui ont reçu le Saint Esprit ont reçu les arrhes de leur futur héritage; et les arrhes, nous le savons, sont une partie de la chose qu'on doit obtenir. Ils ont été sur la montagne, et quoique la nuée les ait couverts eux aussi — quoique eux aussi aient dû descendre de la montagne pour rencontrer l'épreuve et l'affliction ici-bas, cependant ils ont un avant-goût de la joie et des bénédictions qui seront à eux à jamais; et ils peuvent sincèrement, chaque jour, à mesure qu'ils avancent, rendre grâces à Dieu, de ce que leurs espérances ne sont pas limitées au triste horizon de ce monde, mais d'avoir une demeure au delà et au-dessus de toute cette scène.

## Conclusion ou Considérations sur la doctrine de l'Eglise

Quoique, quant au caractère de son ministère, Elie le Thisbite ait eu beaucoup de rapport avec Jean le Baptiseur, comme nous l'avons déjà fait remarquer, cependant si l'on envisage son individualité, si l'on considère sa carrière qui n'eut presque rien de terrestre et fut celle d'un pèlerin, et surtout son enlèvement au ciel, il se présente à nous comme un remarquable emblème de l'Eglise, ou de la famille céleste. A ce point de vue, je pense que quelques considérations sur l'importante doctrine de l'Eglise ne seront pas un hors-d'oeuvre, comme conclusion de cette esquisse de la vie et du temps d'Elie.

Il importe extrêmement au chrétien de bien comprendre la doctrine du caractère céleste de l'Eglise. C'est là, on le verra de plus en plus, le seul préservatif contre les formes variées du mal et la mauvaise doctrine qui prévaut autour de nous. Etre sainement instruit de l'origine céleste, de la position céleste, et de la céleste destinée de l'Eglise, est la plus efficace sauvegarde contre la mondanité dans la marche chrétienne actuelle, comme aussi contre le faux enseignement relativement aux espérances futures des saints. *Tout système de doctrine ou de discipline qui voudrait rattacher l'Eglise à la terre, soit dans sa condition actuelle, soit dans ses perspectives pour l'avenir, doit être mauvais, et doit avoir une pernicieuse influence.* L'Eglise n'appartient pas à la terre. Sa vie, sa position, ses espérances, tout en elle est céleste, dans le sens le plus élevé de ce mot. La vocation et l'existence de l'Eglise sont, humainement parlant, une conséquence de la malédiction de la terre actuelle. Le jardin d'Eden et le pays de Canaan furent successivement le théâtre de l'action de Dieu; mais le péché, comme nous le savons, les a gâtés l'un et l'autre; et maintenant tous ceux qui croient l'Evangile de la grâce de Dieu, à eux annoncé au nom d'un Sauveur crucifié, ressuscité et monté au ciel, sont constitués membres vivants du corps de Christ, et appelés par là même à abandonner toute espérance terrestre. Etant vivifiés par la voix de Celui qui a traversé les cieux, et non seulement cela, mais ayant leur vie unie à la sienne, ils doivent marcher sur la terre comme des étrangers et des voyageurs. La position d'Elie le Thisbite, se tenant sur le bord du Jourdain du côté du désert, et attendant d'être enlevé au ciel, représente fort bien la position de l'Eglise en corps, ou du croyant individuellement (\*). L'Eglise proprement dite sait que les deux termes de son existence sont, d'un côté, la croix; de l'autre, la venue de son Seigneur: et nous pouvons certes dire qu'il n'y a point de place pour la terre entre ces deux saintes limites. Envisager l'Eglise comme une corporation terrestre, quelque sainte et conforme aux Ecritures qu'elle puisse être d'ailleurs, c'est la ravalier infiniment au-dessous des pensées de Dieu à son égard.

(\*) Quand je parle du bord du Jourdain du côté du désert, je parle seulement du Jourdain relativement à la position de notre prophète. Si nous le considérons en rapport avec la marche d'Israël d'Egypte en Canaan, il nous enseigne une tout autre vérité. Le lecteur spirituel comprendra aisément ces deux points de vue.

La doctrine du caractère céleste de l'Eglise fut développée, dans toute sa puissance et sa beauté, par le Saint Esprit sous la plume de l'apôtre Paul. Jusqu'à lui et même durant les premiers temps de son ministère, le conseil de Dieu était d'agir sur Israël. Il y avait eu une série non-interrompue de témoins, dont la mission avait eu exclusivement pour objet la maison d'Israël. Les prophètes, comme nous l'avons déjà fait observer au commencement de cet écrit, rendaient témoignage aux Israélites, non seulement de leur chute totale, mais aussi de l'établissement futur *du royaume*, conformément à l'alliance traitée avec Abraham, Isaac, Jacob et David. Ils ne parlaient pas de l'Eglise, corps de Christ. Comment auraient-ils pu, puisque c'était là un profond mystère, «lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes»? (Ephésiens 3: 5). La pensée de l'Eglise, composée de Juifs et de gentils, «assis ensemble dans les lieux célestes», était tout à fait au-dessus de la portée du témoignage prophétique. Sans doute, Esaïe parle, dans un style des plus élevés, de la gloire de Jérusalem aux derniers jours; il parle des nations marchant à sa lumière, et des rois, à la

splendeur qui se lèvera sur elle; mais il ne s'élève jamais plus haut que le royaume et, conséquemment, aucune de ses pensées à ce sujet ne dépasse l'alliance faite avec Abraham, qui assure une éternelle bénédiction à sa postérité et, par elle, aux gentils. Nous pouvons parcourir toutes les pages inspirées de l'Ancien Testament, d'un bout à l'autre, sans y trouver ni l'exposition, ni la solution du *grand mystère* de l'Eglise.

Puis encore, dans le ministère de Jean-Baptiste, nous faisons la même observation. Nous avons la somme et la substance de son témoignage dans ces paroles: «Repentez-vous, car *le royaume...* s'est approché». Il vint, comme le grand précurseur du Messie, cherchant à ramener l'ordre moral dans tous les rangs du peuple. Il disait aux Juifs ce qu'ils avaient à faire dans cet état de transition où son ministère aurait dû les introduire, et il leur montrait Celui qui allait venir. Trouvons-nous, en tout cela, quelque chose du mystère? Pas un mot. Encore ici le royaume est la plus haute pensée. Jean amenait ses disciples aux eaux du Jourdain — la place de la confession, mais il ne pouvait pas les faire remonter de là; c'est ce qui était réservé à «un plus puissant que lui».

Le Seigneur Jésus lui-même reprend la chaîne du témoignage. Les prophètes avaient été lapidés — Jean avait été décapité — et maintenant «le Fidèle Témoin» entrait sur la scène, et non seulement il déclarait que le royaume était près, mais il se présentait lui-même à la fille de Sion comme son Roi. Lui aussi fut rejeté et, comme la plupart des témoins précédents, il scella son témoignage de son sang. Israël ne voulut rien du roi que Dieu lui envoyait, et Dieu ne voulut pas donner le royaume à Israël.

Ensuite, vinrent les douze apôtres qui, eux aussi, relevèrent la chaîne du témoignage. Immédiatement après la résurrection, ils demandent au Seigneur: «Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» Leurs esprits étaient préoccupés de la pensée du royaume. «Nous espérons», disent les deux disciples allant à Emmaüs, «qu'il était celui qui doit délivrer Israël». Et il en était bien ainsi. La question était *quand* la chose arriverait. Le Seigneur ne blâme nullement ses disciples d'avoir l'esprit occupé du royaume; il se borne à leur dire: «Ce n'est pas à vous de connaître *les temps ou les saisons* que le Père a réservés à sa propre autorité. Mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous; et vous serez mes *témoins* à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (Actes des Apôtres 1: 6-8). En conséquence, l'apôtre Pierre, dans son premier discours aux Israélites, leur offre *le royaume*: «Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés: en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps» (Actes des Apôtres 3: 19-21). Avons-nous là le développement du mystère? Non. Le résultat de ce témoignage fut simplement le rassemblement d'un certain nombre de croyants formant une corporation à Jérusalem. Les individus ainsi rassemblés ne reçurent aucun enseignement concernant la position distincte de l'Eglise dans le ciel. Le temps n'était pas venu pour cela. La doctrine de l'Eglise devait être, plus tard, imposée, pour ainsi dire, comme quelque chose de tout à fait extraordinaire —



quelque chose de complètement en dehors du cours régulier des choses. L'Eglise, telle qu'elle nous est montrée au commencement des Actes, nous présente un modèle exquis de grâce et de bon ordre dans sa marche, mais rien n'y dépasse ce que l'homme pourrait connaître et apprécier. En un mot, c'était encore plutôt le royaume que le grand mystère de l'Eglise. Ceux qui se figurent que les premiers chapitres des Actes nous font voir l'Eglise dans son aspect le plus élevé n'ont nullement compris la pensée divine sur ce sujet. La vision de Pierre, en Actes 10, est évidemment un progrès sur sa prédication du chapitre 3. La grande toile descendait du ciel et y remontait; en outre, elle contenait des animaux purs et impurs, et si elle pouvait paraître un emblème de l'Eglise, la grande idée du mystère céleste n'était pas encore pleinement manifestée.

Dans le concile assemblé à Jérusalem, pour élucider la question qui s'était élevée relativement aux gentils, nous voyons les apôtres adhérant tous à cette conclusion de Jacques: «Siméon a raconté comment Dieu a premièrement visité les nations pour en tirer un peuple pour son nom. Et avec cela s'accordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit: Après ces choses, je retournerai et je réédifierai le tabernacle de David, qui est tombé, et je réédifierai ses ruines, et je le relèverai, en sorte que le résidu des hommes recherche le Seigneur, et toutes les nations sur lesquelles mon nom est réclamé, dit le Seigneur, qui fait ces choses» (Actes des Apôtres 15: 14-17). De ce passage ressort cet enseignement, c'est qu'il n'y avait rien dans l'appel des gentils qui ne fût en harmonie avec les paroles des prophètes. On pourrait, dans un sens, en dire de même du mystère de l'Eglise; car, quoiqu'il n'y ait absolument rien là-dessus dans les prophètes, cela ne ferait pourtant pas une dissonance avec leurs prédictions, mais plutôt, étant rapproché de ces prédictions, il n'en résulterait que de l'harmonie. Il y a une bien grande différence entre les prophètes exposant eux-mêmes une vérité, et les prophètes se trouvant d'accord avec une vérité mise en avant par un autre.

Mais voici la question: Est-ce que le concile de Jérusalem a compris la vérité de l'Eglise (Juifs et gentils en un seul corps) assise dans les lieux célestes? Je ne le pense pas. Quelques-uns de ceux qui y assistaient pouvaient l'avoir entendu annoncer par Paul (voyez Galates 2: 1, 2), mais envisagés collectivement, ils ne paraissent pas l'avoir comprise alors. La question qu'ils avaient à discuter n'était pas la place de l'Eglise dans le ciel, mais plutôt comment elle devait être conduite et dirigée dans sa condition terrestre. Nous concluons donc, que la prédication de l'Evangile aux gentils par la bouche de Pierre n'était pas le développement *du grand mystère* de l'Eglise, mais seulement l'ouverture du *royaume*, conformément aux paroles des prophètes, et aussi à la commission de Pierre en Matthieu 16: «Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs *du royaume* des cieux; et tout ce que tu lieras *sur la terre*, sera lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras *sur la terre*, sera délié dans les cieux». Remarquez qu'il s'agit ici du *royaume* et non pas de l'Eglise dans son aspect céleste: il n'y a rien là sur l'Eglise dans le ciel; au contraire, l'Eglise est considérée, dans la personne de Pierre, *sur la terre*, comme liant et déliant là seulement; elle n'est nullement assise dans les cieux. Pierre reçut les clefs du royaume, et il s'en servit, d'abord pour ouvrir le royaume aux Juifs,

puis aux gentils. Mais Pierre ne reçut jamais la commission de conduire l'Eglise dans les lieux célestes. Non; il contemple l'Eglise sur la terre, et non dans le ciel. Même dans ses épîtres, nous ne trouvons rien sur «*le mystère*». Il voit l'Eglise ici-bas, comme étrangère, sans doute, mais sur la terre; ayant son espérance dans le ciel, mais n'y étant pas encore.

Il était réservé au grand apôtre des gentils d'exposer, dans l'énergie et la puissance du Saint Esprit, le mystère dont nous parlons. Il fut, cependant, suscité avant le temps, comme lui-même nous le dit: «Et, après tous, comme *d'un avorton*, il a été vu aussi de moi». Les choses n'étaient pas suffisamment mûres pour le développement du mystère dont Paul devait être le ministre spécial; de là vient qu'il parle de lui-même comme d'un homme né *avant* terme; car telle est la force du mot original. Et comment était-il venu avant le temps? Parce que Israël n'avait pas encore été définitivement mis de côté. Le Seigneur s'arrêtait encore sur sa cité bien-aimée, répugnant à entrer en jugement, car, comme on l'a dit: Toutes les fois que le Seigneur quitte une place de miséricorde, ou qu'il entre dans une place de jugement, il le fait d'un pas lent et mesuré. Cela est parfaitement vrai; aussi, quoique l'apôtre des gentils eût été suscité, et constitué dépositaire d'une vérité qui devait porter tous ceux qui la recevraient bien au delà des limites des choses juives, cependant la maison d'Israël était encore l'objet premier de sa sollicitude et, par là même, il travaillait en accord avec les douze, bien qu'il ne fût leur débiteur à aucun égard. «C'était à vous premièrement», dit-il aux Juifs, «qu'il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations» (Actes des Apôtres 13: 46). Pourquoi était-ce à eux premièrement qu'il fallait annoncer la Parole? A cause du long support et de la grâce de Dieu. Paul n'était pas seulement le dépositaire des conseils divins, il l'était aussi des affections divines. Sous le premier rapport, il devait agir d'après sa commission spéciale; sous le dernier, il désirait user de délai avec «ses frères, ses parents selon la chair». Sous le premier rapport, il était appelé à amener l'Eglise à la connaissance d'un «mystère qui, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes» sous le dernier, il voulait, comme son Maître, d'un pas lent et mesuré, tourner le dos à la cité vouée au jugement et à la nation obstinément endurcie. En un mot, comme l'Evangile qui lui avait été confié devait nécessairement être proclamé sur le principe de l'abandon total de la terre, de la cité terrestre et du peuple terrestre, et que, d'un autre côté, le coeur de Paul était ému de compassion pour ce peuple et cette cité, cela explique pourquoi il mit tant de lenteur à faire connaître publiquement l'Evangile qu'il prêchait. Comme lui-même nous en informe, il n'attendit pas moins de quatorze ans pour le faire: «Ensuite, au bout de quatorze ans, je montai de nouveau à Jérusalem avec Barnabas, prenant aussi Tite avec moi. Or j'y montai selon une révélation; et je leur exposai l'évangile que je prêche parmi les nations; mais, dans le particulier, à ceux qui étaient considérés, de peur qu'en quelque manière je ne courusse ou n'eusse couru en vain» (Galates 2: 1, 2). C'est là un passage fort important au sujet de la question qui nous occupe. Paul avait été suscité complètement en dehors du cours régulier des choses; son ministère était entièrement dépouillé de tout élément terrestre, humain et juif, au point même de donner lieu fréquemment à des doutes sur sa divine origine (\*).

(\*) Il n'a pas manqué de docteurs modernes qui se sont efforcés de priver le ministère de Paul de son caractère céleste spécial, en le plaçant dans le collège régulier des apôtres, dont l'aspect et la signification étaient manifestement juifs. Ils le font en mettant en question l'élection de Matthias. Mais à tous ceux auxquels il faut quelque chose de plus que l'exercice du jugement spirituel pour les guider sur ce sujet, il est sans doute suffisant de dire, que le Saint Esprit n'a point mis en doute la validité de l'élection de Matthias, car cet Esprit descendit sur lui, aussi bien que sur ses confrères dans l'apostolat. Il est toutefois aisé de comprendre pourquoi ceux qui se croient appelés à soutenir des systèmes humains, s'efforcent de rabaisser le ministère de notre apôtre à un niveau humain ou terrestre.

A Paul était commis ce qu'il appelle *emphatiquement* SON Evangile. Mais, comme nous l'avons dit, il s'agissait de savoir si les choses étaient mûres relativement aux conseils divins concernant Israël, pour le développement public de cet Evangile. L'apôtre sentait que c'était là une question de grande importance. De là vient la circonspection avec laquelle il le communique, *dans le particulier*, à un petit nombre de frères. Il ne pouvait pas, même au milieu de l'église à Jérusalem, parler ouvertement de ce grand sujet, parce qu'il craignait que le temps n'en fût pas encore pleinement venu, et que, s'il l'exposait prématurément, il n'y eût que peu de saints, ayant assez d'intelligence spirituelle ou de largeur d'esprit pour comprendre *cet*, Evangile ou pour le recevoir. Ses craintes, nous le savons, n'étaient que trop fondées. Il n'y avait que bien peu de fidèles à Jérusalem qui fussent réellement préparés pour l'Evangile de Paul. Même quelques années plus tard, nous voyons Jacques qui avait pris, ce semble, une position fort proéminente dans l'église à Jérusalem, engageant Paul à se purifier et à se raser la tête! Et dans quel but? Précisément pour ne pas rompre avec la chose terrestre. «Tu vois, frère», dit Jacques, combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru; et ils sont tous zélés pour la loi. Or ils ont ouï dire de toi, que tu enseignes à tous les Juifs qui sont parmi les nations, de renoncer à Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les coutumes. Qu'est-ce donc? Il faut absolument que la multitude s'assemble, car ils entendront dire que tu es arrivé. Fais donc ce que nous te disons Nous avons quatre hommes qui ont fait un vœu prends-les, et purifie-toi avec eux, et paye leur dépense, afin qu'ils se rasent la tête, et tous sauront que rien n'est vrai des choses qu'ils ont ouï dire de toi, mais que toi aussi, tu marches gardant la loi» (Actes des Apôtres 21: 20-24). Voilà une preuve plus que suffisante du fait que le grand mystère n'était pas compris, et n'aurait pas été reçu par l'église à Jérusalem (\*).

(\*) La circonstance à laquelle il est fait allusion dans la citation ci-dessus, arriva quelques années plus tard que la visite dont Paul parle en Galates II. Cette dernière semblerait avoir été occasionnée par la controverse relative aux gentils. Ce fait ajoute beaucoup de force à l'expression: «dans le particulier, à ceux qui étaient considérés». Paul ne pouvait pas communiquer son Evangile aux croyants *en masse*.

Or on peut bien concevoir que l'esprit de Jacques ait pu reculer d'effroi à la pensée de la terrible explosion, qui eût été le résultat inévitable de la proclamation publique de l'Evangile de Paul au milieu de ceux dont les coeurs étaient encore si fort attachés à la chose terrestre. C'était, il est vrai, le privilège du Juif croyant, de respirer une atmosphère plus pure que celle d'un sanctuaire terrestre, cependant ils n'étaient pas en état de supporter la viande solide de l'Evangile de Paul; et, de plus, leur coeur entretenait, avec une complaisance toute particulière, l'idée que Jérusalem devait être le foyer de la lumière et du témoignage chrétien, d'où la clarté de la vérité évangélique rayonnerait tout alentour. Mais si le mystère que Paul

avait communiqué à quelques-uns d'entre eux, en particulier, eût été révélé à la multitude, les nombreux «milliers de Juifs» ne l'auraient pas reçu, et ainsi le grand centre de lumière serait devenu le centre de la division. De plus, le même motif qui avait dirigé Paul, lors de sa précédente visite à Jérusalem, quand il se borna à faire part de son Evangile à un petit nombre de croyants, savoir: «de peur qu'il n'eût couru en vain», si les esprits n'étaient pas mûrs pour cette révélation, ce même motif a pu l'engager plus tard à ajourner encore l'exposition de son Evangile, et à s'accommoder aux pensées et aux sentiments de ceux qui ne s'étaient pas encore élevés au-dessus de l'ordre de choses terrestres.

Toutes les affections du coeur de Paul, considéré comme homme et comme Juif, l'auraient conduit, s'il les eût écoutées, à s'attacher à Jérusalem, et à hésiter dans le développement d'une doctrine qui rejeterait dans l'ombre Jérusalem et toutes les choses terrestres, tout en élevant les pensées et les sentiments dans une région beaucoup plus haute et plus pure que tout ce qui avait été réalisé jusqu'alors. Paul connaissait parfaitement la vanité et l'inutilité des voeux et des purifications légales. Dans le temple et dans ses pompeuses cérémonies, il ne voyait qu'un grand système d'ombres, dont la substance était au ciel. Néanmoins son coeur affectionné était ému de compassion pour ses frères qui étaient encore captivés par tout cela; c'est pourquoi il hésitait à faire resplendir en plein à leurs regards l'éclatante lumière qui lui avait été communiquée; il craignait de les éblouir, habitués, comme ils l'étaient, aux ombres des anciens jours. Si c'est là une vue saine de la conduite de notre apôtre en matière de voeux, etc., elle nous le présente sous un aspect des plus intéressants, tout en manifestant d'une manière bien distincte deux traits de son caractère: savoir, en tant qu'il participait aux affections divines envers Israël, et que, d'un autre côté, il était dépositaire des conseils divins concernant l'Eglise. L'une et l'autre de ces faces du caractère de Paul sont attrayantes, chacune à sa manière. Son ardent attachement à Israël, et sa fidélité dans la décharge de sa commission spéciale, sont, l'un et l'autre, admirables. Il peut sembler qu'il laissait, parfois, le premier empiéter sur la seconde, comme dans l'affaire du vœu; mais c'était là un empiétement que nous comprenons et dont nous nous rendons compte aisément. Cependant son coeur le poussait à s'arrêter à Jérusalem; oui, même à y rester jusqu'à ce que le Seigneur le contraignît à la quitter. Sa mission était pour les gentils, et pourtant, plusieurs fois, il se rend à Jérusalem, et sa répugnance à en sortir nous rappelle les «pas lents et mesurés» avec lesquels la gloire, telle qu'Ezéchiël la vit, s'était retirée du temple. Mais le Seigneur insiste auprès de son serviteur, pour qu'il parte de Jérusalem. «*Hâte-toi*», lui dit-il, «et sors *au plus tôt* de Jérusalem; parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage à mon égard» Le coeur juif de Paul tarde encore. Il répond: «Seigneur, ils savent que je mettais en prison, et que je battais dans les synagogues ceux qui croient en toi; et lorsque le sang d'Etienne, ton témoin, fut répandu, moi-même aussi j'étais présent et consentant, et je gardais les vêtements de ceux qui le tuaient».

Quel plaidoyer! il revient à ceci: «C'est par ma faute qu'ils sont incrédules; c'est l'indignité de ma conduite précédente qui est, pour eux, le grand obstacle à la réception du témoignage — laisse-moi donc demeurer ici». Impossible! «Va», réplique le Seigneur, «car je t'enverrai *au*

*loin vers les nations*» (Actes des Apôtres 22: 18-21). La vérité doit être publiée; les conseils divins doivent s'accomplir; le temps en était venu, et c'était en vain que Jacques cherchait à arrêter le puissant courant des événements, ou que Paul tardait ou hésitait encore; la crise était arrivée, et si, après cela, Paul veut retourner à Jérusalem, il devra en sortir dans les liens. Il y retournera en effet. Le passage que nous venons de citer est le récit, fait par Paul, de ce que le Seigneur lui avait dit dans une précédente occasion, dont il n'avait pas été fait mention jusqu'alors. Ainsi, quoiqu'il eût été expressément averti de sortir de Jérusalem, parce qu'on n'y recevrait pas son témoignage, il y va de nouveau, et nous connaissons le résultat de cette visite, la dernière qu'il y fait. Cela même que Jacques craignait et cherchait à éviter, leur arriva: un soulèvement eut lieu, et Paul fut livré entre les mains des gentils. Le Seigneur voulait qu'il allât vers les gentils. S'il ne voulait pas s'y rendre comme un homme libre, eh bien! il y irait comme «un ambassadeur lié de chaînes». Toutefois, il pouvait dire que c'était pour «l'espérance d'Israël qu'il était chargé de cette chaîne». Si son cœur n'eût pas tant soupiré après le bonheur d'Israël, il eût pu éviter ces liens. Il laissait Israël sans excuse, mais lui-même devint un prisonnier, et ensuite un martyr.

Ainsi donc, à la fin, Paul prit congé de Jérusalem. Il l'avait visitée plusieurs fois et il y serait volontiers demeuré; mais ce n'était pas là sa place. Jérusalem avait été, pendant des siècles, l'objet des soins de Dieu, et le centre des opérations divines; mais elle allait «bientôt être foulée aux pieds par les gentils»; son temple allait être entièrement ruiné, et le troupeau de Christ, qui y avait été rassemblé, allait être dispersé, de divers côtés: encore quelques années, et cette ville, en rapport depuis si longtemps avec toutes les pensées de Dieu au sujet de la terre, serait réduite en poussière sous les rudes pieds des Romains.

Or le départ de Paul peut être considéré comme le précurseur de tous ces jugements. La vérité spéciale, dont il était dépositaire, ne pouvait être proclamée dans toute sa plénitude et sa force qu'en la rattachant à l'abandon de la terre, en tant que la scène *manifeste* des opérations divines. Aussi le voyage de Paul de Jérusalem à Rome doit être envisagé avec un profond intérêt par tout chrétien intelligent (\*).

(\*) Le voyage de Paul à Rome nous présente une image fort intéressante de l'histoire de l'Eglise, quant à ses destinées terrestres. Le vaisseau met à la voile en bon ordre, c'est un bâtiment bien assemblé, uni et réglé, construit de manière à pouvoir soutenir la violence des tempêtes sur la mer qu'il doit traverser. Au bout de quelque temps, l'apôtre donne quelques avertissements qui sont rejetés, et le navire est mis en pièces par les vagues. Il y eut pourtant une grande différence entre le vaisseau lui-même et les individus à bord; le premier fut perdu, les derniers furent tous sauvés. Appliquons ces détails à l'histoire de l'Eglise dans sa carrière ici-bas. Le témoignage, nous le savons, procédait de Jérusalem, d'où Paul était parti pour se rendre à Rome. Le témoignage apostolique était destiné à guider l'Eglise dans sa course terrestre, et à la préserver du naufrage; mais ce témoignage ayant été rejeté, il en résulta la déchéance et la ruine. Néanmoins, dans les progrès de la chute, nous pouvons remarquer aussi la distinction à faire entre la conservation du témoignage collectif de l'Eglise, et la fidélité et le salut des individus. Celui «qui a des oreilles pour entendre» trouvera toujours une parole d'enseignement et de direction pour lui, même au milieu des plus profondes ténèbres alentour. Les flots peuvent réduire en pièces la chose collective — tout ce qui se rattache à la terre peut s'évanouir — «mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure à toujours».

Mais est-ce que notre apôtre, en tournant le dos à Jérusalem, prit aussi congé d'Israël? Non; il ne désespérait pas encore de ce peuple. Il est vrai qu'ils n'avaient pas reçu son témoignage à Jérusalem, mais peut-être le recevraient-ils à Rome; ils l'avaient repoussé en Orient, peut-être l'accueilleraient-ils en Occident. En tout cas, il voulut en faire l'essai. Il ne voulut pas abandonner Israël, quand même Israël l'avait rejeté. Aussi lisons-nous que «il arriva trois jours après (son arrivée à Rome), que Paul convoqua *les principaux des Juifs*; et quand ils furent assemblés, il leur dit: Hommes frères, quoique je n'aie rien fait contre le peuple, ou contre les coutumes des pères, fait prisonnier à Jérusalem, j'ai été livré entre les mains des Romains... C'est donc là le sujet pour lequel je vous ai appelés, afin de vous parler, car c'est 'pour l'espérance d'Israël que je suis chargé de cette chaîne... Et lui ayant assigné un jour, plusieurs vinrent auprès de lui dans son logis; et il leur exposait la vérité, en rendant témoignage du royaume de Dieu depuis le matin jusqu'au soir, cherchant à les persuader des choses concernant Jésus, et par la loi de Moïse et par les prophètes» (Actes des Apôtres 28: 17, 20, 23). Ici donc, nous voyons ce fidèle «ambassadeur dans les chaînes» cherchant toujours «les brebis perdues de la maison d'Israël», et leur offrant, premièrement, «le salut de Dieu». Mais «ils n'étaient pas d'accord entre eux», et, à *la fin*, Paul se voit forcé de leur dire: «L'Esprit Saint a bien parlé à nos pères par Esaïe le prophète, disant: Va vers ce peuple et dis: En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez point, et en voyant vous verrez et vous n'apercevrez point; car le coeur de ce peuple s'est épaissi, et ils ont oui dur de leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient des yeux, et qu'ils n'entendent des oreilles, et qu'ils ne comprennent du coeur, et qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. *Sachez donc que ce salut de Dieu a été envoyé aux nations et eux écouteront*» (Actes des Apôtres 28: 25-28). Il n'y avait désormais plus d'espérance. Tout ce que l'amour pouvait faire avait été fait, mais en vain, et notre apôtre, bien à contre-coeur, les abandonne sous la puissance de cet aveuglement judiciaire, résultat naturel de leur rejet du salut de Dieu. Ainsi fut enlevé tout ce qui pouvait mettre obstacle au développement explicite et complet de l'Evangile de Paul. Il se trouvait au milieu du vaste monde des gentils, lui, prisonnier à Rome et rejeté par Israël. Il avait fait tout son possible pour demeurer encore en rapport avec les Juifs; son coeur plein d'affection pour eux le poussait à attendre aussi longtemps qu'il le pourrait, avant de répéter le verdict du prophète; mais maintenant c'en était fait — tout espoir était flétri — toutes les institutions et associations humaines ne présentent à sa vue que ruine et déception; en conséquence, il faut bien qu'il se mette à exposer ce saint et céleste mystère, par lequel l'Eglise était élevée de la terre au ciel. Ainsi se terminent les Actes des Apôtres, ce livre qui, de même que les évangiles, est plus ou moins en relation avec le témoignage pour Israël. Aussi longtemps qu'Israël put être considéré comme l'objet du témoignage, ce témoignage continua; mais quand les Juifs furent judiciairement livrés à l'aveuglement, ils cessèrent de se trouver dans la sphère du témoignage; c'est pourquoi ce témoignage cessa.

Voyons maintenant ce qu'était au fond ce «mystère», cet «Evangile», ce «salut», et ce qu'il avait de particulier. Il est d'une très grande importance de comprendre cela. Quel était donc l'Evangile de Paul? Etait-ce une méthode de justification du pécheur, différente de celle que prêchaient les autres apôtres? Non, nullement. Paul prêchait soit aux Juifs, soit aux Grecs,

«la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus Christ» (Actes des Apôtres 20: 21). C'était la substance de sa prédication. Ce qu'il y avait de particulier dans l'Évangile de Paul ne concernait pas la manière dont Dieu agit envers le *pécheur*, mais plutôt les voies de Dieu envers le *saint*: ce n'était pas tant, comment Dieu justifiait un pécheur, que ce qu'il faisait à son égard quand celui-ci était justifié. En un mot, c'était la position dans laquelle l'Évangile de Paul conduisait l'Église, qui en signalait la particularité. Relativement à la justification d'un pécheur, il ne pouvait y avoir qu'un moyen, savoir, la foi en la seule oblation du Seigneur Jésus Christ. Mais relativement à la condition du saint, il pouvait y avoir de nombreux degrés d'élévation. Par exemple, un saint du commencement des Actes avait des privilèges plus élevés qu'un saint sous la loi. Moïse, les prophètes, Jean-Baptiste, notre Seigneur dans son ministère particulier, et les douze, tous présentent des aspects divers de la position du fidèle devant Dieu. Mais l'Évangile de Paul allait plus loin qu'eux tous. Ce n'était pas le royaume offert à Israël sur la base de la repentance, comme il l'avait été par Jean-Baptiste et par notre Seigneur; ce n'était pas non plus le royaume ouvert au Juif et au gentil par l'apôtre Pierre, en Actes 3 et 10; mais c'était l'appel céleste de l'Église de Christ, composée de Juifs et de gentils, en un seul corps, non plus de la terre, mais pour être assise dans les lieux célestes en Christ Jésus. L'épître aux Ephésiens développe pleinement le mystère de la volonté de Dieu concernant l'Église, là nous trouvons une ample instruction sur notre position céleste, nos espérances célestes, nos luttes dans les lieux célestes. L'apôtre ne contemple pas l'Église comme en voyage *sur la terre* (ce qui, cela va sans dire, est très vrai aussi), mais comme assise *dans le ciel*; non pas comme se fatiguant *ici-bas*, mais comme se reposant *là-haut*. «Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait *asseoir* ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Ce n'est pas quelque chose qu'il *veut* faire, mais qu'il a fait. Quand Christ fut ressuscité d'entre les morts, tous les membres de son corps furent ressuscités aussi quand il monta au ciel, ils y montèrent aussi quand il s'assit, ils s'assirent aussi, c'est-à-dire dans le conseil de Dieu; et cela devait, avec le temps, être rendu effectif par le Saint Esprit envoyé du ciel. Telle était la pensée, tel était le décret du propos divin concernant les membres du corps de Christ. C'est ce que les croyants ne connurent pas d'abord; cela ne fut pas développé par le ministère des douze, tel que nous le voyons dans les Actes des Apôtres, parce que le témoignage envers Israël continuait encore, et tant que la terre était la scène des opérations divines, tant qu'il y avait encore quelques motifs d'espérance relativement à Israël, le mystère céleste était tenu en arrière; mais quand la terre eut été abandonnée et Israël mis de côté, l'apôtre des gentils, de sa prison à Rome, écrit à l'Église, et lui dévoile tous les glorieux privilèges en rapport avec la place qu'elle a dans les cieux avec Jésus. Quand Paul arriva à Rome, comme un prisonnier, il était, pour ainsi dire, parvenu au terme de toutes les choses humaines. Il n'avait plus la pensée que l'Église pût manifester quelque chose qui ressemblât à un parfait témoignage sur la terre. Il voyait l'Église dans le ciel, et là seulement, du moins dans toute la beauté et la perfection de Christ. Il savait comment il en irait de la carrière terrestre de l'Église; il savait qu'il en serait d'elle comme il en avait été du vaisseau, à bord duquel il s'était embarqué pour venir à Rome; mais son esprit était soutenu par la bienheureuse assurance, que rien ne pouvait atteindre l'unité du corps de Christ; parce que cette unité, bien qu'elle pût être gâtée sur la

terre, était infailliblement maintenue dans le ciel (\*). C'était là une source de joie pour Paul, lorsqu'il était enfermé, comme un prisonnier méprisé, dans le cachot de Néron. Il n'était point confus, car il savait que l'Eglise, quoique brisée en pièces ici-bas, n'en était pas moins fermement tenue dans les bras éternels du Fils de Dieu, et qu'il était puissant pour la garder jusqu'à l'heureux moment de son enlèvement à la rencontre du Seigneur en l'air.

(\*) Je crois qu'il est de la plus grande importance pour le croyant de ne pas se laisser aller à des pensées relâchées ou indifférentes, relativement à la présence du Saint Esprit dans l'Eglise, et à l'unité du corps de Christ. L'homme qui retient ferme la première recherchera assurément la seconde.

On vient de me remettre une lettre d'un cher et précieux serviteur de Christ, dont j'extrais les paroles qui suivent, comme bien dignes d'attention. «Le Saint Esprit est descendu du ciel pour former un corps sur la terre, car nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. C'est là l'unité, du maintien de laquelle nous sommes responsables; quant à l'autre, à l'unité finale, Dieu la garantit infailliblement. Si Dieu a mis dans l'Eglise «des dons de guérison», ce n'est assurément pas dans le ciel. On n'a qu'à lire 1 Corinthiens 10: 17, pour voir que l'unité de l'Eglise sur la terre est une institution fondamentale, essentielle, divine — la vérité cardinale qui distinguera, je le crois, ceux qui ont de la foi pour marcher avec dévouement dans ces derniers jours, et sans laquelle l'attente de Christ ne sera qu'une délivrance personnelle, et non pas le cri de l'Esprit et de l'Epouse, disant: «Viens». Toute l'épître aux Ephésiens traite ce sujet, et est fondée sur ce sujet, dont d'autres passages parlent aussi. Le fait que le Saint Esprit a été envoyé d'en haut pour former l'Eglise, et que sa présence sur la terre est ce qui caractérise l'oeuvre de Dieu, pendant que Christ est en haut, est une irréfragable preuve que cette unité est sur la terre. De là vient que ceux qui ont quitté la terre pour le ciel, quoique étant, sans doute, de cette unité, n'en sont plus comptés maintenant, parce que leur âme étant séparée du corps, et eux étant absents du lieu, du seul lieu, où maintenant le Seigneur se glorifie par les actes de sa puissance en grâce, ils ne font plus partie de ce en quoi l'unité, comme rendant témoignage de Dieu, consiste manifestement».

Je voudrais engager le lecteur chrétien à peser avec une attention particulière l'extrait qu'il vient de lire, et à se rappeler que toutes les fois que, dans les pages précédentes, il est dit que «l'Eglise n'est pas ici-bas», cela signifie simplement qu'elle n'est pas ici quant à ce qui regarde la source et la puissance de son unité, quoique, cela va sans dire, c'est bien ici-bas que l'unité *aurait dû* être manifestée.

Mais, demandera-t-on, comment peut-on dire que les croyants sont assis dans les lieux célestes, quand ils sont encore dans le monde, luttant contre ses difficultés, ses tribulations et ses tentations? La même question pourrait être faite relativement à l'importante doctrine de Romains 6. Comment les croyants peuvent-ils être représentés comme morts au péché, quand ils sentent le péché agissant continuellement en eux? Il n'y a qu'une seule et même réponse à faire à ces deux questions. Dieu voit le croyant comme mort avec Christ, et il voit aussi l'Eglise comme ressuscitée et assise au ciel avec Christ; mais il appartient à la foi de donner à l'âme de réaliser l'une et l'autre de ces grâces. «Faites votre compte que vous êtes» ce que Dieu vous dit que vous êtes. La force du croyant pour surmonter et soumettre la corruption inhérente en lui consiste en ce qu'il se considère lui-même comme étant mort à cette corruption, et sa force pour se séparer du monde consiste en ce qu'il se considère lui-même comme étant ressuscité et assis dans les lieux célestes avec Christ. L'Eglise, selon le jugement de Dieu, a aussi peu à faire que Christ avec le péché et le monde; mais autre chose sont les pensées de Dieu, autre chose nos conceptions de ces pensées.



On peut dire encore: Est-ce que l'apôtre, dans le 11<sup>e</sup> chapitre de l'épître aux Romains, ne considère pas l'église des gentils comme prenant la place d'Israël *sur la terre*? A cela nous répondons que, dans Romains 11, il n'est pas du tout question de la vocation céleste, ni du «grand mystère», et par conséquent, si «l'olivier» nous est là présenté, il est bien évident que ce n'est pas le corps de Christ dans le ciel. Dans le premier chapitre de cette épître, Paul parle, il est vrai, de son Evangile, et de la disposition où il est de le prêcher à Rome. Dans le dernier chapitre, il fait aussi allusion à «la révélation du mystère»; cependant, dans les onze premiers chapitres, nous n'avons point d'exposition de la vérité de l'Eglise comme étant le corps de Christ (Juifs et gentils en un seul corps) assis dans le ciel. Telle n'était pas l'intention de l'Esprit dans cette portion des Ecritures, quelque précieuse et importante qu'elle soit à d'autres égards. On ne pourrait jamais dire de l'Eglise, comme corps de Christ: «Autrement, toi aussi tu seras coupé». La seule pensée en est révoltante. Qu'est-ce que c'est donc que l'olivier? Je pense que c'est la chrétienté professante dans sa place de témoignage sur la terre, laquelle, sous ce rapport, a failli de la manière la plus signalée, comme tout ce qui est en connexion avec la terre doit faillir. Elle n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu et est devenue «une grande maison», où le saint doit se séparer des vases à déshonneur, s'il veut être un vaisseau sanctifié et bien utile au Maître. L'olivier, comme le royaume, est en rapport avec la terre. L'Eglise, au contraire, n'a rien à faire avec la terre, au moins quant à ce qui concerne son origine et ses espérances. La période de l'Eglise, dans l'histoire des économies divines, forme une parenthèse sans aucune connexion avec ce qui a précédé et avec ce qui viendra après. La présence ou l'absence de l'Eglise n'affecte en rien les événements de la terre. Si l'enlèvement des saints avait lieu ce soir, le monde, avec tous ses systèmes politiques et religieux, n'en irait pas moins son train comme à l'ordinaire. L'Eglise de Dieu ne fait pas partie du mécanisme de ce monde, et tous ceux qui voudraient l'y introduire, ne comprennent pas son vrai caractère. Que nos esprits soient seulement remplis du mystère céleste de l'Eglise de Christ, et nous pourrons juger sainement de la chrétienté, et de toutes ses faces et ses sectes diverses.

Mais que le lecteur chrétien se rappelle bien que toutes les tendances de l'esprit humain non seulement ne peuvent concevoir cette vérité divine sur l'Eglise, mais encore y sont de fait opposées. Nous avons vu combien il s'écoula de temps, avant que l'homme pût la saisir; comment elle lui fut, en quelque sorte, imposée; et il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'histoire de l'Eglise pendant ces derniers dix-huit siècles, pour voir comme cette vérité était faiblement comprise et maintenue, et comme elle fut promptement négligée et laissée. Le coeur naturel s'attache à la terre, et la pensée d'une corporation terrestre est attrayante pour lui. Aussi pouvons-nous nous attendre à ce que la vérité du caractère céleste de l'Eglise ne soit admise et réalisée que par une petite et bien faible minorité. Il n'est pas à supposer que les réformateurs protestants aient fait de cet important sujet l'objet de leurs pensées et de leurs recherches. Ils furent des instruments puissants et bénis pour remettre au jour la précieuse doctrine de la justification par la foi, au milieu des décombres de la superstition romaine, ainsi que pour proposer à la conscience humaine la lumière de l'inspiration, en opposition aux dogmes faux et séduisants de la tradition des hommes. C'était là, certes, une grande oeuvre; cependant, il faut l'avouer, la position et les espérances de l'Eglise n'attirèrent pas leur

attention. Il y avait, ce semble, trop de chemin à faire de l'église de Rome à l'Eglise dans le ciel, et cependant on reconnaîtra, à la fin, qu'il n'existe pas réellement un terrain neutre entre les deux; car toute église ou, pour parler plus correctement, toute corporation religieuse, élevée, soutenue et dirigée par la sagesse et les ressources de l'homme, quelque purs que soient ses principes et quelque hostiles qu'ils puissent être au catholicisme, se trouvera, si elle est jugée par l'Esprit et à la lumière du ciel, plus ou moins infectée des éléments du système romain. L'idée de l'Eglise dans le ciel — d'hommes marchant *ici-bas*, et pourtant ayant leur place propre et leur centre d'union *en haut* — cette idée est trop pure, trop sublime, trop céleste, pour pouvoir être généralement admise parmi les hommes. Les coeurs sont attachés à la terre, et sont difficilement amenés à croire que le temps où Dieu cesse d'être manifestement occupé de la terre, cet intervalle qui seul n'est pas mentionné dans l'histoire prophétique des temps, est précisément la période durant laquelle Dieu, par le Saint Esprit, rassemble l'Eglise pour former le corps de Christ dans le ciel; de plus que, lorsque Dieu agissait publiquement dans ses dispensations envers la terre, l'Eglise proprement dite ne s'y voyait pas; puis, que lorsqu'il reprendra ses dispensations publiques envers la terre et ses rapports avec Israël, l'Eglise ne sera plus sur cette scène. Pour comprendre tout cela, il faut une plus grande mesure de spiritualité qu'on ne la trouve chez la plupart des chrétiens (\*).

(\*) Le lecteur comprendra, je pense, la différence qu'il y a entre les actes *publics* de Dieu, et les *secrètes* opérations de la Providence. Ceux-là cessèrent quand Israël fut mis de côté et recommenceront quand Israël apparaîtra de nouveau; celles-ci ont lieu maintenant. Dieu contrôle les rouages des gouvernements et les conseils des rois, pour amener l'accomplissement de ses grands desseins.

Une question assez naturelle surgit dans l'esprit de l'investigateur de la vérité: «Quelle est la forme du gouvernement de l'Eglise, la plus conforme aux Ecritures?» La seule réponse à faire à une telle question, est: «Appliquez-vous à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix». Les sectes ne sont pas l'Eglise, les partis religieux ne sont pas le corps de Christ. Aussi, si nous sommes ou demeurons attachés à des sectes, nous nous trouvons dans quelqu'un de ces nombreux ruisseaux tributaires, qui coulent rapidement en avant dans le terrible gouffre dont il est parlé dans les chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse. Ne nous abusons pas, les principes porteront des fruits, et les systèmes trouveront leur propre niveau. Les préjugés agiront pour empêcher la réalisation de ces principes célestes dont nous parlons. Ceux qui veulent maintenir l'Evangile de Paul se verront, comme lui, abandonnés et méprisés au milieu des pompes et de tout l'éclat de ce monde. Le désaccord des systèmes ecclésiastiques, les disputes des sectes, et le cliquetis des controverses religieuses étoufferont sans doute les faibles voix de ceux qui voudraient parler de la vocation céleste et de l'enlèvement de l'Eglise. Mais que l'homme spirituel, qui se trouve au milieu de cette triste et déplorable confusion, ne perde pas de vue ce principe bien simple: *Tout système de discipline ecclésiastique, et tout système d'interprétation prophétique qui rattachent, de quelque manière que ce soit, l'Eglise à la terre ou aux choses de la terre, doit être contraire à l'esprit et aux principes du grand mystère, développé par le Saint Esprit dans les écrits de l'apôtre des gentils.* L'Eglise n'a nullement besoin du secours du monde en matière d'ordre ou de discipline. Le Saint Esprit habite dans l'Eglise, quelque brisée et dispersée qu'elle soit, malgré toute l'incrédulité de l'homme à ce

sujet; et si l'on y introduit quelque élément terrestre ou humain, cela ne peut avoir que le fâcheux effet d'attrister Celui dont la présence est la vraie lumière des croyants, ainsi que la source et la puissance du ministère et de la discipline. Puis, quant à l'espérance de l'Eglise, «nous attendons le Sauveur», et non pas l'accomplissement d'un événement terrestre quelconque. Grâce à Dieu, il n'est nulle part dit aux saints d'attendre la révélation de l'Antichrist, mais bien l'apparition du Fils de Dieu, qui les a aimés et s'est donné lui-même pour eux. Tous les chrétiens devraient comprendre que la seule chose qu'ils aient à attendre, c'est leur enlèvement en l'air à la rencontre du Seigneur. Le monde peut tourner cette idée en ridicule, de faux docteurs peuvent établir des systèmes opposés à cette vérité, dans le but d'ébranler la foi des simples; mais, par grâce, nous continuerons à «nous consoler les uns les autres» par l'assurance que «les jours se sont approchés et l'accomplissement de chaque vision» (Ezéchiel 12: 23).

Mais il faut terminer cet écrit. Je sens profondément avec quelle faiblesse et quelle incohérence j'ai développé ce que j'avais dans l'esprit touchant la doctrine de l'Eglise, mais je ne doute pas de sa réelle importance, et je suis assuré que, plus le temps approche, plus aussi il y aura de lumière répandue sur ce sujet pour les croyants. Aujourd'hui il est à craindre qu'il n'y en ait que bien peu qui l'admettent. S'il était compris, on ferait moins d'efforts, on se donnerait moins de peine pour acquérir un nom et une position sur la terre. Paul, le grand témoin de la céleste vocation de l'Eglise, devait faire une bien pauvre figure aux yeux des enfants de ce monde; et il en sera de même de tous ceux qui adoptent ses principes et marchent sur ses traces; mais il se consolait par la pensée que «le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens»; il savait aussi que, même dans les époques les plus sombres, il y en aurait encore quelques-uns qui «invoqueraient le Seigneur d'un coeur pur». Puisse le lot nous échoir parmi de tels saints, au milieu de cette lamentable scène, jusqu'à ce que nous voyions Jésus tel qu'il est, et que nous soyons faits semblables à Lui pour l'éternité!

## Pensées

---

### ME 1902 page 80

Le salut de Dieu a pour intention et pour effet de nous amener à Dieu.

### ME 1902 page 100

Il est descendu dans les profondeurs de *mon* coeur, pour me montrer toutes les profondeurs du sien. Je connais ainsi tout mon péché et toute sa grâce. Je sais ce que j'ai fait et ce que je suis. Je sais aussi ce qu'ilx a fait et ce qu'Il est.

---

Le nom du Seigneur est le centre de l'unité; le Saint Esprit en est le lien.

### ME 1902 page 110

Une expiation infinie a prouvé l'infinie justice de Dieu.

### ME 1902 page 117

L'épître de Jude, c'est une maison en feu. Au commencement on cherche à l'éteindre, mais quand l'incendie est trop grand, on en retire tout ce qu'on peut.

### ME 1902 page 160

Les *préceptes* du Nouveau Testament ont une beauté particulière. Ils honorent la *doctrine* et sont l'expression de la vertu morale qui s'y trouve cachée. Ainsi, par exemple: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu». La doctrine m'a déjà enseigné que j'ai reçu l'Esprit de Dieu comme sceau de mon salut. Le précepte me fait comprendre que l'Esprit Saint est sensible au moindre contact qui ne soit pas la sainteté même. Ainsi la doctrine est glorifiée par le précepte.

### ME 1902 page 180

Le voile déchiré, la tombe vide, le trône occupé, crient tous: Salut! Salut!

### ME 1902 page 200

Nous avons besoin de l'Esprit, aussi bien que de la Parole; seulement c'est la Parole et non pas l'Esprit qui est la règle, mais, sans ce dernier, nous ne saurions user de la Parole.

---

Les plus petits détails de la Révélation divine ont leur signification et leur importance, car ils ont nécessairement et toujours trait à la glorification de Christ.

## **ME 1902 page 211**

N'acceptons pas un christianisme vulgaire.

## **ME 1902 page 240**

Les sanctifiés (Hébreux 11: 14) sont devant Dieu dans une position *définie* et *permanente*.

## **ME 1902 page 256**

La foi est la confiance en un autre.

## **ME 1902 page 278**

Si vous pouvez trouver le bonheur et être à votre aise dans un monde qui a rejeté Jésus, ne comptez pas sur sa bénédiction.

## **ME 1902 page 358**

La vie des hommes de Dieu, dans l'Ancien Testament, nous présente *des illustrations de la foi*, en même temps que *des mystères*.

## **ME 1902 page 400**

Si les yeux sont fixés sur Jésus, trois effets se produisent: on laisse les choses qui sont derrière; on est délivré du *moi* puisqu'on est occupé de Christ, et cela imprime à la marche un caractère céleste.

## **ME 1902 page 416**

Les trois grandes vérités du christianisme sont: 1° la rédemption; 2° la glorification de Christ, et l'Esprit Saint sur la terre pour former le corps; 3° le retour de Christ.

## Quelques mots sur Esaïe 8

---

ME 1902 page 101

Dans le chapitre précédent, l'Eternel avertit le roi Achaz par la bouche du prophète Esaïe, qu'il n'avait pas à craindre les rois de Syrie et d'Israël qui s'étaient alliés pour faire la guerre à Jérusalem, dans l'intention de mettre à la place du roi, descendant de David, un faux roi: le fils de Tabeël. L'Eternel qui, selon sa parole à Jéroboam, voulait laisser une lampe à la maison de David, de laquelle devait naître le Messie, le vrai Libérateur d'Israël, ne permet pas que ces rois viennent à bout de leurs desseins contre le roi de Juda. Mais l'impie Achaz, qui avait dépassé toutes les abominations commises dans le pays de Juda jusqu'à ce jour, sans foi, sans confiance en Dieu, ne veut pas demander le signe de la vraie délivrance. Le Seigneur le donne, verset 14: «Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel». (Dieu avec nous). Mais en même temps est annoncé le jugement, que Juda attire sur lui par son iniquité; il aura lieu par le moyen du roi d'Assyrie, qui réduira le pays en désolation.

Cela donne lieu, au chapitre 8, à la prophétie qui prédit les jugements des derniers jours: l'envahissement du pays d'Israël apostat par l'Assyrien de la fin, le roi du Nord; événements qui ont eu dans le passé leur accomplissement partiel comme types.

Dans ces jours à venir, une association de peuples, plus grande et plus redoutable que celle de Retsin et du fils de Rémalia, menacera Israël et le frappera à cause de son apostasie. Ils ont rejeté les eaux de Siloé qui vont doucement; quand le signe que l'incrédulité du roi Achaz ne voulait pas demander est apparu, ils l'ont rejeté: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous», dirent-ils. La pierre de l'angle a été rejetée par ceux qui bâtissaient; aussi, Dieu les a rejetés et chassés parmi les nations pendant l'économie actuelle, à la fin de laquelle ils rentreront dans leur pays, toujours incrédules, pour y subir le jugement final. C'est alors que: «le Seigneur fait monter sur eux les eaux du fleuve, fortes et grosses, le roi d'Assyrie et toute sa gloire; et il montera sur tout son lit et s'en ira par-dessus tous ses bords; et il traversera Juda, il débordera et passera outre, il atteindra jusqu'au cou; et le déploiement de ses ailes remplira la largeur de ton pays, ô Emmanuel» (versets 7, 8).

Au milieu d'Israël apostat, réintroduit dans son pays, se trouvera un faible résidu fidèle qui s'attendra à l'Eternel. C'est lui que l'Esprit de Dieu encourage (versets 9-17), en annonçant aux peuples l'inutilité de leurs associations et leur ruine; ils peuvent prendre des mesures en apparence fort sages et puissantes, réaliser l'union qui fait la force du monde; tout sera sans effet. La partie incrédule d'Israël agira aussi d'après ces principes-là; craignant le fléau dévastateur, il fera aussi une alliance, mais quelle alliance? «Une alliance avec la mort», «un pacte avec le shéol» (Esaïe 28: 14-22).

Tout, dans ce moment terrible, sera propre à effrayer les quelques fidèles qui s'attendent à l'Eternel et dont la foi sera mise à l'épreuve d'une manière extraordinaire. Mais le pays menacé et envahi est le pays d'Emmanuel. Emmanuel, Dieu avec nous, est là. Le peuple l'a

rejeté, il met sa confiance ailleurs, il marche dans le chemin de l'iniquité, il craint tout, sauf l'Eternel. Le résidu est averti de ne pas marcher dans le chemin de ce peuple; de rester en dehors de tout ce qui caractérise un état de choses mûr pour le jugement; de ne pas craindre leurs craintes; de n'être pas effrayés. «L'Eternel des armées, lui, sanctifiez-le, et que lui soit votre crainte, et lui, votre frayeur; et il sera pour sanctuaire»; mais: «Il sera pour pierre d'achoppement et rocher de trébuchement aux deux maisons d'Israël, pour piège et pour lacet aux habitants de Jérusalem». La pierre qu'ils ont rejetée tombera sur eux et les écrasera (Matthieu 21: 41). Au contraire, il est le refuge des disciples qui forment le témoignage, ayant Christ avec eux, exprimant leur dépendance absolue de l'Eternel, pendant qu'il cache sa face aux deux maisons d'Israël. Ils sont pour signes et pour prodiges en Israël, ne pouvant pas plus être atteints par le fléau que Christ lui-même, qui prend place au milieu d'eux. La parole de Dieu seule fait autorité au milieu d'eux. De quelque parole que le monde s'enquière, elle n'a pas de valeur pour eux; ils ne s'enquèrent que de leur Dieu (versets 16-20). Finalement la délivrance entière arrive. La lumière a resplendi sur eux; le bâton de l'opresseur est brisé; tout le train de guerre devient la pâture du feu. Le vrai Fils de David est monté sur son trône pour toujours (chapitre 9: 1-7).

Que d'enseignements précieux nous pouvons retirer de cette portion des Ecritures! Car il y a une analogie frappante entre les saints de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui, quant à leur position et leurs privilèges; quoique notre situation dans ce monde soit moins terrible, et nos privilèges bien plus grands. Comme le résidu d'Israël, nous nous trouvons au milieu d'un état de choses que le Seigneur va juger: la chrétienté sans vie, marchant à grands pas vers l'apostasie, et toujours plus caractérisée par l'indépendance de Dieu et le rejet de sa parole; c'est le monde. Comme le résidu, nous avons Christ pour notre part; il nous a unis à Lui d'une manière absolue. L'Esprit de Dieu, dans le chapitre 2 des Hébreux, prend les paroles qui expriment la relation de Christ avec le résidu, les appliquant aux croyants en vertu de la mort de Christ et de sa résurrection. Après avoir dit, verset 11: «Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères, disant: J'annoncerai ton nom à mes frères, au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges»; il cite Esaïe 8: 17: «Moi, je me confierai en lui», et encore le verset 18: «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés». Ainsi, avec Christ, nous sommes dans la relation de fils avec son Dieu et Père; il prend place avec les sanctifiés qu'il n'a pas honte d'appeler frères, en attendant qu'il les introduise dans la gloire, afin que nous réalisions cette confiance qui l'a caractérisé lorsqu'il était ici-bas et qu'il exprime ainsi: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi» (Psaumes 16: 1). «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40); et afin que nous soyons en témoignage devant le monde qui l'a rejeté.

Notre position, devant Dieu et devant le monde, étant celle de Christ, notre marche est la sienne; ses ressources sont les nôtres. En saisissant par la foi ces privilèges si élevés, notre chemin est clairement tracé au milieu de l'état de choses actuel.

Si nous ne sommes pas serrés de près par des événements terribles, semblables à ceux qui entoureront le résidu d'Israël aux derniers jours, les circonstances au milieu desquelles

nous nous trouvons, ne tendent pas moins à nous faire abandonner la dépendance de Dieu, le caractère de Christ, et à nous induire à participer aux moyens que le monde emploie pour faire face aux difficultés de la vie présente.

L'indépendance à l'égard de Dieu dans ce monde se montre relativement aux circonstances de cette vie, dans le développement du système d'associations qui a pris des proportions considérables depuis le jugement de ce principe à la tour de Babel. Ce développement fait partie des progrès tant vantés de nos jours. A mesure que l'on approche de la fin, les conséquences du péché se font sentir plus durement; les difficultés augmentent à tous égards. Il faut lutter contre la mauvaise foi et l'égoïsme de l'homme pour gagner son pain de chaque jour; la force vitale de l'humanité diminuant, les santés s'affaiblissent, les maladies augmentent; les productions du sol sont frappées chaque année de nouveaux fléaux, etc., etc. Mais l'homme a pourvu à tout au moyen de sociétés, de syndicats, de caisses d'assurance, d'associations de tous genres, sans lesquels, dit-il, on ne peut plus cheminer.

Les croyants ne sont pas à l'abri de ces maux, car nous participons par notre présence dans ce corps, aux souffrances de la création déchue: «Non seulement elle», soupire, «mais nous-mêmes aussi qui avons les prémices de l'Esprit, nous soupignons» (Romains 8: 23). Mais, pour traverser cette scène de maux et de douleurs, nous avons des ressources que le monde ne connaît pas. Qu'il est précieux d'entendre la Parole dire à nous aussi: «Ne dites pas conjuration, de tout ce dont ce peuple dira conjuration, et ne craignez pas leur crainte, et ne soyez pas effrayés; l'Eternel des armées, lui, sanctifiez-le, et que lui soit votre crainte, et lui, votre frayeur». Nous le connaissons, cet Eternel des armées; il s'est révélé à nous comme Père, par le Fils unique qui est dans le sein du Père. Que craindre, sachant qu'il est pour nous dès avant la fondation du monde. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» (Romains 8: 31, 32). Dieu devant qui toutes «les nations sont réputées comme rien, comme une goutte d'eau d'un seau et comme la poussière d'une balance» (Esaïe 40: 15), Dieu dont «la bonté est de tout temps et à toujours sur ceux qui le craignent, et sa justice pour les fils de leurs fils» (Psaumes 103: 17). Si sa grande puissance toujours prête à s'exercer en faveur de ceux qui s'attendent à Lui, a été démontrée dans tout le cours de l'histoire de son peuple, la grandeur de son amour a été manifestée à la croix: «En ceci a été manifesté l'amour que Dieu a pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4: 9, 10).

En venant dans le monde, notre précieux Sauveur a été l'expression parfaite de l'amour de Dieu le Père, montrant aux siens combien il s'occupe des plus petits détails de leur vie. «Les cheveux même de votre tête sont tous comptés» (Luc 12: 7). Connaissant ce grand amour qui s'occupe de tout ce qui nous concerne, depuis un cheveu de notre tête jusqu'à l'accomplissement de notre grand salut, pourrions-nous dire comme Israël: «Ma voie est cachée à l'Eternel, et ma cause a passé inaperçue de mon Dieu»? (voir Esaïe 40: 27 et suivants).



Si nous croyons la Parole, ne nous enquéranst que de Dieu, pourrons-nous accepter de participer aux moyens que le monde emploie, pour se mettre à l'abri de ce qu'il craint, que ce soit maladie, mort, grêle, pertes de tous genres, concurrence déloyale dans le commerce et l'industrie, etc., etc.? «Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses», suffit à la foi. Le monde qui est étranger à la relation et aux privilèges des enfants de Dieu, qui a même perdu la conscience de la relation de l'homme comme créature vis-à-vis de son Créateur, cherche en lui-même ses ressources. Le croyant a ses ressources en Dieu, son Père, qui l'a averti «de ne pas marcher dans le chemin de ce peuple»; «de rechercher premièrement son royaume et sa justice», et qui promet que «toutes les autres choses nous seront données pardessus». Dès que l'enfant de Dieu discerne que l'avantage qui lui est offert est tiré des ressources du monde, cela doit lui suffire pour le rejeter, car le monde est en opposition au Père; ce qui vient du monde n'est pas du Père. Le Père ne peut pas plus se servir des principes du monde pour secourir ses enfants, que l'Eternel n'avait besoin des ressources de l'Egypte pour son peuple racheté passant à travers le désert. Le monde a crucifié Christ, il est toujours chargé de ce crime. En rejetant le Fils, il a rejeté le Père; comment pourrait-il compter sur le Père pour ses besoins, et comment est-ce que le Père pourrait accepter ce qui vient du monde pour prendre soin de ses enfants? Ou bien, est-ce que Christ qui dit: «Je me confierai en lui», et: «Me voici et les enfants que Dieu m'a donnés», a besoin du monde pour conduire ses rachetés à la gloire?

Puissions-nous toujours mieux comprendre notre union avec Christ pour le temps et l'éternité, comprendre que nous sommes liés à Lui comme objets de l'amour du Père, afin de pouvoir cheminer avec Lui et comme Lui, dans une entière confiance en Dieu le Père, au milieu de tous ces faisceaux d'ivraie qui se lient déjà pour le jugement, en attendant que le froment soit recueilli dans le grenier.

Il faut aussi penser que si Dieu permet que nous passions par les épreuves diverses de ces derniers jours, il veut aussi par cela nous fournir l'occasion de Lui rendre le témoignage qui est en rapport avec les temps actuels. Il y eut un temps où le témoignage était rendu dans les prisons, sous les instruments de tortures ou sur les bûchers. Aujourd'hui que, par la bonté de Dieu, ces persécutions cruelles ont cessé, le témoignage consiste-t-il seulement à se réunir en paix, à ne pas participer aux joies mondaines, n'ayant plus à craindre la fureur des émissaires de Satan? N'ayant pu détruire le témoignage par la persécution, le diable cherche à le détruire par la corruption, en engageant les saints à s'unir au monde ou à l'imiter dans sa manière d'agir, et à éviter ainsi l'opprobre. Car il y aura moins d'opprobre à se réunir en dehors des systèmes humains aujourd'hui où, en matière religieuse, tout le monde est libre, qu'à refuser de faire partie de telle ou telle association qui aura pour but de faciliter les affaires, de diminuer les dépenses, ou de travailler au relèvement moral d'un monde que Dieu va détruire.

En restant en dehors de tout ces prétendus avantages que le monde peut nous offrir, nous marcherons à la gloire de Dieu, montrant aux hommes que notre foi en Lui n'est pas un vain mot; que si nous avons mis notre confiance en Dieu pour notre salut, nous nous confions en Lui pour toutes choses; que notre christianisme ne consiste pas en formes et en paroles,

mais en une vie qui vient du ciel et qui ne saurait dépendre que de Dieu seul, pour reproduire les caractères de Christ en obéissance, en amour, en lumière, en justice et sainteté de la vérité, en attendant patiemment le jour du Seigneur dans lequel les nations marcheront à cette lumière et où la justice régnera. Pour le moment: «Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres». Oeuvres qui exciteront la critique et la haine; mais: «Que l'Eternel soit votre crainte, et lui, votre frayeur».

## Plusieurs demeures

---

ME 1902 page 118

Jean 14: 2-23, établit un parallèle dont le Seigneur se sert à la fois comme comparaison et contraste.

Parlant aux disciples de son départ, il les instruit du caractère qu'il va prendre d'objet *invisible* de leur foi, invisible comme le Dieu adoré par leurs pères. L'Être mystérieux habitant entre les chérubins de gloire ne s'était jamais montré à leurs yeux, néanmoins ils croyaient en Lui, ainsi «croyez aussi en moi», leur dit Jésus. Il emprunte ici l'image suggérée par l'invisibilité du Dieu d'Israël — l'image du temple — employant même l'expression appliquée à celui d'Hérode: «la maison de mon Père» (Jean 3: 16), pour traduire les célestes vérités dont il était le messenger. «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit». «Plusieurs demeures» devaient nécessairement arrêter l'esprit d'un Israélite, le temple ne contenant que peu de chambres toutes affectées au service de la famille sacerdotale et aux Lévites (1 Chroniques 28: 11-13; 2 Chroniques 31: 11; Néhémie 13: 9; Jérémie 35: 1, 2; 36: 10). Mais ici nous trouvons en même temps l'assurance de beaucoup de place et d'une merveilleuse proximité de Dieu, dont peuvent jouir, en l'absence du Sauveur, ceux qui croient en Lui; précieuse révélation de ce qu'est la présence de Dieu dans laquelle Christ nous introduit par sa croix et son entrée en gloire comme notre précurseur. «Mon Père et votre Père» (Jean 20: 17), redisent le caractère de la place préparée pour nous comme fils devant le Père, dont *Lui* est le premier-né (Romains 8: 29). Il nous y introduit en personne, ne voulant pas même confier ce service à un archange. «*Je* reviendrai, et *je* vous prendrai auprès de moi, afin là où *je* suis, moi, vous, vous soyez aussi». Son amour et ses soins ne se bornent point à «préparer la place», mais dispensent tous les biens qu'il est possible à une créature de recevoir de la part de Celui qui les possède (Luc 7: 22, 23).

Au verset 23, nous trouvons une autre «demeure». Les versets intermédiaires indiquent la mission du Saint Esprit venant combler le vide laissé par l'absence de Christ, non point comme l'hôte d'un moment, mais comme «le consolateur pour demeurer éternellement» (versets 16, 17). C'est Lui qui nous révèle notre caractère de fils (Galates 4: 6) et nous fait prendre la place d'obéissance, de dépendance, que Christ caractérise par le fait de garder ses commandements, qui n'ont aucun rapport avec la loi. — Les exigences et les défenses du décalogue ne peuvent certes pas s'appliquer à Christ, l'homme parfait, mais la connaissance de ses «commandements» s'acquiert en s'attachant à ses «paroles», et pour qui s'y conforme, une manifestation spirituelle de Christ, de sa présence et de sa faveur, en sera la conséquence sentie et réalisée. Cette âme devient alors une «demeure» que le Père et le Fils peuvent déjà habiter, ainsi qu'il est écrit: «J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai» (1 Corinthiens 6: 16).

Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de «demeures» pareilles!

## Quelques aperçus sur l'Eglise ou l'Assemblée

---

Ephésiens 3: 2-10, 21; 5: 25-27, 29-32; Hébreux 12: 23; Apocalypse 19: 7, 8; 21: 2, 3, 9

ME 1902 page 121

Au moment de tirer les conclusions pratiques de la position collective des saints, telle qu'il l'a exposée à la fin du chapitre 2 des Ephésiens, l'apôtre, après le premier verset du chapitre 3, s'interrompt tout à coup pour donner essor à ses sentiments au sujet du mystère de l'Eglise. Le grand apôtre des gentils, parlant par inspiration, est surtout pénétré de la grandeur du fait que les nations auxquelles appartenaient les Ephésiens, que les gentils devenus chrétiens unis aux Juifs devenus chrétiens, constituaient l'Eglise, corps de Christ, cette chose nouvelle sur la terre.

Dans tous les âges précédents, ce mystère avait été caché. Le verset 10 nous apprend que les anges même ne le connaissaient pas mieux que les hommes avant qu'il fût révélé. Paul était l'administrateur de cette révélation et, dans les conseils de Dieu, ce mystère tenait le premier rang.

En Hébreux 12: 23, l'apôtre, parlant aux croyants sortis du judaïsme, cite «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux» entre les choses auxquelles ils étaient *venus*. Ils occupaient le premier rang dans les conseils de Dieu, tandis que dans l'ordre de la révélation, nous voyons le mystère de l'Eglise occuper le dernier rang. Cette dernière forme de la sagesse si diverse de Dieu (Ephésiens 3: 10), a été révélée par l'apôtre Paul seul et il lui a été ainsi donné de compléter la parole de Dieu (Colossiens 1: 25). Non pas que les écrits de Paul aient clos le canon des Ecritures — ceux de Jean les ont suivis — mais les livres inspirés qui leur ont succédé n'ont pas ajouté des vérités nouvelles à ce qui avait été révélé par Paul.

En Ephésiens 5: 25-27, 29-32, nous faisons la même remarque qu'au chapitre 3. L'apôtre, profondément pénétré du mystère de l'union de Christ avec l'Eglise, ne peut autrement qu'en faire ressortir la beauté quand il parle du mariage chrétien. Christ a aimé l'Assemblée, et cet amour l'a porté à se livrer tout entier pour elle. Il la sanctifie, la purifie par le lavage d'eau, par la Parole, afin de se la présenter à Lui-même glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle soit sainte et irréprochable.

En considérant l'état des chrétiens (nous parlons des vrais chrétiens) tel que nous l'avons sous les yeux, nous serions portés à douter que cet état irréprochable pût jamais être atteint. Cependant ce sera un fait. Tout finira bien pour l'Eglise, à cause de la perfection de l'amour de Christ pour elle.

Remarquons aussi que l'Eglise est considérée en 2 Corinthiens 11: 2, comme fiancée à Christ. En Apocalypse 19: 7, 8, nous avons la célébration des noces. C'est seulement alors que l'Eglise est appelée la femme de l'Agneau. Le terme d'Epouse est plus général et s'applique aux deux relations. La Babylone de la fin, la fausse Eglise, n'est plus même une femme

adultère, mais une prostituée, et le jugement s'exercera sur elle avant la célébration des noces de l'Epouse. Les chapitres qui précèdent le 19<sup>e</sup> de l'Apocalypse, nous donnent les motifs et les détails de ce jugement qui est un sujet de joie pour le ciel, car rien n'est plus abominable aux yeux de Dieu que la contrefaçon de ce qui a pour Lui un prix infini. Les versets 1-5 du chapitre 19 donnent le résumé de ce jugement et la joie du ciel quand il s'exécute. Au verset 6, la joie grandit encore, car les noces de l'Agneau sont venues.

Dans un moment pareil, on s'attendrait peut-être à l'expression de ce que l'Epoux est pour son Epouse, de ce qu'il lui a acquis pour la rendre digne de Lui; mais, quoique cela soit vrai, la Parole fait ressortir ici que «*sa femme s'est préparée*». Qu'est-ce que sa robe de noce? «Il lui a été donné d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justes» — ou les justes faits — «des saints». La femme de l'Agneau sera donc revêtue de justice pratique. Malgré le pauvre état actuel des chrétiens, le Seigneur saura trouver assez de justice pratique dans l'Eglise, pour qu'elle en soit parée comme d'un vêtement éclatant et pur. Bien que tous ceux qui constituent l'Eglise n'arrivent pas individuellement à cet état, c'est néanmoins dans l'Eglise qu'il sera trouvé. La victoire d'une armée est attribuée à l'armée, bien qu'elle ne soit due au fond qu'à ceux qui ont combattu avec courage. C'est ainsi que le vêtement de l'Epouse est la justice des saints individuels.

Ce vêtement est donné ici en contraste avec celui de la prostituée. «Elle était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles». On trouvait chez elle la royauté et la prétention à quelque chose de divin. Cette brillante parure est vraie pour la chair, aux yeux des hommes, fausse aux yeux de Dieu et de ceux qui ont la pensée de Dieu. Elle avait dit: «Je suis assise en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil» (18: 7), et sa parure recouvrait toutes les abominations! En contraste avec tout cela, le vêtement de la vraie Epouse brille dans tout l'éclat de sa réalité, car il s'agit de sa justice pratique.

Voilà donc les noces célébrées, et l'union de l'Epoux et de l'Epouse un fait accompli pour l'éternité.

Le commencement du chapitre 21 nous amène à l'état éternel. Le premier ciel et la première terre s'en sont allés; le nouveau ciel et la nouvelle terre paraissent. Tout est définitif. Le royaume du Fils de l'homme a cessé; il n'a plus de raison d'être, tout ennemi ayant été détruit. Le Seigneur a remis le royaume à son Père, et Dieu est tout en tous (1 Corinthiens 15: 24-28).

En Apocalypse 21: 1-8, et en rapport avec ce qui précède, on ne trouve pas *l'Agneau*, mais DIEU. Mais que trouvons-nous, quant à l'Eglise, au verset 2? «Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse *ornée pour son mari*». C'est l'état définitif de l'Eglise; elle est ornée pour son mari. Cette union de Christ et de l'Eglise a un caractère éternel. Au verset 9, où la vision présente l'Eglise sous son caractère millénaire, cette expression ne se trouve pas, parce qu'il s'agit non de ces relations éternelles, mais du déploiement de la gloire de l'Eglise en rapport avec le gouvernement de la terre.

En considérant ces trois passages: Ephésiens 5, Apocalypse 19 et 21, on trouve donc dans le premier: que le Seigneur sanctifie son Eglise, la purifie et la lave par la Parole, pour se la présenter à Lui-même telle qu'il veut l'avoir. Dans le second passage on trouve, comme résultat, que sa femme s'est préparée et qu'il lui a été donné d'être vêtue de justice pratique. Dans le troisième, l'Eglise paraît comme une épouse ornée pour son mari; c'est son état définitif et éternel.

Mais nous trouvons aussi la part de Dieu dans la chose. Ephésiens 3: 21, nous montre que Dieu aura sa gloire dans l'Eglise pour toutes les générations du siècle des siècles. Puis, quant à l'état éternel, tandis que l'Eglise sera ornée pour Christ, son mari, elle sera pour Dieu le tabernacle dans lequel il habitera avec *les hommes* (Apocalypse 21: 3). Ce titre comprend la multitude des saints de toutes les catégories et en particulier ceux du millénium. Dieu habitera avec eux tout en étant *dans* son habitation qui est l'Eglise. Elle a déjà maintenant ce caractère sur la terre (Ephésiens 2: 22), mais dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre ce caractère sera éternel.

Puissions-nous, comme Paul, être pénétrés de la merveilleuse grandeur des pensées de Dieu à l'égard de l'Eglise, et nous laisser former par la Parole en vue de la manifestation de cette sainteté pratique dont elle sera parée au jour des noces de l'Agneau.

## Les paroles d'Agur - Proverbes 30 (Rossier H.)

---

ME 1902 page 141

Les idées les plus étranges ont été émises au sujet de la personne d'Agur. Pour les uns, Agur serait Salomon; pour d'autres, le frère de Lemuel, etc. Cela nous prouve que l'intelligence de l'homme, appliquée aux choses de Dieu, même les plus simples, ne peut faire que fausse route. La parole de Dieu nous est donnée, non pour que nous y ajoutions nos pensées (conf. verset 6), mais pour que nous nous *laissions instruire* par elle.

Le fait est que, sauf dans ce passage, l'Écriture ne nous donne aucune indication sur Agur, Jaké, Ithiel ou Ucal. Ces hommes sont autant d'inconnus, mais notre chapitre nous apprend sur Agur deux choses de toute importance. La première est contenue au verset 1. «Paroles d'Agur, fils de Jaké, l'oracle prononcé par cet homme à Ithiel, à Ithiel et à Ucal». Agur a *prononcé un oracle*; il a parlé de la part de Dieu, comme étant la bouche de Dieu (Conf. 1 Pierre 4: 11). La seconde chose, c'est que, tout en étant le porte-voix de Dieu pour Ithiel et pour Ucal, il ne pensait pas *s'en attribuer aucun mérite*: «Certes, moi je suis plus stupide que personne, et je n'ai pas l'intelligence d'un homme; et je n'ai pas appris la sagesse, ni ne possède la connaissance du Saint» (versets 2, 3). Il était un homme plus stupide qu'aucun autre; l'intelligence même d'un homme ordinaire lui faisait défaut; il n'avait été à aucune école de sagesse; il n'avait pas reçu comme d'autres un ensemble de connaissances communiqué directement par le Très-Saint. Bien différent en cela, comme en toutes choses, du glorieux prédicateur et roi Salomon, auquel l'Éternel était apparu, lui disant: «Je t'ai donné un cœur sage et intelligent, en sorte qu'il n'y aura eu personne comme toi avant toi, et qu'après toi il ne se lèvera personne comme toi» (1 Rois 3: 12).

Ce qui caractérisait donc Agur, cet homme inspiré, c'est qu'en lui-même il était le contraire d'un sage, qu'il en avait conscience et se plaisait à le proclamer hautement. Se condamner ainsi n'est pas chose commune, même chez des hommes enseignés de Dieu. Un autre prophète, Asaph n'y était pas arrivé de prime abord, et nous apprend par quel chemin il a dû passer pour se juger ainsi. Après maint combat il était entré «dans les sanctuaires de Dieu» et placé dans la lumière de Sa présence, il avait dit comme Agur: «J'étais *stupide* et je n'avais pas de *connaissance*; j'étais avec toi comme une *brute*» (Psaumes 73: 17-22).

Ce jugement, remarquons-le, est à la base de la prophétie d'Agur. On ne peut être la bouche de Dieu en gardant une haute opinion de soi-même. Mais il met encore à nu la folie des hommes qui pensent rehausser la valeur des révélations divines et les rendre plus efficaces, par les études scientifiques ou littéraires qui font appel à l'intelligence naturelle, par l'éloquence, en un mot, par la sagesse de l'homme. Ils ont oublié ce que dit la Parole, que cette sagesse rend *vaine la croix de Christ*, lui enlève son efficace et la prive de ses résultats (1 Corinthiens 1: 17).

Agur se trouvait en présence de Dieu. Le verset 4 nous le prouve: «Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains? Qui a serré les eaux dans un manteau? Qui a établi toutes les bornes de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais?» Agur nous rappelle Job devant le Dieu créateur (Job 38). Mais Job, après une longue expérience de lui-même, *s'aperçoit* là qu'il ne sait rien, et a la bouche fermée, tandis qu'Agur, cet homme stupide, *s'en est aperçu d'emblée*, et c'est pourquoi sa bouche est ouverte. Il peut dire à Ithiel et à Ucal: Pas plus que moi, vous n'avez la connaissance des choses visibles de cette création inférieure. L'homme ne peut les comprendre, les saisir, les contenir ou les diriger avec les moyens limités dont il dispose. Est-il monté aux cieux pour en voir les secrets; en est-il descendu pour les révéler? *Ce que sont* les choses créées et ce dont elles se composent, notre observation peut, jusqu'à un certain point, nous en rendre compte, mais *la manière* dont elles ont été faites, établies et mises en ordre, nous échappe complètement. «Où étais-tu, quand j'ai fondé la terre?» (Job 38: 4). Même les origines de la création visible ne peuvent être connues que par la foi (Hébreux 11: 3). Combien moins pouvons-nous connaître les choses invisibles et Dieu lui-même?

Or toutes ces choses ont été faites, sont maintenues et nous sont révélées par la parole de Dieu (Hébreux 11: 3; 2: 3; Romains 10: 17). C'était aussi cette parole qu'Agur prononçait en oracles: «Toute parole de Dieu est affinée» (verset 5), sans aucun alliage; c'est par elle que nous connaissons Dieu: «Il est un bouclier pour ceux qui s'attendent à Lui» (verset 5). Ce Dieu est la part de ceux qui se confient en Lui; il se révèle à nous pour se donner à nous, comme il le dit à Abram: «Ne crains point; moi, je suis ton bouclier et ta grande récompense» (Genèse 15: 1). Quel privilège! Il est pour nous, il est à nous; il se place entre le danger et nous, pour nous protéger toujours, pauvres êtres que nous sommes!

Lorsque, comme Agur, on prononce les oracles de Dieu, l'on doit se garder d'une chose: «N'ajoute pas à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne, et que tu ne sois trouvé menteur» (verset 6). Il est très grave, comme nous l'avons dit plus haut, *d'ajouter* à ses paroles au lieu de se laisser instruire par elles, afin de les rendre à d'autres dans leur intégrité. On n'est gardé de cela que par le jugement absolu qu'Agur prononçait sur lui-même.

Et maintenant, celui qui parle pour Dieu, avant d'exposer en détail ce qui lui a été révélé, a deux choses à demander pour lui-même: «Je te demanderai deux choses; ne me les refuse pas, avant que je meure: Eloigne de moi la vanité et la parole de mensonge; ne me donne ni pauvreté ni richesse; nourris-moi du pain qui m'est nécessaire, de peur que je ne sois rassasié, et que je ne te renie et ne dise: Qui est l'Eternel? et de peur que je ne sois appauvri, et que je ne dérobe, et que je ne parjure le nom de mon Dieu» (versets 7- 9).

Ces choses, il désire les recevoir avant de mourir, afin d'avoir le temps de glorifier par elles, dans ce monde, le Dieu qui s'est révélé à lui.

La première de ces choses a trait à sa *condition morale*. Elle comprend deux objets qu'il demande à Dieu d'éloigner de lui: la *vanité*, la bonne opinion de nous-mêmes que nous voudrions inspirer à d'autres; la *parole de mensonge*, ce qui est opposé à la parole de vérité.



Dans les versets 4 à 6, Agur a indiqué à ses auditeurs le moyen d'échapper à ces deux dangers: c'est le jugement de soi et l'appréciation de la parole de Dieu. Mais tout en connaissant ces choses, en les prêchant peut-être, notre coeur naturel est si rusé, que nous avons besoin continuellement d'avoir recours à Dieu pour être gardés d'y contrevenir.

La seconde de ces choses a trait à la *position* de l'homme de Dieu *dans ce monde*. On peut la résumer par une parole: *s'attendre à Lui*. C'est ce qu'Agur avait déjà proclamé à d'autres, au verset 5, mais ce qu'il entend réaliser pour lui-même: «Ne me donne ni pauvreté ni richesse». Je désire n'être matériellement ni indépendant, ni dépendant *des circonstances* qui m'entourent. Dans le premier cas, l'homme, trouvant dans les choses terrestres de quoi se rassasier et se satisfaire, oublie Dieu; dans le second cas, il cherche à s'appropriier ces choses en violant le commandement de l'Eternel au déshonneur de son saint nom. Dans l'un, comme dans l'autre cas, c'est *l'indépendance de Dieu*. Il n'y a qu'une ressource pour être gardé entre ces deux écueils: «Nourris-moi du pain qui m'est nécessaire». *Que je dépende entièrement de toi* pour mes besoins que tu connais! — Que cela nous suffise à nous aussi. S'il en est ainsi, nous aurons trouvé le rare secret de n'avoir ni pauvreté, ni richesse dans ce monde.

Mais n'oublions pas que, dans la pratique de ces choses, ce n'est pas à nous de juger les autres: «N'accuse pas un serviteur auprès de son maître, de peur qu'il ne te maudisse et que tu n'en portes la peine» (verset 10). «Qui es-tu», dit la Parole, «toi qui juges le domestique d'autrui? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître» (Romains 14: 4). Cet esprit de dénigrement vient la plupart du temps de notre tendance à excuser notre mondanité en accusant les serviteurs du Seigneur d'être plus mondains que nous. Or c'est le maître qui juge son serviteur et non pas nous. C'est Lui seul qui apprécie la réalité des désirs de son esclave et qui le récompense ou non selon la fidélité de son service. Et de plus, la Parole ne dit-elle pas: «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés»? (Matthieu 7: 1). Nous ne sommes jamais en droit d'imputer à nos frères des *motifs* à leurs actions. C'est le maître seul qui les connaît et les sonde. En agissant autrement, nous nous exposons nous-mêmes à être jugés et à «en porter la peine», car «de la mesure dont nous mesurons, il nous sera mesuré».

A la suite des expériences dont nous venons de parler, Agur peut maintenant développer librement la pensée de Dieu sur les divers principes qu'on rencontre dans le monde, ceux que l'on doit suivre et ceux que l'on doit éviter.

Qu'est-ce d'abord qui caractérise aux yeux de Dieu la *génération* qui nous entoure? «Il est une génération qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère, une génération pure à ses propres yeux et qui n'est pas lavée de son ordure, une génération... que ses yeux sont hautains et ses paupières élevées! — une génération dont les dents sont des épées et les molaires des couteaux, pour dévorer les affligés de dessus la terre, et les nécessiteux d'entre les hommes» (versets 11-14).

Quatre choses la caractérisent, qui sont affreuses devant Dieu: la *révolte* contre l'autorité et le mépris des liens que Dieu a établis dès le commencement pour les hommes — la *propre*

*justice* étalant son manteau sur le péché et sur la souillure — *l'orgueil*, la haute opinion que les hommes ont d'eux-mêmes — enfin la *méchanceté* qui opprime les faibles et les misérables.

Tels sont les caractères généraux du coeur de l'homme, ses caractères publics, pour ainsi dire. En voici un autre: «La sangsue a deux filles: Donne! donne! Il y a trois choses qui sont insatiables, quatre qui ne disent pas: C'est assez! le shéol, et la matrice stérile, la terre qui n'est pas rassasiée d'eau, et le feu, qui ne dit pas: C'est assez!» (versets 15, 16). Cet autre caractère se loge au plus profond du coeur; c'est la *convoitise*, le désir insatiable d'acquérir, n'importe quoi, aux dépens du prochain. Les deux filles de la sangsue n'ont qu'un nom. Elles peuvent avoir des traits, une apparence, des recherches et un but divers. Quand on sonde leur caractère intime, on trouve chez elles un principe unique: Donne! donne! Cette soif de jouissance égoïste qui régit le monde est comparable au sépulcre qui engloutit sans rien *rendre* à jamais, — à la femme stérile qui reçoit sans *produire* jamais de fruit — à la terre aride qui boit toujours de l'eau sans être jamais *rassasiée* — au feu qui dévore sans jamais *s'éteindre*, tant qu'il a un aliment à engloutir.

Quel tableau effrayant des principes du monde et de l'état de l'homme! Et n'est-il pas naturel qu'il soit suivi de cette sentence: «L'oeil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers la mère, les corbeaux du torrent le crèveront et les petits du gypaète le dévoreront» (verset 17). Le mépris de l'autorité et la désobéissance, déjà mentionnés au verset 11, se résument en un seul mot, *l'indépendance* qui est à la base de tout mal chez l'homme. C'est elle que la parole de Dieu qualifie du nom d'iniquité, quand elle nous dit: «*Le péché est l'iniquité*» (1 Jean 3: 4). Or ces choses attireront sur les hommes le terrible jugement de Dieu *qui suit la mort*.

Le développement effrayant du mal et les caractères de l'homme sans frein ne sont que trop visibles sur la terre, mais s'il s'agit des *voies de Dieu*, l'esprit de l'homme est incapable de les reconnaître; elles sont trop merveilleuses pour lui. «Trois choses sont trop merveilleuses pour moi, et il en est quatre que je ne puis connaître: le chemin du gypaète dans les cieux, le chemin du serpent sur le rocher, le chemin d'un navire au coeur de la mer, et le chemin de l'homme vers la jeune fille» (versets 18, 19).

Il y a: 1° La voie du *jugement de Dieu*. Ce n'est pas que le jugement lui-même ne puisse être distingué au moment où il s'abat sur son objet, mais ce qui l'a préparé, ce qui l'a longtemps suspendu, ce qui l'amène, ce qui le décide, est aussi invisible à l'homme que les traces des ailes de l'aigle (\*) dans le ciel. 2° La voie de la *sagesse et de la prudence* qui, pareille au serpent (\*), se sert du dur rocher comme du chemin qui la conduit à son but. Nul ne peut le voir, ce chemin. L'incrédulité, l'endurcissement de l'homme, l'empire de Satan sur son coeur, sa haine contre Dieu, la sagesse les fait servir à l'accomplissement de ses desseins. «O profondeur des richesses, et de la *sagesse*, et de la *connaissance* de Dieu! Que ses jugements sont insondables, et ses *voies introuvables*! Car qui est-ce qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller?... A lui soit la gloire éternellement! Amen» (Romains 11: 33-36). Tout la proclamera cette sagesse et cette connaissance, mais maintenant il faut nous contenter de savoir qu'elle atteindra son but, sans que l'oeil humain puisse suivre sa trace. 3°

La voie du *gouvernement de Dieu*. Il y a un gouvernement divin; l'homme en sent chaque jour les effets quand il lui faut subir les conséquences de ses actes. Certains faits entraînent fatalement certains résultats; ainsi «celui qui sème pour la chair moissonnera la corruption»; «celui qui garde sa langue de mal verra d'heureux jours» ici-bas. Mais, comment le gouvernement de Dieu arrive à ses fins et nous fait atteindre au port désiré, tandis qu'en apparence le mal triomphe et que le bien est méconnu et opprimé, cela est aussi obscur aux yeux de l'homme que le chemin du navire au coeur de la mer. On croit un instant en suivre le sillage et voici qu'il a déjà disparu (Psaumes 77: 19). 4° La voie merveilleuse de *l'amour*, celle «de l'homme vers la jeune fille». Par quel chemin l'amour arrive-t-il à conquérir, à posséder l'objet de son désir? Qu'est-ce qui l'a donc attiré vers nous? Qu'a-t-il vu en nous qui ait éveillé ses sympathies? Par quels moyens a-t-il réussi à se révéler et à faire naître une affection réciproque? Autant d'énigmes que l'esprit de l'homme ne pourra jamais sonder.

(\*) Conf. Matthieu 24: 28; Job 39: 33. — (\*\*) Conf. Matthieu 10: 16.

Il en est de toutes ces choses comme d'un dessin très simple sur lequel la main d'un enfant a entre-croisé une infinité de lignes sans motif et sans ordre, en sorte qu'il est impossible à l'oeil de retrouver le trait primitif. L'auteur du dessin saura seul ce que recouvre l'inextricable dédale des voies de l'homme. Il en est ainsi de l'oeil de Dieu; il discerne ses voies, et celles de l'homme ne peuvent les entraver. Toutes les voies de Dieu aboutissent. Et cependant le croyant peut les connaître, mais non pas d'après ce qu'il en voit sur la terre. Il lui faut entrer pour cela dans le sanctuaire: «*Sa* voie est dans le lieu saint» (Psaumes 77: 13). C'est ainsi que Dieu a fait connaître ses voies à Moïse, tandis que les fils d'Israël ne connaissaient que ses actes (Psaumes 103: 7).

«Tel est le chemin de la femme adultère: elle mange et s'essuie la bouche, et dit: Je n'ai point commis d'iniquité» (verset 20). Hélas! le chemin de celui (\*) qui a rompu par le péché ses relations avec Dieu, est tout aussi incompréhensible. Il se repaît, satisfait ses convoitises, en efface la trace visible de manière à la cacher aux yeux des hommes, se fait illusion à lui-même sur son propre état et ne tient nul compte de Dieu qui a tout vu!

(\*) Conf. pour la femme adultère, Jacques 4: 4.

Après les choses incompréhensibles viennent *les choses odieuses*. Elles font trembler le monde qui en est témoin. «Sous trois choses la terre tremble, et sous quatre elle n'en peut plus: sous le serviteur quand il règne, et l'homme vil quand il est rassasié de pain; sous la femme odieuse quand elle se marie, et la servante quand elle hérite de sa maîtresse» (versets 21-23). C'est *le renversement complet de l'ordre public ou privé établi de Dieu*; et nous savons que cet état de choses ira s'accroissant de plus en plus, jusqu'à la fin. Le serviteur règne au lieu d'obéir; — l'homme vil est celui qu'on voit jouir de la prospérité; — la femme odieuse est celle qui trouve un mari; — la servante s'empare de l'affection de sa maîtresse et supprime les enfants qui y ont naturellement droit. Ainsi, dans ce monde, c'est *le mal qui réussit* et qui remplace l'ordre divin. Un pareil fait n'est-il pas un lourd fardeau pour le coeur de celui qui s'est abreuvé à la source du bien, du vrai et du juste? Quoi d'étonnant qu'il «ne sache pas ce

qu'il faut demander comme il convient»? Toutefois l'Esprit intercède par des soupirs inexprimables (Romains 8: 26).

---

Au milieu du chaos moral dont le monde nous offre le spectacle, trouverons-nous ici-bas *la sagesse* dont nous avons besoin? «Il y a quatre choses petites sur la terre, qui sont sages entre les sages: les fourmis, peuple sans force, et qui préparent en été leurs vivres; les damans, peuple sans puissance, et qui ont placé leurs maisons dans le rocher; les sauterelles n'ont point de roi, mais elles sortent toutes par bandes; tu saisis le lézard avec les mains, et il est dans les palais des rois» (versets 24-28).

La sagesse ne se fait connaître que dans les choses petites sur la terre. «Considérez votre vocation, frères,... qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles de ce monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 26-29). Oui, la sagesse selon Dieu va toujours de concert avec la petitesse.

Les fourmis font leurs provisions pour le mauvais jour; elles sont prévoyantes; leur sagesse consiste à se pourvoir de ce qui *entretiendra leur force*, car elles n'en ont aucune en elles-mêmes. Tel le croyant, faisant sa provision de la parole de Dieu.

Les blaireaux des rochers sont sages aussi; *la puissance* leur manque, comme aux fourmis la force; ils montrent en plaçant leur maison dans le rocher qu'ils cherchent *en dehors d'eux* puissance et sécurité. Tel le croyant qui se fonde sur Christ.

Les sauterelles n'ont pas de roi; *l'autorité* leur manque; mais leur force est dans leur *rassemblement*. Telle la force de l'Assemblée, chose sage entre les sages, en des jours où toute autorité visible a disparu.

Le lézard est un être *sans défense* contre la main qui le saisit. Peut-on voir quelque chose de plus craintif et de plus misérable? Et cependant tu ne l'empêcheras pas de loger dans la demeure de la magnificence royale. Tel le croyant, dont la sagesse consiste à n'être rien et auquel son insignifiance même ouvre un libre accès dans la gloire!

Voici donc nos coeurs restaurés au milieu du spectacle du mal et devant l'impossibilité de connaître les voies cachées de Dieu. La sagesse s'est révélée à nous dans les choses humbles et petites, mais ce ne sont pas seulement d'infimes créatures qui nous en donnent l'exemple; *nous* avons appris à la connaître en Celui qui, étant Dieu d'éternité, s'est abaissé jusqu'à nous et s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix.

S'il y a dans ce monde des choses sages auxquelles nous devons être attentifs, il y a aussi des choses *belles* au milieu de toutes les choses repoussantes produites par le péché: «Il y a trois choses qui ont une belle allure, et quatre qui ont une belle démarche: le lion, le fort parmi

les bêtes, et qui ne se détourne devant qui que ce soit; le coursier qui a les reins ceints; ou le bouc; et le roi, contre qui personne ne peut se lever» (versets 29-31).

Si nous ne trouvons la sagesse que dans la petitesse, nous ne trouvons la *beauté* que dans la *marche*. Oui, elle est belle l'allure du lion, la force dans la marche, qui va droit son chemin, *dédaignant les obstacles*. — Elle est belle, l'allure du coursier, aux reins ceints à la fois pour *servir autrui* et pour *fournir une course rapide*. — Elle est belle, l'allure du bouc (\*) qui va devant le troupeau, *lui donnant l'exemple* de la marche, amenant toutes les brebis au bercail. — Elle est belle enfin, l'allure du roi, une marche *d'autorité divine*, à laquelle aucune puissance ne peut résister.

(\*) Conf. Jérémie 50: 8

Ah! qu'il nous soit donné, les yeux fixés sur Christ, parfait modèle de toutes ces allures, d'en reproduire la beauté dans notre marche ici-bas! Donne-nous, ô Dieu, de connaître la sagesse dans l'humilité, de réaliser la puissance dans la marche!

Mais «si tu as agi follement en t'élevant, et si tu as pensé à mal, mets la main sur ta bouche» (verset 32).

Au cas où la folie de notre cœur naturel, nous élevant à nos propres yeux, nous ait fait sortir du chemin de l'humilité et de la puissance, pour nous exposer aux mauvais principes qui agissent dans le monde, que nous reste-t-il à faire, sinon à nous humilier, à dire comme Job: «Voici, je suis une créature de rien... Je mettrai ma main sur ma bouche... J'ai horreur de moi et me repens dans la poussière et dans la cendre» (Job 39: 37; 42: 6).

«Car la pression du lait produit le beurre, et la pression du nez fait sortir le sang, et la pression de la colère excite la querelle» (verset 33).

N'oublions pas que ce qui est bon devient excellent sous la pression de la main de Dieu. Si l'humiliation n'est pas produite par les voies naturelles, ce sera le châtement qui la produira; tandis que toute pression exercée sur la chair ne peut produire que des résultats en rapport avec la chair.

Telles sont les paroles d'Agur.

## Le lépreux - Lévitique 14

---

ME 1902 page 189

Dans la purification du lépreux, nous avons l'histoire d'un pécheur qui entre dans la communion de Dieu.

Celui qui était atteint de la lèpre était séparé de la communion avec Dieu et son assemblée. Rien de souillé n'entre en la présence de l'Eternel. Le péché éloigne de cette présence, soit quant à la conscience, soit quant à Dieu lui-même. Après son péché, Adam ne put se trouver satisfait de la compagnie de Dieu; sa conscience était mal à l'aise, c'est pourquoi quand il l'aperçut, il s'enfuit. De son côté, Dieu aussi ne put le supporter en sa présence et le chassa. Dieu peut aimer le pécheur, mais il ne peut avoir de communion avec lui aussi longtemps qu'il reste dans cet état. Aussi, quand il s'approche de lui, il le purifie, comme Jésus, en touchant le lépreux, le guérit entièrement (Luc 5: 13).

Rien parmi les hommes ne pouvait guérir le lépreux; Dieu seul pouvait le nettoyer par un acte de sa puissance. Les hommes peuvent essayer d'arrêter les effets du péché, comme ils ont pu lier de chaînes le démoniaque (Luc 8), mais il est au-dessus de leur puissance de le guérir. Toutefois Dieu ne prend point à honte de s'approcher de nous au milieu même de nos misères; il y a assez de gloire en Lui pour cela.

Le lépreux devait porter sur sa lèvre le signe de son humiliation (Michée 3: 7; Ezéchiel 24: 17), et s'écrier: le souillé, le souillé! — Hypocrisie du pécheur aussi longtemps qu'il ne reconnaît pas son état; le fidèle le reconnaît: voilà la différence. Nous sommes hypocrites tant que nous ne disons pas de nous-mêmes: le souillé! le souillé! Quand la maladie avait atteint sa dernière période, le lépreux était entièrement blanc et, dans cet état, il était réputé pur. Il était souillé aussi longtemps que la maladie travaillait intérieurement; mais dès qu'elle était toute à la surface de la peau, alors il était net. C'est que Dieu juge du péché autrement que nous. Jésus ne pouvait se plaire au milieu des pharisiens, sépulcres blanchis, tandis qu'il vivait volontiers au milieu des pécheurs et des gens de mauvaise vie, gens dont la lèpre était pleinement manifestée et qui entraient les premiers dans le royaume de Dieu.

Après la guérison, il fallait introduire le lépreux dans l'assemblée de Dieu, avec la conscience de sa guérison. C'est à quoi servaient les cérémonies ordonnées pour sa purification. Pour être en communion avec Dieu, il faut que nous soyons pardonnés et lavés, et que nous le sachions. La communication de la vie à nos âmes illumine notre intelligence; mais cette lumière nous fait crier: impur! impur! «Retire-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur!» (Luc 5: 8). Il faut de plus une réponse de la part de Dieu dans le coeur. C'est alors l'oeuvre de Christ qui, appliquée à la conscience, met le coeur au large avec Dieu et l'introduit dans sa communion.

Le lépreux rentrait dans l'assemblée avec l'offrande de deux pigeonceaux; figures, l'un de la mort de Christ, l'autre de sa résurrection (celui qui s'envolait). Ils étaient identifiés par le fait qu'on les plongeait dans le même sang. Celui des deux qui était pour la mort, était égorgé sur de l'eau vive, figure de l'Esprit Saint ayant sa part dans les actes de Christ en rédemption; car par l'Esprit éternel, Jésus s'est offert sans tache à Dieu.

Touchant le deuxième pigeonceau, type de la résurrection de Christ, remarquons qu'il n'est pas possible à celui dont la foi ne considère pas la résurrection de Christ, de comprendre sa justification et sa parfaite acceptation de la part de Dieu. «Notre foi est vaine, dit Paul, si Christ n'est point ressuscité». En Christ, par la foi, le chrétien est mort et ressuscité avec Lui; il peut dire de lui-même tout ce qui est arrivé à Christ. Si Jésus, après avoir reçu le pouvoir de juger, parce qu'il est le fils de l'homme (Jean 5: 27), venait à le condamner en lui imputant des péchés qu'il a portés lui-même, il jugerait par là que Son oeuvre était imparfaite. Or elle est parfaite et nous le savons, parce que le Père lui a rendu selon la justice en le plaçant à sa droite (Jean 16: 10; Actes des Apôtres 7: 55).

Le lépreux, une fois aspergé du sang des pigeonceaux, rentrait donc dans le camp; cependant il devait rester à l'entrée de sa tente pendant les sept jours de sa purification. Au huitième, il y avait trois offrandes: un agneau pour le délit, un agneau pour le péché, une brebis et un gâteau pour l'holocauste. Le sang de l'agneau pour le délit était mis sur lui, c'est-à-dire sur l'oreille, la main et le pied. Ensuite, le sacrificateur l'oignait d'huile, d'abord sur l'oreille, la main et le pied, puis sur la tête. Cela fait, il pouvait quitter l'entrée de sa tente et rentrer dans la condition ordinaire de tous les autres Israélites.

Les deux pigeonceaux représentent l'oeuvre de Christ dans son application à la conscience. Les offrandes et les aspersion du huitième jour représentent également l'oeuvre de Christ, mais dans son application à la conduite. — Le pécheur, une fois placé sous l'efficace du sang de Christ, a le droit d'entrer en la présence de Dieu. Le sang de Christ a tranché cette question-là pour toujours. Voilà quant à Dieu, mais quant au pécheur, Dieu veut bien le mettre au large avec Lui en appliquant l'oeuvre de Christ à sa conscience — application qui présente trois effets généraux:

1° Le discernement spirituel; c'est le sang de l'agneau mis sur l'oreille, la main et le pied. Intelligence de Christ pour marcher selon Lui (1 Corinthiens 2: 15, 16).

2° L'Esprit de puissance et de force pour agir selon ce discernement, c'est l'huile mise sur l'oreille, la main et le pied.

3° L'Esprit de joie, c'est l'huile répandue sur la tête (Psaumes 133: 2).

Remarquons deux différences entre la purification du lépreux et la consécration du sacrificateur. 1° Le premier restait en dehors de sa tente pendant sept jours, c'est-à-dire aussi longtemps que le second demeurait dans l'intérieur du parvis.

2° Le lépreux était oint d'huile ordinaire; le sacrificateur était oint de l'huile aromatique du sanctuaire (Exode 30: 22-25). L'identité des jours montre assez que ce sont deux choses

qui se trouvent réunies dans l'enfant de Dieu. La séance du lépreux devant sa tente pendant sept jours, répond au témoignage public du chrétien et à ses relations avec les saints. Le séjour du sacrificateur dans le parvis répond aux communications intimes du fidèle avec son Dieu. L'huile sur le premier représente un effet de puissance du Saint Esprit pour l'accompagner dans sa vie publique. L'onction de bonne odeur sur le second représente la bonne odeur de Christ que le chrétien exhale devant Dieu par le Saint Esprit qui habite en lui. «Ton nom est comme un parfum répandu» (Cantique des Cantiques 1: 3).

(Verset 5). Le vaisseau de terre dans lequel était l'eau vive représente probablement l'humanité de Christ.

(Verset 9). Par le rasement de son poil, le lépreux guéri perdait les signes de l'homme fait. Il faut devenir comme un enfant pour entrer dans le royaume des cieux. Quand Naaman fut plongé dans l'eau du Jourdain, sa chair lui revint comme à un petit enfant (2 Rois 5: 14). Ce n'est qu'après l'établissement de la sacrificature que Dieu a parlé du cas du lépreux et de la distinction des choses nettes et souillées, dont le sacrificateur seul peut juger. Le fidèle en qualité de sacrificateur juge aussi de toutes choses (1 Corinthiens 2: 5, 16).

La lèpre dans les vêtements. — Si c'est par grâce que le chrétien a trouvé la purification de ses péchés, son trajet dans ce monde ne se fait pourtant pas sans sacrifice. Il peut se trouver dans sa position humaine des choses que la grâce ne tolère pas. Il faut qu'il s'en nettoie. Le vêtement, dans ce sujet, correspond aux choses qui nous représentent extérieurement, à notre position temporelle, par exemple. Comme Satan a arrangé ce monde pour le monde et non pour le chrétien, celui-ci doit nécessairement rencontrer des difficultés dans ses transactions. Mais que le mal soit dans la chaîne ou dans la trame, il doit agir de manière à conserver une bonne conscience. Quelquefois il lui suffira d'ôter le morceau souillé du vêtement; peut-être aussi lui faudra-t-il jeter le vêtement tout entier. En tout cas, s'il a besoin de conseils, qu'il n'aille point les chercher vers l'homme du monde, car il n'est point sacrificateur, et qu'entre les frères il choisisse le sacrificateur qui n'a bu ni vin, ni boisson forte (Lévitique 10).

La lèpre dans la maison. — Discipline.

L'Eglise a été organisée sur la terre pour être la maison de Dieu (1 Timothée 3: 15). Dans le cas de la lèpre, et selon le jugement du sacrificateur, il fallait d'abord racler l'enduit; puis ôter celles des pierres qui conservaient de la lèpre, et enfin renverser la muraille s'il y avait lieu. Dans l'Eglise, le soin des deux premiers cas est confié aux saints, le Seigneur se charge du troisième. «J'ôterai le chandelier de son lieu» (Apocalypse 2: 5).



## Fragments

---

### ME 1902 page 219

Quand le Saint Esprit nous fait entrer dans le vrai culte spirituel, il nous fait entrer en communion avec Dieu en la présence de Dieu, et alors tout ce qu'est à ses yeux le sacrifice de Christ, est nécessairement présent à notre esprit. Il est l'offrande agréée de Dieu. Nous y sommes associés; le sentiment du bon plaisir que Dieu prend à cette offrande forme une partie intégrante et indispensable de notre communion et de notre culte. Nous ne pouvons être en la présence de Dieu dans sa communion sans y trouver cette offrande. Si nous sommes acceptés de Dieu, si nous jouissons de sa communion, c'est à cause de l'offrande de Christ qui en est le fondement. Sans cela notre culte dégénère et devient charnel; nos prières ne sont plus qu'une forme, qu'on appelle quelquefois un don de prière, ce qui est souvent une fort triste chose, c'est-à-dire une répétition, un flux de vérités et de principes reconnus, à la place de la vraie communion et de l'expression de nos besoins dans l'onction du Saint Esprit. Nos chants ne sont plus qu'une jouissance pour l'oreille, que le goût de la musique ou l'expression de quelques idées avec lesquelles nous sympathisons; c'est encore la chair sous une autre forme, et non la communion de l'Esprit. — Tout cela est mauvais; l'Esprit de Dieu ne reconnaît pas un tel culte; il n'est pas offert en esprit et en vérité; c'est un vrai péché.

... Il faut remarquer aussi que, dans le culte, on peut commencer par l'Esprit et finir par la chair. Si je continue à chanter plus longtemps que l'Esprit de Dieu ne m'y porte, ce qui n'arrive que trop souvent, mon chant, qui au commencement était une vraie mélodie du coeur au Seigneur, finit par n'être que de la musique et une puissance de la chair. L'adorateur vraiment spirituel s'en apercevra tout de suite, chaque fois que cela arrivera. C'est une chose qui affaiblit toujours l'âme et qui bientôt l'habitue à un culte formaliste, à la faiblesse spirituelle, et alors le mal s'introduit facilement, par la puissance de l'adversaire, au milieu des adoreurs. Que le Seigneur nous garde bien près de Lui, pour juger de toute chose en sa présence, car hors de sa présence, nous ne pouvons juger de rien.

### ME 1902 page 420

Il y a le royaume du *Père*, la sphère dans laquelle les saints célestes brilleront comme le soleil; le royaume du *Fils de l'homme*, la sphère dans laquelle peuples, nations et langues le serviront et de laquelle les anges cueilleront tout scandale; enfin, le royaume de *Dieu*, constitué par l'assujettissement du *ciel* et de la *terre* au Seigneur Jésus, quand il viendra. — Le royaume du Père est le département supérieur, le royaume du Fils de l'homme le département inférieur.

## La prophétie

---

ME 1902 page 260

La vérité sommaire de toute la prophétie est celle-ci: Dieu a donné au Seigneur Jésus Christ la domination universelle (Psaumes 2; Psaumes 8; cf. Hébreux 2; Daniel 7: 13, 14; cf. Esaïe 49: 6; 59: 17-19; Apocalypse 11: 15; 19).

Le Seigneur reçoit à plusieurs titres l'héritage de toutes choses:

Comme Fils (Psaumes 2; Hébreux 1).

Comme Rédempteur.

Comme Médiateur, il reçoit du Père la gloire.

Le royaume est une partie de cette gloire (1 Corinthiens 15).

En outre, selon son titre propre et personnel, comme personne divine, il a la primauté sur toute la création (Colossiens 1: 15-17).

A la suite de ce qui précède, on peut remarquer que la prophétie s'occupe spécialement du gouvernement de Dieu.

## Le ministère

---

ME 1902 page 267

L'état de l'Assemblée de Dieu rend assez utiles, il me semble, quelques observations sur le ministère, présentées non dans un but de controverse, mais dans celui d'éclaircir un sujet dont la controverse s'est beaucoup occupée; sujet assez élevé et assez intéressant, d'ailleurs, pour nous faire monter au-dessus des brouillards des débats théologiques, et nous faire jouir de la douce lumière du ciel, d'où ce ministère nous vient.

Et, tout d'abord, il est bon de mettre l'idée du ministère à sa place et dans son vrai jour; car il me paraît que l'on n'en a guère saisi toute l'importance. Les détails viendront plus tard.

### 1. De la nature du sacerdoce lévitique comparée à celle du ministère évangélique

L'existence d'un ministère tient à la nature de l'économie actuelle; et, en disant cela, l'on monte très haut pour en trouver la source; car la nature de cette économie n'est autre chose que la souveraine grâce de Dieu, l'activité de son amour.

La position et le caractère que revêtent les serviteurs de Dieu, sont toujours et nécessairement en rapport avec les principes de la relation qui existe entre Dieu et les hommes. Lorsque Dieu reconnaissait seulement certaines familles, le chef de la famille était sacrificateur et prophète de sa famille. Abraham, Noé et d'autres patriarches en sont des exemples. Mais ce principe devient d'une application plus générale et plus importante, lorsqu'il s'agit de toute une économie, comme dans le cas des Juifs et du christianisme; les voies de Dieu et les principes de ses relations avec les pécheurs y sont développés avec beaucoup plus de détails pour la conscience, plus de clarté et de splendeur quant à l'accomplissement et à la révélation de la grâce.

Voici, sous ce rapport, la grande distinction entre ces deux économies. Dans le judaïsme, à la montagne de Sinaï, où la loi a été donnée, et où les ordonnances qui réglaient les relations entre Dieu et le peuple ont été établies, nous avons un peuple déjà formé et reconnu comme tel devant Dieu; un peuple que Dieu avait déjà amené à Lui (Exode 19), qu'il avait délivré, qui tenait son existence et ses droits du titre d'enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et qui, à quelques exceptions près, se recrutait en vertu de ce principe généalogique. En un mot, le peuple était déjà formé quand Dieu établit des relations avec lui; car Dieu a voulu essayer si l'homme, privilégié de la sorte, et mis en jouissance de tous les avantages possibles pour maintenir sa position, pouvait subsister devant Lui.

L'oeuvre et le principe du christianisme sont tout autres. Le christianisme suppose l'homme perdu. Il suppose que l'essai que Dieu a fait de lui par le moyen de la loi, n'a servi qu'à démontrer plus clairement l'impossibilité où l'homme se trouve, quels que soient ses

avantages et ses privilèges, de subsister devant Lui. Mais, cela démontré, le christianisme nous montre Dieu visitant dans sa grâce cette race perdue. Il voit les gentils enfoncés dans l'ignorance et l'idolâtrie, et dégradés par les souillures les plus révoltantes. Il trouve les Juifs plus coupables encore, comme ayant été infidèles à de plus grands privilèges; et il les présente tous, gentils et Juifs, comme la preuve terrible que la nature humaine est déchue et corrompue, et que, *dans la chair*, il n'existe aucun bien. Mais, s'il voit les hommes méchants, misérables, en révolte et perdus, il les voit selon ses compassions infinies. Il ne prend connaissance de ces misères de l'homme que pour lui rendre témoignage de sa miséricorde. Il voit et vient appeler les hommes, par Jésus, pour qu'ils jouissent en Lui et par Lui de la délivrance et du salut, de sa faveur et de sa bénédiction.

La conséquence de la position du peuple juif était très simple: une loi pour diriger la conduite d'un peuple existant déjà comme tel devant Dieu, et une sacrificature pour maintenir les relations qui subsistaient entre ce peuple et son Dieu; relations qui n'étaient pas d'un caractère propre à rapprocher le peuple de Lui sans intermédiaire. Il s'agissait non d'appeler et de chercher ceux de dehors, mais de régulariser les rapports avec Dieu d'un peuple déjà reconnu comme tel.

Comme nous l'avons vu, le christianisme a un caractère tout différent. Il considère tous les hommes comme universellement perdus, démontre qu'ils le sont en effet, et cherche, par la puissance d'une nouvelle vie, des adorateurs en esprit et en vérité. Aussi introduit-il les adorateurs eux-mêmes dans la présence du Dieu qui s'y révèle comme leur Père, — un Père qui les a cherchés et sauvés; et il les y introduit, non par l'intervention d'une classe intermédiaire de sacrificateurs qui se présentent à la place des adorateurs, parce que ceux-ci ne pourraient eux-mêmes s'approcher d'un Dieu terrible et imparfaitement connu, mais dans une entière confiance en un Dieu connu et aimé, parce qu'il les a aimés, cherchés et lavés de tous leurs péchés, pour qu'ils fussent sans crainte en sa présence.

---

La conséquence de la différence marquée des relations des Juifs et des chrétiens avec Dieu est que les Juifs avaient une *sacrificature*, et non un ministère, qui agissait en dehors du peuple; tandis que le christianisme a un *ministère* qui s'exerce dans la révélation active de ce que Dieu est, soit au dedans de l'Eglise, soit au dehors, et qu'il n'a point de sacrificature intermédiaire entre Dieu et son peuple, sauf le grand Sacrificateur lui-même. La sacrificature chrétienne est celle qui est composée de tous les vrais chrétiens ensemble, lesquels jouissent tous du droit d'entrer dans les lieux saints par le chemin nouveau et vivant qui leur a été consacré (\*); sacrificature dont les relations sont, du reste, essentiellement célestes.

(\*) Hébreux 10: 19, 20.

Le ministère appartient donc indispensablement au christianisme, qui est l'activité de l'amour de Dieu pour tirer les âmes de la ruine et du péché, et les amener à Lui-même.

---

Ainsi sur cette terre, sous le rapport des relations de Dieu avec les hommes, une sacrificature était le trait distinctif de l'économie judaïque, et un *ministère* est celui de l'économie chrétienne, parce que la sacrificature servait à maintenir les Juifs dans leurs relations avec Dieu, et que, par le ministère, le christianisme cherche dans le monde des adorateurs pour le Père. Je dis *sur la terre*; car, en réalité, quand nous considérons le côté le plus élevé de la position chrétienne, c'est-à-dire ce qui se rapporte au ciel, le christianisme a ses «rois et sacrificateurs», savoir tous les saints. Le *culte* rendu à Dieu n'est pas un ministère; c'est l'expression du coeur des enfants devant leur Père dans le ciel, et des sacrificateurs devant leur Dieu, dans l'intimité de la présence de Celui qui, dans son amour, a déchiré le voile que sa justice avait opposé au pécheur, et l'a déchiré par un coup qui a désarmé la justice et ne lui a laissé que l'heureuse tâche de revêtir de la plus belle robe ceux auxquels l'entrée était auparavant interdite. Supposer donc la nécessité d'une classe spéciale de sacrificateurs, c'est nier l'efficacité de l'oeuvre de Christ, qui nous a acquis le privilège de nous présenter nous-mêmes devant Dieu; c'est, de fait, nier le christianisme dans son application à la conscience et à la justification du pécheur; c'est renverser toutes les relations que Dieu a établies pour se glorifier Lui-même, et pour placer l'homme dans la paix et la bénédiction. De l'autre côté, Dieu agissant dans le christianisme selon l'activité de son amour envers les pécheurs, le *ministère chrétien* devient l'expression de cette activité; il a sa source dans la puissance de cet amour, aussi bien en appelant les âmes qu'en nourrissant celles qui sont appelées et que Jésus aime.

C'est ainsi que Paul nous le présente comme une des choses qui caractérisent l'Évangile de grâce.

## 2. Source du ministère

«Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes, et *mettant en nous la parole de la réconciliation*» (\*). Voilà les trois choses qui découlent de la venue de Dieu en Christ: réconciliant, n'imputant pas, et mettant aussi en nous la parole de la réconciliation. Sans ce dernier point, l'oeuvre de la grâce restait imparfaite dans son application; car celui qui, dans sa venue ici-bas, réconciliait et n'imputait pas, ce Jésus a dû être fait péché pour nous (\*\*), mourir et s'en aller. L'oeuvre achevée demeurait ainsi suspendue dans son application; et le complément de cette oeuvre glorieuse de la grâce de Dieu était de commettre aux hommes «*la parole de la réconciliation*», selon sa puissance et son bon plaisir. Il entraînait ainsi deux éléments dans le ministère: 1° une profonde conviction, un sentiment puissant de l'amour manifesté dans cette oeuvre de réconciliation; et 2° les dons qui rendaient capable d'annoncer aux hommes, selon leurs besoins, les richesses de cette grâce qui animait les coeurs de ceux qui l'annonçaient.

(\*) 2 Corinthiens 5: 19. — (\*\*) Verset 21.

C'est ce que nous présente la parabole des talents (Matthieu 25). Celui qui avait cinq talents, de même que celui qui en avait deux, était poussé par la confiance que donne la grâce, par la connaissance du caractère de son maître, et par l'assurance que faisaient naître en lui et cette connaissance de son maître et cette confiance dont il se voyait l'objet de sa part. Leurs

capacités et leurs dons n'étaient pas égaux. Dieu est souverain à cet égard. Celui qui n'avait qu'un talent proportionné à sa capacité, manquait de cette confiance qu'inspire la connaissance de Dieu en Christ. Il se méprenait sur le caractère de son maître. Il était inactif à cause de l'état de son âme, comme les deux autres étaient actifs par la même raison.

---

Nous voyons ainsi que le *principe* du ministère est l'active énergie de l'amour, de la grâce, découlant de la foi qui nous fait connaître Dieu. Toucher à cela, c'est tout renverser dans son principe fondamental. Dans son essence, le ministère découle de la connaissance individuelle du caractère du Maître. La grâce connue, vivement sentie, devient la grâce active dans nos coeurs, seule vraie source, seule source possible, dans la nature des choses, d'un ministère selon Dieu.

Nous voyons, de plus, que c'est la souveraineté de Dieu qui donne, comme bon lui semble, soit la capacité naturelle comme vase pour contenir le don, soit le don, selon la mesure du don de Christ, tiré de ces trésors qui se trouvent en Lui et qu'il a reçus pour les hommes.

Nous trouvons le ministère basé sur le même principe, quand le Seigneur dit à Pierre: «Simon Pierre, m'aimes-tu?» et, sur sa réponse, ajoute: «Pais mes brebis. — Pais mes agneaux». Cela conduit à deux parties essentielles du ministère, savoir: 1° la libre activité de l'amour qui pousse à appeler les âmes; et, 2° le service d'amour qui ne se lasse pas dans ses efforts pour les édifier, quand elles ont été appelées.

Quant au ministère de la Parole (car il y a d'autres dons), ces deux parties nous sont distinctement présentées dans le 1<sup>er</sup> chapitre de l'épître de Paul aux Colossiens. Au verset 23, Paul est «serviteur de l'*Évangile* prêché dans toute la création qui est sous le ciel»; et, au verset 25, «serviteur de l'*Assemblée* pour compléter la parole de Dieu».

Comme ressorts et sources de tout ministère, il y a donc ces deux choses: l'*amour* que produit la grâce dans le coeur, l'amour qui pousse à l'activité, et la souveraineté de Dieu qui communique des *dons* comme bon lui semble, et appelle à tel ou tel ministère; appel qui fait du ministère une affaire de fidélité et de devoir de la part de celui qui est appelé. Ces deux principes, on doit le remarquer, supposent l'un et l'autre une entière liberté par rapport aux hommes, qui ne sauraient intervenir, comme source ou autorisation du ministère, sans, d'un côté, neutraliser l'amour comme source d'activité, ou, de l'autre, sans empiéter sur la souveraineté de Dieu qui appelle, qui envoie, et dont l'appel fait devoir. La coopération et la discipline selon la Parole restent toujours à leur place.

Tout ministère qui n'est pas fondé sur les deux principes que nous venons d'énoncer, n'est pas en réalité un ministère. Il n'y a aucune source chrétienne d'activité que l'amour de Christ et l'appel de Dieu.

### 3. De la puissance du ministère et de sa responsabilité

Ayant ainsi touché la question de la source du ministère, qui se lie aux premiers principes mêmes et à l'existence du christianisme, et qui a son être dans l'activité de l'amour de Dieu, examinons quelle est la puissance qui agit dans ce ministère, et sous quelle responsabilité ceux qui en sont chargés l'exercent.

#### 1. Puissance du ministère

Le 3<sup>e</sup> chapitre de la seconde épître aux Corinthiens indique son caractère général: c'est le ministère de l'Esprit.

Deux grands traits caractérisent l'oeuvre de Christ dans le monde. Il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché, et il baptise de l'Esprit Saint. Je laisse de côté le premier point, tout plein d'intérêt qu'il soit, comme n'appartenant pas à notre sujet, sauf comme un objet dont s'occupe le ministère. Je m'arrête à la seconde des choses par laquelle Jean le baptiseur désigne l'oeuvre et la gloire de Christ: «Il vous baptisera de l'Esprit Saint (\*)», point évidemment de toute importance, source de toute la puissance, de toute l'énergie spirituelle qui se trouve dans l'Assemblée. Et il faut de l'énergie spirituelle pour que Satan soit combattu avec succès, et que ces pauvres corps, la chair étant mortifiée, deviennent des vases du témoignage et de la puissance de Dieu. Cela, pour le fond de la chose, a eu lieu pour le Seigneur Jésus lui-même. Aussi, est-ce une vérité de toute importance, que cette puissance du Saint Esprit dans *l'homme*. Jésus lui-même fut oint de l'Esprit Saint et de puissance. «Comment», dit Pierre à Corneille, «Dieu a oint de l'Esprit Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui a passé de lieu en lieu faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui» (\*\*). Il ne s'agit pas ici de sa divinité, car il était Dieu avant la fondation du monde; ni de sa perfection comme homme, car c'était une chair sainte qui était née de la vierge Marie. Il était Fils de Dieu, non seulement quand il créa le monde, mais aussi dans le monde, comme homme né de Marie par la puissance du Saint Esprit. Il en avait la conscience quand il répondait à sa mère qui le cherchait dans le temple: «Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père» (\*\*\*)? Cela ne se rapportait pas à son amour: sa présence dans le monde, c'était l'amour même. — Mais, outre tout cela, Jean le baptiseur voit le Saint Esprit descendre comme une colombe, et demeurer sur Lui. «Dieu a oint Jésus de Nazareth de l'Esprit Saint et de puissance». C'est alors seulement que, rempli de l'Esprit Saint (4\*), il commence son ministère, agit *officiellement* comme Fils de l'homme dans le monde, et subit les tentations par lesquelles le dernier Adam devait être éprouvé, pour pouvoir affirmer son droit au-dessus de la puissance de Satan, tandis que le premier Adam était tombé sous cette puissance. C'est alors que nous le voyons chasser les démons par l'Esprit de Dieu, et dire à sa mère: «Qu'y a-t-il entre moi et toi» (5\*)? Sa vie était tout entière la puissance du Saint Esprit en ministère. Par l'Esprit éternel, il s'est offert sans tache à Dieu (6\*). Il était bien plus qu'un homme; et il était pourtant un homme, ce «Jésus de Nazareth, que Dieu avait oint du Saint Esprit et de puissance».

(\*) Matthieu 3: 11. — (\*\*) Actes des Apôtres 10: 38. — (\*\*\*) Luc 2: 49.

(4\*) Luc 4: 1. — (5\*) Jean 2: 4. — (6\*) Hébreux 9: 14.

Notre part en tout cela a un autre élément différent. Dans le cas du Seigneur Jésus, c'était l'homme, le dernier Adam sur la terre, accomplissant lui-même, à la face de Satan, tout ce que l'homme spirituel pouvait offrir à Dieu dans sa vie. Sa voix n'était pas entendue dans la rue (\*). Il a dû être parfait, et, comme homme, vaincre Satan dans le monde où l'homme avait manqué, et dans les circonstances mêmes où l'homme se trouvait par sa chute. C'est ce que ce précieux Sauveur a parfaitement accompli.

(\*) Matthieu 12: 19

Toutefois, jusque-là, il n'était pas devenu le commencement d'un nouvel ordre de choses.

Le premier Adam a failli dans le jardin d'Eden, là où il était entouré de bénédictions. C'est quand il en a été chassé, que, dans son état de chute, il est devenu le chef d'une race déchue, dans ce monde de péché et de ruine. Jésus, le dernier Adam, devait d'abord être parfait, et remporter personnellement la victoire sur Satan au milieu de la ruine; victoire si complète et si parfaite qu'il pouvait, ayant lié l'homme fort, piller ses biens, et que, dans la bouche de ceux qu'il envoyait, son nom suffisait pour chasser les démons. Mais, pour commencer un nouveau monde de gloire et de bénédiction, pour racheter son Assemblée et la rendre semblable à Lui-même, selon la puissance par laquelle il peut s'assujettir toutes choses, il a dû remporter la victoire sur Satan dans la dernière forteresse où il tenait l'homme captif, par le jugement et sous la sentence de Dieu lui-même, c'est-à-dire dans la *mort*. Il a dû subir en plein la dernière conséquence du péché, comme résultat de la colère de Dieu, de la puissance de Satan, ainsi que de la faiblesse de l'homme. C'est ce qu'il a fait.

Ainsi, la colère de Dieu étant passée, sauf pour ceux qui rejettent Jésus, toute la puissance de Satan étant détruite dans le siège de cette puissance par rapport à l'homme, la mort étant vaincue, ses portes d'airain brisées et ouvertes, — Jésus, dernier Adam, vainqueur de Satan et de la mort, Héritier, comme Fils de l'homme et par la justice de Dieu, de tout ce qu'Adam possédait et de beaucoup plus qu'Adam n'avait perdu, tandis que, comme Fils de Dieu, il soutient toutes choses par la parole de sa puissance, image du Dieu invisible et expression de sa gloire, Jésus, selon les conseils de Dieu quant à l'homme, commence à agir comme chef d'un nouveau monde et d'une nouvelle création. Cependant, quoiqu'il eût aboli tout ce qui était contre nous, quoiqu'il eût triomphé de Satan sur la croix et emmené captive la captivité (\*), le temps de la délivrance de la création n'était pas encore venu. Le temps présent n'était que la période pour un témoignage de la puissance de Jésus au milieu de la création encore déchue et d'où Satan n'était pas encore chassé; pour le rassemblement de l'Assemblée de ses élus en dehors du monde, pour les nourrir et les chérir jusqu'à ce qu'ils Lui fussent présentés en gloire; enfin, pour faire de cette Assemblée, sur la terre, le vase (\*\*\*) de la puissance possédée par le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu; Lui qui remplissait maintenant toutes choses, étant descendu d'abord dans les parties les plus basses de la terre, et remonté ensuite au-dessus de tous les cieux, il avait reçu des dons pour les hommes (Ephésiens 4: 8-10).

(\*) Ephésiens 4: 8



(\*\*) Christ ayant remporté la victoire sur Satan et racheté l'Assemblée, il a pu l'associer à Lui-même, assis dans les lieux célestes, et en faire le vase de la manifestation de cette puissance qui avait vaincu Satan, quoique Satan ne fût pas encore chassé. C'est ce que l'Assemblée aurait dû être en pratique; c'est ce qu'elle a été au commencement.

---

La Pentecôte n'a été ni un changement moral des affections, ni le souffle de vie de Jésus ressuscité; tout cela avait déjà eu lieu. Les disciples attendaient à Jérusalem qu'ils fussent revêtus de puissance d'en haut. Et nul doute que, lorsqu'ils en furent revêtus, cela n'agit puissamment sur leurs affections, parce que cela révélait Jésus avec puissance; mais la vie et les affections étaient déjà là, de même que, dans un sens bien plus élevé, la vie et les affections du Fils de Dieu étaient en Jésus, avant que l'Esprit Saint descendit sur Lui comme une colombe. Jésus prit place, selon les conseils de Dieu, avec les fidèles d'Israël dans le baptême de Jean, «accomplissant toute justice»; et ensuite il fut oint pour son service au milieu d'eux. En vertu de sa mort et de sa résurrection, il place ses disciples dans la relation avec Dieu où il est lui-même, s'en allant vers son Père et leur Père, son Dieu et leur Dieu; et il les baptise du Saint Esprit, comme le témoin de sa gloire dans les lieux célestes, et comme la puissance qui identifie ses disciples avec lui-même dans cette gloire. Il est très certain, d'après les paroles de Jésus lui-même (Actes des Apôtres 1), que le don du Saint Esprit le jour de la Pentecôte a été ce baptême du Saint Esprit, et que rien de ce que les apôtres avaient reçu auparavant n'était l'accomplissement de cette promesse, car il leur dit: «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours».

L'évangile de Luc, dont les Actes des Apôtres ne sont qu'une continuation (les Actes reprenant ce sujet en des termes qui sont presque les mêmes que ceux de cet évangile), nous présente le Seigneur Jésus particulièrement comme Fils de l'homme, Chef d'un nouvel ordre de choses. Cet évangile présente cette vérité moralement; les Actes, en puissance.

L'évangile de Jean, quoique touchant le même sujet, le présente sous une autre forme. Le Saint Esprit est l'Esprit de vérité, l'Avocat ou le Consolateur, envoyé du Père en son nom, ou de Jésus lui-même de la part du Père. Il conduit dans toute la vérité, montre les choses à venir, et fait connaître que Jésus est dans le Père, les disciples en Jésus, et Lui en eux. Si je traitais le sujet du Saint Esprit, il me faudrait parler de la fin de cet évangile, où il est présenté comme l'Esprit de vérité, rendant témoignage contre le monde par sa présence, et conduisant les fidèles dans toute la vérité; il faudrait considérer tous les passages où il est présenté comme sceau de la rédemption, arrhes de l'héritage et Esprit d'adoption, tels que 2 Corinthiens 1, Ephésiens 1, Galates 4, Romains 8, et plusieurs autres; mais rappelons-nous, si la pensée de la présence du Saint Esprit, de ce puissant Consolateur entraîne nos coeurs, que notre sujet est le MINISTERE, sujet assez important pour glorifier l'Esprit en en parlant.

Pour en revenir à notre sujet, c'est à cause de la relation qui existe entre l'exaltation de Jésus à la droite de Dieu et l'envoi de l'Esprit Saint dont nous venons de parler, que nous trouvons en Jean que l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore

glorifié (\*); car la présence de l'Esprit Saint ici-bas était la conséquence de la glorification de Celui qui ici-bas avait accompli toute l'oeuvre de Dieu, et qui remplit toutes choses.

(\*) Jean 7: 39.

Nous pouvons remarquer ici, en rapport avec le point qui nous a occupés, la suite des idées que nous présentent les chapitres 3, 4 et 7 de l'évangile de Jean. Au chapitre 3, le Saint Esprit opère la nouvelle naissance; au chapitre 4, il est la puissance de communion, de vraie communion; au chapitre 7, le Fils de l'homme, ne pouvant pas encore se manifester au monde, déclare que des fleuves d'eau vive découleront du ventre de ceux qui croiraient; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'était pas encore glorifié, et c'était *alors* qu'il (l'Esprit) devait être le témoin de la gloire du Fils de l'homme, et rendre sur la terre témoignage à cette gloire.

Quelle source du ministère nous est maintenant ouverte! L'amour de Dieu en Christ envers de pauvres pêcheurs, mais cet amour accompli (\*) dans la gloire qui était la conséquence de la mort du Fils de l'homme, lequel était entré dans le plus profond de la misère de l'homme, y avait glorifié Dieu, et était maintenant glorifié Lui-même, comme homme. Dans quelle position le ministère est placé! Quelle fonction glorieuse, et comme l'homme est réduit à néant devant elle! C'est en réalité le ministère de l'Esprit et de la justice. Car, si l'amour de Dieu en est la source et le sujet, la justice de Dieu accomplie dans la glorification du Fils de l'homme, qui l'avait glorifié sur la terre et qui avait plus que rétabli toute cette gloire de Dieu atteinte et renversée en apparence par la victoire de Satan et la ruine qu'il avait introduite dans la création de Dieu, cette justice en devient aussi la base. Et c'est à cause de cette glorification du Christ en puissance qu'il y avait aussi des guérisons et des miracles attachés à ce ministère, du moins en est-ce une des raisons (\*\*); car les miracles étaient aussi une confirmation de sa partie la plus importante, savoir de la parole vivifiante. Mais ils étaient aussi un témoignage rendu à la victoire du Fils de l'homme sur Satan, et à son droit de bénédiction sur la création malgré tout le mal qui s'y trouvait. Un temps devait venir où tout ce mal serait ôté, mais le moment n'en était pas encore arrivé. Seulement Celui qui devait l'accomplir était exalté, et manifestait au milieu du mal cette puissance dans l'homme. Ainsi, le prince de ce monde, celui qui était le moteur de tout le mal qui s'y trouve, était montré comme jugé; et c'est pourquoi aussi les miracles sont appelés les puissances ou les miracles du siècle à venir (\*\*); parce qu'alors, durant le millénium, tout ce mal sera subjugué et arrêté par la présence du Fils de l'homme. Et les miracles étaient un échantillon de ce bienheureux résultat, échantillon opéré par l'Esprit Saint venu d'en haut. Sous ce rapport, c'est vraiment un triste spectacle que nous présentons actuellement au monde quant à la manifestation de la gloire du Fils de l'homme. Ayons au moins la sagesse de le reconnaître et de le confesser.

(\*) Voyez 1 Jean 4: 9, 17.

(\*\*) Mais ici aussi, en général, c'étaient des manifestations de la puissance bienfaisante, qui, portant remède aux maux perceptibles à nos facultés naturelles, attiraient l'attention sur ce qui, dans la puissance de la résurrection de Jésus, ce grand miracle de l'intervention divine dans la misère humaine, portait remède à la racine du mal, au péché. J'ai dit: en général; parce que nous avons des exemples

des jugements du Saint Esprit au dedans de l'Assemblée, comme dans le cas d'Ananias et de Sapphira, et sur le judaïsme apostat, comme dans le cas d'Elymas le magicien (Actes des Apôtres 5; 13).

(\*\*\*) Hébreux 6: 5

---

Mais ces choses n'étaient, il est vrai, que des accessoires. La chose principale était le témoignage rendu à *l'amour* de Dieu, à la victoire du dernier Adam et à l'oeuvre qu'il avait accomplie comme homme; témoignage rendu par la Parole, par cette Parole qui a créé, qui soutient, qui vivifie pour la vie éternelle, qui nourrit l'âme renouvelée, et qui révèle toute la gloire de Dieu; la Parole dont Jésus est la plénitude vivante.

Considéré comme ministère de la Parole, le ministère, qui manifestait la présence du Saint Esprit, manifestait en même temps la souveraineté de Dieu, la miraculeuse puissance de Celui qui était envoyé, l'étendue et l'activité de la grâce.

Ce ministère s'exerçait soit parmi les Juifs, soit, dans le cas de Corneille, parmi les gentils, par le don des langues. Des Galiléens, des Romains parlent toutes sortes de langues. L'homme n'est qu'un instrument dans la main de Dieu, un instrument du Saint Esprit envoyé d'en haut. C'est Lui qui gouverne, qui guide, qui agit; mais il le fait afin d'adresser le témoignage de la gloire du Fils de l'homme à tous les hommes, et afin, en leur parlant des oeuvres merveilleuses de Dieu dans la langue du pays où ils étaient nés, d'attirer leurs coeurs, par une grâce qui descendait jusqu'à eux, vers la puissance qui se manifestait, et, en même temps, d'affirmer les droits du dernier Adam en grâce sur tous les hommes. Cela, évidemment, tout en commençant par les Juifs, s'adressait à toute l'économie des gentils. Le jugement de Dieu avait séparé les nations en confondant leurs langues, de sorte qu'elles étaient comptées par langues, familles et nations (Genèse 10; 11); et, en les séparant ainsi, il avait établi les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël (Deutéronome 32: 8). Le temps de mettre fin à tout cela n'était pas encore venu, mais la *grâce* est introduite et domine, dans cet état de choses, au milieu des Juifs, de toutes les nations la plus méchante, après tout. Un témoignage apparaît qui se sert du fruit même du péché pour démontrer que la grâce atteignait les hommes justement là où le jugement de ce péché les avait placés. Le Saint Esprit rend des Juifs capables de parler toutes les langues par lesquelles les hommes et les coeurs étaient divisés, en vertu du jugement de Dieu sur l'orgueil d'une terre renouvelée.

Le sujet de ce ministère, bien que les circonstances qui accompagnaient son exercice manifestassent à l'oeil exercé la souveraineté de Dieu, les droits du Fils de l'homme sur les nations, ainsi que sa grâce envers les Juifs qui l'avaient rejeté, le sujet de ce ministère était, au commencement, uniquement la gloire de l'homme Jésus ressuscité d'entre les morts, gloire qui devait être le centre et le point de ralliement des âmes sauvées par l'opération de la grâce, et formées en un corps, l'Assemblée qui devait dès lors être instruite et gouvernée par ce même Esprit.

Jérusalem, qui avait été si longtemps la cité bien-aimée, ne s'étant pas soumise à ce témoignage de la gloire de Christ, perd la gloire d'être plus longtemps le centre et la source

féconde de l'administration évangélique. Ses citoyens ont envoyé un message après le Roi qui était allé recevoir son royaume (\*), pour dire qu'ils ne voulaient point qu'il régnât sur eux; et, à l'occasion de la mort d'Etienne, toute l'Assemblée est dispersée, «excepté les apôtres». Là-dessus, Dieu, qui trouve toujours dans le mal l'occasion de déployer quelque grâce plus glorieuse que ce qui a été gâté, Dieu suscite, indépendamment de l'oeuvre à Jérusalem, un apôtre né avant le temps, qui n'était «ni de la part des hommes, ni par l'homme», et révèle, en même temps, cette vérité infiniment précieuse, dont l'apôtre ainsi appelé devient le grand témoin, que l'Assemblée est une avec Christ glorifié dans le ciel, qu'elle est son corps qu'il nourrit et chérit comme sa propre chair. Ainsi disparaît ce que Pierre avait annoncé aux Juifs, c'est-à-dire que Christ reviendrait vers eux en grâce comme à un peuple subsistant devant Lui. Il s'agit dès lors pour nous des espérances qui se rattachent à Christ dans le ciel, à sa venue pour nous prendre à Lui, aux noces de l'Agneau, à l'union de l'Epouse avec l'Epoux dans le ciel. L'apparition de Christ au monde est entièrement en jugement, quoique pour la délivrance d'un résidu. Cela est, quant au ministère et à l'administration de l'Assemblée, un point de progrès dont les résultats se font bien voir à nous.

(\*) Luc 19: 12-14.

A la suite de la pleine révélation de l'union de Christ et de l'Assemblée, nous trouvons dans les écrits de l'apôtre Paul un développement beaucoup plus grand des dons de l'Esprit Saint, en rapport avec la position de celui qui, comme membre du corps de Christ, possédait tel ou tel don. Toutefois, les mêmes principes sont exposés pratiquement dans les écrits de l'apôtre Pierre.

## ***2. De l'élection et des dons comme puissance du ministère***

Nous avons déjà vu, et nous en avons en Paul un exemple très frappant, que la souveraineté de Dieu se manifeste dans le ministère comme dans le salut. «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi», dit le Seigneur, «mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure (\*)». «Cet homme m'est un vase d'élection», dit Jésus à Ananias, «pour porter mon nom devant les nations (\*\*)». De sorte que, comme cette souveraineté de Dieu exclut le choix de l'homme, de même aussi celui qui nie l'existence d'un ministère ayant une diversité de dons, se trouve en opposition avec cette souveraineté. Mais ici, en examinant la Parole, nous trouverons cette souveraineté exercée par le Saint Esprit au milieu de l'Assemblée; et nous trouverons aussi que c'est Christ qui donne, et que c'est Dieu qui opère tout en tous.

(\*) Jean 15: 16. — (\*\*) Actes des Apôtres 9: 15.

La première chose sur laquelle l'apôtre insiste quant à son ministère, à la suite de la position remarquable que le Seigneur lui avait donnée, c'est qu'il n'était ni par l'homme ni par l'intermédiaire des hommes, mais par Jésus Christ et Dieu le Père (\*).

(\*) Galates 1: 1.

On lui objectait souvent qu'il n'était pas des douze, qu'il n'était pas un apôtre régulièrement établi; ce sujet est fréquemment discuté dans les épîtres aux Corinthiens et aux

Galates. L'apôtre prend soin de les assurer que son ministère *était* indépendant de l'homme, qu'il n'avait pas consulté le sang et la chair, mais qu'il avait prêché Christ aussitôt que Dieu l'avait révélé en lui dans ce but. Il fonde son autorité sur les preuves de puissance spirituelle qu'il avait données. Plus tard, il confère avec les autres apôtres; il leur expose son Evangile, mais il ne reçoit rien. Dieu prend soin qu'il y ait unité entre Antioche, alors centre d'évangélisation pour les gentils, et Jérusalem, anciennement le seul siège, peut-on dire, de l'Assemblée; nous voyons une coopération (\*) selon les besoins; Barnabas cherche Saul qui s'était retiré à Tarse; et Silas se décide à rester à Antioche, y trouvant une oeuvre à faire. Paul s'associe plus tard plusieurs ouvriers, et engage Apollos à aller à Corinthe; Apollos ne le veut pas. Mais, au milieu de toutes ces circonstances variées, Paul répudie d'une manière positive toutes les prétentions de ce judaïsme qui réclamait, en même temps que l'établissement d'autres principes judaïques, ou pour les faire valoir plus facilement, une mission humaine qui autorisât son ministère. En effet, ce n'a été ni la sagesse, ni l'arrangement des hommes qui ont porté l'Evangile au delà de Jérusalem; ç'a été la dispersion de l'Assemblée tout entière à l'exception des apôtres. Tous ceux qui avaient été dispersés, allaient partout prêchant la Parole; la main du Seigneur était avec eux et plusieurs crurent; leur mission était celle que leur donnaient la persécution et leur propre zèle (\*\*).

(\*) L'oeuvre spéciale de Pierre et celle de Paul ont été reconnues de part et d'autre, l'un étant, selon la volonté de Dieu, l'apôtre de la circoncision, l'autre de l'incirconcision. Remarquez ici que la mission générale des apôtres aux nations (Matthieu 28), n'est pas même mentionnée dans cet arrangement.

(\*\*) Lisez Galates 2: 1-10; Actes des Apôtres 8: 1-4; 11: 19-26; 15; 1 Corinthiens 16: 12.

---

En réalité, l'Assemblée ne peut pas être une source de ministère; car cette expression de la puissance du Saint Esprit, laquelle est le ministère, *précède* nécessairement, en plusieurs choses, l'existence de l'Assemblée; elle est créée, appelée, formée par son moyen. Le ministère apostolique, ou au moins celui d'évangéliste, précède nécessairement, par la nature même de la chose, l'existence de l'Assemblée (quoique, l'Assemblée une fois formée, ses membres puissent devenir des évangélistes); et la mission de ces apôtres, ou évangélistes, doit être directement de la part de Christ et du Saint Esprit; sans cela, leur mission est absolument nulle. Les douze apôtres avaient déjà mission de la part de Christ pendant sa vie, quoique, après sa résurrection, ils aient été spécialement doués. Paul, quant à son appel, avait mission de la part de Christ en gloire, ayant vu le Juste et entendu une voix de sa bouche; quant à sa séparation pour une oeuvre spéciale, il avait reçu la direction immédiate du Saint Esprit à Antioche. Les évangélistes partaient quelquefois du sein d'une assemblée, comme Paul d'Antioche; ils rapportaient à l'assemblée avec joie ce que Dieu avait fait par leur moyen; mais ils tenaient leur ministère de Dieu et de Jésus Christ; c'était au nom, et par l'autorité de Dieu et du Seigneur Jésus, qu'ils agissaient; et ils n'en reconnaissaient aucune autre. Ils ne pouvaient plaire aux hommes et être les serviteurs de Jésus Christ. C'était, et Paul ne le cachait pas, peu de chose pour eux d'être jugés d'un jugement d'homme; celui qui les jugeait était le Seigneur. Les pharisiens, il est vrai, mettent en question la conduite de Pierre dans le cas de Corneille; mais le Dieu de toute grâce n'avait pas attendu leur décision. L'Esprit Saint venant

sur les gentils avait justifié les fruits de la grâce et de l'obéissance dans l'apôtre accusé, et fermait la bouche à ceux qui se plaignaient de l'étendue et de la puissance de cette grâce.

Je vois deux choses dans l'exercice de ce ministère dans l'Assemblée comme corps: 1° L'ensemble de ce corps dont Christ, l'homme glorifié, est le Chef et la tête, et ainsi la position de ce corps comme de la part de Dieu dans le monde, pour y représenter la gloire de son Chef; et 2° ce corps considéré comme le corps de Christ lui-même, l'objet chéri de ses affections, l'Epouse qu'il a aimée, pour laquelle il s'est donné, qu'il nourrit comme sa propre chair. — L'Assemblée, instrument de la gloire et de la puissance de *Dieu* dans le monde, et l'Assemblée, objet chéri des affections de *Christ*.

---

Les caractères des dons dépendent, il me semble, de ces deux relations. La première de ces positions est beaucoup plus générale, et, en même temps, elle tient plus à la responsabilité de l'Assemblée; l'autre renferme ce que Christ fait, et, au fond, ne peut pas manquer de faire pour son Assemblée, son Epouse. Dans les deux cas, l'unité du corps uni à Christ est toujours en vue. Dans l'un, nous avons le Seigneur Jésus, son Chef dans le ciel, mais qui, en même temps, nourrit son corps sur la terre jusqu'à ce que tous parviennent à sa stature parfaite. Dans l'autre, quoique, personnellement, Jésus soit nécessairement en dehors du ministère, Lui et l'Assemblée sont néanmoins vus comme un ensemble où Dieu agit devant le monde en son nom, comme il est dit en 1 Corinthiens 12: 12: «Ainsi aussi est le Christ». C'est pourquoi dans ce cas (voir le même chapitre), la puissance spirituelle du christianisme est mise en contraste avec l'idolâtrie. Premièrement, nous avons ce qui distinguait le Saint Esprit des démons (car il s'agit de puissances *spirituelles*): ainsi «nul homme parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit: anathème à Jésus; et nul ne peut dire: Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit Saint». Secondement, il y avait diversité de dons, mais *le même Esprit*; diversité de services, mais le même Seigneur; diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opérait tout en tous. Ainsi l'Esprit, le Seigneur et Dieu sont présentés en rapport avec les dons, et il est ajouté, afin que nous voyions la source immédiate de ces choses dans l'Assemblée: «Le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît».

La puissance du don venait du Saint Esprit (par la comparaison des versets 6 et 11, nous voyons la divinité du Saint Esprit); mais puisque l'Esprit agissait en chacun en vue de la gloire du Fils, comme le Fils l'a fait en vue de celle du Père, chacun devenait par son don serviteur de Christ, comme Christ est devenu lui-même serviteur dans son ministère. Le Saint Esprit agit souverainement, mais toujours dans l'accomplissement des conseils de Dieu (ainsi que le Fils vivifie ceux qu'il veut) (Jean 5: 21); et l'Esprit étant témoin de la gloire de Jésus, Fils de l'homme et Seigneur, chacun de ceux en qui il agit devient l'instrument obéissant de ce Seigneur. Ces opérations ne proviennent cependant pas d'une cause seconde ni d'aucun esprit inférieur, ni d'aucun ange; ce sont les opérations de Dieu lui-même, et les serviteurs ont affaire avec Lui. Ainsi l'apôtre, doué pour son apostolat par le Saint Esprit, s'appelle apôtre non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ et Dieu le Père. Il se nomme lui-même apôtre de Jésus Christ, serviteur de Dieu, et, en général, «par la volonté de Dieu».

Dans la liste qui nous est donnée dans ce 12<sup>e</sup> chapitre de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, nous avons, en général, tous les dons, qui sont, pour l'établissement du christianisme, des signes pour le monde, et des preuves de la gloire et de la victoire de Christ homme, et de ses droits de gouvernement dans l'Assemblée. Les évangélistes et les pasteurs, ce qui s'appellerait maintenant ministère, ne s'y trouvent pas. C'est l'ensemble d'opération divine et de capacité dans le corps, plutôt que le soin que Christ prend du corps comme étant sien. Ainsi, sauf le don de docteur qui se rattache à celui de pasteur, tous les dons qui se trouvent ici sont maintenant perdus, au moins dans leur forme et dans leur caractère primitifs. Je parle seulement du fait. Je laisse à d'autres la tâche de dire pourquoi cela est arrivé, et jusqu'à quel point cela peut se justifier ou devrait l'être.

C'est un sujet très sérieux pour les âmes qui apprécient la gloire de Christ et de son Assemblée, et qui reconnaissent la puissance du Saint Esprit.

Toutes ces choses, quoiqu'elles fussent dans un certain sens un témoignage de l'amour de Dieu, pouvaient s'exercer sans amour; il s'agissait plutôt de puissance. Aussi l'apôtre nous présente-t-il une voie plus excellente. L'amour ou l'édification auraient dû en diriger l'exercice; et, à Corinthe, ce n'était pas alors le cas. La discipline devait intervenir, comme l'apôtre nous l'enseigne dans ces chapitres. Les dons en eux-mêmes étaient plutôt l'expression de la puissance; c'est pourquoi l'Esprit, en tant qu'il exerce l'autorité de Christ dans l'Assemblée, règle et contrôle l'exercice des dons qu'il a confiés à tel ou tel individu, et en réprime même l'exercice, quand on ne s'en sert pas en amour pour l'édification du corps. Voilà ce qui se trouve dans l'épître aux Corinthiens.

Dans l'épître aux Ephésiens, ce n'est pas autant Dieu que nous voyons opérer dans le corps comme ensemble, et en employer les membres pour son service afin de manifester sa puissance; c'est plutôt Christ descendu jusque dans les parties les plus basses de la terre, et remonté ensuite, afin qu'il remplit toutes choses, ayant emmené captive la captivité et reçu des dons pour les hommes, dons par lesquels il forme et nourrit son Assemblée sur la terre pour se la présenter parfaite à la fin. Ainsi son unité, quoique au fond la même, est ici présentée comme le résultat de la grâce qui appelle ceux qui sont loin et ceux qui sont près, afin que Dieu fasse d'eux son habitation par l'Esprit. C'est une unité de relation et de bénédiction, un seul corps, un seul Esprit, un seul Dieu et Père de tous, etc. (\*); tandis que, dans l'épître aux Corinthiens, l'attention des chrétiens est dirigée sur leur condition comme tels, en contraste avec leur état dans l'idolâtrie, où il y avait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs et, en réalité, plusieurs démons. C'était maintenant *un* Esprit qui faisait tout, un Seigneur, et *un* Dieu qui opérait tout en tous, et non pas des idoles muettes.

(\*) Ephésiens 4: 3-6.

L'épître aux Ephésiens nous présente spécialement les privilèges de l'Assemblée unie à Christ. Dieu est le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, et aussi le Père de notre Seigneur Jésus Christ. A la fin du chapitre premier, Paul demande pour les croyants les bénédictions qui découlaient de ce titre de *Dieu* de Jésus Christ, savoir l'intelligence de la gloire de l'héritage de Dieu dans les saints, et de la puissance qui nous y a placés avec Christ, comme elle y a placé

notre Chef lui-même. Au chapitre 3, ayant développé «le mystère» qui lui avait été confié, savoir l'union des Juifs et des gentils en un seul corps en Christ, afin qu'ils fussent l'habitation de Dieu par l'Esprit, étant sauvés et lavés par Christ et unis à Lui dans la gloire, il demande les bénédictions qui découlent du titre de Père de Jésus Christ, savoir: la connaissance de l'amour de Christ par la puissance de l'Esprit Saint, fortifiant l'homme intérieur, pour le rendre capable de jouir de ces choses afin d'être rempli jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Voilà les sources infinies et fécondes de la bénédiction de l'Assemblée, et cela à la gloire de Celui *qui opère en nous* dans l'Assemblée pour toutes les générations du siècle des siècles. Mais, jusqu'à ce que nous soyons amenés à la perfection, ces bénédictions s'accomplissent par le Saint Esprit agissant en nous dans l'unité du corps, selon ce que Christ a reçu pour les membres de ce corps. Ayant tout accompli, il est monté en haut, et il a reçu des dons pour les hommes; et il a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes, les autres pour être pasteurs et docteurs. On voit que les dons, présentés ici comme le fruit de l'ascension de Christ, ne sont pas la puissance agissant au dedans dans le corps, et agissant au dehors pour manifester la gloire de Dieu; mais ils sont ce qui servait à établir et à édifier l'Assemblée, comme «habitation de Dieu» et objet de l'amour de Christ, afin que tous parvinssent à la mesure de sa stature.

L'humilité, l'amour, les liens de la paix, voilà ce qui est présenté, tout premièrement, comme la marche digne de notre appel à être l'habitation de Dieu dans l'unité. Puis suivent les dons individuels: «A chacun la grâce a été donnée, selon la mesure du don de Christ», chef exalté de ce corps.

---

Les dons dont il est question ici, sont proprement ce qui est ordinairement appelé le ministère. L'apôtre ne parle pas de miracles, de guérisons, de langues. Ces choses, signes de la puissance devant le monde, n'étaient pas les canaux directs de l'amour de Christ pour l'Assemblée. Tout don est un ministère; car, comme il y a diversité de dons, mais un seul Esprit, ainsi il y a diversité de ministères, mais un seul Seigneur. Par la possession d'un don, je deviens le serviteur de Christ, de qui, par l'Esprit, je tiens le don, et que l'Esprit révèle comme *Seigneur*.

Ainsi, tout don en exercice est un ministère, un service accompli sous une responsabilité envers Christ. Mais les dons, mentionnés au 4<sup>e</sup> chapitre aux Ephésiens, sont plus spécialement ceux du ministère, du service rendu à Christ dans son corps, «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». C'était une oeuvre, et non pas simplement des signes de puissance.

---

Nous avons, en Ephésiens 4, cette énumération des dons: apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs. Les deux premiers, dans l'exercice de leurs fonctions les plus élevées, ont posé les fondements de l'Assemblée, soit par des révélations, soit par l'autorité de Christ qui leur était confiée; c'est par cette dernière que les apôtres se distinguaient des prophètes. Un prophète révélait la pensée de Dieu, et son oeuvre, à cet



égard, était accomplie. Un apôtre était envoyé directement, comme un architecte autorisé par Christ à bâtir son Assemblée. Ils ordonnaient, exécutaient, surveillaient, gouvernaient, établissaient des autorités dans les assemblées, et prenaient connaissance, avec autorité, de ce qui s'y passait pour y mettre ordre. En un mot, ils étaient autorisés, de la part de Christ, à fonder et à bâtir son Assemblée, à y établir des règles. Dans ce sens, il n'y a plus d'apôtres. Paul savait qu'après son départ il s'introduirait des loups ravissants. Pierre a soin, dans son épître, de leur rappeler ce qu'il leur avait dit.

Mais il me semble que, dans un sens inférieur, il peut y avoir des apôtres et des prophètes dans tous les temps. Barnabas est appelé apôtre; Junias et Andronique sont appelés apôtres; et il est dit d'eux qu'ils étaient distingués parmi les apôtres (Romains 16: 7); de sorte qu'il y en avait d'autres qui ne sont pas nommés.

Quant à la parole révélée de Dieu, elle est complète; quant à l'autorité de fonder l'Assemblée, elle n'existe plus. Ni les douze, ni Paul, n'ont eu de successeurs. On ne peut pas fonder deux fois; mais on peut agir dans une responsabilité extraordinaire comme envoyé de Dieu, et par une foi qui tient à des communications données à celui-là seul qui en jouit (quoiqu'il n'y ait point de nouvelle vérité qui ne se trouverait pas dans la Parole), une ligne de conduite qui ne se justifie aux autres que par ses résultats pour la bénédiction des enfants de Dieu: voilà ce qui peut encore se trouver. On peut citer comme exemples, sans prétendre justifier tout ce qu'ils ont fait, un Luther, un Calvin, un Zwingle, et d'autres peut-être. De même quant aux prophètes, quoiqu'il n'y ait point de nouvelles révélations de la vérité, il peut y avoir, comme procédant de Dieu lui-même, une puissance d'application, aux circonstances de l'Assemblée ou du monde, de vérités cachées dans la Parole, telle qu'en pratique, ce ministère devient prophétique. D'ailleurs, tous ceux qui exprimaient la pensée de Dieu pour «l'édification» étaient appelés prophètes, ou au moins ils prophétisaient. Mais les apôtres ne parlent jamais comme si l'Assemblée devait subsister longtemps, ou comme si les fidèles auraient à attendre longtemps la venue de Christ.

Les pasteurs et docteurs, pour guider les brebis et les instruire, sont réunis dans un seul don (car l'Esprit Saint parle de l'édification), quoique le don de docteur soit présenté séparément ailleurs. C'est par ces dons que Christ nourrit, soigne et fortifie les brebis, comme c'est par les évangélistes qu'il les appelle et les amène à Lui. La distinction entre docteur et pasteur se voit aisément, bien qu'ils soient réunis; car l'un s'occupe de la doctrine, l'autre des brebis; distinction évidente, mais très importante, parce qu'il y a un intérêt d'affection dans les progrès des brebis, un exercice de coeur dans le don de pasteur, un soin des brebis que le simple fait d'enseigner ne suppose pas. C'est ainsi que ce don devient l'occasion des plus douces affections et des plus forts liens, comme celui d'apôtre l'était aussi, et comme l'est encore celui d'évangéliste à l'égard de ceux qui sont convertis par son moyen.

---

J'ajoute que l'apôtre ne parle pas ici des dons, mais des personnes qui les possèdent. «Il a donné les uns comme pasteurs et docteurs, etc.». Le don, sans doute, était dans le vase;

mais Dieu l'attachait à la personne, et cette personne, connue par son don, était donnée à l'Assemblée. On ne peut pas être uni à un don, mais à une personne. Dieu n'a pas donné simplement un apostolat, mais un apôtre. On peut, sans doute, concevoir que celui qui possède le don soit infidèle, et même que le don soit retiré, ou que du moins il ne soit pas exercé; mais, en général, il est question d'une personne ayant une certaine fonction qui lui est confiée d'une manière permanente; il s'agit d'une jointure dans le corps, et cette jointure est toujours cette jointure-là.

### **3. Responsabilité du ministère**

De plus, l'exercice du don, quoique assujetti aux directions de la Parole, ne dépend nullement de la volonté du corps, mais de celle du Chef. *Il a donné, il a placé* telle et telle jointure dans le corps; et elles sont responsables au Chef de l'accomplissement de leurs fonctions. On conteste la sagesse du Chef, si l'on conteste l'emploi du don. Cette responsabilité doit s'exercer en amour et pour l'édification — non autrement; mais on ne peut mettre de côté la responsabilité envers Christ, ni toucher aux droits de Christ quant au service de son serviteur.

Les circonstances de l'Assemblée peuvent occasionner des difficultés à cet égard; mais l'humilité et la fidélité au Seigneur sauront toujours que faire. L'amour et l'obéissance trouvent toujours un chemin. L'Esprit sera toujours avec celui qui obéit à Christ dans un esprit d'amour. Cette responsabilité de l'individu envers Christ est de toute importance; aussi importante à sa place, quant au service découlant d'un don, que quant à la conduite morale. Tout ce qui porte atteinte à cela, porte atteinte aux droits de Christ et à la responsabilité à laquelle personne ne peut se soustraire. On voit quelquefois les deux choses détruites ensemble par l'esprit du christianisme corrompu. On soustrait les hommes à leur responsabilité individuelle en fait de devoirs moraux, ainsi qu'à leur responsabilité envers Christ dans l'exercice de leur don; mais Dieu n'abandonne jamais ses droits sur eux.

Empêcher ce service n'empêche pas les hérétiques ni les faux docteurs. La chair dans le plus vrai chrétien doit être réprimée partout; elle doit l'être dans l'emploi ou l'abus des dons réels ou supposés aussi bien qu'en d'autres choses. La chair n'est jamais un don de Dieu. Je ne saurais penser que fortifier le sentiment de responsabilité individuelle, soit ouvrir la porte à la chair.

---

Ces dons placés dans l'Assemblée comme un tout, dans le corps de Christ, deviennent des jointures et des liens; et c'est dans l'Assemblée, dans le corps, qu'ils sont placés. Un don est un don dans le corps, et pour tout le corps, comme un membre du corps humain fonctionne pour l'ensemble. Mon oeil voit pour tout mon corps; mon pied marche pour tout mon corps. Les donner comme *charge* dans ce qui n'est pas le corps, c'est les disloquer. Ils peuvent, il est vrai, être exercés dans une localité donnée, mais comme l'expression de la grâce et des droits de Christ; et cette grâce et ces droits de Christ s'étendent à tout le corps. Souvenons-nous qu'ils ne doivent jamais s'exercer par la volonté de l'homme. Où cette volonté entre, le péché

entre aussi. Cela peut arriver comme tout autre péché, mais c'est un sujet de discipline comme tout autre péché; on le voit dans l'abus du don des langues à Corinthe. D'un autre côté, l'esprit étroit de l'homme est corrigé souvent par les droits universels et inaliénables de l'Esprit de Dieu, suprême et *un* dans tout le Corps. Nul arrangement d'homme ne peut se substituer à ses droits; mais Lui, comme nous l'avons vu, a le droit de diriger l'exercice de tout don individuel. C'est Lui qui exerce le gouvernement de Dieu dans l'Assemblée.

Ajoutons qu'il est bon de se souvenir que les dons ne s'exercent pas nécessairement dans une assemblée. Placés dans le corps, c'est dans le corps qu'ils s'exercent, bien que ce soit souvent sans doute dans une assemblée; mais ils s'exercent aussi en d'autres occasions.

---

Outre les deux que nous venons de considérer, il y a d'autres passages pratiques très précieux, qui traitent le sujet du ministère dans ses rapports les plus élevés avec la gloire de Christ et de Dieu. Nous ne voulons pas les passer sous silence.

Le premier de ces passages (Romains 12) insiste particulièrement sur la modestie qui conduit le serviteur de Dieu à se renfermer dans l'emploi assidu et fidèle du don qui lui a été confié.

Le second (1 Pierre 4) demande que, si quelqu'un parle, il parle comme de la part de Dieu, afin que la gloire en revienne à Dieu.

«Je dis à chacun de ceux qui sont parmi vous», telles sont les paroles de l'apôtre Paul, «de ne pas avoir une haute pensée de lui-même», (que la parole de Dieu est douce et bonne, encourageante et en même temps saine pour le coeur!) «au-dessus de celle qu'il convient d'avoir... selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun... Ayant donc des dons de grâce différents, selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi; soit le service, soyons occupés du service; soit celui qui enseigne, qu'il s'applique à l'enseignement; soit celui qui exhorte, à l'exhortation». Ici, remarquons aussi que nous ne trouvons pas seulement des dons spéciaux comme jointures dans le corps, mais en général l'emploi humble et fidèle du talent confié au serviteur, talent avec lequel il trafique selon sa responsabilité envers le Maître duquel il l'a reçu.

Dans 1 Pierre 4: 10, même responsabilité agissant en amour envers les autres. «Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu». — Je sais que bien des personnes craignent un tel principe; mais cela ne change pas la vérité. Si quelqu'un ne me parle pas comme annonçant la vérité de Dieu, je ne sais pas du tout pourquoi il me parle. C'est du reste ce que l'apôtre dit; non pas: *Selon* la parole de Dieu, comme quelques-uns traduisent, mais: *Comme* oracle de Dieu, comme annonçant la parole de Dieu. C'est ce que fait tout homme qui prêche l'Évangile; il ne doute pas de la certitude de ce qu'il dit. Si l'on n'a pas cette certitude, on ne doit pas enseigner. Autre chose la prétention à l'infaillibilité, une tout autre chose la certitude que nous possédons les pensées de Dieu, et que, en telle ou telle occasion, nous les annonçons de sa part et selon sa volonté.

Cette responsabilité empêcherait souvent de parler quand on n'est pas enseigné de Dieu. Et si, comme les Béréens, on juge par la Parole ce qu'un apôtre même dit, il n'y a point de danger. Il ne s'agit pas de nouvelles révélations, ni de recevoir sans examen les choses que l'on entend; mais celui qui parle doit avoir l'assurance que ce qu'il dit est la pensée de Dieu, et que ce ne sont pas simplement ses propres pensées. Si quelqu'un entreprend de m'enseigner, et que je lui demande: Etes-vous sûr que cela vient de Dieu, que c'est la vérité de Dieu, et que Dieu veut que vous me l'enseigniez? et qu'il me dise qu'il n'en est pas sûr, quelle confiance puis-je avoir en lui? Supposons même qu'il réponde qu'il en est sûr, je dois toujours l'examiner par la Parole. Plus on place celui qui parle sous une telle responsabilité, plus il y aura de sérieux et de sobriété dans son enseignement; et, s'il y a de l'amour et un vrai don, il ne reculera pas devant cette responsabilité. S'il le fait, qu'il réfléchisse à la parabole du serviteur qui enterra son talent. S'il n'y a pas chez lui assez d'amour pour trafiquer à cause de la responsabilité, il est exactement dans le cas de ce méchant serviteur; il n'agit pas selon la grâce. Cela nous rappelle ce grand principe: responsabilité directe à Christ qui nous a confié le talent; responsabilité à laquelle nulle relation humaine ne peut nous soustraire. Les droits de Christ et son jugement sont toujours là.

---

Responsabilité, puissance, liberté selon l'Esprit, et la chair bridée, tels sont les grands principes de la marche chrétienne à l'égard du ministère, marche dont l'amour sera toujours le ressort, le mobile et le but. — Un service qui se rapporte à Christ comme entièrement au-dessus de l'homme, sans quoi la responsabilité à Christ est détruite; un service qui agit dans l'unité de tout le corps, autrement l'unité d'un seul Esprit est niée; tel est l'ordre que l'Esprit Saint seul peut produire, parce que Lui seul peut faire disparaître l'homme et soumettre sa volonté, en lui communiquant une liberté qui n'est pas la liberté du moi, mais celle de l'Esprit de Dieu; liberté qui reconnaît toujours avec joie, et comme sa félicité, l'autorité du Seigneur et une soumission entière à sa volonté; liberté qui n'existe que pour Le servir, et qui considère l'indépendance comme le misérable orgueil du péché.

Celui qui parle des droits des hommes, soit d'un individu, soit de l'humanité, ne parle que de péché. Celui qui ne reconnaît pas les droits du Saint Esprit résiste à la souveraineté de Dieu, qui, par le moyen de ces dons, exalte sur la terre ce Jésus qui l'a autrefois visitée dans l'humiliation. L'Assemblée, demeure du Saint Esprit lui-même sur la terre, voilà la grande vérité du ministère, et de la gloire de Christ, et de son service sur la terre. La présence de Dieu donne la joie, la liberté, la responsabilité et le sérieux. L'homme, dans la présence de Dieu, est mis de côté quant à sa vanité et à son orgueil, et il est fortifié dans son service et sa fidélité.

#### **4. Conclusion**

Tels sont la source, la puissance et l'ordre du ministère, comme il nous est présenté dans la parole de Dieu.

Essentiel au christianisme, parce que le christianisme, selon l'activité de l'amour de Dieu, cherche ce qui était perdu, rendant témoignage à l'oeuvre et à la victoire de Jésus, par lesquelles les perdus peuvent être sauvés, — ce ministère de Jésus qui seul est digne d'être ainsi glorifié, reçoit toute sa puissance et a sa seule source dans l'Esprit Saint envoyé du ciel. C'est le ministère de l'Esprit Saint dans le choix et l'emploi des serviteurs de Christ. En tout cela, Dieu est souverain. L'exercice des dons qu'il dispense est réglé par le Saint Esprit agissant d'une manière souveraine dans l'Assemblée. La Parole nous en fournit les preuves et les exemples. Comme source ou comme autorité du ministère, l'homme n'entre pour rien dans son exercice que par le péché.

---

On verra que je n'ai pas touché la question des charges locales, comme ne ressortissant pas exactement de mon sujet. Il est évident que l'apôtre Paul et ses délégués établirent, sous sa direction, plusieurs anciens dans les assemblées qu'il avait réunies, et que des serviteurs des assemblées, et même des servantes, avaient été, au moins dans quelques cas, établis pour les affaires temporelles et pour les besoins auxquels la charité de ces assemblées pourvoyait. Pierre parle des anciens d'une manière beaucoup plus vague. Il n'y a point de preuves que des anciens aient été nommés parmi les Hébreux convertis. Il paraît plutôt que les hommes graves et considérés y agissaient sous leur propre responsabilité, responsabilité placée sur eux par l'amour. Dans l'épître aux Corinthiens, où les détails de la discipline sont donnés, il n'est pas fait mention d'anciens. Le Saint Esprit a peut-être permis cela pour que nous ayons ces choses directement de la main de l'apôtre. C'est dans la seule épître aux Philippiens, je crois, que nous avons ces mots: «avec les surveillants et les serviteurs».

L'état de ruine où se trouve aujourd'hui l'Assemblée agit plus directement sur l'ordre apparent du côté des charges que sur le ministère même, parce que l'homme peut entrer plus facilement dans ces matières par des arrangements extérieurs; mais il ne faut pas confondre les dons, et le service qui en découle, avec des charges. Au reste, le Saint Esprit suffit pour l'Assemblée à cet égard comme pour tout autre besoin, pourvu qu'elle prenne la position où le Saint Esprit la voit. L'amour suffit alors à tout ce que Dieu demande, et fera le meilleur profit de tous les moyens de bénédiction que Dieu accorde; et il accorde toujours ce qui convient à sa gloire, et au vrai bien-être de son peuple fidèle.

---

Je ne vois pas plus de difficulté réelle, quant à l'autorité, que pour ce qui regarde le ministère de la Parole, parce que l'autorité dans l'Assemblée n'est pas une place avec certaines attributions limitées par une loi écrite, ni quelque chose de confié par les hommes jaloux de voir dépasser l'autorité qu'ils ont donnée par la convoitise du pouvoir, par l'ambition du dépositaire. L'autorité dans l'Assemblée est toujours, comme le ministère de la Parole, le fruit de la puissance du Saint Esprit sur la conscience, puissance qui, du reste, ne manquera pas. Là où elle existe, Dieu légitimera, même par des châtiments, l'autorité de son Esprit qu'il a placé dans un homme, si cette autorité est méprisée. La discipline de l'Assemblée la légitime aussi

dans certains cas; on peut en voir des exemples dans l'épître aux Corinthiens. Si l'on croyait seulement à la présence de Dieu dans l'Assemblée, on ne douterait pas qu'il ne pût la forcer au respect qui Lui est dû, et cela par l'autorité qu'il a confiée à qui que ce soit.

---

Quant à l'esprit dans lequel ce ministère devrait être exercé, je n'en dis rien, parce qu'il ne convient pas que j'en parle. Un renoncement entier à soi-même (et cela va très loin quand on connaît la subtilité du coeur) est le seul moyen de marcher avec la pleine bénédiction qui appartient à cette heureuse position de service envers Dieu, nos frères et les hommes. Souvenons-nous toujours que si, par la puissance de Dieu, nous sommes libres à l'égard de tous les hommes, et responsables à Dieu seul de l'emploi du don qu'il nous a confié, c'est afin que nous soyons les serviteurs de tous. Souvenons-nous que personne ne peut s'affranchir lui-même; et, si l'amour de Dieu nous a donné la liberté, c'est afin que, par cet amour en nous, nous soyons les serviteurs les uns des autres. Il nous a délivrés de l'égoïsme, de l'indépendance, de notre propre volonté, pour agir comme Dieu agit, comme il a agi en Christ: «non pour nous complaire à nous-mêmes, mais pour nous servir l'un l'autre en amour».

Il n'y a rien de plus précieux dans ce monde (\*) qu'un tel ministère. On saura bientôt combien de foi cela demande, et combien de cette sainteté qui nous tient près de Dieu, pour que nous y puisions de la force. Que Dieu nous enseigne à nous tenir près de Lui à tout moment, afin que, dans les détails, nous ne suivions pas notre propre volonté, lors même que dans l'ensemble, nous chercherions à faire la sienne!

(\*) Nous ne parlons pas ici de la communion avec Dieu, mais des diverses positions dans lesquelles un homme peut se trouver.

---

Il se présente ici une remarque. Il faut de la grâce, dans ces temps-ci, pour réaliser en même temps les deux principes de la fraternité et de l'exercice des dons, parce que ceux-ci nécessairement donnent, extérieurement, une apparence de supériorité. La chair, il est vrai, peut se servir de ces dons pour chercher une supériorité terrestre, au lieu de l'amour et du service d'autrui. L'humilité, qui ne cherche que le bien de tous, rend tout facile. Dans le culte, il y a une entière égalité de position. Plus de sainteté peut donner une proximité de Dieu dans laquelle le culte sera plus vrai et sera l'expression plus juste, et en même temps plus rapprochée de Dieu, des besoins de l'assemblée. L'Esprit de Dieu agira plus immédiatement, et produira un développement plus intelligent des rapports des âmes avec Dieu; de sorte qu'il peut y avoir une différence de capacité. Ce qu'il y a à chercher, c'est la spiritualité. C'est la principale chose. Le sacrificateur avait une place plus élevée que le Lévite, et tous les sacrificateurs étaient *un*, sauf le souverain sacrificateur. C'est notre position comme adorateurs. Il y avait une autre position très bénie et où Dieu, comme souverain, assignait l'occupation: c'était celle des Lévites. La gloire du Lévite était de faire ce que Dieu lui avait donné à faire. Un Mérarite n'avait pas à toucher aux vaisseaux du sanctuaire, ni un Kéathite les différentes parties du tabernacle. Les Guersonites et les Mérarites avaient une charge plus

étendue, plus de bœufs et de chariots; mais il ne leur était pas confié des choses aussi précieuses qu'aux Kéhathites.

C'est ainsi que l'apôtre raisonne relativement aux dons, en les comparant aux membres du corps. Tous les services, tous les dons sont inférieurs au culte. Dans la distribution des dons, Dieu est souverain, et met plus d'honneur extérieur sur ce qui est moins honorable. Les dons qui ne sont pas parés de tant de choses extérieures, sont quelquefois les plus précieux. Si l'on est dans un état peu spirituel, on regardera à l'apparence, et ainsi aux dons plus extérieurs: les Guersonites et les Mérarites, avec leurs bœufs et leurs chariots, auront plus d'importance à nos yeux. Si nous sommes plus près du sanctuaire, nous discernerons que les Kéhathites, qui portaient sur leurs épaules tous les objets renfermés dans les lieux saints, étaient autant, si ce n'est plus, honorés que les autres. Dans tous les cas, chacun sera estimé heureux, selon qu'il accomplira la tâche que Dieu lui a donnée à faire. En Ephésiens 4, nous voyons en première ligne ce qui est commun à tous; ce qui est spécial à chacun vient ensuite, et ces dernières choses ne sont que pour effectuer les premières. Que la fraternité ne déplace pas les dons; mais que les dons servent à la fraternité. Le sentiment de la présence de Dieu met toute chose à sa place.

---

Le même Seigneur a dit: «Vous êtes tous frères»; et: «Fortifie tes frères». Pour pouvoir vraiment les fortifier, quelque expérience pénible de soi-même sera toujours nécessaire, comme dans le cas de Pierre. Ce n'est pas ainsi que l'homme l'arrangerait, mais c'est ainsi que Dieu l'a ordonné. Renier le Sauveur qu'il avait accompagné pendant trois ou quatre ans; détruire, s'il l'avait pu, son nom de dessus la face de la terre, voilà, quant à notre importance, la préparation par laquelle Dieu fait passer, quand il veut mettre quelqu'un en avant dans son service. Peut-être, de plus, une écharde dans la chair, parce que l'autre ne suffit pas. Car que sommes-nous, et qui est suffisant pour ces choses?

Que Dieu lui-même dirige son Assemblée selon ses besoins, selon l'amour et les richesses de grâce qui sont en Jésus, par la puissance du Saint Esprit qui demeure en elle!

## Jean 13: 31 – 14: 14

---

ME 1902 page 374

Ces paroles ont été prononcées à une agape le 24 octobre 1901, par notre bien-aimé frère L. que le Seigneur vient de retirer à Lui.

Il est très précieux de considérer dans ce passage, comme on l'a fait tout à l'heure, l'oeuvre du Seigneur Jésus, par laquelle il a glorifié Dieu et à cause de laquelle Dieu l'a glorifié en Lui-même; mais je voudrais porter votre attention sur un autre point que nous trouvons ici.

Jésus dit à ses disciples qu'ils ne peuvent aller où il va (13: 33), qu'ils ne peuvent le suivre dans la gloire. Ce n'est pas maintenant leur place, comme il l'apprend à Pierre (verset 36). Il en est de même pour nous. Bien que nous soyons unis à Lui par l'Esprit Saint, il veut que nous restions sur la terre un certain temps, afin de Lui rendre témoignage, tout en faisant l'expérience des soins de Dieu à notre égard.

Il y a encore une chose dans cette parole du Seigneur à ses disciples, c'est que, s'il laisse les siens ici-bas pour un temps, c'est un privilège. Oui, c'est un grand privilège, quand on appartient au Seigneur, de pouvoir être ici-bas, sur la terre, malgré les peines et les souffrances, Ses représentants et Ses témoins, des serviteurs appelés à servir comme Lui. Rendre témoignage à la vérité et, d'autre part, servir dans l'amour, n'est-ce pas une chose immense! C'est pour cela qu'il dit à ses disciples: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (versets 34-35). Ce commandement, l'homme dans la chair ne peut l'accomplir; mais nous ne sommes pas dans la chair; nous possédons la nature divine et nous pouvons par l'Esprit réaliser cette marche dans l'amour qui trouve son modèle dans l'amour de Christ.

Nous avons à marcher dans la vérité (2 Jean 4), et à manifester la vie de Christ, cette vie d'amour que nous possédons. C'est dans l'amour que Lui a marché. Comme Dieu l'appelle son Fils bien-aimé (Ephésiens 1: 6), il nous appelle aussi ses «bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1), et, comme Lui, nous devons manifester le caractère de notre Père, et marcher dans l'amour (Ephésiens 5: 2). L'amour se montre dans la douceur, la patience, le support, le pardon. Christ a manifesté toutes ces choses. L'amour nous fait renoncer à nous-mêmes; il est le contraire de l'égoïsme: on ne vit plus pour soi-même, mais pour Celui qui pour nous est mort et a été ressuscité (2 Corinthiens 5: 15). Christ vit en nous; le manifester dans notre vie, c'est avoir une vie d'amour.

Considérez que nous sommes des témoins pour Christ, qu'il a mis son témoignage entre nos mains et nous a rendus, par l'Esprit Saint, capables de le rendre. Ce témoignage, c'est de nous aimer les uns les autres: «A ceci *tous connaîtront* que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (Jean 13: 35).



Personne ne vit jamais Dieu, mais le Seigneur dit aux siens: «Celui qui m'a vu, a vu le Père» (14: 9), car «le Père demeurait en lui» (verset 10). Le Seigneur est maintenant glorifié et nous a ouvert la maison du Père; mais ce n'est pas tout: Il demeure en nous par son Esprit (verset 17), et il faut que cette habitation de Dieu en nous soit connue et manifestée.

Nous avons à contempler la marche de Christ sur la terre, à avoir nos pensées là où il est, nous oubliant nous-mêmes et laissant l'Esprit agir dans cette vie que nous possédons. C'est comme cela que nous sommes capables de rendre témoignage. Regardons à Lui dès le matin, regardons à Lui dans le jour, regardons à Lui le soir, heureux d'être gardés par Lui et n'ayant aucune confiance en nous-mêmes.

Le chapitre 14 contient bien des choses précieuses. Nous avons à retenir, entre autres, le témoignage que Jésus rend de *sa propre divinité*. Il venait de parler du Fils de l'homme dans l'humiliation, mais il ne veut pas que le coeur de ses bien-aimés soit troublé (14: 1); il veut consoler et encourager ses disciples. Mais comment n'être pas troublés? Quel est le moyen d'empêcher que la crainte les assaille? Le Seigneur dit: «Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi». Cela signifie qu'il est Dieu. Le Seigneur nous affirme sa divinité dans le moment où le trouble pourrait s'emparer de nos coeurs. Croyez en moi — ayez confiance — il se met sur la même ligne que Dieu. C'est bien précieux pour l'âme. Comment veux-tu qu'il t'abandonne un instant? Crois en Jésus — élève ton faible coeur vers le Fils de Dieu — alors les ténèbres seront dissipées, la lumière qui rayonne du trône de Dieu descendra dans ton coeur avec Son amour.

Mais voici une autre consolation: Jésus *vient nous prendre*; il vient lui-même pour nous conduire dans la maison du Père où son entrée nous a préparé des places. Combien nous serons heureux quand il nous y introduira! Alors nous verrons sa gloire et nous serons rassasiés de sa ressemblance (Psaumes 17: 15).

Mais comment arriver à cette demeure? «Il est le chemin, et la vérité, et la vie» (verset 6). En dehors de Lui, point de chemin pour venir au Père; en dehors de Lui, point de vérité pour révéler ce qu'est le Père; en dehors de Lui, point de vie pour jouir du Père!

En Jésus, je vois tout ce qu'est le Dieu d'amour; en le contemplant, comme ses disciples l'ont vu sur la terre, l'âme peut dire: J'ai vu le Père — je connais le Père — je vois, dans l'amour de Jésus, ce qu'est l'amour du Père — je réalise que Dieu est amour, et cela par Christ qui me le révèle. Quelle grâce!

Le Seigneur est maintenant en Haut. Que de besoins nous avons ici-bas! Combien de choses à demander! Bien qu'enfants de Dieu, nous sommes toujours de pauvres créatures, mais quoi que nous demandions en son nom, Jésus dit: «Je le ferai» (verset 13). Sa divinité nous est révélée, nous pouvons compter sur cette parole: «Je le ferai». Nos prières s'adressent au Père, mais Lui est là disant: «Je le ferai».

Que Dieu nous donne d'apprécier la personne du Seigneur, de voir en Lui le Fils de Dieu qui s'est abaissé, qui est devenu Fils de l'homme pour nous faire pénétrer jusqu'au coeur de Dieu. Ce coeur s'est ouvert; le Père nous a donné son Fils, et le Fils lui-même nous ouvre les

trésors du coeur du Père pour que nous en jouissions — et nous en jouissons comme ses enfants.

Quand les portes du ciel s'ouvriront et que Jésus y introduira les siens, sa joie sera accomplie. Il nous fera asseoir dans le repos de la maison de son Père et voudra nous servir encore (Luc 12: 37). Il le fait maintenant à la manière du chapitre 13<sup>e</sup>; il est serviteur, afin que ses saints puissent avoir part avec Lui, mais quand nous entrerons là-haut, il s'avancera pour nous servir, c'est-à-dire pour nous communiquer les bénédictions exquisés et infinies du ciel. Béni soit son nom!

## Lettre à Monsieur B., rédacteur du «français» - Darby J.N.

---

L'un des Rédacteurs du «*Français*», journal catholique, avait demandé à l'écrivain de ces pages des renseignements sur «les frères, leur doctrine», etc. L'auteur s'exprime ainsi dans une lettre à un ami: «Je lui ai communiqué en toute simplicité ce qu'il m'a demandé. Il s'avouait catholique et dévoué au catholicisme. Sa lettre était simple et honnête. Je lui ai répondu en chrétien...» Et un peu plus loin: «J'ai senti que ma part était d'être chrétien, là comme ailleurs».

ME 1902 page 401

1878

Cher Monsieur,

Ma réponse à la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser, a été retardée par des occupations continuelles qui ne m'ont laissé aucun loisir. Je n'éprouve point de difficulté à vous communiquer quelles sont mes croyances, mais un journal public n'est guère la place où ma plume aimerait à s'employer. Je crois que la vocation chrétienne est une vocation céleste, que le chrétien n'est pas du monde, comme son Maître ne l'est pas, et qu'il est placé ici-bas comme une épître de Christ, pour manifester la vie de Jésus au milieu des hommes, en attendant que le Seigneur vienne pour le prendre auprès de lui dans la gloire. Comme «Rédacteur du Français», vous comprenez bien que des articles rédigés pour insister sur de pareils principes, ne conviendraient guère à un journal politique. Or je ne vis que pour ces choses — vie faiblement réalisée, je suis tout prêt à le confesser — mais je ne vis que pour cela. Je vous communiquerai toutefois ce qui paraît vous intéresser, c'est-à-dire ce qui m'a amené, et d'autres avec moi, à prendre la position dans laquelle nous nous trouvons comme chrétiens.

Il est bon peut-être de dire premièrement, vu l'incrédulité qui se propage partout, que je tiens, et je puis ajouter que nous tenons fermement à tous les fondements de la foi chrétienne, à la divinité du Père, du Fils et du Saint Esprit, un seul Dieu, éternellement béni; — à la divinité et à l'humanité du Seigneur Jésus, deux natures dans une seule personne; — à sa résurrection, à sa glorification à la droite de Dieu; — à la présence du Saint Esprit ici-bas, descendu le jour de la Pentecôte; — au retour du Seigneur Jésus, selon sa promesse. Nous croyons encore que le Père, dans son amour, a envoyé le Fils pour accomplir l'oeuvre de la rédemption et de la grâce envers les hommes; — que le Fils est venu, dans ce même amour, pour l'accomplir, et qu'il a achevé l'oeuvre que le Père lui a donnée à faire sur la terre. Nous croyons qu'il a fait la propitiation pour nos péchés et qu'après l'avoir accomplie, il est remonté dans le ciel, Souverain Sacrificateur assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux.

D'autres vérités se rattachent à celles-ci, telles que la naissance miraculeuse du Sauveur qui a été absolument sans péché — et d'autres encore; mais mon but n'est pas, vous le comprendrez facilement, Monsieur, de faire ici un cours, ni un résumé de théologie, mais bien de faire comprendre que ce n'est nullement sur l'abandon des grands fondements de la foi chrétienne, que notre position s'est fondée. Quelqu'un qui nierait l'une ou l'autre de ces vérités fondamentales, ne serait pas reçu au milieu de nous et quelqu'un qui, étant au milieu

de nous, viendrait à tenir quelque doctrine qui saperait l'une ou l'autre de ces mêmes vérités, nous l'exclurions, mais seulement après avoir épuisé tous les moyens propres à le ramener. Car bien que ce soient des dogmes, nous y tenons comme essentiels à la foi vivante et au salut, à la vie spirituelle et chrétienne, de laquelle nous vivons comme nés de Dieu.

Mais vous désirez, Monsieur, non seulement connaître les grandes vérités que d'autres croient comme nous, savoir aussi ce qui nous distingue.

Aussi, sans prétendre le moins du monde donner un cours de doctrine chrétienne sur les vérités que je viens d'indiquer, je tiens, mon coeur en a besoin, à les exposer comme base, reconnaissant pour vrais chrétiens et membres du corps de Christ tous ceux qui, par la grâce de Dieu et par l'opération du Saint Esprit qui leur a été donné, croient réellement à ces choses dans leurs âmes. Converti par la grâce de Dieu, j'ai passé six ou sept ans sous la férule de la loi, sentant que Christ était le seul Sauveur, mais ne pouvant pas dire que je le possédais, ni que je fusse sauvé par Lui — jeûnant, priant, faisant des aumônes, choses toujours bonnes quand elles sont faites spirituellement, mais ne possédant pas la paix, tout en sentant que si le Fils de Dieu s'était donné pour moi, je me devais à Lui, corps, âme et biens. Enfin Dieu me fit comprendre que j'étais en Christ, uni à Lui par le Saint Esprit: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous,» (\*) ce qui veut dire que, lorsque le Saint Esprit, le Consolateur, serait venu, les disciples sauraient ces choses. A cela se rattachaient d'autres vérités bénies et rassurantes: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus (\*\*)».

(\*) Jean 14: 20. Nous donnons les citations en français. L'auteur les donne toutes en latin de la Vulgate (version de St-Jérôme accréditée dans le catholicisme), afin, dit-il en P.-S., qu'aucune question de traduction ne soit soulevée au sujet de quelque vérité importante.

(\*\*) Romains 8: 1.

La promesse de l'Esprit est à tous ceux qui ont part à la rémission de leurs péchés, car «celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui (\*)». Ainsi les chrétiens sont le temple de l'Esprit Saint: «Votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous (\*\*)».

(\*) 1 Corinthiens 6: 17. — (\*\*) 1 Corinthiens 6: 19.

Il convient de dire qu'à cette époque la parole de Dieu devint pour moi une *autorité absolue*, pour la foi et pour la pratique, non que j'en eusse douté précédemment, mais elle l'était maintenant devenue comme conviction, enracinée par Dieu lui-même dans mon coeur. De cette manière, l'assurance du salut par l'oeuvre de Christ, la présence du Saint Esprit demeurant en nous, par lequel «ayant cru, nous avons été scellés pour le jour de la rédemption (\*)»; le salut connu et possédé, et cette demeure du Saint Esprit nous en donnant l'assurance, constituent l'état normal du chrétien. Il n'est plus de ce monde, sauf à le traverser paisiblement en faisant la volonté de Dieu. Acheté à grand prix, il doit glorifier Dieu dans sa conduite.

(\*) Ephésiens 1: 13, 14.

Ceci amena la pensée de l'Eglise et de son unité. Le corps de Christ se composait pour moi de ceux qui étaient unis par le Saint Esprit au Chef, Christ dans le ciel. Si nous étions assis dans les lieux célestes, *dans* le Christ («Et lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés... il nous a vivifiés ensemble avec le Christ, — vous êtes sauvés par la grâce (\*)»), qu'attendions-nous encore? Que le Christ vînt pour nous placer de fait là-haut. «Je reviendrai», a dit le Seigneur, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi (2\*)». — «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (3\*)». Nous avons été convertis «pour attendre des cieux son Fils (4\*)».

(\*) Ephésiens 2: 1, 5. — (2\*) Jean 14: 3. — (3\*) Philippiens 3: 20, 21. — (4\*) 1 Thessaloniens 1: 9, 10.

Donc la présence du Saint Esprit demeurant en lui, et l'attente du Seigneur, constituent l'état normal du chrétien. Mais tous ceux qui possèdent cet Esprit sont, par cela même, un seul corps: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps (\*)». Or ce baptême a eu lieu le jour de la Pentecôte: «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours (\*\*)».

(\*) 1 Corinthiens 12: 13. — (\*\*) Actes des Apôtres 1: 5.

Tous ceux qui m'entouraient n'en étaient pas là. Sans vouloir juger les individus, tout au moins n'en faisaient-ils pas profession, et il était facile, en lisant Actes 2 et 4, de voir combien nous étions éloignés de ce que Dieu avait établi sur la terre. Où chercher l'Eglise? J'abandonnai l'anglicanisme comme ne l'étant pas. Rome, au commencement de ma conversion, n'avait pas manqué d'attrait pour moi. Mais le dixième chapitre de l'épître aux Hébreux m'avait rendu la chose impossible: «Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés... Or, là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché (\*)». Et puis encore l'idée d'une sacrificature ici-bas, entre moi et Dieu, tandis que notre position, comme résultat de l'oeuvre de Christ, est que nous nous approchons directement de Dieu en toute confiance: «Ayant donc une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus... (\*\*)».

(\*) Hébreux 10: 14, 18. — (\*\*) Hébreux 10: 19.

Je raconte, Monsieur; je ne fais pas de la controverse; mais la foi au salut accompli et, plus tard, la conscience que j'avais de le posséder, m'empêchaient de me tourner de ce côté-là; tandis que, ayant saisi l'unité du corps de Christ, les diverses sectes dissidentes ne m'attiraient pas non plus. Quant à l'unité à laquelle, nous le savons tous, Rome prétend, je trouvais tout en ruine. Les plus anciennes églises ne veulent rien d'elle, ni les protestants non plus, en sorte que la grande moitié de ceux qui font profession de christianisme sont en dehors de son giron. D'autre part, il ne s'agissait pas de chercher cette unité dans les sectes protestantes. Au reste, quelle que soit leur position ecclésiastique, la plupart de ceux qui se disent chrétiens sont du monde, comme un païen pouvait l'être.

Or le chapitre 12 de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens montre clairement qu'il y a eu une Eglise, formée sur la terre par la descente du Saint Esprit. «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps (\*)», et il est évident que cela a lieu sur la terre, car: «Vous êtes le corps de Christ, et ses membres, chacun en particulier (\*\*)» En outre, l'apôtre parle de dons de guérison et de langues, choses qui ne s'appliquent qu'à l'état de l'Assemblée ici-bas.

(\*) 1 Corinthiens 12: 13. — (\*\*) 1 Corinthiens 12: 27.

L'assemblée de Dieu s'est donc formée sur la terre et aurait dû être toujours manifestée. Hélas! elle ne l'a pas été. D'abord, à l'égard des individus, le Seigneur l'a montré d'avance: «Le loup revit et disperse les brebis», mais, grâce à Dieu: «Personne ne les ravira de ma main (\*)», dit le même Berger fidèle.

(\*) Jean 10: 12, 28.

Mais ce n'est pas tout: l'apôtre Paul, en faisant ses adieux aux fidèles d'Asie, dit: «Je sais ceci, qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux (\*)». Jude déclare que déjà de son temps des hommes faux s'étaient glissés au milieu des chrétiens et, chose de toute importance, ils sont désignés comme étant l'objet du jugement du Seigneur quand il reviendra. «Certains hommes se sont glissés parmi les fidèles, inscrits jadis à l'avance pour le jugement, des impies...» et: «Le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous (\*\*)...» Ces hommes étaient des corrupteurs au dedans de l'Eglise, mais il y en aura qui abandonneront tout à fait la foi chrétienne: «Petits enfants», dit l'apôtre Jean, «c'est la dernière heure; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure: ils sont sortis du milieu de nous (\*\*\*) ...»

(\*) Actes des Apôtres 20: 29, 30. — (\*\*) Jude 4, 15. — (\*\*\*) 1 Jean 2: 18, 19.

Mais ce n'est pas tout encore. L'apôtre Paul nous dit: «Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et: Que quiconque prononce le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité. Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns à honneur, les autres à déshonneur. Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, et préparé pour toute bonne œuvre (\*)». Voilà l'Eglise; c'est une grande maison avec des vases de toute espèce, et un appel à l'homme fidèle pour qu'il se purifie des vases à déshonneur. Le chapitre suivant est encore plus précis: «Or sache ceci que, dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, orgueilleux, etc. (2\*)» Ce sont, à peu de chose près, les mêmes termes dont il se sert, quand il accuse les païens de péché (3\*), mais il ajoute ici: «Ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance (4\*)».

(\*) 2 Timothée 2: 19-21. — (2\*) 2 Timothée 3: 1-5. — (3\*) Romains 1: 29-31.- (4\*) 2 Timothée 3: 5.

Il nous avertit que «tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés; mais que les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis (\*)». Mais il nous donne pour sûreté la connaissance de la personne de laquelle nous avons appris ce que nous croyons: c'est l'apôtre lui-même, avec les Ecritures, qui peuvent nous rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Il nous assure que «toute Ecriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, etc.» (\*\*).

(\*) 2 Timothée 3: 12, 13. - (\*\*) 2 Timothée 3: 15, 16.

Mais nous avons aussi la preuve que le mal, entré dans l'Eglise, continuerait et ne se guérirait pas. «Le mystère d'iniquité», dit l'apôtre, «opère déjà; seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue (\*)». Le mal qui opérait déjà du temps de l'apôtre devait donc continuer jusqu'à ce que le méchant lui-même fût révélé. Le Seigneur le détruira lors de sa venue, et bien qu'il ne soit pas parlé de l'Eglise proprement dite, la même chose nous est révélée à l'égard de la chrétienté, car nous apprenons que l'ivraie a été semée, là où le Seigneur avait semé le bon grain. Quand les serviteurs veulent arracher l'ivraie, le Seigneur le leur défend, en disant: «Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson (2\*)». Le mal fait au royaume de Dieu devait rester dans le champ de ce monde jusqu'au jugement. Christ assemblera sans doute le bon grain dans son grenier, mais la récolte est gâtée ici-bas. Vous me direz: «Mais les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir contre ce que Christ a bâti». D'accord, et j'en bénis Dieu de tout mon coeur; mais il faut distinguer ici, comme le fait la Parole. Il y a d'un côté l'oeuvre de Christ, de l'autre, ce qui se fait par les hommes et sous leur responsabilité. Jamais l'ennemi ne détruira ce que Christ bâtit (nous parlons de l'Eglise de Dieu), ni ne prévaudra contre l'oeuvre du Seigneur. Quel que soit le mal qui s'est introduit, car on ne nie pas les hérésies, ni les schismes, l'oeuvre de Christ a subsisté et subsistera toujours; c'est la maison que nous trouvons en 1 Pierre 2, les pierres vivantes venant à Christ, comme à la pierre vivante, et bâties pour être une maison spirituelle. Je trouve aussi cette maison, en Ephésiens 2. «Vous êtes concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur (3\*)». Ici, c'est encore l'oeuvre du Seigneur lui-même, des pierres vivantes qui viennent, un édifice composé de saints, croissant pour être un temple qui n'est pas encore entièrement bâti.

(\*) 2 Thessaloniens 2: 7, 8. — (2\*) Matthieu 13: 24-30. — (3\*) Ephésiens 2: 19-21.

Mais, dans la parole de Dieu, la maison de Dieu sur la terre est envisagée aussi d'une autre manière. «Comme un sage architecte», dit l'apôtre Paul, «j'ai posé le fondement, et un autre édifie dessus... Si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, ... du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître, parce qu'il est révélé en feu; et quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera». «Ne savez-vous pas», ajoute-t-il, «que vous

êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes (\*)».

(\*) 1 Corinthiens 3: 10-13, 16, 17.

Ici donc je trouve la responsabilité de l'homme et le jugement de son oeuvre; l'ensemble est appelé le temple de Dieu, et le jugement de Dieu commence par là, par sa maison, dit l'apôtre Pierre. Déjà du vivant de l'apôtre, le temps était venu pour cela (\*), quoique la patience de Dieu, agissant en grâce, attendît encore. Je reconnais donc la responsabilité de la maison de Dieu, de la chrétienté tout entière. Ce que Christ lui-même bâtit est une chose, et le fruit de ses travaux ne se perdra pas; ce que bâtit l'homme responsable est autre chose. Au commencement, «le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés (\*\*)». Bientôt «les faux frères» s'y glissèrent, l'ivraie fut semée, et la maison fut remplie de toutes sortes de vases, dont la fidélité doit se purifier, et d'une forme de piété sans puissance dont on doit se détourner.

(\*) 1 Pierre 4: 17. — (\*\*) Actes des Apôtres 2: 47.

Voilà ce que la parole de Dieu nous présente historiquement et prophétiquement dans le Nouveau Testament; cette Parole, adressée par les docteurs aux fidèles, est notre ressource quand les temps périlleux surviennent, et, si cela était nécessaire, les faits ont vérifié tout ce qu'elle dit.

Que faire? La Parole nous déclare que là où deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus, Il sera au milieu d'eux (\*). C'est ce que nous avons fait. Nous n'étions que quatre pour le faire, non pas, je l'espère, dans un esprit d'orgueil ou de présomption, mais profondément affligés de voir l'état de ce qui nous entourait, priant pour tous les chrétiens et reconnaissant tous ceux qui possédaient l'Esprit de Dieu — tout vrai chrétien, où qu'il se trouvât ecclésiastiquement — comme membres du corps de Christ. Nous ne pensions pas, cher Monsieur, à autre chose qu'à satisfaire au besoin de nos âmes, selon la parole de Dieu, et nous ne pensions pas que cela pût aller plus loin. Nous avons ainsi trouvé la présence promise du Seigneur. Le salut par Christ a été prêché quand il y avait un don pour le faire. Les mêmes besoins ont fait suivre à d'autres le même chemin, et ainsi l'oeuvre s'est étendue d'une manière à laquelle nous ne pensions pas le moins du monde. Cela commença à Dublin, pour se répandre dans les Iles britanniques, en France, où un grand nombre de personnes, ouvertement incroyables, furent converties, en Suisse, où l'oeuvre avait commencé sur le Continent, en Allemagne, en Hollande, en Danemark où elle commence, en Suède où a lieu dans ce moment un grand mouvement religieux. La marche que nous suivons s'est assez répandue dans les colonies anglaises et plus récemment aux Etats-Unis, en Asie, en Afrique et ailleurs. L'Esprit de Dieu agit et produit des besoins d'âme auxquels les systèmes religieux n'offrent pas de réponse.

(\*) Matthieu 18: 20.

En définitive, voici la position de ces frères qui se basent sur l'autorité de la parole de Dieu. Christ est vu, dans cette Parole, comme Sauveur, dans trois positions différentes:



d'abord, comme accomplissant la rédemption sur la croix; puis, comme assis à la droite du Père, le Saint Esprit étant, là-dessus, envoyé ici-bas; enfin, comme revenant pour prendre les siens auprès de Lui. Ces chrétiens croient à ces choses, ont l'assurance de leur salut, ayant foi en l'efficace de cette rédemption, et étant scellés du Saint Esprit qui demeure en tout vrai chrétien, enfin ils attendent du ciel le Fils de Dieu, sans savoir quel est le moment de sa venue. «Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, père (\*)!» Nous croyons à la promesse: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi (\*\*)». Une foi entière en l'efficace de la rédemption; le sceau de l'Esprit qui donne l'assurance du salut et la conscience d'être enfants de Dieu; l'attente du Seigneur... voilà ce qui caractérise ces chrétiens. Achetés à grand prix, ils sont tenus à se considérer comme n'appartenant plus à eux-mêmes, mais au Seigneur Jésus, pour Lui plaire en toutes choses et ne vivre que pour Lui.

(\*) Romains 8: 15.— (\*\*) Jean 14: 3.

Ce n'est pas dire, Monsieur, que nous marchions tous à la hauteur de la vocation céleste, mais nous en reconnaissons l'obligation. Si quelqu'un manque ouvertement à ce qui convient à un chrétien, en fait de moralité ou en ce qui concerne la foi, il est exclu. Nous nous abstenons des plaisirs et des amusements du monde. Si nous avons des soirées, c'est pour étudier la Parole et nous édifier ensemble. On ne se mêle pas de politique; on n'est pas du monde; on ne vote pas. On se soumet aux autorités établies, quelles qu'elles soient, à moins qu'elles n'ordonnent quelque chose d'expressément contraire à la volonté de Christ. Nous prenons la Cène tous les dimanches, et ceux qui ont des dons pour cela prêchent l'Évangile du salut aux pécheurs ou enseignent ceux qui croient. Chacun est tenu à chercher le salut ou le bien de son prochain selon la capacité que Dieu lui a départie. Sentant que la chrétienté s'est corrompue, nous sommes en dehors de l'église-monde, de quelque nom qu'elle se nomme. Quant au nombre de personnes qui marchent ainsi, je ne saurais vous le dire; nous ne nous comptons pas, désirant rester dans la petitesse qui convient aux chrétiens. Au reste, nous tenons comme frère en Christ chaque personne qui a l'Esprit de Christ.

Je ne sache pas que j'aie autre chose à vous présenter. J'ai presque honte, Monsieur, de vous avoir fait un si long exposé des principes qui gouvernent la marche des chrétiens en question. Nous ne reconnaissons que l'Église une, corps de Christ, ensuite maison de Dieu par l'Esprit.

Vous me demandez l'avantage de cette marche. L'obéissance à la parole de Dieu suffit pour nous décider. Obéir à Christ est le premier besoin de l'âme qui se sait sauvée par Lui, et même de toute âme le reconnaissant comme le Fils de Dieu, qui nous a tant aimés, et s'est donné pour nous. Mais de fait, en Lui obéissant, malgré des faiblesses, des fautes et des manquements que je reconnais pour mon compte, sa présence se manifeste à l'âme comme une source ineffable de joie, comme les arrhes d'un bonheur où les manquements, Son nom en soit béni, ne se trouveront plus, et où il sera pleinement glorifié dans tous les croyants.

Vous me direz que ces pages ne conviennent guère à un journal. J'en conviens, mais c'est que le courant de mes pensées ne s'y adapte guère. Je vous ai exposé en toute simplicité ce que vous m'avez demandé et aussi bien que j'ai pu le faire. Ayant dû reprendre mon travail plus d'une fois par suite d'interruptions inévitables, je crains bien qu'il ne contienne quelques répétitions. Veuillez les excuser et recevoir l'assurance de toute ma considération.

J.N.D.

# L'Assemblée et les vérités qui s'y rapportent

---

Favez J.L.

Le travail que nous donnons ici est extrait des papiers de notre frère L. F., maintenant auprès du Seigneur. Nous le publions tel quel, ne doutant pas de l'intérêt qu'il provoquera. D'après certaines notes manuscrites que nous avons retrouvées, l'auteur avait la pensée de donner un développement plus grand à quelques parties de ce sujet qu'il n'a jamais complètement achevé.

ME 1902 page 433 - ME 1903 page 15

## 1. L'assemblée de Dieu

L'intention de revoir les témoignages de l'Écriture sur le sujet de l'assemblée de Dieu, nous a conduit à les rechercher dans les épîtres aux Corinthiens et aux Ephésiens. Nous commencerons par l'épître aux Ephésiens.

L'assemblée de Dieu occupe dans les Écritures du Nouveau Testament, en particulier, une place importante; mais ce qu'on en voit dans le christianisme professant est loin de la représenter. Toutefois elle existe. Dieu a pris plaisir de réunir auprès de Lui, dans la plénitude du salut et dans sa présence bénie, les sauvés de l'Évangile. Là est l'Assemblée.

Dans le premier chapitre de l'épître aux Ephésiens, nous trouvons exposée la qualité des personnes dont Dieu forme son Assemblée. Ce sont les saints, vus dans leur état de foi personnelle. Premièrement, la salutation reconnaît en eux des enfants de Dieu bénis de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ, élus en Christ pour être devant Dieu saints et irréprochables en amour. Conformément à ces dispositions, Dieu dans sa souveraineté les a prédestinés à l'adoption pour Lui, par Jésus Christ, et les a rendus agréables dans le Bien-aimé. Ce sont de riches et nombreux privilèges.

Dans leur condition antérieure, lorsqu'ils vivaient loin de Dieu, leur état a nécessité le secours de la grâce qui heureusement n'a pas fait défaut. C'est l'oeuvre accomplie de la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce; le fondement du salut et de la réconciliation.

Ensuite, chose remarquable, la grâce se déploie par des révélations. Il y a un avenir, un héritage à recevoir avec Christ quand Dieu réunira en Lui toutes choses; et Dieu prend plaisir à les entretenir de cette espérance; mais avant le temps où elle devait s'accomplir ils avaient été assez heureux pour croire à l'Évangile de leur salut, ce qui les constituait héritiers: ils avaient pré-espéré. C'était en eux l'oeuvre et la vie de la foi. Dieu y avait répondu en les scellant du Saint Esprit qui est les arrhes de l'héritage. Ainsi, par un même acte, Dieu avait confirmé leur foi et leur avait donné une espérance pour l'avenir. Tel était l'état des saints que Dieu allait réunir pour en former son Assemblée, et pour ainsi dire, telles sont les pierres desquelles Dieu allait construire sa maison.

Les choses dites ensuite, nous font avancer vers l'oeuvre qui sera la formation de l'Assemblée. Paul reconnaît la foi et l'amour chez les saints; et pour ce qui est de l'espérance, il adresse au Père une prière, demandant qu'ils reçoivent un esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, que leurs coeurs soient éclairés pour connaître quelle est l'espérance de leur appel, et «l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts». Ainsi notre foi est un effet de la puissance même qui a ressuscité le Christ, et de fait, cette puissance de résurrection est notre vivification. C'est donc en résurrection que le Christ prend sa place comme Chef de l'Assemblée.

Sur ce point, il en est de même de l'Assemblée. Quand le Seigneur a dit: «Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle», il a déclaré qu'il fonderait son Assemblée en puissance de résurrection. Elle ne subsiste donc point dans l'état de nature en deçà de la mort, mais dans la vie de résurrection, au delà du pouvoir de la mort. Cette Assemblée est unique.

Nous lisons, chapitre 1: 20-23, qu'après la résurrection de Christ, Dieu l'ayant «fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité... et de tout nom qui se nomme... et ayant assujetti toutes choses sous ses pieds, l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous». En cela, le Seigneur comme Homme ressuscité a été investi par le Père de la suprématie universelle, et après l'avoir établi dans cette primauté, Dieu l'a donné pour Tête à l'Assemblée.

«L'assemblée qui est son corps»: à ce moment l'Assemblée existait dans le conseil de Dieu. On peut aussi la voir dans le groupe naissant des disciples que le Seigneur avait associés à sa résurrection quand il souffla sur eux et leur dit: «Recevez l'Esprit Saint». Le dernier Adam est un esprit vivifiant. A la vérité, ils étaient le résidu d'Israël (Jean 15), mais précisément le groupe qui fut le premier noyau de l'Assemblée. Avant cela, il y avait eu sur la terre des familles reconnues de Dieu; plus tard, conformément à des promesses, Dieu amena à lui son peuple Israël, à qui il conféra sa loi et de nombreux privilèges. Cela a eu son temps, et a disparu pour renaître plus tard sur un pied nouveau. Mais il a aussi convenu à Dieu de se donner, parmi les hommes, une Assemblée qui lui appartînt en propre. Dès les temps éternels, Dieu en avait formé et arrêté le dessein. L'opération nécessaire était réservée aux temps de l'Évangile. Quand Dieu y met la main, c'est un groupe de croyants vivifiés qu'il réunit dans l'étroite union d'un corps et de ses membres, auquel il donne pour Tête Christ, le Chef. Ce n'est point une corporation humaine, c'est mieux; c'est un seul corps animé d'une seule vie et d'un esprit unique. On l'a appelé pour aider l'intelligence: un corps mystique, ce qui se peut dire en contraste avec les choses de ce monde, mais qui n'est pas moins l'Assemblée des sauvés réunis en gloire dans le domaine de la résurrection: le Christ et ses rachetés.

C'est un immense privilège qui est donné à l'Assemblée d'être «la plénitude du Christ». Cela concerne la primauté sur toutes choses, et l'héritage universel qui l'accompagne, concentrés en Lui. Il a plu à Dieu, par un acte merveilleux de sa souveraineté, d'y adjoindre

l'Assemblée en l'unissant à Christ et donnant une telle ampleur à sa personnalité. Tout cela sera déployé quand le Seigneur prendra possession de son vaste héritage et nous y introduira.

Elles sont grandes les destinées de l'assemblée de Dieu. Par suite, il est nécessaire qu'elle revête des qualités qui soient en harmonie avec sa position. Le Christ y pourvoit. Dans le passage où nous lisons que l'Assemblée est la plénitude de Christ, nous lisons aussi que le Christ est «Celui qui remplit tout en tous». L'Assemblée tire substantiellement son existence de Christ. Les saints de Corinthe, par exemple, ayant entendu le témoignage de l'Évangile, reçurent la grâce par laquelle le Christ s'inscrivait dans leurs cœurs par l'Esprit: c'était la vivification de l'Esprit. Ils reçurent aussi le Saint Esprit même comme sceau de leur foi. C'était le Christ en eux sous le double rapport de la vivification et de l'Esprit demeurant dans les saints. Ils avaient sûrement à faire des progrès dans la maturité de la foi, et des découvertes sur les richesses de leur appel, comme aussi sur les ressources de la grâce de Dieu répondant aux conditions progressives de la vie chrétienne; mais les bases fondamentales étaient posées. Il y a un accroissement dans la vie de la foi qui s'exprime en ces termes: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (Ephésiens 4: 13). Comme nous disons, le Christ y pourvoit. Il remplit tout en tous. Il ne saurait négliger aucun soin envers l'Assemblée qui Lui est chère. Il s'est donné pour elle, et il se dépense encore en soins et frais de grâces, jusqu'au moment où il se la présentera à lui-même sans tache, ni ride. Mais aucun soin n'est trop onéreux pour Lui.

---

En considérant les termes dans lesquels les saints réunis deviennent le corps de Christ, nous avons un peu anticipé certains détails importants qui à la vérité viennent après et sont donnés au chapitre 2 de notre épître. Au moment de la résurrection, les développements dont nous avons parlé n'existaient pas encore; mais le tout était concentré dans la personne de Christ. Les saints viennent en scène à ce moment. L'apôtre leur rappelle la distance où ils étaient de Dieu quand l'Évangile les a amenés. Ici, il dit *nous*, pour exprimer l'ensemble: Nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés; Dieu est intervenu au milieu de cette mort, et nous a vivifiés ensemble *avec* le Christ. C'était le premier pas de ces chers enfants de Dieu. Le second suit nécessairement: Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes *dans* le Christ Jésus. Ici, il ne dit pas ressuscités et assis ensemble *avec* le Christ, mais ensemble *dans* le Christ. Les saints sont vus comme présents dans cette bénédiction, en vertu de leur union à Christ, par la foi et le Saint Esprit. En même temps qu'ils partagent cette position céleste, ils sont encore sur la terre, comme le Seigneur a dit à Saul de Tarse: «Je suis Jésus que tu persécutes!» C'est encore le cas de rappeler que l'union de l'Assemblée à Christ est un fait unique; mais qui recèle les immenses richesses de l'amour de Dieu. Tout est de Dieu, grâce, bonté, salut, richesses! et les saints sont vus en nouvelle création comme étant l'ouvrage de Dieu, créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles.

Il y a un complément du sujet qu'il convient de ne pas négliger. Les nations sont admises dans la faveur de Dieu. Jusque-là, Israël seulement bénéficiait d'un lien avec l'Eternel. «Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre» (Amos 3: 2). Maintenant nous voyons dans cette portion de l'épître (2: 11-22), que Dieu s'est tourné vers les nations et que, par l'Evangile, il y prend un peuple qui participe avec les Juifs croyants à la bénédiction de l'assemblée de Dieu. Le Christ, par sa mort, a rompu la barrière que les ordonnances de la loi avaient établie entre les deux peuples, et sur le fondement de la croix, il a créé les deux en un seul corps à Dieu. La bonne nouvelle les amène; ils ont accès auprès du Père par un seul Esprit; ils ne sont plus des étrangers; ils sont «gens de la maison de Dieu». Nous ne pouvons que bénir Dieu de cette faveur, puisque nous aussi, nous sommes d'entre ceux que Dieu a amenés de si loin jusqu'à Lui.

Leur réunion ensemble et à Christ constitue ici-bas la *maison de Dieu*. C'est l'aspect de l'assemblée de Dieu sur la terre, une maison composée des croyants réunis. Ils sont édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ étant la maîtresse pierre du coin. L'édifice est en construction pour être un temple saint dans le Seigneur; et déjà pour les saints édifiés ensemble, il est une habitation de Dieu par l'Esprit.

Avant de poursuivre plus loin le sujet de l'épître, il y a lieu de remarquer la place que le Saint Esprit occupe dans l'Assemblée — soit dans sa formation, soit dans sa direction et ses secours. Vu comme croyant, nous l'avons remarqué, le chrétien est scellé du Saint Esprit qui habite en lui. Il a accès auprès du Père par l'Esprit. Dans l'Assemblée, Dieu, par l'Esprit, habite au milieu de ses saints. Ces exemples appartiennent aux deux premiers chapitres. Nous donnons ici la liste de ceux qui suivent dans l'épître.

«Le mystère du Christ... révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit» (3: 5).

«Fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur» (3: 16).

«Soigneux de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (4: 3).

«Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes» (4: 8). Expression des dons du ministère pour la formation du corps.

«N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu» (4: 30).

«Soyez remplis de l'Esprit» (5: 18).

«L'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu» (6: 17).

«Priant en tout temps par l'Esprit» (6: 18).

Dans ces divers passages, le Saint Esprit a sa place comme opérant pour la formation du corps. Voir par exemple les témoignages du chapitre 4. Dans les autres, il est nommé comme aide dans la vie, les relations et le service des saints qui constituent l'Assemblée, et aussi dans la piété individuelle.

La lumière que fournit sur ce sujet le chapitre 12 de 1 Corinthiens nous conduit à y jeter un coup d'oeil.

Versets 1-3. — «Nul homme parlant par l'Esprit ne dit «anathème» à Jésus, et nul ne peut dire «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint». Dans les manifestations spirituelles, on peut connaître la vérité touchant le Seigneur et les idoles.

Versets 4-6. — «Il y a diversité de *dons de grâce*, mais le même Esprit». L'Esprit est le distributeur, l'économe des richesses du Christ (Hébreux 2: 4). «Il y a diversité de *services* et le même Seigneur». A Lui appartient l'autorité, comme Seigneur, et la haute administration. Il ordonne tout et dispose de tout. — «Il y a diversité d'*opérations*, mais le même Dieu qui opère tout en tous». A Dieu appartient la suprématie. Il donne vie au vouloir de sa grâce. Cela revient au Fils qui prend en main l'accomplissement des desseins de Dieu, et les met à effet, — puis au Saint Esprit qui, dans les services du Fils, distribue les richesses et les secours de la grâce. Tout cela s'accomplit dans l'unité des personnes divines: un seul Esprit, un seul Seigneur, un seul Dieu et Père. Dans la Déité, il y a une seule pensée, mais diversité d'opérations. Grandeur et beauté des opérations de la grâce (\*).

(\*) Parfois, dans ses oeuvres ou dans son gouvernement, Dieu procède d'une manière médiate (voir «les quatre jugements de l'Eternel» Ezéchiel (14: 21); mais quand ce sont des actes directs, il opère par l'Esprit. Le Seigneur chassait les démons par l'Esprit (Matthieu 12: 28).

Ces nombreuses manifestations, l'Esprit les fournit en vue de l'utilité; elles procèdent d'un même Esprit qui distribue comme il lui plaît; et le tout s'accomplit dans l'unité, comme il en est dans le corps humain, où plusieurs membres agissent dans un seul corps. «Ainsi est le Christ», ajoute la Parole (versets 7-12). Elle établit cette vérité sur le grand fait que nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs... tous abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. Ainsi l'unité du corps est fondamentale, c'est une affaire d'origine, de création divine: ce n'est pas une corporation. Et telle est l'unité, qu'il y a entre les membres une sympathie réelle qui tient à l'intime nature de l'être. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui (verset 26).

Le Saint Esprit est aussi un esprit d'amour, et même un don, le don par excellence. Ayons soin de ne pas le négliger. L'amour qui demeure dans un coeur chrétien, a sa source dans l'amour de Dieu qui a donné Christ, et dans l'amour de Christ qui a donné sa vie. Il se déploie en nous dans les riches provisions de l'Esprit (Romains 5: 5). Notez que c'est aussi un élément d'intelligence: l'amour comprend l'amour.

Enfin, les manifestations de l'Esprit pouvaient revêtir un caractère permanent de service chez certaines personnes. Dieu a placé dans l'Assemblée des apôtres, des prophètes, des docteurs, des miracles, etc. Nous remarquons que cette liste présente un autre caractère que celle qui est donnée dans l'épître aux Ephésiens (chapitre 4). La différence est qu'ici nous avons spécialement les manifestations spirituelles. Dieu les donnait comme un témoignage de la gloire de sa présence dans l'Assemblée. Ces dons ne se sont pas maintenus; ils ont diminué dans la mesure où la piété pâlisait dans l'Assemblée; alors que Dieu ne pouvait pas honorer un état de choses qui n'était plus son témoignage. On peut ajouter aussi que les écrits des

apôtres une fois donnés, on avait les Ecritures au complet, comme témoignage dans le monde, et que les dons glorieux étaient moins indispensables. Les dons énumérés dans l'épître aux Ephésiens sont plutôt relatifs à l'oeuvre de Christ dans la formation de l'Assemblée par le ministère de la Parole. Cette oeuvre a nécessairement son cours aussi longtemps que l'Assemblée est ici-bas. Plusieurs de ces dons existent aujourd'hui.

---

La position donnée à ceux dont Dieu forme son Assemblée, fait connaître quelles sont les richesses de son appel. Cette grâce découle de la souveraineté de Dieu et de ses conseils pré-ordonnés avant les siècles. Paul l'appelle le mystère de Dieu; et nous en donne un aperçu dans une parenthèse qui embrasse le chapitre 3 de l'épître aux Ephésiens, avant de poursuivre les développements qui lui restent à donner sur l'oeuvre de l'Esprit dans la formation du corps. Ce qu'il a dit jusque-là appartient déjà au mystère de Dieu. Dans le chapitre 3, il découvre les richesses du mystère, et surtout la richesse intérieure; mais premièrement, il rappelle ce fait sommaire que les nations, par la foi, partagent ce privilège avec leurs devanciers d'entre les Juifs. Elles sont cohéritières, d'un même corps (sunsoma) et coparticipantes de sa promesse (du don de l'Esprit) dans le Christ Jésus.

Ce propos, Dieu l'a «établi dans le Christ Jésus notre Seigneur, en qui nous avons hardiesse et accès en confiance, par la foi en lui», Christ notre Seigneur est le centre de ce propos, et nous qui sommes en Lui, nous en bénéficions ayant accès dans la bénédiction qu'il recèle. Sur cela, Paul exprime, dans une prière et d'une manière sommaire, la bénédiction intérieure de ce propos divin. Le propos même découle de la souveraineté du Père de notre Seigneur Jésus Christ, dont l'autorité donne un nom à toute famille dans les cieux et sur la terre. Selon les richesses de sa gloire, il donnera aux saints (c'est le vœu de Paul) d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur, et le résultat en sera le Christ habitant par la foi dans leurs coeurs, et ces coeurs enracinés et fondés dans l'amour. Il faut une force morale, celle du Christ en nous, pour embrasser les grandes choses qui s'expriment en ces termes: être capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, — et connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance. Si le coeur embrasse ces dimensions et l'amour de Christ, il est rempli jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Remarquons que l'amour de Christ en nous, est une faculté pour comprendre les richesses que l'amour de Christ embrasse.

Paul termine en prononçant une doxologie à la gloire de Celui qui opère en nous et peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons. «A Lui soit gloire dans l'assemblée, dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles! Amen».

---

Au chapitre 4, nous trouvons la responsabilité des saints à l'égard de l'Assemblée (versets 1-3), les éléments fondamentaux de l'unité (versets 4-6), la distribution de la grâce conformément à la mesure du don de Christ (versets 7-11), et les effets du ministère (\*) (versets 12-16).



(\*) Toute cette partie du chapitre 4 consiste en notes détachées. (Réd.)

---

Jusque-là, tout est en règle dans les dispositions et l'oeuvre de la grâce, en ce qui regarde la formation de l'Assemblée. C'est beau en soi; c'est entièrement l'oeuvre de Dieu. Mais il y a un élément, celui de la responsabilité des saints qui introduit la faiblesse de l'homme dans les choses saintes. Si l'on marche d'une manière digne de l'appel de Dieu, si l'on garde l'unité de l'Esprit, tout va bien, mais il peut arriver que ceux qui ont le devoir de garder l'oeuvre confiée manquent; le mal a pénétré; l'oeuvre de Dieu a perdu sa beauté. C'est un sujet solennel dont il n'est point fait mention dans l'épître aux Ephésiens, mais qui a sa place dans les derniers écrits du Nouveau Testament. En ce cas, on est heureux de savoir que le fondement que Dieu a posé demeure — que Dieu connaît ceux qui sont siens, et les conduira à bonne fin en vertu de l'élection — ainsi qu'il en est des voies de Dieu envers Israël: ce qu'Israël n'a pu faire, l'élection l'a obtenu (Romains 11: 7). «Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (verset 29). Et à la fin de tout, l'Assemblée se verra comme épouse avec Christ dans la gloire à venir.

Ephésiens 4: 17-24. — Le corps de doctrine embrassant la première moitié de l'épître, se termine avec le verset 16 du chapitre 4. — Durant cette exposition, l'état d'éloignement de Dieu et de mort spirituelle dans lequel gisaient primitivement les Ephésiens, a été décrit en son lieu (chapitres 1; 2: 4-10, 17-19). La grâce qui nous sort de cet état par la victoire du bien a aussi été mentionnée dans ses effets (chapitres 1; 2: 4-10; 3: 16-19). Mais la question du bien et du mal en ce qui regarde l'état personnel du chrétien, est ici réglée à fond, savoir pour ce qui est du mal, et pour ce qui est du bien, établie dans le Christ conformément à la vérité qui est en Jésus. Le fait est que par la foi, ayant revêtu Christ, nous avons dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et «revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité». Tout est là; le chrétien est un homme nouveau. Le fond est formellement et solidement établi. Il reste, dans la vie journalière, à mortifier les membres du vieil homme: la fornication et tout le cortège des mauvaises passions, et à laisser libre carrière au nouvel homme. Il faut nécessairement de la vigilance; mais la force est là où est «la justice et la sainteté de la vérité». — Remarquons qu'ici ce ne sont pas seulement quelques commandements ou préceptes, mais que le dépouillement et le revêtement embrassent tout l'individu.

En somme, ce qu'on lit au chapitre 4: 25; 5: 21, est la suite au dépouillement du vieil homme et au revêtement du nouvel homme, considérée *a)* du côté de la volonté perverse, *b)* du côté de la corruption. Ayant revêtu Christ, on a dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Après, quant au vieil homme dépouillé, on mortifie ses membres qui sont sur la terre, et quant au nouvel homme revêtu, il s'affirme par les actes qui caractérisent une nouvelle vie.

C'est, quant au mal, l'expression de la condition et conduite des saints pendant qu'ils sont sur la terre (4: 17 à 5: 21). La Parole du salut n'a rien négligé. Dans cette énumération, les motifs du bien sont puisés en Dieu, d'autres dans ce qui est contraire au mal, d'autres enfin dans le fait que nous sommes, en nouvelle création, lumière dans le Seigneur. C'est le fond

doctrinal de l'épître: «Nous sommes créés en Jésus Christ, pour les bonnes oeuvres» (2: 10). Le Saint Esprit soutient le cours de cette piété, (4: 30; 5: 18); et ce qui est touchant, c'est de voir les premières exhortations couronnées par un avertissement à l'amour, fondé sur l'amour de Dieu manifesté en Christ. Dans un coeur chrétien, l'amour annule la volonté perverse de l'homme. La deuxième exhortation se termine par une invitation à être remplis de l'Esprit qui, possédant le coeur, le rend capable de célébrer Dieu, dans une sainte joie par des chants. Ainsi, une oeuvre qui a commencé en Dieu, se termine en Dieu.

---

Après les traits fondamentaux et spéciaux de la condition du chrétien à l'égard du mal, nous nous trouvons devant les devoirs des familles chrétiennes. Celles-ci doivent représenter la famille de Dieu. Ces devoirs ne sont pas réciproquement les mêmes pour chacun.

5: 22 à 6: 9. — Sur les devoirs réciproques qui ont leur cours dans les familles des saints, je n'ai rien à ajouter de particulier, sauf ceci: qu'il est recommandé à la femme chrétienne la soumission, et au mari d'aimer sa femme. Il n'est pas recommandé à la femme d'aimer son mari, attendu que ce n'est point nécessaire. L'affection est dans son être; c'est une affaire de nature. L'homme se meut dans une sphère plus vaste qui peut donner à ses sentiments envers sa compagne quelque chose de moins concentré. Egalement, il doit à sa femme de l'affection. La Parole le lui recommande.

5: 22-33. — Au milieu de ces développements, l'apôtre trouve une place pour mettre en lumière le côté de l'amour de Christ pour l'Assemblée. — «Le Christ est le chef de l'assemblée, lui, le Sauveur du corps». Conformément à cela, il se met à l'oeuvre pour sauver ce corps humain qui est sous le jugement. Le point de départ est son amour, un amour assez grand pour qu'il y engageât sa personne, et se livrât lui-même (comparez Actes des Apôtres 20: 28). A ce prix l'Assemblée devient sa propriété. Il reste à y ajouter les secours et les soins nécessaires pour qu'elle revête la grâce qui la rendra présentable au Christ. Le Seigneur s'en charge. Il la sanctifie, il la met à part; ce qui est opéré par le lavage d'eau par la Parole. Ce sont choses spirituelles, accomplies dans les individus, un effet produit par la parole de Dieu qui apporte les secours de la grâce à une personne qui entre dans le chemin de la sainteté. Néanmoins cette oeuvre qui est la même chez tous appartient à l'ensemble. En cela s'accomplit ce qui a été dit ailleurs des individus: «Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Corinthiens 6: 11). La grâce dans les saints aura son effet complet. Le Seigneur lui-même aura la satisfaction de se présenter, à Lui, l'Assemblée glorieuse, n'ayant, ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable. Eve fut présentée par Dieu, son créateur, à Adam. Pour l'Assemblée, le Seigneur se la présentera à lui-même; il nous donne ainsi une preuve de plus de sa déité. — Les qualités de l'Assemblée réunie à Christ ont bien leur prix. Formée par Christ, elle sera digne d'être présentée à Lui-même, et présentée par Lui dans la scène de sa grandeur. Le trait de beauté de l'Epouse est d'être d'une sainteté parfaite et irréprochable. Les autres qualités en sont l'ornement: ni tache, ni ride, c'est la beauté de l'incorruptibilité, une jeunesse éternelle. Tel, et si grand est l'intérêt que porte le Christ à

l'Assemblée, que c'est lui-même qui opère toute l'oeuvre par laquelle elle revêt sa perfection. Il la nourrit et la chérit; et dans une étroite union, il la traite comme son propre corps, de sa chair et de ses os. «Ce mystère est grand!» (versets 29-32).

---

Chapitre 6: 10-20. — Le sujet de l'épître se termine par une invitation à nous fortifier dans le Seigneur et à revêtir l'armure complète de Dieu. Nous sommes encore ici-bas avec l'assemblée de Dieu; cependant, par notre position en Christ, nous sommes vus en lui ressuscités et assis dans les lieux célestes. Cela répond comme figure à Canaan; c'est la Canaan de Josué, pas encore celle de Salomon. Nous y trouvons le fruit du pays, Guilgal et l'ennemi qu'il faut combattre. Cet ennemi, ce sont... «les dominateurs de ces ténèbres, la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes». En considérant les termes, nous voyons que nous avons affaire surtout avec les ruses et les artifices de Satan. Sa puissance aussi nous serait redoutable, mais elle est nulle devant le nom de Christ: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» (Jacques 4: 7). Nous combattons la puissance spirituelle de méchanceté dans les lieux célestes, parce que nous y sommes admis en Christ en vertu de notre foi. Il s'agit pour nous de *tenir ferme* contre les agressions de l'ennemi. On peut s'attendre à le rencontrer au mauvais jour. Il faut se trouver prêts, revêtus de l'armure complète de Dieu.

Josué combattait contre des hommes, contre le sang et la chair; nous combattons contre les ténèbres et la puissance spirituelle de méchanceté. Nous avons à résister à une influence spirituelle qui se présente comme une amorce à la convoitise et flatte tous les instincts mauvais de la nature, ou bien dirigée à des attaques contre les vérités de l'Écriture — à des doctrines perverses contre la personne du Fils de Dieu ou contre son Assemblée. L'ennemi a plus d'une corde à son arc. Il est prompt à faire oublier que le temple de Dieu est saint, que l'Assemblée est chère à Christ, que le Christ en est le Chef, et que c'est en Lui que la foi prend son accroissement, et aussi à nous faire oublier notre faiblesse et notre nullité.

L'armure complète est une ressource. Les armes correspondent à un état pratique de la vérité dans l'âme. Toutes sont importantes. Le bouclier de la foi est très recommandé; il faut *par-dessus tout* en être armé: l'adversaire est si rusé. Ne pas négliger l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. Enfin, la ressource des faibles est de crier à l'Éternel — qui se souvient de ses saints dans leurs peines, et leur donne même d'être en aide à leurs frères — par toutes sortes de prières et de supplications en tout temps, par l'Esprit.

## 2. Quelques caractères de l'assemblée de Dieu

### 1° L'unité

Elle appartient pour une part à la révélation de Dieu sous l'Évangile. Le Seigneur, quand le moment de son départ était venu et qu'il remettait ses disciples aux soins du Père, demande qu'ils soient *un*: «Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un, comme nous» (Jean 17: 11). La même demande est renouvelée deux fois dans le cours du même chapitre, mais toujours motivée par l'unité qui existe entre le Père et le Fils (versets 21-

23). Il a convenu à Dieu qu'il y ait ici-bas, en l'absence de Jésus, un témoignage rendu à cette vérité fondamentale du christianisme: «Moi et le Père sommes un»; témoignage que le Seigneur a rendu lui-même durant les jours de sa chair, qui est exprimé dans les saintes pages de l'Écriture, et qui devait aussi devenir un témoignage de fait par la puissance divine qui réunirait en un tous les enfants de Dieu. Ce n'est pas à dire que l'unité des saints soit nécessaire à la révélation de Dieu. C'est à Celui seulement qui venait du sein du Père qu'il appartenait de Le révéler. Mais il a plu au Père d'avoir dans les saints une expression de sa gloire devant le monde. Ce que Dieu est en amour et dans les perfections divines de cet amour, prend son expression dans les saints. Et, conformément à la demande du Seigneur, le monde devait être amené à croire qu'Il était l'envoyé du Père (verset 21). Cette unité a existé pour un temps, et cela a démontré qu'elle pouvait être effectuée sur la terre. Si elle ne s'est pas maintenue, à nous d'en être humiliés, mais elle n'est pas abandonnée de Dieu: quand le temps sera venu, elle sera réalisée dans la gloire, et le monde connaîtra que Jésus a été l'envoyé du Père, et que les saints partagent avec le Fils l'amour dont il est aimé du Père» (versets 22, 23).

Avant l'Évangile, il y avait en Israël une unité instituée de Dieu (\*). Elle était le témoignage rendu à l'unité divine en contraste avec les idoles des nations: «L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel». Unité fondée sur les privilèges primitifs de la nation: sur l'appel et les promesses en Abraham, l'élection en Isaac, l'élection et l'adoption en Jacob: «Israël est mon fils, mon premier-né; laisse aller mon fils, afin qu'il me serve (2\*)». C'est ainsi que l'Éternel le désigne au moment où il envoie Moïse son serviteur auprès du Pharaon. Par sa délivrance, Israël devint un peuple saint. Il était entre tous les peuples la nation mise à part, condition essentielle, ainsi que le rachat; ensuite de quoi l'Éternel établit sa demeure au milieu de son peuple. Le tabernacle de l'Éternel était le lieu où la gloire de sa présence était concentrée. Devant le tabernacle était l'autel; il n'y en avait qu'un pour tout Israël; le peuple en approchait pour rendre culte à l'Éternel. La présence de Dieu, le seul Éternel (3\*), et son autel, tel était le centre d'unité (4\*). Toutes ces choses brillent dans les prophéties de Balaam; elles étaient grandes et belles en leur temps; toutefois, bien que la fidélité de l'Éternel et la gloire de sa présence y fussent intéressées, c'était dans une relation avec un peuple sur la terre. C'était un arrangement extérieur, des ordonnances, le gouvernement de Dieu, des choses qui ont pris fin. La nouvelle naissance n'était pas exigée; le salut éternel n'y comptait pas. Il n'y avait pas le don du Saint Esprit, ni de vocation céleste. En un mot, la nouvelle création y était complètement étrangère.

(\*) Deutéronome 12 et 17; 7: 6; 14: 2; Exode 29. - (2\*) Exode 4: 22, 23. - (3\*) Deutéronome 6: 4. — (4\*) Comparez Josué 22: 22-29.

L'unité que le Seigneur demandait pour les siens embrasse la famille des rachetés, ceux qui ont reçu la vie éternelle (Jean 17: 3, 6). Elle existe en vertu d'une mise à part que le Christ a établie en résurrection, selon qu'il a dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (verset 19). Dans cet ensemble, se déploient des bénédictions qui sont spéciales au christianisme: «Comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous» (verset 21). Le Seigneur avait dit à Philippe: «Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi?» (14: 10). Cela se découvre

quand le Père est révélé. Les paroles que le Fils prononçait étaient du Père, ainsi que ses oeuvres. Le Fils aussi est dans le Père. En Lui il a sa part bénie, sa demeure à toujours. Il est dans le sein du Père. Et le Seigneur fait à ses disciples une place dans sa propre bénédiction, en disant: «Afin qu'ils soient un en nous». Ils sont «en Lui» et «Lui en eux» (Romains 8: 1, 10); et dans son épître, l'apôtre Jean nous voit demeurant «en Dieu» et «Dieu en nous» (4: 13). Le Saint Esprit dont la puissance met à effet ces grandes bénédictions pour nos âmes, est aussi la lumière qui en donne la perception à notre foi: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). Ainsi, quoique ici-bas, la famille de Dieu, vue dans l'unité, en vertu de la puissance de vie déployée par Celui qui s'est sanctifié «pour eux», hérite de cette bénédiction, dont le reflet aurait dû parler au monde de Celui qui a été ici-bas l'envoyé du Père. Témoignage, hélas! bientôt compromis, et qui attend la gloire à venir.

---

J'ai cru devoir donner quelque attention à l'unité que le Seigneur demandait au Père en faveur des saints — unité nécessaire, car comment la famille de Dieu serait-elle dans l'harmonie qui convient à Sa gloire, si elle ne subsistait pas dans l'unité.

Mais c'est dans l'Assemblée que se déploie tout ce qui appartient à cette vérité. Il en a déjà été parlé au cours de cet écrit. Rappelons que l'Assemblée est le corps de Christ, unie à Christ en résurrection par l'opération de Dieu en puissance de vie. Le Saint Esprit est là — car où sont les sauvés, là est le Saint Esprit (\*). L'union à Christ en un seul corps, constitue l'unité du corps lui-même. Le Saint Esprit est le lien qui unit les membres en un. «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit (\*\*)». De là, une position spécialement céleste, et pour chacun une condition morale grande et infiniment bénie. De chacun des saints, il peut être dit: «Celui qui est uni au Seigneur est un même Esprit avec Lui». Une telle condition de la foi n'avait jamais existé auparavant. De plus, «être uni au Seigneur» étant le privilège de tous les saints, il y a pareillement dans l'ensemble un même esprit avec Christ et un même esprit entre les membres. C'est l'ouvrage de Dieu, une des opérations de sa gloire dans les hommes qu'il a amenés au salut. Cela est grand, solennel et sérieux — sérieux, car l'unité doit avoir son expression sur la terre, et cela engage la responsabilité des saints. En effet, l'unité a existé une fois, et cela a démontré qu'elle peut être réalisée ici-bas.

(\*) Ephésiens 2: 5, 8, comparez 1: 13. — (\*\*) 1 Corinthiens 12: 13.

La responsabilité des saints à l'égard de l'unité est ainsi exprimée dans l'épître aux Ephésiens (4: 3): «Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix». L'unité est opérée de Dieu; elle est son ouvrage, mais il est du devoir des saints de la garder; ils doivent s'y appliquer; et le moyen, c'est de ne pas rompre le lien de la paix, mais de le tenir serré et soutenu des grâces pratiques qui en sont la force: l'humilité, la douceur, la longanimité et le support réciproque dans l'amour.

L'unité de l'Esprit, c'est l'unité formée par le Saint Esprit. Elle embrasse tout ce qui est vitalement réuni. Tout premièrement, le corps de Christ dont l'unité ne saurait varier, puisque la formation du corps est une création de Christ en lui-même. Or il ne peut y avoir d'atteinte portée contre ce qui fait partie de Christ. Que l'Assemblée soit vue comme un édifice de Dieu, c'est aussi le Saint Esprit qui en est le lien: les pierres de cette maison spirituelle sont des pierres vives édifiées ensemble; les saints sont édifiés *ensemble* pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (2: 22). L'unité du corps et celle de l'Esprit sont-elles une même chose? Oui, en tant que l'unité est l'oeuvre unique de Dieu en puissance de vie. Mais il est des éléments qui ne sont pas exclusivement dans cette condition vitale, et qui cependant ressortissent de l'action du Saint Esprit dans la sphère de la maison de Dieu; telles sont les manifestations de l'Esprit: la prophétie, par exemple, et les dons de grâce qui, d'après ce que nous apprenons de l'Écriture, doivent cesser une fois (1 Corinthiens 13). Ces grâces procèdent d'un seul et même Esprit et sont ainsi des éléments de l'unité. Ceux qui les possèdent et ceux qui en profitent, les exercent ou les reçoivent dans cet esprit. Les uns ou les autres peuvent y faire défaut, comme on peut à bien d'autres égards manquer à l'Esprit de Dieu.

Le Saint Esprit opère en tout ce qui regarde la formation de l'Assemblée et sa manifestation ici-bas. Mais précisément parce que c'est une oeuvre en formation et manifestée sur la terre, et qu'il y entre la responsabilité des saints, l'unité peut se ressentir de la conduite de l'homme. D'ailleurs, qu'il soit dit: «Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix», montre bien que, par des causes prises dans la conduite de l'homme, elle peut se perdre. Il est dans le caractère de l'homme de contrarier l'Esprit de Dieu et quelquefois de lui résister. Les croyants eux-mêmes ne sont pas toujours à l'abri d'infidélités envers l'Esprit. Il leur est recommandé de ne pas «attrister le Saint Esprit de Dieu», de ne pas «éteindre l'Esprit», etc.

---

Combien c'est beau quand tous sont un coeur et une âme; mais combien de soins cela exige. Paul exprimait aux Philippiens la grande joie qu'il aurait si, dans l'humilité et loin d'un esprit de parti ou d'une vaine gloire, ils s'appliquaient à avoir une même pensée, un même amour, un même sentiment, et à penser à une seule et même chose. L'humilité qui se dévoue et n'exige rien pour soi, en était le chemin (\*). On comprend que l'unité ait tout premièrement sa manifestation dans la sphère d'une assemblée locale. Mais toute l'Assemblée n'était pas à Philippiques; elle embrassait un vaste réseau sur la terre, formant dans son ensemble l'assemblée de Dieu. Les assemblées étaient, chacune dans sa localité, l'assemblée de Dieu, l'expression du corps de Christ. Elles servaient Dieu et soutenaient entre elles des relations fondées sur cette vérité: «Il y a un seul corps». Ainsi, de la même manière que les disciples, relâchés par le sanhédrin, vinrent «vers les leurs (\*\*)\», de la même manière aussi un frère qui se rendait, fût-ce au bout du monde, trouvait les siens dans l'assemblée d'une localité quelconque et était reçu non par courtoisie, mais chez lui. Paul, en recommandant Phœbé, qui se rendait à Rome, ne néglige pas de dire qu'elle était servante de l'assemblée qui est à Cenchrée. La réception d'une personne dans une assemblée était bonne pour toutes. Il suffisait, selon le besoin, de

faire connaître la personne en cette qualité. Et si, dans l'usage de la même autorité que l'assemblée exerçait en recevant des personnes, elle soumettait quelqu'un à la discipline de l'exclusion, cela nécessairement était de fait validé par toutes.

(\*) Philippiens 2: 2, 3. — (\*\*\*) Actes des Apôtres 4: 23.

---

Parmi les choses qui entravent l'unité pratique, on peut en citer plus d'une. C'est quelquefois un esprit charnel qui retient les éléments du monde, comme cela s'est vu à Corinthe (\*): d'autres fois, le légalisme, le ritualisme, les vieilles choses qui n'ont aucune place en Christ et qui de plus ont trouvé une fin dans sa mort (2\*); ou bien le manque d'un esprit d'obéissance, l'individualisme tout prêt à demander qui est mon prochain? qui est mon frère? Un obstacle autrement sérieux, parce qu'il enlace dans ses filets les hommes mal gardés, c'est la mauvaise doctrine: «Des occasions de chute par des choses qui ne sont pas selon la doctrine que vous avez apprise (3\*)».

(\*) 1 Corinthiens 3: 1-4. — (2\*) Galates 5: 11-15; Colossiens 2: 16-23. — (3\*) Romains 16: 17.

Le moment n'a pas tardé auquel l'Assemblée a dû compter avec l'esprit de secte. Les apôtres heureusement n'étaient pas encore disparus. Ils ont déployé leur zèle contre ce mal envahissant. Nous possédons dans les Ecritures leurs exhortations et directions. Paul écrivait aux Corinthiens: «Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus Christ, à parler tous un même langage et à ce qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous, mais que vous soyez parfaitement unis dans un même sentiment et dans un même avis (\*). «Ses soins auprès des Corinthiens eurent leur bon effet. Ailleurs il recommande qu'on ait l'oeil sur ceux qui causent des divisions... et qu'on se retire d'eux (2\*). Il donne à Tite pour direction de rejeter l'homme sectaire après une première et une seconde admonestation (3\*). Les sectes — et il ne peut se faire qu'il n'y en ait — doivent être craintes comme l'incendie: elles détruisent l'ouvrage de Dieu. Quand une assemblée est en fragments, elle a perdu sa qualité d'assemblée de Dieu. Les matériaux sont peut-être sur place, mais le bâtiment est démoli, ce n'est plus une maison. Elle n'est plus sous l'égide de l'unité: «Ainsi aussi est le Christ», car le Christ n'est pas divisé.

(\*) 1 Corinthiens 1: 10. - (2\*) Romains 16: 17. — (3\*) Tite 3: 10.

---

Où en sommes-nous aujourd'hui? Nous trouvons le christianisme tout en confusion, l'unité perdue depuis longtemps, ainsi que bien d'autres choses. Réparer le dommage, il ne faut pas y songer. Mais s'il y a chez les hommes qui cherchent Dieu, de la foi pour s'assembler au nom du Seigneur, ils éprouveront qu'Il est au milieu d'eux. Je dis ceci à cette fin, que le devoir de garder l'unité de l'Esprit, demeure, quand même les saints d'aujourd'hui se trouvent au milieu des ruines de l'Eglise déchue. Les assemblées formées au nom du Seigneur se trouvent dans cette obligation. Elles ne peuvent tout ramener: il leur manque l'autorité et le pouvoir; mais en ce qui est l'obéissance de la foi, elles doivent marcher dans l'unité de l'Esprit; autrement, il leur manquerait l'une des conditions essentielles de l'assemblée de Dieu. Dans

ce chemin de foi, elles trouveront le Seigneur qui sanctionnera leur conduite fidèle par ses effets.

## **2° La vérité**

«La maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, est la colonne et le soutien de la vérité». L'Eglise n'enseigne pas, elle est enseignée; mais Dieu donne la révélation de sa vérité à ses serviteurs pour l'Assemblée (Ephésiens 3: 9, 10), qui en reçoit le dépôt et doit le conserver. C'est à ce titre qu'elle est la colonne et le soutien de la vérité. Ce titre répond aux deux colonnes placées par Salomon au-devant du temple et qu'il nomma l'une Jakin (il établira), l'autre Boaz (en lui est la force).

Une des gloires de la nation d'Israël était que les oracles de Dieu lui étaient confiés. Ainsi en est-il pour l'Assemblée. Il existe sous le Nouveau Testament un corps d'écrits qui est l'achèvement de la parole de Dieu, et comme ceux de l'Ancien Testament, ce sont des écrits prophétiques, reçus par la révélation divine, lesquels prennent place dans les Ecritures (Romains 16; Colossiens 1; 2 Pierre 3: 15, 16). Celles-ci forment un fonds que Dieu a mis sur la terre pour l'administration de sa grâce dans le monde. L'Assemblée possède à la fois le dépôt de la Parole et le témoignage de la vérité qu'elle renferme, savoir la révélation de Dieu en Christ et le témoignage du Christ lui-même. C'est un beau mandat. Elle est comme un phare répandant sa lumière au sein des ténèbres de ce monde, et éclairant de l'attrait de ses rayons le chemin qui mène vers Dieu. Non seulement cela: elle est de plus le soutien de ce fanal qui brille d'une lumière divine. Dieu l'a voulu ainsi. Il y a en elle une force divine, pour résister aux efforts de l'ennemi qui ne manquerait pas de venir pour en obscurcir l'éclat ou travailler à l'éteindre. Mais si la force est à Dieu, le devoir est à nous: la vigilance est nécessaire. Une citadelle imprenable est ouverte à l'ennemi dès que sa garnison ne veille plus.

En tant que confiée à la responsabilité de l'homme, il est arrivé que les hérésies ont fini par faire irruption dans l'Assemblée, et ont amené, pour une part, l'état actuel du christianisme. Dieu, par sa grâce, y a tenu la main, et n'a pas permis que sa Parole disparut de la terre; ni même le témoignage de sa vérité. Il a suscité des résidus fidèles. Son Esprit a continué d'agir. Il y a eu à divers degrés et en divers temps, des témoins de sa grâce dans le monde.

Aujourd'hui encore, il y a une oeuvre remarquable de l'Esprit de Dieu, non seulement pour la conversion des élus, mais aussi pour le rassemblement des saints. Evidemment, si ce rassemblement existe, la foi qui retient la vérité doit s'y trouver; autrement il ne présente plus, comme tel, le caractère d'une oeuvre de Dieu. Il peut survenir un moment critique, une épreuve qui montrera où en est la fidélité envers Dieu. S'il y a la foi de la vérité, on tiendra ferme: l'ennemi n'aura qu'à se retirer, comme il en fut aux jours de Jean: «Enfants, vous les avez vaincus» (1 Jean 4). Mais peut-être il faudra faire plus, car ceux qui corrompent le temple de Dieu ne sont pas toujours prêts à se retirer. L'Assemblée aura le devoir douloureux de les éloigner pour se maintenir pure.



Sans doute on ne doit pas soulever une question sur telle manière de comprendre les choses saintes, quand cela ne heurte ni la gloire de Dieu, ni la foi. Dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, on doit pouvoir marcher ensemble dans le même sentier, lors même qu'il y a un autre sentiment en matière de progrès (\*). On doit recevoir le faible, non pour la décision de questions douteuses (2\*). Paul, qui ne supportait nullement au milieu des chrétiens d'entre les gentils l'invasion du rite juif de la circoncision, mais s'y opposait vigoureusement, le tolérait cependant chez les chrétiens juifs d'origine (3\*). Mais a-t-on affaire à une doctrine qui refuse à Dieu sa gloire, qui annule ou bouleverse le témoignage rendu à Christ et à son oeuvre dans la Parole, qui détruit les fondements de la foi et la foi même; a-t-on affaire à ces instigations de l'ennemi ou à des nouveautés du même type, il ne reste plus qu'à s'en garder ou s'en purifier selon le cas. Seulement, il faut se rappeler que Satan est rusé, que ses serviteurs savent couvrir de beaux dehors les doctrines les plus choquantes, et qu'il faut l'aide du Seigneur, sa lumière, pour discerner le vrai et le faux. Heureusement, la fidélité du Seigneur est aussi une vérité. Il gardera ceux qui regardent à Lui d'un coeur droit, et les conduira dans son chemin quelque difficile qu'il soit.

(\*) Philippiens 3: 16. — (2\*) Romains 14: 1. — (3\*) Actes des Apôtres 15; 16: 3; 21: 20-25.

Vis-à-vis de ces choses il y a premièrement le devoir individuel. Sans attendre qu'une autorité se prononce, toute personne fidèle, la femme chrétienne comme une autre, qui a affaire à l'homme hérétique, doit à la vérité de ne pas le recevoir. Jean recommande à la dame élue de ne pas recevoir dans sa maison quelqu'un qui n'apporte pas la doctrine du Christ (2 Jean 10). Ensuite que chacun qui sert Dieu a devant l'hérésie une responsabilité personnelle d'être fidèle. Mais c'est aussi l'affaire des assemblées. Quand nous lisons: «Ils sont *sortis* d'entre nous»; «Enfants, vous les avez vaincus», évidemment cela révèle l'ensemble et la fidélité qui s'y est montrée. Au reste, c'est à des assemblées que le Seigneur a dit: «Tu as éprouvé ceux qui se disent être apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs (\*)». «Tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam;... tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaites pareillement. Repens-toi donc: autrement je viens à toi promptement (\*\*)». La première de ces deux assemblées est reconnue fidèle en ce point; la seconde est avertie et menacée pour son indifférence. Elle devait se repentir en jugeant son état propre et nécessairement en se purifiant du mal qu'elle tolérait. A cette condition, la menace du prompt jugement du Seigneur serait levée.

(\*) Apocalypse 2: 2. - (\*\*) Apocalypse 2: 14-16.

Le mal que peut produire une fausse doctrine est redoutable; il y a quelquefois bien du ravage dans les âmes avant qu'on sache discerner ce qui arrive; c'est comme le levain secret qui pénètre partout.

Juger ce mal générateur d'un autre mal est difficile parfois, à cause des faibles qui ne discernent que les faits apparents. Les deux sont un vrai malheur, et cependant l'effet pernicieux d'une doctrine hérétique ou d'un faux principe qui se dérobe à l'attention, est bien plus grand que celui d'une faute évidente à tous. Aussi Paul se montrait-il plus inquiet des Galates que des Corinthiens; ceux-ci, pour un moment, étaient tombés dans bien des écarts;

mais les Galates étaient dans un plus grand danger. Outre qu'elle peut jeter hors du salut, la mauvaise doctrine corrompt les pensées; elle détourne les âmes du droit chemin, elle égare les sentiments. Si elle est tolérée, elle offense le Dieu de vérité, et réduit la profession de la foi à un faux témoignage. Les dehors demeurent, l'intérieur est gangrené. Or ce n'est pas le résultat que Dieu s'est proposé en instituant sa maison, colonne et soutien de la vérité.

Aujourd'hui, les hérésies fourmillent. Il serait douloureux de dire jusque dans quels rangs ont pénétré des doctrines subversives de la foi. Mais en même temps que dans certains cercles, on conteste l'intégrité des Ecritures, voici le monde christianisé qui abandonne ce qui reste d'un christianisme traditionnel, et l'on rejette tout. L'apostasie s'avance à grands pas. Combien cela est sérieux et quels devoirs cela impose aux chrétiens sérieux, aux âmes qui craignent Dieu.

### **3° La sainteté**

«Le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes» (1 Corinthiens 3: 17). La sainteté est premièrement une chose individuelle qui a son modèle en Christ: «Nous lui serons semblables... Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3: 3). L'élément de la sainteté en nous, c'est la vie nouvelle que nous avons reçue de Christ ressuscité, et le Saint Esprit qui nous a unis à Lui.

Cette vie reçue de Christ est en nous ce que lui est: elle est invulnérable à la puissance du mal (1 Jean 3: 9). Et le Saint Esprit, c'est Dieu en nous; il demeure dans le croyant; il produit dans le coeur de saintes affections et déploie une force intérieure qui affranchit de la domination du péché. Je ne songe pas à dire que ces ressources de sainteté ne soient pas souvent contrariées par nos retards et notre manque de vigilance, et cela à notre honte; mais il n'en reste pas moins qu'il y a de telles ressources dans le chrétien. — Un autre élément de la sainteté, c'est notre participation à la mort de Christ, non seulement pour le salut, mais comme fin du vieil homme: «Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché» (Romains 6: 6). Et ce qui en résulte (quand notre esprit ne retient rien qui contredise cette vérité), c'est qu'on se tient «pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (verset 11). Vient ensuite la sainteté journalière: on se purifie «de toute souillure de chair et d'esprit»; on achève «la sainteté dans la crainte de Dieu» (2 Corinthiens 7: 1). Par la grâce, il y a aussi une oeuvre qui concourt à nous appuyer dans ce beau chemin: il y a les soins de Dieu, les exhortations de la Parole, l'oeuvre et les motifs de la foi, les avertissements de la conscience et aussi la discipline du Père. On achève la sainteté en s'avançant vers la perfection par le progrès dans la vie sainte. C'est à ce terme que notre Sauveur «transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire (\*)». Jusque-là il y a toujours lieu au progrès: on approche toujours plus près, sans atteindre cependant, jusqu'au moment où le Seigneur y mettra la dernière main. Alors, il n'y aura plus rien à ajouter: ce sera la perfection. Les paroles qui expriment le secours que nous recevons de Dieu par les soins de sa bienfaisante discipline, sont à remarquer: Il nous discipline «pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté» (Hébreux 12: 10)

(\*) Philippiens 3: 21.

En Dieu, la sainteté est fixe comme lui-même est immuable. C'est à cet état d'une sainteté établie et invariable que notre Père s'est proposé de nous amener, et son oeuvre ne manquera pas de répondre à son intention. Délivrance absolue en ce jour, repos de nos âmes maintenant et soulagement de savoir qu'il vient un moment auquel nous en aurons fini avec le danger, que la vigilance ne sera plus requise et que nos coeurs pourront s'abandonner à de saintes affections, sans avoir à compter avec la proximité du mal. Nous jouirons, dans la sainteté de Dieu même, du bonheur de sa présence bénie. La chair frissonne peut-être, mais ce n'est qu'une occasion de porter nos désirs vers ce moment qui est appelé «le salut».

Mais ce développement présent de la vie sainte, c'est l'état effectif qui correspond à une position antérieurement reçue de Dieu. En vertu de l'appel de Dieu, le croyant est un saint. Il est en Christ; en Lui, il est mis à part. Et c'est de la réunion de telles personnes que le temple de Dieu est formé: «Vous êtes l'édifice de Dieu,... le temple de Dieu, car le temple de Dieu est saint et tels vous êtes» (1 Corinthiens 3: 9, 17). Or avant toutes choses, ce qui constitue la sainteté du lieu, c'est la présence de Dieu même. Si Moïse amené dans la présence de l'Eternel qui lui apparaissait dans les flammes du buisson, devait se déchausser à cause de la sainteté du lieu, combien plus nous, qui sommes admis à former la demeure même de Dieu, devons-nous y apporter des sentiments de révérence et honorer d'une vie sainte la présence de Celui qui veut bien habiter au milieu de ses saints.

L'Eternel, dans son tabernacle au désert, prenait plaisir à habiter au milieu d'Israël. Sa présence était une source de bénédiction pour son peuple dans les choses de cette vie (Lévitique 26: 1-13). Nous aussi, nous possédons cette faveur d'éprouver que Dieu est là, mais dans une sphère bien plus élevée (2 Corinthiens 6: 16 et suivants). Les saints sont le temple du Dieu vivant; Dieu habite au milieu d'eux, et la bénédiction qui en découle pour eux, c'est la révélation de Dieu lui-même, notre relation avec Lui comme avec un père, et la bénédiction qui découle de ses noms glorieux déployés au milieu des saints: le Père, source première de toute bénédiction, son amour, le don de la vie éternelle, l'adoption; l'Eternel, fidèle à ses promesses; le Tout-Puissant, fidèle à la foi des justes; c'est une partie des choses qui firent la joie de Christ sur la terre (Psaumes 91).

Mais il faut encore considérer une grâce qui appartient à la sainteté et à la nature même du temple de Dieu, c'est notre mise à part. Aussi est-il ajouté: «Sortez du milieu d'eux», «soyez séparés», «ne touchez pas à ce qui est impur», «achevons la sainteté dans la crainte de Dieu». L'Eglise n'est pas à elle-même; elle appartient à Dieu qui l'a élue, à Christ qui s'est donné pour elle. Les saints doivent se rendre compte qu'ils sont mis à part pour Dieu en vertu de leur appel et de leur union à Christ. Quand le Seigneur, dans sa prière en faveur des siens, demande au Père qu'ils soient un, c'est en les plaçant avec lui dans une même condition de séparation du monde: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). La seconde de ces deux choses, être «sanctifiés par la vérité», est la condition nécessaire de la première, être «un». Ah! si les chers enfants de Dieu savaient se dire qu'ils sont mis à part pour former le temple de Dieu, si un tel sentiment avait de la force dans leurs

coeurs, quels motifs élevés ils auraient de servir le Seigneur en marchant dans le chemin d'une séparation sainte et réelle, de manière à mériter de Lui le témoignage de l'avoir servi selon ses intentions! «Si quelqu'un me sert qu'il me suive» (Jean 12).

Mais il y a nécessairement une responsabilité. L'Assemblée doit se maintenir pure. Quand la communion est entière, c'est la joie des saints et la gloire de Dieu. Mais ce bonheur dans la paix, l'ennemi ne manque pas de le troubler s'il le peut. Le mal a-t-il pénétré, l'Assemblée est tenue de s'en purifier, car Dieu qui est présent ne saurait s'y associer; elle doit garder la sainteté; et pour cela elle reçoit tout secours d'en haut. En un sens, le bon état de l'Assemblée, c'est la fidélité de tous ensemble et de chacun en particulier. Il y entre la conduite des individus. On a des devoirs envers l'Eglise, parce qu'elle est l'assemblée de Dieu. En outre de ce qui a déjà été dit, ces mots, : «achevant la sainteté dans la crainte de Dieu», sont à remarquer, eu égard à la place qu'ils occupent. Ils terminent une exhortation et des promesses spéciales adressées à des enfants de Dieu rassemblés et formant le temple du Dieu vivant (2 Corinthiens 7: 1). Sous ce jour, la conduite fidèle doit pour une part savoir puiser les motifs d'une vie sainte dans l'honneur qui est dû à l'assemblée de Dieu. Si cela manque, il reste une lacune dans l'oeuvre de la sainteté. On peut se méprendre sur ce point et ne pas porter attention à l'assemblée de Dieu. Cependant «si quelqu'un corrompt le temple de Dieu», il apprendra ce qu'il en coûte: «Dieu le détruira». Pour moins que cela, on est exhorté: «Méprisez-vous l'assemblée de Dieu?» est-il dit à des hommes qui ne voyaient en elle guère plus qu'une assemblée vulgaire.

Cette responsabilité existe-t-elle quand la ruine est dans la maison de Dieu? Un passage de la 2<sup>e</sup> à Timothée va répondre. «Leur parole (celle des hommes impies) rongera comme une gangrène... Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et: Que quiconque prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité» (chapitre 2: 17, 19). Le mal a pénétré dans la maison de Dieu et y a pris de telles dimensions, qu'on y trouve à côté de la foi des docteurs à l'oeuvre pour la renverser, et dans l'ensemble des exemples d'une piété si pâle et si douteuse que le Seigneur seul peut discerner quels sont ceux qui lui appartiennent. Que faire? Faut-il fermer les yeux, ou bien tout abandonner? Ni l'un, ni l'autre: il faut se retirer de l'iniquité. Le devoir demeure encore de maintenir la mise à part et dans ce cas de rompre avec ce qui ne convient pas à la sainteté de la maison de Dieu. Et pour que l'on comprenne qu'il s'agit non seulement de la fidélité dans les choses ordinaires de la vie, mais d'un devoir qui a son effet dans l'Assemblée, Paul exhorte Timothée, quelques versets plus loin, à se purifier des vaisseaux à déshonneur (en se séparant)... et à poursuivre «la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur» (versets 21, 22). Tant qu'il reste un peu de force, l'Assemblée se purifie du mal en le rejetant au dehors, mais cette force vient-elle à disparaître, le devoir demeure de se séparer.

Le jour de Christ montrera si, durant son stage sur la terre, l'Assemblée a su se maintenir pure et garder ce qu'elle avait reçu, comme aussi il mettra en lumière la conduite de chacun qui a eu envers elle une responsabilité devant Dieu.

#### **4° La soumission à Christ**

Si une condition spirituelle doit couler de source, c'est bien celle-ci: Comment l'Eglise ne serait-elle pas soumise à Celui à qui elle doit toute son existence et ses privilèges? à Celui qui est son Chef, car par la nature même de sa création, l'Assemblée est le corps de Christ qui en est la Tête. Sa soumission d'ailleurs est déclarée dans la Parole: «Comme l'assemblée est soumise à Christ, ainsi que les femmes le soient aussi à leurs propres maris» (Ephésiens 5: 24). Ailleurs, nous lisons (Actes des Apôtres 9: 31): «Les assemblées par toute la Judée et la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit». Dans le premier de ces deux versets, la soumission de l'Eglise à Christ est déclarée; dans le second, elle est vue en activité: les assemblées «marchaient dans la crainte du Seigneur». Au reste, il serait étrange que cette condition de l'Assemblée envers Christ, dût être établie comme une chose ignorée des saints. Et cependant, il est peu de devoirs aussi négligés par ceux qui devraient les comprendre. On peut y faire infraction sans tomber dans le scandale: c'est assez pour qu'on s'en excuse.

La soumission et l'obéissance à Christ sont la part et le caractère du chrétien, dès ses premiers pas jusqu'au terme de sa course. Déjà sa foi est le premier acte de soumission: «Qui croit au Fils a la vie éternelle, mais qui désobéit au Fils (qui ne croit pas) ne verra pas la vie» (Jean 3: 36). Et cela continue et prend ses dimensions dans le développement de la vie chez le croyant. Quand tout va bien dans son âme, il est heureux de prendre le chemin de l'obéissance et de montrer à Celui qui l'a aimé la sincérité de sa foi. Le Seigneur lui-même s'y attend; c'est le droit de son amour, comme aussi de sa grandeur, car il est le Seigneur. «L'esclave, a-t-il dit, n'est pas plus grand que son Seigneur... Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites».

En pratique, la soumission et l'obéissance d'une assemblée à Christ est le résultat de l'obéissance et de l'esprit de ceux qui la composent.

L'occasion ne manquera pas pour une assemblée de Dieu de montrer où elle en est quant à la soumission et l'obéissance: elle devra se maintenir pure comme étant la propriété de Christ et l'objet de son grand amour; elle devra garder la sainteté, la vérité, l'unité, en tenant ferme contre l'ennemi qui ne manquera pas de mettre la sape à l'édifice, elle devra veiller contre sa ruse qui donnera au mal l'apparence du bien et mille formes des plus subtiles. Quand il y a fidélité à Christ, c'est un beau phénomène sur la terre. L'assemblée de Dieu n'est pas une assemblée vulgaire: elle est exceptionnelle dans ce monde, elle est un exemplaire unique: une assemblée dont le lien est divin: le Saint Esprit, la foi, l'amour... Sa formation est de Dieu et tout en elle se rapporte à Dieu. Oui, cela est beau, spirituellement beau. Je puis dire la même chose de la vie d'un chrétien, si je le rencontre dans le chemin de l'obéissance. Sa vie, loin de converger toute vers son égoïsme, comme celle de l'enfant du siècle, se rapporte à Dieu: sa foi, ses tendances, ses motifs, ses pas et ses actes ont Dieu pour objet, et Dieu y prend plaisir. N'est-il pas dit d'Enoch qu'il a marché avec Dieu et, qu'avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu? Et d'Abraham, Dieu a dit: «Je le connais, et je sais qu'il enseignera à ses enfants de garder mes commandements» (Genèse 18: 19).

---

Il n'a pas beaucoup tardé le moment où l'Eglise sur la terre s'est trouvée sur le déclin. Nous voyons au commencement du livre de l'Apocalypse comment le Seigneur adresse aux églises des avertissements émanant de son autorité. Par où nous apprenons que le droit du Seigneur de recevoir l'obéissance dans sa maison est pour tous les temps. C'est cela seulement que nous voulons faire remarquer, à l'occasion des adresses aux sept églises. Et, parce qu'on peut aller loin dans un esprit d'indépendance, tout en gardant les dehors de la piété et du zèle chrétien, sous de certaines couleurs, il nous convient d'autant plus de prêter attention aux avertissements que la Parole nous donne sur ce sujet. Il est des hommes desquels le Seigneur se plaint, parce qu'ils ont choisi leurs voies, et en contraste avec eux, il reconnaît et encourage ceux qui «*tremblent* à sa parole». Nous sommes si près de nous, l'acte volontaire est si vite là, et c'est cependant cela, cet acte de la volonté, qui est appelé le péché: «le péché est l'iniquité», littéralement, «l'acte d'un homme sans loi» (l'anomie). Le chrétien y veille, du moins il doit y veiller, mais en dehors de lui, «faire sa volonté» est l'élément dans lequel le monde se meut, l'élément dans lequel se prépare la révolte des hommes contre Dieu et contre son Christ, quand ils diront: «Jetons loin de nous leurs cordes»; et, sous ce rapport, les choses aujourd'hui ne commencent pas mal à se révéler: nous approchons de ce terme. L'homme assez malheureux pour être en tête de cette iniquité est connu de la Parole qui l'a déjà désigné en l'appelant «l'inique» (ou l'homme sans loi *(\*)*) le roi qui «fera selon sa volonté». Voudrait-on, en quelque chose, y tremper avec lui? Et cependant, cette iniquité a pris naissance au milieu des saints de très bonne heure. L'apôtre Paul l'a signalée quand il a dit: «Le mystère d'iniquité *(\*\*)* opère déjà» (2 Thessaloniens 2: 7). Un esprit d'indépendance qui, malgré la vigilance des hommes de Dieu, a pu naître dans les premiers temps, aboutit dans sa maturité à la révolte des hommes contre Dieu et contre son Christ, au jugement et à la fin du présent siècle.

*(\*)* 2 Thessaloniens 2: 8. - *(\*\*)* C'est toujours le mot *anomie*.

Il est des jours difficiles à traverser pour les chrétiens. C'est une assemblée peut-être qui est aux prises avec un mal sérieux entouré de difficultés pour elle. Cherchera-t-elle un chemin plus court en dehors des directions de la parole de Dieu? Ce ne serait pas sagesse à elle; son chemin est autrement tracé. «Ne dites pas conjuration, de tout ce dont ce peuple dira conjuration... Sanctifiez l'Eternel des armées, et que lui soit votre crainte, et lui, votre frayeur... A la loi et au témoignage! S'ils ne parlent pas selon cette parole, il n'y aura pas d'aurore pour lui» (Esaïe 8: 12, 13, 20). Pour sortir de la difficulté selon Dieu, il faut se trouver avec Lui dans ce qu'on fait.

Si le mal surgit dans une assemblée, on ne doit nullement admettre qu'il y restera à demeure. L'assemblée de Dieu a été réunie en dehors du monde ou règne Satan, en dehors du mal, par conséquent. Le mal cherche-t-il à pénétrer, bien des ressources sont là pour y parer: la bonne Parole, le Saint Esprit, le droit du Seigneur, l'obéissance des saints, l'exhortation et le concours mutuel de l'amour chrétien. Le mal persiste-t-il peut-être?

L'assemblée y fera face en prononçant l'exclusion du méchant; elle usera de son autorité, car «elle l'a reçue du Seigneur». C'est de quoi il nous reste à parler.

### 5° L'autorité

L'autorité donnée aux assemblées de Dieu est une réalité; elle est aussi réelle que celle du magistrat, bien que s'exerçant dans une sphère autre que la sienne et se montrant par des actes très différents. Mais il n'y a qu'une seule source d'autorité. «Il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu; et celles qui existent, sont ordonnées de Dieu» (Romains 13: 1).

Le Seigneur a reconnu l'autorité chez un méchant homme, quand il a dit à Pilate: «Tu n'aurais aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut» (Jean 19: 11). Au magistrat, Dieu a donné une épée, à l'Assemblée le Seigneur a dit: «Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel (\*)» (Matthieu 18: 18). On voit dans les épîtres aux Corinthiens que l'Assemblée use de son autorité pour prononcer l'exclusion d'un homme qui revêt le caractère d'un méchant, ou pour pardonner et le recevoir à nouveau quand il vient à se repentir (\*\*). Elle en use aussi pour recevoir les nouveaux membres après avoir reconnu qu'ils ont droit d'admission. L'autorité de l'Assemblée s'exerce dans ces choses et dans les choses analogues qui peuvent, quant aux circonstances, varier de bien des manières. Elle prononce, soit pour lier, soit pour délier; mais son autorité ne va pas au delà; elle ne prend pas l'épée. Il s'agit pour elle, soit de recevoir ceux qui échappent à la corruption qui règne dans le monde, soit de se maintenir pure en éloignant le méchant du milieu d'elle, et ce qu'elle prononce est ratifié dans le ciel. Ce qui donne force à la chose, c'est l'appui du ciel.

(\*) Nous ne parlons pas de l'autorité individuelle qui s'est vue chez des hommes tels que les apôtres. Nous n'en connaissons pas d'exemples pour nos temps. Si quelqu'un en avait la prétention, nous serions fondés, avant de la reconnaître, d'attendre qu'il la justifie comme l'ont fait Pierre et Paul. Evidemment les deux témoins de l'Apocalypse auront cette autorité.

(\*\*) 1 Corinthiens 5; 2 Corinthiens 10.

L'Assemblée est-elle infaillible? Non pas. Que l'autorité soit conférée de Dieu à des hommes, ils ne sont pas infaillibles pour cela. Comme on l'a fait remarquer, un père a de l'autorité sur son enfant, sans que cela implique aucunement l'infaillibilité. Son autorité peut se ressentir de son infirmité morale, et cependant elle demeure. De même pour le magistrat, bien qu'il ne soit pas infaillible, si son autorité cesse, tout est bouleversé dans le monde; la société est impossible.

Nous ne voulons pas dire qu'une assemblée ne puisse jamais commettre d'erreur; mais les exemples sont à la vérité assez rares. Il peut se mêler à ses actes des infirmités, comme en tant d'oeuvres dans lesquelles la main et le concours du Seigneur ont été évidents toutefois; mais dans l'exercice de son devoir, elle n'est pas abandonnée aux ressources de l'homme: elle a les secours de la Parole, du Saint Esprit et de la présence du Seigneur. L'autorité s'exerçant au milieu de tant de faiblesse, comme cela se voit, et cependant ayant réalité de fait, serait inexplicable si ce n'était par la fidélité du Seigneur. Je dis cela, non dans l'intention de faire passer l'infirmité pour la règle; mais afin seulement d'écarter un obstacle et de rendre

attentifs au fait qu'on ne saurait, sans déroger au droit, infirmer l'autorité d'une assemblée de Dieu. Le faire, serait mettre en suspicion la fidélité du Seigneur à sa promesse, car il a promis la sanction du ciel sur les actes de son Assemblée.

L'exercice de l'autorité par l'Assemblée appartient à une assemblée locale. Evidemment, dans le passage de Matthieu 18, où nous trouvons la promesse du Seigneur, le «Dis-le à l'assemblée», regarde celle de la localité, laquelle peut avoir connaissance de la difficulté survenue entre deux frères. Cela ne pourrait signifier l'Assemblée universelle réunie au complet; mais une assemblée étant dans sa localité la représentation de l'Assemblée dans l'unité d'un seul corps, ses actes sont les actes de ce corps.

Il n'y a pas de distinction à faire entre l'Eglise et les églises: l'Eglise était partout où il y avait une assemblée existante et reconnue du Seigneur. En dehors de l'assemblée locale, on ne peut pas, non plus, appeler du nom d'assemblée, sauf dans un sens appellatif, un groupe quelconque, que ce soit un groupe d'individus ou un groupe d'assemblées. On ne trouve pas dans l'Ecriture ce que nous avons lu dans les écrits du réveil: «L'église juive», «l'église des gentils». Il y a une seule Eglise composée de Juifs et de gentils croyants. Quand la Parole parle des saints dans un même écrit, elle dit: «Les assemblées par toute la Judée et la Galilée et la Samarie» (Actes des Apôtres 9: 31), «les assemblées de la Galatie» (Galates 1: 2). D'autre part, un groupe de chrétiens réunis éventuellement ne constitue pas l'assemblée de la localité et ne saurait en avoir l'autorité. Une association d'assemblées ou d'individus contredit l'unité du corps de Christ. Prenez une compagnie de chemin de fer. Toutes les gares sont dans leur localité la représentation de la compagnie. Si quelques-unes songeaient à faire entre elles une association, serait-ce toléré? Ne serait-ce pas une espèce de Sonderbund ou infraction à l'unité de la compagnie?

Il suit de tout cela qu'un acte revêtu de l'autorité d'une assemblée est un acte accompli dans l'unité du corps, et doit être reconnu de toutes les assemblées. S'y refuser, c'est mépriser l'autorité de Christ.

Il y a généralement dans les assemblées, des hommes qui s'adonnent au service des saints. Par leurs soins, les questions de nature à recevoir une solution d'autorité, sont élucidées et mûries avant d'être portées devant l'assemblée. Mais ils n'ont pas d'autorité eux-mêmes. Leur concours, néanmoins, fait beaucoup pour éviter dans une assemblée de saints, les délibérations et parfois les débats qui en détruisent l'esprit et la transforment en cour de justice. La question est pour l'assemblée une affaire de conscience, non de tribunal; elle agit afin de se garder pure du mal. Mais à elle appartient l'autorité; c'est elle qui prononce.

### **3. Le ministère**

Sous le régime de la loi de Sinäi, il y avait Moïse, le médiateur, et en second, la sacrificature de service pour le culte rendu à l'Eternel; elle réunissait Aaron et ses fils. Sous l'Evangile, Dieu a disposé d'autres arrangements: il y a un ministère, pour administrer par le moyen de la Parole, le salut et les richesses de la grâce fondés sur l'oeuvre de la croix. Ce



ministère est donné par le Seigneur lui-même. Il embrasse ceux des saints qui ont reçu de Lui un don du Saint Esprit (1 Corinthiens 12). Le Seigneur a donné les uns apôtres, les autres prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ (Ephésiens 4: 11, 12); en résumé — pour amener à salut et conduire les saints à cette maturité de la foi dans laquelle Christ est tout: soit, «la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (verset 13).

Il y a aussi une sacrificature sous l'Evangile; celle du Christ, elle est selon l'ordre de Melchisédec, personnelle et intransmissible; mais durant les jours de sa séance à la droite de Dieu, le Christ l'exerce selon le type d'Aaron. Il porte secours à ses saints en lutte dans le combat de la foi. Il intercède pour nous. — Les saints, dans le culte qu'ils rendent à Dieu, sont aussi considérés comme une sainte sacrificature (1 Pierre 2: 5; Hébreux 13: 15, 16). En ce cas, c'est la sacrificature de tous les saints, non celle de quelques officiants.

Le ministère émane de Christ. C'est Lui, le Seigneur, exalté à la droite de Dieu, qui donne des dons aux hommes (Ephésiens 4: 8), et à son Assemblée ces hommes doués. Il fait le choix lui-même, en souveraineté, et donne à chacun selon sa capacité et l'oeuvre qu'il se propose d'obtenir. En ce point tout ministère, voire même le plus minime, ressortit à la suprématie de Christ.

Parfois un serviteur de Dieu exerce un ministère en même temps qu'il pratique une industrie; mais dans les termes d'Ephésiens 4, c'est l'individu qualifié qui est lui-même donné. Il devient serviteur en vertu d'un appel qui le sort de la vie vulgaire pour être entièrement à son oeuvre.

Le Seigneur prend soin de son serviteur. Il le conduit, le soutient, l'encourage, le redresse. Il dispose de sa personne et à la fin il prendra connaissance de l'ensemble de son travail.

Il y a une responsabilité. La parabole des talents nous apprend qu'à son retour, le Seigneur réglera compte avec ses esclaves et leur donnera la récompense méritée par leur service. Ceux qui n'auront pas fait valoir leur talent connaîtront le déplaisir du maître.

La vérité est qu'il y a une responsabilité pour tous les saints. Quand nous n'étions que pécheurs et que Dieu nous a rencontrés en grâce, il a résolu notre condition de pécheurs, non par le jugement, mais en nous réconciliant avec Lui. A ce moment, c'était fini de notre responsabilité d'hommes envers Dieu; mais nous sommes entrés dans une nouvelle responsabilité, celle de marcher d'une manière digne de Dieu (1 Thessaloniens 2: 12), digne de l'Evangile du Christ (Philippiens 1: 27), digne de notre appel (Ephésiens 4: 1). En ce point, tous les saints sont des serviteurs de Christ, ne serait-ce que pour offrir, de sa part, une coupe d'eau fraîche, et ce service ne restera point sans récompense. Nous serons tous manifestés devant le tribunal du Christ. En son jour, le Seigneur prendra connaissance de la conduite de tous, et distinguera entre ceux qui ont beaucoup reçu et ceux qui ont moins reçu.

Le serviteur de Dieu est enseigné d'en-haut à prendre au sérieux sa responsabilité. Paul disait: «Si j'évangélise, je n'ai pas de quoi me glorifier, car c'est une nécessité qui m'est imposée, car malheur à moi si je n'évangélise pas (1 Corinthiens 9: 16).

Où est le mandat du serviteur de Dieu? Il est dans le don de grâce qui lui a été accordé. D'abord, il l'a reçu du Chef; puis le don, par sa nature, lui indique à quel service il doit s'appliquer. Pour le reste, le Seigneur le dirigera. A lui d'avoir de la foi et du dévouement pour rendre son service effectif, et se conformer à la volonté et à la direction de son maître. Mais son ministère relève de Christ. Il en a la conscience et la responsabilité envers Lui: c'est un prends garde et un ressort puissant dans son âme. Au reste, après s'être mis à l'oeuvre, il peut en appeler à son travail, comme Paul qui pouvait dire aux Corinthiens: «Si je ne suis pas apôtre pour d'autres, je le suis pour vous, du moins» (1 Corinthiens 9: 2). Et comme le Seigneur l'a dit lui-même: «Vous les reconnaîtrez à leurs fruits» (Matthieu 7: 20).

Un principe qui se lie étroitement au ministère, c'est sa liberté reconnue parmi les saints. Cette liberté est donnée par Celui qui envoie; elle est réelle. Le chemin est toujours ouvert au serviteur de Dieu, sauf le cas où, pour un moment, le Seigneur l'exerce dans son âme pour faire connaître à son activité une nouvelle direction (Actes des Apôtres 16: 6-10). J'en excepte aussi l'opposition qu'y apportent Satan et le monde. Mais en ce point, le serviteur de Dieu n'est tenu sous aucune dépendance de l'homme.

Est-ce à dire que le serviteur de Dieu soit si haut placé qu'il n'est jamais permis à autrui de porter un jugement sur ce qu'il fait? Si cela arrive, il doit le supporter dans un esprit d'humilité et de grâce. Paul l'a montré, quand il disait aux Corinthiens: «Jugez vous-mêmes de ce que je dis» (1 Corinthiens 10: 15). Ailleurs, nous trouvons: «Dites à Archippe: Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses» (Colossiens 4: 17). Il peut aussi, dans le nombre, se trouver de mauvais ouvriers qui font du tort à l'Evangile. On ne doit pas l'ignorer, mais y prendre garde (Philippiens 3: 2). Tel encore dont le service n'a pas été sans lustre, peut avoir son moment difficile, et se bien trouver de l'affection des saints, et de l'appui que leur foi lui donne. Ces rapports du serviteur de Dieu avec les saints, quand toutes choses gardent leur place, s'accomplissent dans la plus aimable simplicité. Et même, le zèle des saints s'associe à l'oeuvre du serviteur de Dieu, comme on le voit chez les Philippiens à l'égard de Paul (Philippiens 2: 12-18).

Ceci nous conduit à considérer un autre aspect du ministère, savoir ce qu'il devient par la faiblesse de l'homme. Par de nombreux avertissements et des exemples, on voit que cette faveur pour un homme, d'être revêtu d'un ministère de la part de Dieu, peut devenir chez lui une cause de chute, s'il ne veille pas. Ou bien, il se flatte et se pare de la grâce qui est sur lui, ou, ce qui est plus fréquent, il devient autoritaire. Il a le malheur de tomber ainsi dans le piège de l'orgueil, le péché qui tombe le plus tôt sous le châtiment du Seigneur. Il ne tarde pas de recueillir d'autres fruits de son égarement. L'esprit de domination n'est pas éloigné. De serviteur, il se constituera maître, et tombera dans la faute de ceux qui paissent le troupeau comme *dominant* sur des héritages. Enfin, le Seigneur a qualifié le serviteur infidèle, comme un homme qui oublie le retour du Maître, qui devient l'adversaire des vrais serviteurs, et finit dans la mondanité (Luc 12: 45, 46). Ces égarements sont sous nos yeux, pleinement produits, et trop nombreux, malheureusement. Le Seigneur viendra et en fera justice.

Le malheur est qu'à ce degré de corruption, la vérité est perdue; car dans le plus grand nombre des cas, ceux qui la représentent ne l'ont pas pour eux-mêmes. Ils ne peuvent pas en faire profiter leurs auditeurs; plutôt ils la combattent chez ceux qui la possèdent. Ils battent leurs compagnons de service. Et de plus ils ôtent à Dieu son droit sur les âmes, ne permettant pas que les privilèges divins se communiquent de Dieu à l'âme sans leur intermédiaire. En cela, c'est l'homme qui se met à la place de Dieu. Voir le prêtre de Rome, et dans certains cas, le pasteur protestant (\*).

(\*) Les institutions protestantes n'admettent pas qu'un homme ait la liberté de prêcher et d'administrer les sacrements du baptême et de la cène, s'il n'a pas reçu préalablement l'imposition des mains.

On comprend quel aspect présentent les assemblées et le culte pratiqués dans la chrétienté. Le grand fait est que ce sont des assemblées de multitude. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Mais il est des réunions basées sur une profession personnelle. Eh bien là, dans le culte rendu par elles et qui n'est généralement qu'une prédication, le pasteur est tout et fait tout. Le public n'est là que pour écouter et y donner son amen. Ce n'est point une assemblée de Dieu; ce qui s'y passe n'est point les actes de l'assemblée, mais ceux du pasteur et autres officiants.

Après avoir joui de la protection de notre Dieu qui nous a réunis pour être son assemblée; réunis au nom de Jésus, pour savourer par le Saint Esprit, les saintes joies de sa présence, et donner essor à ces sentiments par le culte qu'on lui offre, en reviendrions-nous à la pauvreté d'une réunion réglementée par l'homme? Et c'est pourtant vers ce chemin qu'il y a des tendances. Le Seigneur nous en gardera, mais il attend de nous la vigilance. Il a dit: «A celui qui vaincra...» On n'y arrive pas de prime saut.

Les acheminements se peuvent discerner. La tendance du cœur de l'homme à être quelque chose, si elle n'est pas réfrénée par la piété, est un premier pas. On sera empressé dans son service; mais bientôt on y attachera de l'importance, et si le tempérament s'y prête, ou les circonstances, on fera de l'autorité. Cet esprit est dans l'homme. Il s'est vu chez les disciples de très bonne heure. Ils disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand; ils demandaient d'être assis à la droite et à la gauche du Seigneur. Ils ont aussi essayé de l'autorité quand ils ont repris quelqu'un qui chassait les démons au nom de Jésus sans le suivre avec eux; et quand ils auraient voulu faire tomber le feu du ciel sur une bourgade des Samaritains. Et le Seigneur les reprenait avec une bonté et un calme qui ne se sont trouvés qu'en Lui. Il lui convenait de les redresser, à Lui qui était le Maître et l'humilité personnelle. Il leur montrait qu'un cœur honnête ne connaît pas ces prétentions. Le vrai serviteur est heureux de servir son maître en s'oubliant. «Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles». Les apôtres, en vrais serviteurs de Dieu, ont bien mis à profit l'école du Maître. Rien, dans leur vie subséquente, ne paraît être de cet esprit dans leurs travaux. Plutôt, ils exhortaient les autres serviteurs à cette humilité et ce renoncement qu'ils cultivaient eux-mêmes. L'apôtre Paul, à la fin de sa course, pouvait déclarer qu'il avait servi le Seigneur en toute humilité. Quel bel exemple il en donne!

Devant la méprise des Corinthiens qui auraient transformé des serviteurs de Dieu en chefs de parti, Paul répond: «Qui est Apollos, qui est Paul? des serviteurs, par lesquels vous avez cru et comme le Seigneur a donné à chacun... Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas... vous à Christ (non à Paul), et Christ à Dieu».

Il appartenait à d'autres personnalités de se montrer bientôt dans un esprit autoritaire. Chez quelques-uns, cela devait paraître avec des doctrines perverses et en entraînant des disciples après eux. Il y avait aussi Diotrèphe qui menait tout dans l'assemblée et même s'opposait à Jean. Dès lors, le progrès du mal, sous cette forme, a pris de grandes dimensions. Le clergé, comme on l'appelle, s'est constitué en maître dans la maison de Dieu. Le jugement y mettra ordre. Ce mot, le clergé, est relatif à une expression qu'on trouve dans un passage de la première épître de Pierre: «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant non pas par contrainte,... ni comme dominant sur des héritages...» (5: 2, 3). Du mot héritage (*kléros*), on a fait le mot *clergé*. Le serviteur s'est constitué héritier, propriétaire du troupeau. Il a pris la place du maître. Dans le fait, c'est bien le cas; le clergé a pris la place de Dieu dans sa maison.

Dans l'ordre de choses qui existe sous l'Évangile, une assemblée de saints se réunit pour jouir dans une foi commune de la présence de Dieu et rendre à Sa majesté le culte en esprit et en vérité. Elle lui adresse des louanges et des actions de grâces par des invocations et par des chants spirituels. Le Fils de Dieu est présent, et c'est par Lui, en son nom, que les louanges des saints sont offertes à Dieu. Tous peuvent prendre part aux actes du culte dans la communion de l'Esprit et la liberté de la foi, avec bienséance. Il n'y a personne qui soit là d'office; l'Esprit de Dieu est reconnu comme directeur. C'est l'assemblée elle-même qui rend son culte par l'organe de ses membres. La célébration de la cène en mémoire de la mort de Christ, y a son moment et sa place. Comme on le voyait à Corinthe, certaines réunions sont aussi consacrées au témoignage de la Parole pour l'édification, la consolation et l'exhortation. Ceux qui sont doués pour ce ministère ont la liberté de l'exercer dans une mesure qui ne doit pas ôter à la réunion son caractère d'assemblée. Mais, sauf cela, le culte s'accomplit proprement par les frères de l'assemblée, la part d'action étant laissée à chacun selon la grâce qui est sur lui. Une telle assemblée de saints laisse une impression délicieuse. On se retire, ayant joui dans la communion des saints, par l'Esprit, de la présence de Dieu et du Fils de sa dilection, notre Seigneur bien-aimé — ou, pour mieux dire, on a joui de la communion du Père et de son Fils Jésus Christ. Quand il y a communion, elle est immédiate dans l'âme.

Il y a quelque chose de plus intime qui appartient à toute la vie chrétienne, mais qui impressionne surtout quand on est réunis devant Dieu: la vérité que l'Assemblée est le corps de Christ et qu'on est réunis sur ce pied. Christ est la tête du corps dont nous sommes les membres, de sa chair et de ses os. C'est l'unité effective; elle ne pourrait être plus étroite. En fait de jouissance, la foi doit s'élever à ce degré. Paul ambitionnait cet état chez les Corinthiens. Il les avait fiancés à Christ, comme à un seul mari; mais il craignait qu'il n'y eût pas chez eux la simplicité que la foi revêt quant à Christ. Toutefois la formation du corps est l'oeuvre de Christ. L'unité a existé dès le premier jour du rassemblement des saints. A son

moment, il se présentera l'Assemblée dans sa beauté. Il a donné un ministère qui, animé du Saint Esprit, travaille à cette oeuvre. Les dons sont des jointures de fournissement pour l'accroissement du corps, pour l'édification de lui-même en amour. La foi ne fait que bénir Dieu d'avoir donné à son Assemblée une telle place en Christ. Réciproquement, une assemblée de chrétiens ne subsiste dans l'unité que si elle est réunie dans l'unité du corps de Christ.

On ne peut éviter de reconnaître que, placé sous la responsabilité, l'homme n'a pas su garder ce que Dieu lui avait confié. Le moment est venu, d'assez bonne heure, même durant la vie des apôtres, où la Maison de Dieu était devenue une grande maison dans laquelle, en même temps que des vaisseaux à honneur, il y avait aussi des vaisseaux à déshonneur. Le devoir des saints était de se purifier de ces derniers en s'en séparant. Le chemin est tracé, quand le mal a pénétré, de sorte qu'on ne puisse plus le repousser au dehors, il est du devoir des hommes fidèles de s'en purifier eux-mêmes. Ils ne quittent pas la Maison de Dieu; ce serait sortir du christianisme; ils quittent le mal. Les principes fondamentaux existent toujours. Le Consolateur ne s'est pas retiré. Il y a toujours un seul corps. En Christ, le corps demeure dans son intégrité.<sup>1</sup> Outre des principes permanents, il y a des directions spéciales données aux saints pour les jours difficiles; comme nous le remarquons dans l'exhortation à se purifier des vaisseaux à déshonneur. Dans les directions données au chapitre 18: 15-20 de l'évangile de Matthieu, le Seigneur parle comme envisageant l'Assemblée dans un tel moment. La paix n'était pas partout. Il y avait à craindre des occasions de chute redoutables (versets 6-9). Il y avait lieu de rappeler l'autorité de l'Assemblée pour juger le mal; la prière serait la ressource des saints: «Si deux s'accordent, tout ce qu'ils demanderont leur sera fait». Enfin le Seigneur termine en prononçant cette promesse qui arrive comme une vraie consolation: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (verset 20). En résumé, ces dernières paroles expriment les ressources données aux saints dans les jours mauvais. Quand l'unité est rompue, que la dispersion est partout, quand la vérité est abandonnée, quand le monde est mêlé avec la piété, et qu'il n'y a pour ainsi dire que la mort, le Seigneur ouvre une porte aux saints pour se réunir, et lui-même les honorera de sa présence, ne serait-ce une assemblée que de deux personnes.

Ainsi donc, fondés sur cette promesse, les saints peuvent se rassembler en son nom. Ils l'ont au milieu d'eux. En outre, leur part embrasse la présence du Consolateur, la cène et l'attente de Christ. Le Consolateur, agissant au milieu d'eux par son action dans les coeurs, par des consolations spirituelles et les secours du ministère, la cène, qui rend présente la mort de l'Agneau immolé, et le Seigneur victorieux de la mort, près de venir pour nous délivrer. Il nous associe à son attente. Ce sont des faits bénis, permanents.

L'Esprit avertissait les saints que des maux ne tarderaient pas à pénétrer parmi eux: ce seraient des hérésies, ou des sectes, ou la mondanité. Il y a plus. Ce mal serait un levain qui ferait lever toute la pâte. Le levain s'entend d'une chose mauvaise; c'est la couleur que lui donnent plusieurs passages. On voit aussi qu'il ne devait point s'en trouver dans les maisons en Israël durant les jours principaux de la Pâque, ni dans l'offrande du gâteau brûlée sur l'autel.

L'épître aux Corinthiens compare à du levain l'orgueil et la vanterie dans lesquels étaient ces chrétiens dans le moment où une épreuve humiliante pesait sur eux. L'orgueil et la vanité avaient facilement envahi la masse et laissé la voie ouverte à d'autres maux. Il fallait ôter ce vieux levain et se retrouver ce qu'on est en Christ, moralement dans la sincérité et la vérité, sans levain. Sur cela on pourrait rencontrer le mal et s'en purifier. Les Corinthiens y ont fait droit. Or le levain n'a pas manqué de se produire dans la maison de Dieu. Ce peu de levain «qu'une femme prit et cacha dans trois mesures de farine» est comme un principe qui introduit l'homme et son importance dans les choses de Dieu et qui est devenu l'élément essentiel des corporations chrétiennes. Ce n'est plus une nouveauté. Le levain a fait lever toute la pâte. C'est une caste, un corps, dirigeant et autoritaire, qu'on trouve partout, une création de l'homme qui fausse les conditions de l'Assemblée et de sa relation avec Dieu. J'ai nommé l'esprit clérical. Il a fait ses preuves dès longtemps. Le moment approche auquel le Seigneur viendra selon sa promesse. Pour ce moment, il lui a plu de réunir un petit résidu qui l'attend, dans la vérité de la foi, dégagé des servitudes de l'homme. Ce n'est ni récent, ni ancien; cette oeuvre de Dieu appartient à notre siècle.

Les premiers se réunirent sur le pied de la foi, dans un esprit d'obéissance à la parole de Dieu, reconnaissant que l'Assemblée est *sainte*, distincte du monde, et qu'elle est *une*, le corps de Christ, reconnaissant aussi les droits du Saint Esprit présent au milieu d'eux. Ils éprouvèrent la fidélité du Seigneur qui selon sa promesse les fit jouir de sa présence bénie et les encouragea de sa riche grâce. Mais une oeuvre si belle ne pouvait pas tarder à être mise à l'épreuve. Elle n'aurait pas eu son existence dans un monde comme celui-ci sans rencontrer l'antagonisme du mal. Il en est ainsi du reste de toutes les oeuvres de Dieu.

Quand les disciples dirent au Seigneur «A cause de cela nous croyons que tu es venu de Dieu», Jésus leur répond: «Vous croyez maintenant? Voici, l'heure vient que vous serez dispersés chacun chez soi, et que vous me laisserez seul» (Jean 16: 31, 32).

Plus d'une fois, depuis que les assemblées existent, nous avons eu des luttes à soutenir pour nous garder de l'élément clérical. C'est que l'esprit dominateur est dans l'homme, qu'une société humaine n'existe pas sans un corps dirigeant, tandis que, pour marcher dans la voie d'une dépendance de Dieu immédiate, il faut de la foi. La faiblesse de la foi, et le malaise qu'elle laisse dans les réunions, est une porte ouverte à l'esprit dominateur qui se saisit de l'action et produit une apparence de réalité, quand en vérité c'est le vide. Je n'oublie pas qu'il y a un ministère donné de Dieu, lequel travaille à former les assemblées et à nourrir et soutenir la foi. En cela il y a de la réalité; mais la foi, par sa nature, est mise à l'épreuve.

Quand on pense que le Seigneur est près de venir, et que dans la prévision de ce moment il travaille à réunir ce résidu auquel il a dit: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt,» on se sent pénétré du devoir de répondre à une telle grâce. Et le Seigneur a accompagné sa promesse d'autres bénédictions. Il nous a laissé sa bonne Parole par laquelle il nous a rendu plusieurs vérités, comme perdues pour le christianisme professant: la plénitude de l'Évangile et la sûreté de

notre salut; l'Assemblée élue, unie à Christ en un seul corps; le Saint Esprit donné et demeurant dans l'Assemblée; la prochaine venue du Seigneur. Enfin, il nous a aussi ouvert un chemin pour nous assembler en son nom et jouir de Lui sans l'intermédiaire de l'homme. Il y ajoute cette exhortation: «Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne».

Pour se réunir sur le pied d'une relation immédiate avec le Seigneur, il faut de la foi, et la foi est une réalité. Par la foi, Moïse tint ferme comme voyant Celui qui est invisible (Hébreux 11: 27). Laisserions-nous échapper cette bénédiction? La chair, hélas! n'y regarde pas de si près; et cependant une assemblée qui accepte l'immixtion de l'homme a par cela même fait divorce avec Christ. Ce n'est plus la foi, ni la réalité de la présence de Christ au milieu des siens. C'est autre chose qu'une assemblée de Dieu. Combien cela est sérieux. Soyons jaloux de la gloire de Christ au milieu des siens et mettons nos soins à l'honorer. Il s'y plaît lui-même, parce qu'il y a engagé ses affections divines; mais il ne cède sa place à aucun autre!

## La reine de Sheba et l'eunuque

---

1 Rois 10; Actes des Apôtres 8

ME 1902 page 454

Ces deux récits rapportés dans des portions si différentes de la Parole, mettent néanmoins en relief de la même manière des vérités aussi importantes et aussi précieuses au jour d'aujourd'hui, qu'elles l'étaient du temps des rois et des apôtres.

Chez la reine de Sheba comme chez l'eunuque, se retrouve la même condition morale de coeurs que les meilleures choses ne satisfont point, mais préparés ainsi à recevoir le repos et la plénitude qui sont en Christ, révélé à l'âme soit en grâce, soit en gloire.

La reine de Sheba avait en partage tous les honneurs royaux et en était entourée. A son commandement, toutes les délices des fils des hommes s'offraient à elle, et il ne lui manquait ni santé ni capacité pour en jouir. Le monde était à sa disposition, mais le monde l'avait laissée avec un coeur souffrant et rempli de besoins, et ses pompes royales ne lui donnaient aucune satisfaction. Dans son malaise, elle entreprend un long voyage, un voyage périlleux, des bouts de la terre à Jérusalem, parce qu'elle a entendu parler de la sagesse de son roi «en relation avec le nom de l'Eternel». Arrivée dans la ville royale, elle y trouve bien au delà de ce qu'elle avait cru et attendu. «Il n'y a plus d'esprit en elle»; ses yeux rencontrent partout des choses qui s'emparent d'elle et la remplissent d'une joie ineffable et glorieuse, car Christ est là. En ces jours lointains, Salomon préfigure Christ et reflète sa splendeur, et la reine entre en communion avec Christ dans sa gloire dans la cité même du grand roi, laquelle était justement nommée: «le ciel au-dessus des cieux». Le monde avait laissé un vide douloureux dans son coeur, maintenant Christ le remplit jusqu'à le faire déborder. Elle lui trouve une valeur bien au-dessus de l'or et de l'argent, bien supérieure à celle des richesses; trouvant la réponse à toutes ses questions, l'âme satisfaite, les yeux remplis de visions glorieuses — d'une gloire selon Dieu — elle offre, comme l'offrande de sa reconnaissance, l'or, les aromates et les pierres précieuses, toutes les richesses de son royaume.

ACTES 8 - L'eunuque était un homme puissant à la cour de Candace, reine des Ethiopiens, mais depuis longtemps, j'ose le dire, il avait éprouvé que les vanités des Ethiopiens ne pouvaient lui convenir. Il nous apparaît comme quelqu'un qui avait déjà jeté «aux rats et aux chauves-souris» les idoles de ce pays-là, pour confesser le nom du Dieu d'Israël. Pour obéir à cette foi, il était monté à Jérusalem, la cité des assemblées solennelles où le Dieu d'Israël avait son culte; il y était monté comme adorateur, mais n'y avait pas trouvé de satisfaction. Il retournait au pays du Midi avec un coeur souffrant et rempli de besoins. Il était encore à la *recherche* de choses meilleures, comme jadis la reine de Sheba lorsqu'elle quitta son pays natal pour cette même Jérusalem. Mais ici, le contraste est frappant. Tandis que la reine y avait trouvé la satisfaction que son âme désirait, l'eunuque en repartait avec un coeur aride et altéré. Pourquoi? Quelle pouvait être la cause de résultats si différents? — *Christ n'y était*



*pas aux jours de l'eunuque comme il y était aux jours de la reine.* Jérusalem n'était plus le lieu où l'on voyait le Roi de gloire dans sa beauté, où tout parlait de Lui, en portant quelque trace de sa présence et de sa magnificence. Ce n'était point pour l'eunuque comme pour la reine de Sheba une sorte de montagne de la transfiguration. La *religiosité* s'y trouvait, mais non pas Christ. Les formes et les cérémonies d'un culte charnel, les pratiques d'un sanctuaire terrestre, mais non pas la présence du Christ de Dieu. Cette immense différence nous explique pourquoi l'eunuque quittait triste et déçu cette même cité où la reine de Sheba avait été remplie d'une joie débordante.

Il faut cependant que le coeur de l'eunuque soit désaltéré à la même source et rempli de Christ, seulement Christ le remplira par Esaïe le prophète et non par Salomon.

Philippe, serviteur et témoin de Jésus, est conduit par l'Esprit à aller le rencontrer sur le chemin désert par lequel il rentrait dans son pays. Possédé comme il l'est par une seule préoccupation, le vide au coeur et le besoin de le remplir, même la circonstance étrange de cette rencontre en un lieu désert, n'a pas le don de l'émouvoir. Cette scène porte un caractère spécial. Nous voyons une âme absorbée par la présence d'un seul objet; une nouvelle affection s'est emparée d'elle et chasse toute autre chose. Cet homme lisait Esaïe avec émotion; l'Esprit de Dieu éveillait cette âme pour la convaincre. Christ allait se manifester à elle, le désert allait se réjouir, des sources d'eaux étaient près de sourdre d'une terre altérée. «Philippe, ouvrant sa bouche, et commençant par cette écriture, lui annonça Jésus». Puis, «tout joyeux», l'eunuque continua son chemin. Même joie pour lui maintenant, que jadis pour la reine de Sheba. L'or et les pierres précieuses avaient perdu leur éclat devant la sagesse de Salomon qu'elle eût volontiers échangée contre les trésors de son royaume. Par le même sentiment, l'eunuque peut se séparer de Philippe, son âme étant remplie de la joie du Seigneur, et il possède maintenant le Christ de Dieu qu'elle avait autrefois possédé en type.

Cette belle illustration de vérités importantes et semblables, nous offre aussi certaines différences. Le *monde*, dans toute sa royale splendeur et disposant de tant de ressources, avait laissé vide le coeur de la souveraine. La *religiosité* dans la cité des assemblées solennelles, ne peut satisfaire le coeur de l'homme puissant d'Ethiopie. Que ce soit une chose ou l'autre, les pompes du monde ou la religion du monde, le coeur sans Jésus est vide et misérable.

Autre différence: la reine de Sheba apprend à connaître Christ dans sa *gloire*, tandis que l'eunuque apprend à le connaître *en grâce et dans son humiliation*. Salomon représente le Roi dans sa beauté — Esaïe montre l'Agneau dont le sang est répandu, et chacune de ces manifestations répond pleinement aux aspirations d'un coeur réveillé. Dans ce jour de grâce et de salut, Christ s'adresse au pauvre pécheur et lui donne l'assurance et le repos; plus tard, il satisfera au désir des nations et de toute la création de Dieu par l'introduction du royaume et le déploiement de sa gloire. Mais c'est toujours Christ, soit comme l'Agneau de Dieu immolé sur l'autel, soit comme le Roi de gloire sur son trône. Son peuple n'a plus rien à désirer, il a trouvé la réponse à toutes ses questions, le pécheur peut rentrer chez lui ayant trouvé avec l'Agneau la satisfaction et le repos; la création se réjouira en Celui duquel il est écrit: «La

majesté et la magnificence sont devant lui, la force et la joie sont dans le lieu où il habite»; toute entière elle participera à la gloire de ce jour. La fille de Sion, aussi bien que les nations et leurs rois, les bêtes de la forêt et les troupeaux sur les montagnes, les eaux et les bois, les collines et les vallées, l'univers entier prendra part à cette joie universelle, à cette satisfaction profonde du repos de la création de Dieu.

Notons une dernière différence. Au jour de sa gloire, il faudra *qu'on recherche le Roi* — la reine du Midi monte à Sion pour Lui rendre hommage. Au jour de la grâce, *c'est le Sauveur qui cherche*. Philippe, son serviteur et son témoin, cherche l'Ethiopien et le trouve. Quelle harmonie, quelle exactitude, quelle beauté dans la variété de ces détails! Comme ils se justifient à nos âmes, nous révélant quelque chose des perfections qui resplendissent dans les voies de Celui auquel nous avons affaire!

## Pensées et fragments

---

### ME 1902 page 460

#### *Pourquoi Jean ne parle pas de la transfiguration*

L'évangile de Jean ne fait pas mention de la transfiguration, parce que son but est de faire ressortir, non la manifestation extérieure de Christ au monde comme Fils de l'homme dans son royaume, mais sa gloire éternelle, comme Fils unique de Dieu; Jean lui-même dit: «Nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un fils unique de la part du Père».

### ME 1902 page 478

#### *Caractères des épîtres aux Philippiens, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> aux Corinthiens*

Ni le péché, ni la chair, en tant qu'agissant en nous, ne sont nommés dans l'épître aux Philippiens: le saint peut tout, il est au-dessus de tout. En 2 Corinthiens, c'est la puissance divine, dans la conscience de la faiblesse du vase. — En 1 Corinthiens, c'est la confiance en Dieu en présence du mal qui envahit les autres. — Dans les Philippiens, on se réjouit toujours; dans la 2<sup>e</sup> aux Corinthiens, Dieu console les abattus — la force de Christ s'accomplit dans les infirmités. — Dans la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, l'apôtre sait que Dieu affermira jusqu'à la fin, pour les présenter *irréprochables*, ceux qui, alors, marchaient très mal.

## Heureuses pensées - Ladrière A.

---

Nous croyons être agréables aux lecteurs du *Messenger* en publiant ces courtes réflexions, les dernières que notre bien-aimé frère A.L. ait écrites. Elles lui étaient suggérées par le passage du jour sur le «Calendrier à effeuiller» et s'arrêtent peu de jours avant l'accident qui l'a enlevé auprès du Seigneur.

14 août

«Ne craignez donc point, vous valez mieux que beaucoup de passereaux» (Luc 12: 7).

Oui, Seigneur, c'est toi-même qui declares notre valeur à tes yeux et aux yeux de ton Père, afin de nous assurer de ses soins constants, des soins de son infinie et éternelle bonté. Le passereau est bien une oeuvre de ses mains, oeuvre merveilleuse, sans doute. Il est doué d'un instinct que l'on ne peut qu'admirer, mais il tombe et tout finit avec sa vie. Nous sommes tes créatures, mais douées d'intelligence, et surtout de la faculté de te connaître quand tu te réveles — et tu t'es révéle. Tes créatures, mais qui ne peuvent périr. Tes créatures, pécheresses hélas! mais que tu as rachetées par ton Fils et auxquelles tu donnes la vie éternelle.

Tes créatures, mais destinées à vivre à jamais avec toi dans la gloire et le bonheur, créatures que tu élèves au-dessus de toutes les autres, car elles connaissent ce que nulles autres ne peuvent connaître: ton amour, toi-même, ô Dieu qui es lumière et amour!

Voilà notre valeur à tes yeux, la valeur de ceux qui sont à Jésus. Comment ne pas voir que nous valons mieux que beaucoup de passereaux? Comment craindre, et que craindre, lorsqu'à tes yeux nous avons un tel prix?

15 août

«Sur les lèvres de l'homme intelligent se trouve la sagesse, mais la verge est pour le dos de celui qui est dépourvu de sens» (Proverbes 10: 13).

Quelle est la vraie intelligence? Celle qui discerne et juge les choses au point de vue de Dieu. Qu'est-ce qui la donne ou la produit? L'Esprit de Dieu par la Parole (Psaumes 119: 98-100). Alors la sagesse, l'art de se conduire, des paroles sages, sortent de ses lèvres.

L'insensé, l'homme dépourvu du bon sens, juge et agit légèrement et se précipite dans des positions où il rencontre le fruit de sa folie. La verge, Dieu l'emploie à l'égard de ses enfants, s'ils marchent dans le sentier de la folie.

16 août

«Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains» (Jean 3: 35).

N'est-ce pas une chose merveilleuse que nous, pauvres faibles créatures, nous soyons introduits dans les mystères de l'union, et de l'intimité, et des affections du Père et du Fils? Sans doute, de toute éternité le Père a aimé le Fils, mais ici le Fils a revêtu l'humanité, s'est abaissé dans son obéissance parfaite, et c'est cet amour du Père pour le Fils sur la terre qui est montré ici et qui fait que le Père met tout entre ses mains.

Ce n'est pas seulement l'univers, mais nous-mêmes, et si tout est entre ses mains, le Seigneur use de tout pour le bien de ses rachetés. Il est le Dominateur sur toutes choses, mais spécialement le Conservateur des fidèles (1 Timothée 4: 10).

17 août

«Les assemblées donc étaient affermies dans la foi, et croissaient en nombre chaque jour» (Actes des Apôtres 16: 5).

L'accord des assemblées juives et gentiles était fait par la décision prise à Jérusalem. Un obstacle avait été ôté; tout sujet de division avait été enlevé, et maintenant elles étaient affermies dans la foi; les faux frères, les judaïsants qui avaient porté le trouble et avaient ébranlé l'Évangile, avaient eu la bouche fermée. La foi est ce qu'il faut croire; l'objet de la foi: les vérités révélées pour notre créance. Les discussions n'affermissent pas, elles ébranlent. Mais maintenant la foi était établie, la vérité reposait sur son terrain. Quel était le résultat? La bénédiction. Oh! qu'elle aurait été, qu'elle serait grande, s'il y avait harmonie! L'ennemi profite des divisions qu'il suscite, et qui voudra se joindre à ceux qui sont en querelle?

18 août

«L'Éternel accomplit le souhait de ceux qui le craignent; il entend leur cri et les sauve» (Psaumes 145: 19).

Quelle douce parole quand on vient de prier, d'exposer à Dieu ses soucis, ses angoisses, ses requêtes pour ceux que l'on aime. Quelle confiance cela donne! Dieu entend, Dieu exauce, Dieu sauve. Béni soit-il!